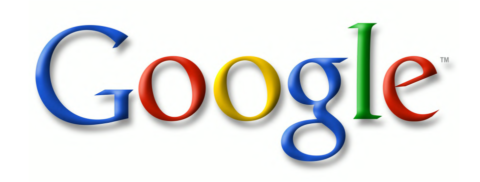
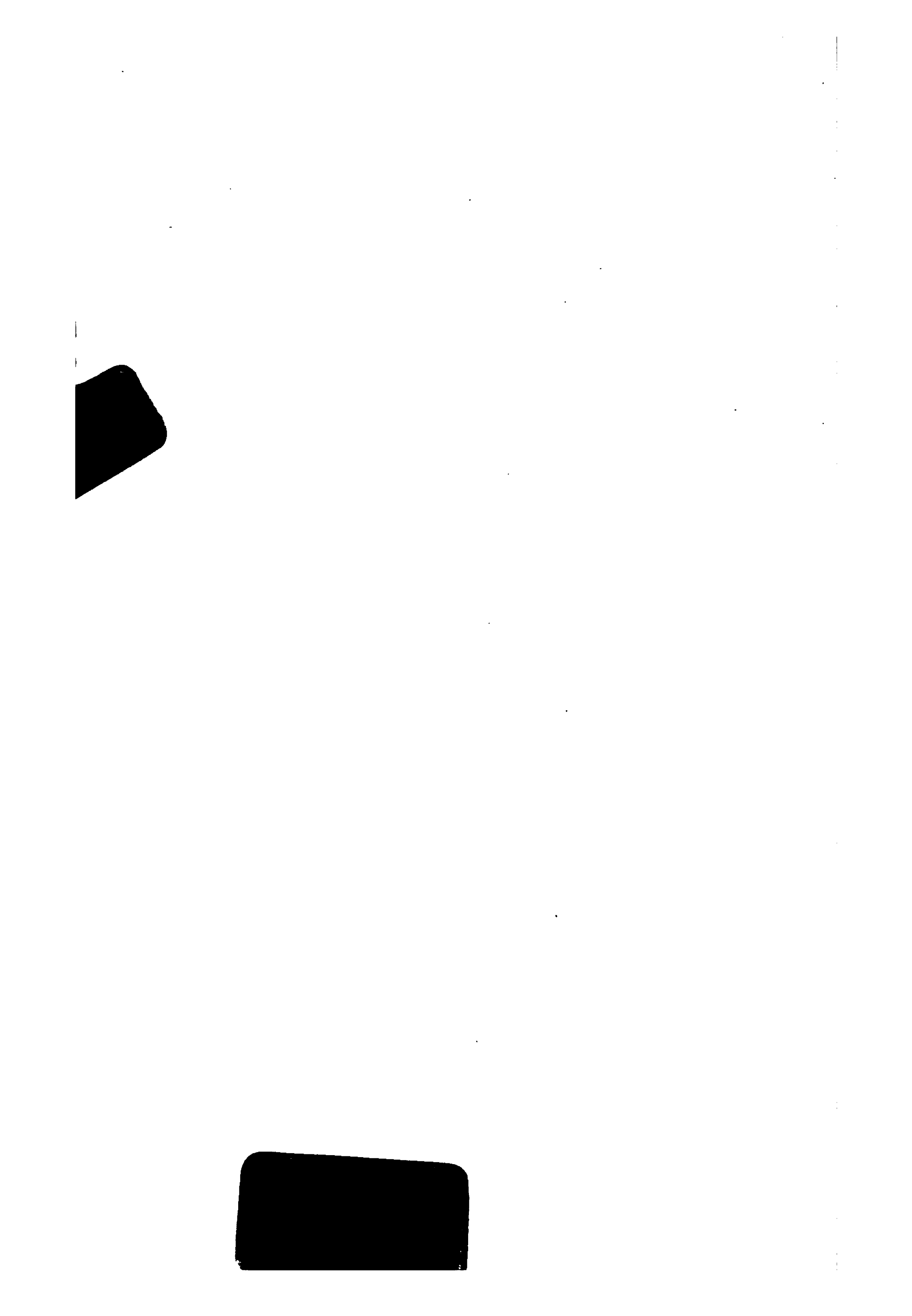




ZEE
CACHEUX

PHILOSOPHIE

DU CHRISTIANISME.

PHILOSOPHIE
DU CHRISTIANISME.

PHILOSOPHIE

DU CHRISTIANISME.

ESSAI

SUR

LA PHILOSOPHIE

DU CHRISTIANISME,

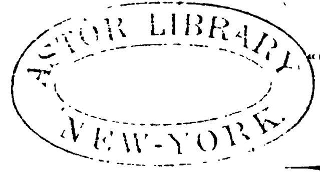
CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS

AVEC LA PHILOSOPHIE MODERNE,

PAR

L'ABBÉ CACHEUX,

ANCIEN PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ.



« Hæc autem de scripturâ pauca posuimus, ut
« congruere nostra cum philosophis doceremus. »
(*S. Hyeron. adv. Jovianianum*, lib. II.)

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

CHEZ DEBÉCOURT, LIBRAIRE, RUE DES SAINTS-PÈRES, 69.

ET CHEZ LAGNY, FRÈRES, RUE BOURBON-LE-CHATEAU, 1.

STRASBOURG,

CHEZ DERIVAUX, RUE DES HALLEBARDES, 24.

MDCCCXLI.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN,
PLACE SAINT-THOMAS, 3.

ESSAI

SUR

LA PHILOSOPHIE DU CHRISTIANISME,

DANS

SES RAPPORTS AVEC LA PHILOSOPHIE MODERNE.

CHAPITRE PREMIER.

EXPOSÉ SOMMAIRE DE LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE; FAITS QU'ELLE RENFERME MIS EN REGARD DES NUAGES QUI TENDENT A OBSCURCIR SA LUMIÈRE; EXAMEN DES OBJECTIONS QUI L'ATTAQUENT DANS SES ÉLÉMENS LES PLUS GÉNÉRAUX, DANS LA LIBERTÉ QU'ELLE A DONNÉE AUX HOMMES, DANS SES CARACTÈRES DÉVELOPPÉS SUR UNE PLUS LARGE ÉCHELLE, ET DANS LA VOIE DE NATIONALITÉ OUVERTE AUX PEUPLES PAR LES PONTIFES DE ROME, CENTRE ET LIEN DE L'UNITÉ CATHOLIQUE.

La première vérité qui sort de l'examen sérieux du Christianisme, est donc qu'il est un riche ensemble de déductions rigoureuses qui se lient à des faits évidens, incontestables; qu'il est destiné à toujours gagner en profondeur dans le sol, en étendue sur la surface,

parce qu'il poursuit sans relâche l'épanouissement de ses facultés, de ses conséquences légitimes et nécessaires. S'il n'était que de cœur et de sentiment, une simple affection de l'âme, une inspiration de la conscience, il posséderait bien les matériaux d'une science, mais il ne serait pas une science; il aurait toujours sa valeur propre et sa portée légitime, mais il ne résoudrait pas les observations particulières dans une théorie générale; il n'aurait pas même d'histoire formulée en principes. Un abîme se creuserait dès lors entre croire et savoir : l'identité entre la religion et la philosophie s'évanouirait[1]; et, où serait l'intelligence complète des questions de détail, de l'harmonie de l'ensemble, de la cohérence des parties qui permet de conclure du passé au futur, de l'existence avérée de certaines institutions à la probabilité logique de l'existence d'institutions analogues? Sortant des entrailles de la révélation sur les ailes de la foi, le mysticisme sentimental envelopperait le monde d'une synthèse dont la grandeur passionnée défierait le scepticisme, mais la synthèse ne renferme pas tous les élémens de la raison et des choses. L'analyse, second point de vue de l'esprit, décompose et recompose le complexe pour l'éclaircir, enfante la pensée réfléchie, qui ajoute de nouvelles richesses aux richesses acquises. Sans une savante recher-

[1] « *Sic enim creditur et docetur quod est humanæ salutis caput, non* « *aliam esse philosophiam, id est sapientiæ studium, et aliam religio-* « *nem.* » S. Augustinus.

che du passé et des principes de l'avenir, l'amour énergique et fécond de la vérité ne comblerait pas l'abîme des facultés de l'âme, ne dresserait pas un édifice que la raison pût avouer et qui se découvre à la conscience morale. Les conditions psychologiques de la nécessité de croire, les faits avec leur force redoutable, seraient retenus dans les profondeurs de la lumière. Divinisation du tout, le Panthéisme qui envisage l'Être suprême inhérent à toutes les parties du monde physique; qui est l'univers-Dieu, et par conséquent un athéisme auquel on a mêlé une teinte religieuse, en appliquant au monde les idées de bien et de beau, d'infini et d'unité qui n'appartiennent qu'à la cause absolue et ne se rencontrent dans le monde qu'en tant qu'il est, comme tout effet, la manifestation de toutes les puissances renfermées dans la cause, le Panthéisme, dis-je, qui emprisonne la liberté dans les liens de la fatalité, ne se sentant plus écrasé par des témoignages accablans, renaîtrait de ses cendres. La noble passion des lettres, la résurrection des chefs-d'œuvre, qui amènent des idées toutes nouvelles; l'esprit de l'époque qui demande des réponses à des questions brûlantes, comment verraient-ils la lumière se dessiner nettement devant leurs regards? Qui leur fournirait de la doctrine révélée l'intelligence et la conviction inébranlables? Qui empêcherait les paisibles et fidèles satellites, qui suivent dans son orbite le talent, fût-il le plus hostile aux immuables vérités, de se poser en adorateur de cette « *religion*

« *naturelle, qui a cet avantage sur d'autres religions, de* « *n'être pas enchaînée par des textes éternellement obliga-* « *toires, mais qui, quelquefois aussi, a pu s'égarer dans* « *cet infini même*[1] *?* » Non pas que la religion n'ait d'autres limites que celles de la logique et de la géométrie; qu'elle soit resserrée dans le cercle des phénomènes; elle s'élève sur le fondement de la raison jusqu'au premier principe invisible que nous manifeste et nous voile en même temps la ravissante harmonie du monde.

Deux méthodes régnèrent tour à tour dans l'empire de la science : la première étudie les faits, les examine et les décrit, reconnaît les différences et les analogies qui les rapprochent ou les séparent, sans aucune vue systématique; la seconde scrute la nature des faits, pénètre leur raison et leur fin, aborde avec le raisonnement les vérités révélées, en dégage les formes et les revêt de lumière. L'une constate et peut être appelée théologie préliminaire ou élémentaire; l'autre explique, et s'intitule théologie haute ou transcendante. A toutes les deux, la révélation première sert de point d'appui et de départ, de lettre initiale à la perfectibilité humaine. La loi de la nature et celle de Moïse sont la voie sûre pour arriver à l'intelligence du Christianisme, à son développement complet. Étroitement unies, enchaînées les unes aux autres, ces trois révélations se réfléchissent dans toutes les parties de la science divine, ne forment qu'un tout compacte, une

[1] *Revue des deux Mondes*, 15 janvier 1840, p. 219.

unité puissante, mais dépassant la taille du génie de tous les siècles.

Les innovations salutaires, la philosophie elle-même, supposé qu'elle laissât quelque chose de plus que des hypothèses, ne saurait donc être la religion de l'avenir[1]. Pour qu'elle pût le devenir, il faudrait qu'elle s'accordât dans le présent; que son lien jamais ne se rompît; qu'elle fût universelle, appuyée sur l'autorité et sur des motifs suffisans pour être mise en pratique. Mais comment l'accord pourrait-il subsister parmi des opinions d'origine et de tendances si diverses? Comment un lien indestructible, un concert réel et une sorte de solidarité se maintiendraient-ils parmi les fractions qui se repoussent par mille dissemblances, mille contraires? Puis, la masse du peuple ne suit pas des cours de métaphysique. « A la lettre, les religions sont les « institutrices et les nourrices du genre humain. C'est à

[1] « Il faudra nécessairement, dit M. de Potter, que le Christianisme « cède la place à la philosophie, comme autrefois le paganisme s'est « effacé, s'est évanoui devant le Christianisme. » Quelques lignes plus haut le même historien avait dit : « Quoi qu'on fasse et quoi qu'il arrive, « on ne réussira pas plus aujourd'hui à philosopher le Christianisme, « qu'on ne réussit, il y a quinze cents ans, à christianiser le paga- « nisme. Celui-ci avait son caractère propre, avec lequel le caractère « du Christianisme primitif était incompatible, aussi incompatible que « l'est le caractère du Christianisme actuel avec celui de la philo- « sophie. » *Introduction à l'histoire philosophique et critique du Christianisme*, p. xx. D'abord, il n'y a pas d'*incomptabilité* entre la vraie philosophie et le Christianisme, ils subsistent ensemble. Puis, supposé que cette *incompatibilité* existât, il ne s'ensuivrait point que *le Christianisme dût céder la place à la philosophie*, ou qu'il ne fût qu'une secte passagère de la philosophie générale.

« elles qu'appartiennent les temples, les places publi-
« ques, toutes les grandes influences, la popularité, la
« puissance. Il n'en est point ainsi de la philosophie.
« Elle ne parle qu'à l'intelligence, et par conséquent à
« un très-petit nombre d'hommes..... La philosophie
« et la religion servent toutes deux l'espèce humaine
« chacune à sa manière et selon les formes qui leur
« sont propres[1]. »

Si donc les *religions* en général, *instruisent, nourrissent le genre humain,* quelles sources de lumière, quelle science des devoirs ne jaillissent pas de la *religion* véritable? Réalisation saisissante et durable, toujours entraînée à la recherche des idées utiles, elle aspire, par toute la force de sa destinée, à l'empire. Si l'on a regardé comme malheureuse l'époque où l'on a commencé à décrier l'application de la méthode mathématique aux sciences morales, parce qu'elles ont perdu par là leur tendance à l'absolu, et ont été dépossédées des principes qui constituent les sciences, qu'arriverait-il si la science divine était livrée aux ravages de l'arbitraire? Mais que s'est-il donc passé en elle qui l'eût fait tomber de son rang et de sa gloire? La voit-on s'agiter pour secouer la mort qui ne s'étend pas sur son âme? Si même elle était suspendue aux bords des abîmes, qu'on déployât contre elle de sanglans drapeaux, sa vie se développerait avec force. Aussi un désespoir amer ne flétrira point ses facultés puissantes; elle n'a

[1] *Fragmens philosophiques*, par V. Cousin, 2e édit., préface, p. LI.

pas à regretter les courageux élans de sa jeunesse. Des génies apportent à son édifice des trésors de lumière, et le lancent tout brillant dans l'avenir.

« Voulez-vous, s'écrie M. Cousin, le dernier mot de « ce système, que la raison étant une faculté propre au « sujet ne peut avoir de valeur que dans les limites du « sujet, et qu'ainsi toutes les vérités objectives et onto- « logiques qu'elle nous découvre, ne sont que le sujet « lui-même, transporté hors de soi par une force qui « lui appartient et qui est subjective elle-même? Allez « du principe à la conséquence, du maître circonspect « à l'élève audacieux; allez de Kant à Fichté; vous verrez « la raison déjà subjective dans Kant, confondue par « Fichté avec le moi lui-même, d'où cette formule : le « moi se pose, il pose le monde, il pose Dieu; il se pose « comme la cause primitive et permanente de laquelle « tout part et à laquelle tout se ramène, comme le cercle « à la fois et la circonférence; il pose le monde comme « une simple négation de lui-même; il pose Dieu comme « lui-même encore pris absolument. Le moi absolu, « voilà le dernier degré de toute subjectivité, le terme « extrême et nécessaire du système de Kant, et en même « temps sa réfutation[1]. » Voulez-vous aussi le dernier mot, les conséquences extrêmes de ce perfectionnement de l'humanité, qui a le Messie pour type, mais qui reconnaît aussi Orphée, Thalès, Platon, Pythagore

[1] *Fragmens philosophiques*, par V. Cousin, 2e édition, préface, p. XVI.

pour annonciateurs[1]; qui s'imagine trouver, dans toutes les philosophies et toutes les religions qui ont jusqu'à présent paru sur la terre, un fond commun de vérités essentielles, dans ce sens, que les croyances des brames de l'Inde, des prêtres de l'Égypte, Rome et la Grèce eussent fondé le résumé des croyances à venir[2]; allez du principe à la conséquence, et la révélation languit, se flétrit et tombe. Mais la foi historique, conduite par une conviction raisonnée, les fortes assises qui la soutiennent et la rendent inébranlable aux tempêtes; la réalité des faits matériels, palpables, qui sont en dehors de toute discussion, parce qu'ils les dominent de toute la supériorité intrinsèque du Christianisme sur les opinions les plus lucides, les plus énergiques; la solidité de la foi qui a produit quelque chose de plus qu'une de ces grandes révolutions qui arrachent l'humanité à l'ornière, et la poussent dans une voie de progrès, roule dans sa tête de hautes inspirations, écrase le caprice individuel, la fantaisie individuelle, et confie à la garde de l'Église, à l'infaillibilité de sa parole, ses trophées immortels. Puis, prenant l'Église par la main, elle s'enfonce avec elle dans la nuit des âges écoulés, l'inonde de la gloire de ses illustres défenseurs, qui faisaient descendre d'une tribune plus haute que celle des Cicéron, des Démosthène, cette liberté qu'on ne

[1] Voy. l'*Origine des cultes*, par Dupuis.

[2] Voy. *de l'Humanité, de son présent et de son avenir*, par Pierre Leroux.

rencontrait plus sur la terre, et se prosterne devant la croix. Si donc, plongeant du regard dans les clartés qui partent de tous les points de la religion chrétienne, de sa déduction méthodique et forte, ses adversaires l'eussent étudiée avant que d'avoir tourné contre elles leurs instrumens de guerre et dit, avec une énergie de haine, des anathèmes furieux, on verrait la révélation passer, comme d'elle-même, de sa nature dans leurs expressions, de leurs expressions dans leur esprit, et illuminer tous les rayons de leur intelligence. De grandes ténèbres se dissiperaient dès lors devant le soleil de la foi; la ridicule idée d'une rénovation radicale dans les dogmes s'évanouirait; on n'applaudirait plus des prétentions de fonder sur l'abolition des vérités absolues, un nouveau monde moral, et l'histoire de la philosophie apprendrait de Dieu tout ce qu'il nous est donné de comprendre dans les étroites limites de notre intelligence.

Mais on veut dénaturer, amoindrir le christianisme, paralyser sa marche dans les voies largement ouvertes de la civilisation, lui arracher le fruit de ses longs travaux, le patrimoine de ses enfans, le fondement de sa gloire; on le menace, si ce n'est dans son essence impérissable, c'est du moins dans le développement naturel de ses destinées, dans son mouvement et son influence sur les peuples.

Qu'après les prodiges qui avaient consacré l'établissement du Christianisme, arboré la croix sur les palais

des Césars et au sommet du capitole; qu'après les immenses bienfaits que l'Évangile, loi d'ordre, de progrès et d'amour, avait versés sur la terre, et que des génies avaient signalés dans des ouvrages admirables; qu'après cette foule de savans qui avaient établi la religion sur des argumens irrésistibles, et abaissé toute hauteur dans l'empire des sciences, il fallût prouver à ceux qui avaient « *essayé de dépraver la morale publique,* « *et d'éteindre les sentimens généreux dont se compose l'a-* « *mour de la liberté et de la patrie, en bannissant de l'État* « *le bon sens, la vertu et la divinité*[1], » que le christianisme n'est rien moins qu'une superstition absurde, une vaine chimère, qui ne donne à la pensée ni satisfaction dans le présent, ni certitude dans l'avenir, c'est ce qui arrive quand on se place vis-à-vis de la religion au point de vue de la calomnie et du dénigrement, non à celui de la recherche et de la comparaison; mais, qu'au moment où l'on a gravé en soi le sentiment de la généralité qui s'épanouit dans la plénitude de la grandeur morale; où l'on professe que l'individu a des rapports avec la foule; qu'une individualité, si exceptionnelle qu'elle soit, a des qualités appropriées à l'activité sociale, des qualités en rapport avec les besoins actuels; que la modération, la charité, se sont infiltrées dans le tronc de la science et dans chacun de ses rameaux; que ceux-là même qui avaient préparé une nouvelle religion philosophique sont forcés de reconnaître

[1] *Revue Britannique*, mai 1839, p. 42.

que la religion chrétienne élève les enfans du peuple, console les pauvres, charme les imaginations tendres, et s'emploie à guérir les âmes malades et blessées[1]; que, de nos jours, puisant des idées abjectes dans une source de mépris, « *la tolérance qui est du côté de* « *la philosophie*[2], » appelle le christianisme « *une religion* « *d'esclaves et faite par des esclaves*[3], » « *qui consacre la* « *misère et perpétue la servitude*[4], » c'est en méconnaître le caractère ardemment sympathique et son généreux enthousiasme pour la liberté réelle, c'est insulter ce qu'au sortir de la froide solitude d'une hautaine manie, on trouve être l'objet de la vénération publique. Le dix-neuvième siècle, si riche en illustrations de tout genre, réfutera cette calomnie par le fait; mais, en attendant qu'il ait pris son allure providentielle, quelle

[1] *Revue des deux Mondes*, 1er juin 1839, p. 655.

[2] *Idem*, p. 660.

[3] Rousseau, qui ne connaissait pas mieux le Christianisme, dit que les vrais chrétiens sont faits pour être esclaves. *Contrat social*, liv. IV, chap. XIII.

[4] *Lélia*, par George Sand. M. de Potter, qui, dans son *Histoire philosophique, politique et critique du Christianisme*, ouvrit un vaste champ à toutes les haines, à toutes les injures, avoue que « sa conviction intime « était, que le sacerdoce en tout temps, et nommément le clergé chré- « tien, et de toutes les sectes chrétiennes, surtout le pouvoir-prêtre- « catholique-romain, ont été, sont et seront, tant qu'ils existeront, les « plus puissans et les plus dangereux obstacles à la civilisation, aux « lumières, à l'émancipation intellectuelle, religieuse et civile, c'est- « à-dire à la régénération complète des hommes, etc. » Introduction, p. LIII. Puis, effrayé de ce que son cerveau avait enfanté à l'insu de sa conscience, il reconnaît, dans la même page, que « un peu d'ex- « périence des choses du monde et de connaissance du cœur humain « l'ont fait entièrement changer de système sous ce rapport. »

gloire échappera à cette poussière que le char de l'ingratitude soulève sur les chemins?

« *L'heure a sonné*, dit-on, *de citer le christianisme à* « *la barre du genre humain qui le jugera en dernier res-* « *sort sur les dépositions de l'histoire*[1] : » c'est-à-dire que l'unité de son développement brillant à la surface et dans les entrailles de l'*histoire*, matière et base de l'espèce humaine, c'est dans l'*histoire* que le christianisme a une existence réelle et incontestable. C'est de là que son mouvement passe dans la civilisation et dans tout ce qu'il y a de solennel dans la marche du monde; c'est là que reluisent en immenses traits de lumière les caractères de son origine céleste; c'est là que le fleuve de la vérité est arrosé par des sources brillantes au soleil. Nous examinerons ces preuves. En attendant que nous allions droit aux fantômes qu'on évoque, à ces spectres derrière lesquels on se retranche, le Christianisme, religion de liberté et d'amour, dont l'apparition fut une guerre ouverte à l'esprit de servilité et d'égoïsme que Tibère avait donné pour base à l'empire; cette connaissance savante qui épancha avec une majestueuse persévérance les trésors du vrai, de l'utile; qui délivra l'homme de ses propres chaînes, et sanctionna la prédominance de la justice et de la raison sur la force matérielle; qui est la loi parfaite de la liberté, selon l'expression de l'apôtre, ne prodigue pas les adula-

[1] M. de Potter, *Histoire philosophique*, etc., t. Ier, introduction, p. II. Voy. *le Christ devant le siècle*, par M. Roselly de Lorgues.

tions de la servitude, ne dépouille pas de sa personnalité la créature intelligente, n'est point basée sur un esclavage que Platon cherchait à absoudre. Aurait-il eu un succès aussi rapide que son étonnante propagation; se fut-il si prodigieusement accru quand tout s'abaissait, aurait-il produit la société perfectionnée des temps modernes, s'il avait foulé les peuples? La liberté d'où vient-elle, d'où procède-t-elle? Qui ouvrit cette source de consolations aux infortunés si longtemps désolés par le despotisme? Le monde antique? Mais j'y vois Aristote rencontrant sur le chemin la grande question politique, celle de l'esclavage, et enseignant que les uns sont destinés à végéter comme l'herbe infecte des marécages, les autres à la liberté et à la tyrannie[1]. Les esclaves, selon Eschyle, n'avaient point de Dieu, et la jurisprudence romaine définissait le droit du maître, le droit d'user et d'abuser, c'est-à-dire de dévorer le faible. Caton faisait fouetter ses esclaves jusqu'à lasser dix bourreaux : pour un vase brisé, Pollion les jetait aux

[1] Dans sa fameuse théorie de l'esclavage. Voyez encore : *Rome au siècle d'Auguste*, ou *Voyage d'un Gaulois à Rome à l'époque du siècle d'Auguste et pendant une partie du règne de Tibère.* « Le mépris de l'homme « et de l'humanité était arrivé à un point dont, dans nos mœurs actuelles, « on se fait difficilement une idée. Il n'y avait plus sur la terre que quel- « ques maîtres oppresseurs et un monde d'opprimés, d'ilotes ; ceux-ci « flétris par le besoin et le mépris, abrutis par la misère, brisés par le « malheur et la servitude ; ceux-là gorgés d'or, blasés par la monoto- « nie de la jouissance, détendus par l'absence de tout obstacle, de « toute contrariété, de tout désir, consumés par le dégoût de la toute- « puissance et l'ennui de la satiété. » De Potter, *Histoire philosophique*, etc., introduction, p. XXII.

murènes. Les Scythes leur crevaient les yeux; la liberté n'a que dans l'Évangile sa filiation, son principe. Si Sénèque, qui résuma la sagesse du polythéisme quand Virgile en eut résumé la poésie, exprime, de toutes les manières, que les hommes ont les mêmes commencemens et la même origine, que nul n'est plus noble que l'autre, s'il n'a l'esprit plus droit et mieux doué, *eadem omnibus principia, eademque origo : nemo altero nobilior, nisi cui rectiùs ingenium et artibus bonis aptius*[1], que ce langage est pâle vis-à-vis de celui de l'apôtre rallumant dans les âmes, avec le sentiment de la dignité humaine, l'étincelle de la liberté[2]!

Tandis que de sombres nuages, qu'une atmosphère sanglante pesaient sur l'horizon comme des masses de feu; qu'on étouffait toutes les voix qui parlaient d'humanité, qu'on brisait toutes les armes qui se servaient de l'intelligence; que l'idolâtrie avait jeté un cercle de fer au milieu des peuples, pour les scinder en hommes libres et ilotes; que l'extermination rougissait les amphithéâtres; que les dieux et les lois encourageaient le meurtre; que Rome et la Grèce descendaient dans l'a-

[1] *De benefic*, lib. III, cap. XXVIII.

[2] « C'est au Christianisme à réclamer sur tous la gloire de l'affran« chissement du monde. La différence était profonde entre le Chris« tianisme et les autres religions orientales de la vie et de la mort. « Celles-ci plongeaient l'homme dans la matière; elles prenaient pour « symbole le signe obscène de la vie et de la génération. Le Christia« nisme embrassa la vie, embrassa la mort. Il en adopta le signe fu« nèbre. La vie, la nature, la matière, la fatalité furent immolées par « lui. » *Introduction à l'histoire universelle*, par Michelet.

bîme de la servitude; qu'un horrible bruit de chaînes se faisait entendre de toutes parts; que les premiers du Sénat s'agenouillaient devant la peur, et baisaient la botte des Césars; que les têtes les plus illustres tombaient sous le glaive des bourreaux, un cri de liberté retentit soudain dans l'univers, et l'univers sembla tressaillir. C'était le cri de Tertullien : son âme n'avait pu se plier à une tyrannie écrasante. L'astre du christianisme avait paru.

Ce fut un beau coup d'œil, pour me servir des expressions de Minucius Félix, que le chrétien « dressant « sa liberté contre le despotisme des rois et des princes, « et ne s'humiliant que devant Dieu, auquel seul il ap- « partient[1] ! » L'opposition contre la tyrannie, la pureté au milieu de la corruption, la riante certitude en regard des rides d'un doute universel, l'indépendance sous la force brutale, le mépris de l'or au sein de la vénalité, l'amour des souffrances au milieu d'une épouvantable volupté, le dévouement quand tous étaient égoïstes, le courage quand la lâcheté était générale, tel est le merveilleux tableau des mœurs du Christianisme. « Le monde était peuplé d'esclaves, exploitant la « servitude ou la subissant. Les chrétiens parurent : ils

[1] *Minut. Felic. Octav.*, p. 21. « Quel spectacle agréable à Dieu, dit « encore le même écrivain, que celui du chrétien luttant contre la « douleur, résistant aux menaces, aux tourmens, insultant la mort et « le bourreau, opposant sa liberté à la tyrannie des princes et des « rois, triomphant en vainqueur de celui qui le juge et qui le con- « damne. » *Idem*, p. 41.

« placèrent leur point d'appui hors de l'égoïsme. Ils ne « disputèrent point l'univers matériel, que la force ma- « térielle tenait enchaîné. Ils ne tuèrent point, ils mou- « rurent, et ce fut en mourant qu'ils triomphèrent [1]. »

S'il a fallu des siècles pour abolir le servage par des transformations graduelles, « on ne peut douter, dit « M. Guizot, que l'Église n'employât son influence à la « restreindre. Il y en a une preuve irrécusable : la plu- « part des formules d'affranchissement, à diverses épo- « ques, se fondent sur un motif religieux ; c'est au nom « des idées religieuses, des espérances, de l'avenir, de « l'égalité religieuse des hommes, que l'affranchisse- « ment est toujours prononcé [2]. » « A tout prendre, « ajoute le même professeur, l'influence de l'Église sur « l'ordre moral et intellectuel dans l'Europe moderne, « sur les idées, les sentimens et les mœurs publiques, a « été salutaire ; non-seulement elle a entretenu, fécondé « le mouvement intellectuel en Europe ; mais le système « de doctrines et de préceptes, au nom desquels elle im- « primait le mouvement, était très-supérieur à tout ce « que le monde ancien avait jamais connu. Il y avait à « la fois mouvement et progrès [3]. »

Surmontant des montagnes de difficultés, le Christianisme avait sonné le tocsin contre le trafic des es-

[1] *De la religion, considérée dans sa source, ses formes et ses développemens*, par Benjamin Constant, préface, p. xxxix.

[2] *Cours d'histoire moderne*, 1828, 6e leçon, p. 12.

[3] *Idem*, p. 19.

claves, bien avant que Thomas Clarkdon employa ses richesses à la propagation des maximes de liberté universelle. Exclure ce fait de l'histoire, c'est la mutiler. Et si l'Évangile, dans ses phases successives, n'a pas déraciné les derniers vestiges de la barbarie, l'esclavage céda successivement à l'influence des mœurs chrétiennes. Comment n'eût-il pas cédé quand il faut de la conscience et de la vertu pour comprendre la liberté! Les passions peuvent retarder la marche d'un principe, rendre ses déductions plus lentes et plus laborieuses à se produire, mais l'arrêter, jamais[1]. Le vent qui ba-

[1] « L'affranchissement de la race humaine a été prononcé par le divin auteur de la loi chrétienne. » Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source*, etc., t. II, p. 220. Voyez encore : *de l'Abolition de l'esclavage ancien en Occident. Examen des causes principales qui ont concouru à l'extinction de l'esclavage ancien dans l'Europe occidentale, et de l'époque à laquelle ce grand fait a été accompli*, par M. E. Biot. « Les mœurs chrétiennes ont adouci d'abord cet « esclavage que leur avait légué l'antiquité ; elles l'ont toléré ensuite « assez longtemps, sans en attaquer l'injustice ; elles l'ont pourtant « dénoncé dès l'origine à la charité, à la piété, aux affections les plus « généreuses, les plus profondes du cœur. Plus tard elles ont élevé « l'affranchissement individuel au rang des œuvres les plus méritoires ; « en même temps elles ont fait, de cette œuvre, une sorte d'obliga- « tion pour les riches, les grands, les princes ; enfin elles ont ré- « clamé l'abolition de la loi. Mais grande a été leur longanimité ; elle « a duré près de deux mille ans ! Elle nous paraît quelquefois avoir « trop duré. C'est une erreur. L'esclavage trouve encore des parti- « sans, puisqu'il soutient encore des intérêts dans les pays les plus ci- « vilisés de la terre. Mais, à voir l'indignation que soulève la résis- « tance des uns, l'irritation que provoque l'égoïsme des autres, nous « pouvons juger le fait de l'abolition comme accompli. En effet, les « principes sont posés, sont entendus ; il n'y a pas d'opposition sous « ce rapport ; la suppression de l'esclavage est donc arrêtée dans la « pensée générale, et ne tardera pas à être écrite dans la loi positive

layait devant lui l'abaissement des intelligences et la dégradation des âmes, soufflait du Calvaire. « Elle est « une religion de liberté, la religion catholique, s'écrie « M. de Chateaubriand ; c'est la mienne. »

Injustes envers cette religion bienfaisante, libératrice, divine, dont le front a résisté à tant d'orages et à leur impuissant murmure, d'autres, à la suite de cet historien moderne qui regarde comme indifférent « qu'on croie ou non à la Trinité, à la résurrection de « Jésus, à son existence même, à la chute et à la ré- « demption de l'humanité, à de bons et à de mauvais « anges, à une cosmogonie positive quelconque, etc.[1] », représentent le Christianisme, véritable liberté sous tous les rapports, tantôt comme incapable d'entrer comme essentiel dans une société lancée dans les deux voies parallèles de la justice et de la vérité, et par conséquent comme desséché dans son développement et incapable de porter des fruits; tantôt comme une nouveauté qui n'aurait dû sa constitution qu'à la protection des princes; enfin comme un despotisme appuyé sur l'infaillibilité romaine[2], ou, si la propagation de la foi fut un bienfait, elle ne l'aurait été que pour les payens, les vieux idolâtres nourris à l'oppression

« de tous les peuples de l'Europe, de tout le globe. » *De l'influence des mœurs sur les lois, et des lois sur les mœurs*, par M. Matter, p. 103.

[1] De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, introduction, p. XLIII.

[2] Journal *le Bon Sens*, 5 décembre 1834.

politique et religieuse[1], et ne réussissent qu'à poser dans une plus grande lumière les actes et l'esprit d'une religion étincelant de grâce, d'harmonie et d'évidence[2].

L'Évangile, descendance légitime de la première manifestation de Dieu, anneau saint et mystérieux de l'alliance écrite entre l'homme et le ciel, *fut une nouveauté*[3] : autant dirait-on que l'été qui donne les riches moissons; que l'automne qui répand les fruits promis par le printemps, sont des *nouveautés*. De même que la nature, diversement parée, donne, tour à tour, de si beaux, de si touchans spectacles; que l'attention, la comparaison, le raisonnement, qui existent en germe dans les facultés de l'âme, se montrent plus tard dans leur puissance, sans changer de nature, de même les vérités sont solidaires entre elles, s'enchaînent et mutuellement se complètent. L'antiquité est l'élément organique de l'histoire du Christianisme, le suc et la force de nos premières études. Sillonnant et éclairant un horizon plus vaste, la révélation mosaïque confirme

[1] Voy. L. Joqnet, dans *le Siècle*, du 14 septembre 1839.

[2] «La force de la vérité est grande, et quoiqu'elle puisse être en«tendue par elle-même, elle brille encore plus cependant par les ob«jections qu'on y oppose; toujours immobile, elle s'affermit par les «coups qu'on lui porte.» S. Hilaire de Poitiers, *de Trinit.*, lib. VII.

[3] «J'insiste sur l'antiquité des prophéties, pour répondre à l'objec«tion de la nouveauté du Christianisme, objection qui n'a d'autre «appui que l'ignorance où l'on est de la source d'où dérive notre «sainte religion. La connaissance des temps suffit pour le démontrer.» Lactance, *div. inst.*, p. 363, 364.

solennellement la révélation primitive, prépare à la perfection de la loi, *à l'âge de l'homme parfait, auquel nous devons tous nous hâter d'arriver, dans l'unité de la foi, et de la connaissance du fils de Dieu jusqu'à la pleine mesure du Christ*[1].

Ces trois révélations se pondérant, ne forment qu'une religion solidement posée, qui verse plus de lumière à mesure qu'elle s'agrandit et se développe, comme il n'y a qu'une échelle qui parcourt la pensée pour arriver, depuis la simple conscience jusqu'à la connaissanee d'elle-même. Si donc la portion qu'on est accoutumé à nommer la portion philosophique de l'histoire, les relations des faits entre eux, le nœud qui les rallie, les causes et les résultats des événemens, c'est de l'histoire, tout comme les récits des batailles qui ont immortalisé notre patrie, les rapports de la loi ancienne et moderne, si intimes et si nécessaires, s'établissent avec une clarté non moins vive, non moins lumineuse. L'antiquité sacrée fut, en quelque sorte, ce fleuve qui apporta ses eaux à l'océan de la révélation chrétienne : c'est dans cette action suivie que la croyance s'enflamme, que l'entendement se trempe et se déploie[2]. Il est donc facile de concevoir « qu'avant de commencer à la créa« tion de l'homme l'histoire de l'humanité, il con-

[1] *Ad Ephes.*, IV, 13, 14.

[2] Voy. *le Catéchisme de persévérance, exposé historique, dogmatique, moral et lithurgique de la religion, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours*, par l'abbé J. Gaume, chanoine de Nevers.

« vienne, selon les expressions d'un académicien moderne, « de remonter jusqu'à la première cause de notre chute « en Adam, de notre rédemption en Jésus-Christ; car, si « Adam a péché, si le fils de Dieu a dû se livrer lui-même « pour briser le joug de Satan sur la terre et nous réin- « tégrer dans nos premiers droits, c'est parce que, dès « avant Adam, il y avait eu une prévarication première « de laquelle toutes les autres ont pris naissance; c'est « parce que le mal existait avant que nos premiers pères « l'accomplissent, et qu'il avait acquis assez d'étendue, « assez de pouvoir, pour que le Verbe de Dieu, celui qui « avait créé le monde, dût venir lutter lui-même, et se « dévouer pour le vaincre. Ainsi ce premier mal, ce mal, « principe de tous les autres, avait été introduit dans « l'œuvre de Dieu par les créatures antérieures à Adam. « Or, quelles étaient ces créatures? D'après l'Écriture et « les conciles, c'étaient les esprits célestes, que nous dé- « signons sous le nom générique d'anges; il faut donc « remonter jusqu'à eux pour demander compte de la « destinée qu'ils nous ont faite; il faut, avec tous les élé- « mens déposés dans les livres saints, rétablir, recom- « poser leur histoire, qui seule peut expliquer notre « grande énigme humanitaire[1]. »

Dans la révélation première reposent celle de Moïse et du Christ : de leur sein découlent les destinées de l'homme, de même que les grands arbres chargés de fruits sortent d'une semence cachée dans les entrailles

[1] *Philosophie de l'histoire*, par M. Guiraud, chap. Ier.

de la terre. Jésus consolide les premiers rudimens des rameaux qui devaient composer l'arbre de l'Évangile, incorpore dans sa doctrine les traditions des Hébreux et leurs prophètes : la loi chrétienne est l'extension, la dilatation de la loi primitive : *neque solventis, sed adimplentis et extendentis et dilatantis,* selon l'expression de l'apôtre des Gaules[1]. Si puissant était l'enseignement du Christ, si embaumé de divinité, si fortement battait le cœur à ses prédications, qu'elles étaient un breuvage plus doux que le miel de Hybla, dont parle une églogue.

Continuant à développer le plan de la religion, considérée dans son élément le plus simple, dans son élément fondamental et dans son merveilleux ensemble, les apologistes, en repoussant avec énergie les attaques des sophismes, démontrent que, la religion n'étant que la loi de notre nature intelligente, cette loi, nécessairement aussi ancienne que l'homme, n'a jamais pu être ignorée de lui ; que, si le nom de Christianisme, avec ses dogmes, ses sacremens et sa hiérarchie, était du monde nouveau la brillante aurore, son auteur, se dégageant majestueusement des âges les plus reculés, partageait la coéternité avec le Père incréé et créateur de toutes choses ; donc que le Christianisme était né dans le berceau du monde, qu'on ne saurait lui nier sa filiation naturelle dans le passé, son ascen-

[1] S. Iræn., *Cont. hæres.* lib. IV, cap. XIII, p. 242.

dant dans le présent et tout ce qu'il porte d'avenir[1]. « S'il y a une véritable religion sur la terre, s'écrie Ma- « sillon, dans un mouvement d'une chaleureuse élo- « quence, elle doit être la plus ancienne de toutes; car « s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être « le premier devoir de l'homme envers le Dieu qui veut « être honoré. Il faut donc que ce devoir soit aussi an- « cien que l'homme; et comme il est attaché à sa na- « ture, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui. Et voilà « le premier caractère qui distingue d'abord la religion « des Chrétiens des superstitions et des sectes. C'est la « plus ancienne religion qui soit au monde. Les pre- « miers hommes, avant qu'un culte impie se fût taillé « des divinités de bois et de pierres, adorèrent le même « Dieu que nous adorons, lui dressèrent des autels, lui « offrirent des sacrifices, attendirent de sa libéralité la « récompense de leur vertu, et de sa justice, le châti- « ment de leur désobéissance. L'histoire de la naissance « de cette religion, est l'histoire de la naissance du

1. « Il n'est pas nécessaire de recourir aux livres saints pour pouvoir « se convaincre que la véritable religion était originairement celle du « genre humain. Les anciens peuples, quoique livrés à des supersti- « tions extravagantes, conservaient des traces sensibles de l'ancienne « tradition, et les semences précieuses des vérités les plus importantes. « Cet accord frappant entre des nations qui souvent ne se connais- « saient point, qui n'avaient entre elles aucun commerce, prouve « évidemment que leurs pères communs avaient une même croyance, « une même morale, un même culte; et que les diverses opinions, « qui dans la suite partagèrent les hommes, n'étaient que des inven- « tions modernes et des altérations de la religion primitive. » *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XLII, p. 173, 174.

« monde même. Les livres divins qui l'ont conservée « jusqu'à nous, renferment les premiers monumens de « l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens « que toutes ces productions fabuleuses de l'esprit hu- « main qui amusèrent si tristement depuis la crédulité « des siècles suivans : et comme l'erreur naît toujours « de la vérité, et n'en est qu'une vicieuse imitation, « c'est dans les principaux traits de cette histoire divine « que les fables du paganisme trouvèrent leur fonde- « ment : de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jus- « qu'à l'erreur, qui ne rende par là hommage à l'ancien- « neté et à l'autorité de nos Saintes-Écritures [1]. » Ouvrez le tombeau des peuples; il en sortira une vaste lumière, une instruction profonde.

C'est parce que le Christianisme est antique, dit-on, qu'il s'en va se décolorant, s'effaçant de plus en plus; que de son organisation épuisée ne partent plus que des impulsions éteintes et languissantes; que la sève a été retirée de ce vieux sol qui a été pendant tant de siècles le plus fécond terrain de l'univers; que sa destinée n'est plus qu'un lien parasite que les chênes de la philosophie soutiennent sous leurs rameaux; qu'il ne doit plus être une adhésion perpétuelle à une lettre une fois écrite, mais se retremper aux idées nouvelles, changer ses allures, se modifier suivant les époques,

[1] *OEuvres de Masillon*, *Sermon sur la vérité de la religion*, t. II, p. 87, édit. in-12.

marcher avec les hautes questions qui se rattachent à l'avenir des peuples.

« *Nous vivons dans un de ces siècles de transition où* « *l'humanité est en travail de quelque grande révolution* « *morale qui doit influer sur l'existence future de la so-* « *ciété, sur le bonheur, c'est-à-dire sur le perfectionne-* « *ment physique, intellectuel et moral des hommes réu-* « *nis*[1] ». Or, quelle révolution morale l'humanité aurait-elle mission d'accomplir graduellement dans le temps et dans l'espace? Où sont les dogmes révélés dont le ressort est détendu, la sève desséchée? Dans quelle partie du monde les craquemens du Christianisme se sont-ils fait entendre? Quelles croyances seraient plus larges, plus en harmonie avec les progrès intellectuel et social? Quand on veut imposer des croyances, inaugurer un nouvel édifice de vérités religieuses, il ne faut pas seul en conserver le secret et la raison. Or, ces nouvelles croyances sont-elles la doctrine de la raison pure et de la justice absolue? Mais « toutes les grandes vérités sont « connues[2]; » leur abîme s'est entr'ouvert, le regard s'y est plongé. Qu'y a-t-il de plus rationnel, de plus vital et de plus juste que l'œuvre du principe de vie et de la suprême justice? Au reste, en attendant que la philosophie ait pris corps, qu'elle verse les rayons de soleil, que mettriez-vous à la place du Christianisme? Quel

[1] De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, introduction p. II.

[2] M. V. Cousin, *Fragmens philosophiques*, 2e édit., p. 234.

autre guide nous montrerait la route et la lumière? « *Je n'en sais rien, répondez-vous, ni ne dois point le sa-* « *voir*[1]. » Ce serait donc une négation qui remplacerait une réalité, le vague, la certitude. « *La religion du* « *siècle*, disent les autres, *c'est sa liberté, parce que c'est* « *le seul dogme qui permette à chacun de suivre ce qu'il* « *lui plaît aujourd'hui, de le rejeter demain*[2]. » On serait donc *libre* de nier toute vérité, toute croyance positive, d'être de la *religion* ce ver rongeur qui la suce et la dévore? Une immense capacité pour la splendeur du vrai, l'invincible instinct qui nous porte à la chercher sans cesse, seraient donc réduits à l'état de spectre, se traîneraient dans le désespoir? Cette ride, triste sillon que ce laboureur sévère et chagrin qu'on appelle le temps creuse sur la tempe des *religions* humaines, la voit-on sur la figure du Christianisme? Supposé même que le temps ait défleuri son teint, terni son éclat; que les lumières qui brillent dans son intelligence soient défigurées par des ombres; que le vent de la destruction pénètre avec tant d'impétuosité dans son sein qu'il s'affaisse à vue d'œil; pour créer une religion nouvelle, il faudrait constater la ruine de celle qui a éclairé les siècles, prouver qu'elle n'est plus qu'un nom, un fantôme, une façade de croyance. « *On l'a senti mourir depuis* « *cinquante ans*[3]. » Qui? Vous et ceux qui ne tiennent

[1] De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, introduction, p. XXVII.

[2] Journal *le Siècle*, 17 février 1840, art. *Variétés*.

[3] *Idem*.

au passé par aucune attache? Mais votre assertion ne tue pas des principes, ni leur manifestation visible. Pussiez-vous même les anéantir, sceller leur tombe, que mettriez-vous à la place, je ne dis pas des dogmes, éternels comme le principe dont ils émanent, mais de cette profonde politique qui, connaissant l'égoïsme pour le mobile de l'homme, lui montre son but, non sur cette terre où il n'a que des devoirs, mais dans une autre vie où se trouvent les couronnes, et qui porte ainsi l'enthousiasme pour une noble cause jusqu'au dernier sacrifice? Et cette immortalité de l'âme et son identité, ou la mémoire de la conscience, tranchées par la lumière de l'Évangile, qui nous les rendrait? C'est une dérision de répondre à cette horreur de la mort qui est l'instinct de l'homme et sa vie même, en lui promettant de vivre au delà du tombeau, mais dans un être dont nous n'avons nulle conscience actuelle, qui nous est étranger, qui n'est rien pour nous. En quoi serait-on consolé du trépas par l'hypothèse du panthéisme, qui offre la continuation de la vie dans les corps organisés qui se nourriront de notre poussière?

Il fut admirable le ciseau qui fit éclore le Jupiter Olympien; mais la doctrine chrétienne, malicieusement et jalousement contestée, est plus admirable encore. Elle tient pour gage de sa perpétuité, les mains de Dieu même. Ce qu'elle veut, c'est la durée de la vie telle qu'elle est à l'instant où elle veut; l'immortalité

des affections, des idées, des habitudes par lesquelles la vie se manifeste pour l'homme. Or, à quelle époque les preuves de la vérité furent-elles plus remplies d'évidence? Quand se transmit-elle avec plus de rapidité des esprits supérieure à la foule? Le Christianisme, lui seul, a une Genèse; il peut dire d'où il vient, et c'est beaucoup pour savoir où il va.

Vous ne savez rien et ne devez rien savoir : est-ce là un langage digne du dix-neuvième siècle? S'isoler de la foule, s'entourer de la science, comme d'un vêtement; plonger avidement la tête dans les sources où s'alimentent l'étude et le génie; poser chaque jour une pièce de plus à l'édifice de la pensée, le voir grandir avec orgueil, saluer sa masse imposante et parachevée après tant de fatigues et de veilles; déchirer, pour la découvrir aux yeux de tous, le voile d'obscurité et de silence qui avait enveloppé ce laborieux enfantement, n'est-ce pas là une destinée brillante? Chaque homme n'est-il pas un sculpteur qui doive corriger son marbre ou son limon jusqu'à ce qu'il ait fait sortir de la profondeur de ses instincts brutaux une personne intelligente et libre? On met le feu dans des machines confectionnées pour les besoins de l'industrie, et elles versent des trésors, et l'on ne ferait pas pénétrer la lumière dans des facultés puissantes?

Le Christianisme n'exprime plus le caractère, les idées, les mœurs et les besoins de la vie nouvelle : où sont donc les sillons qui le séparent des *besoins* de l'époque, et

des grands problèmes d'où sortira la société de l'avenir! La plus légère ligne de démarcation, si elle existait, serait bientôt creusée par le temps, et transformée en abîme. Une illusion vulgaire, qui confond les principes invariables et les modes d'exécution qui les rajeunissent, croit que, parce qu'il y a souvent hésitation dans les hommes, un affaiblissement de la foi, l'ouvrage de Dieu va se briser, éclater en pièces. Au moindre péril, les ressorts de la révélation se raffermissent, prennent une vie nouvelle. Immuables de leur nature, les principes ne peuvent changer d'expression et de couleur sans dénaturer leurs traits, leur physionomie franche. Les formes seules se prêtent à des circonstances nouvelles, passent d'un rayon de lune à un rayon de soleil. Une distinction de la définition de la foi d'avec les règlemens de discipline fait disparaître tous les malentendus entre les différens travailleurs de la pensée sociale. Si donc les sciences ne s'avancent qu'à condition de négliger la partie extérieure et variable des choses sur lesquelles elles travaillent, et d'en considérer exclusivement la partie invariable et constante, les plus vigoureux génies n'ajoutent rien à l'essence du Christianisme et à son admirable fraternité humaine. Ils ne feront que développer, expliquer, éclaircir sa doctrine, rapporter, par un jugement synthétique, un attribut qui n'y était pas renfermé logiquement. L'évidence n'augmente pas; il n'y a pas de science de ce qui passe : ce qui changerait d'un jour à l'autre, d'un

siècle à l'autre, n'aurait pas de fixité, de permanence. Comment donc la lumière pourrait-elle aller croissant dans les dogmes manifestés par l'éternelle lumière? « Oh! je me fie pour le Christianisme et pour l'art « chrétien dans ce mot même que l'Église adresse à ses « morts : qui croit en moi ne peut mourir. Seigneur, le « Christianisme a cru, il a compris; en lui se sont ren- « contrés l'homme et Dieu. Il peut changer de vêtement, « mais mourir, jamais... Il apparaîtra un matin aux yeux « de ceux qui croient gagner son tombeau, et ressusci- « ter le troisième jour[1] ».

Après un admirable élan, la Grèce a pu s'épuiser; mais la Grèce n'eut pas l'imposante physionomie du Christianisme, dont les propositions ramenées à leur principe, sont les lois de l'esprit divin, lois auxquelles est soumis toute intelligence. Or, la nature de Dieu ne variant pas, ses lois seraient-elles variables? Si le Christianisme était susceptible d'augmenter ses dogmes, il aurait des époques de tâtonnement, d'incertitude, une prodigieuse facilité de se mouvoir dans un vaste sépulcre. La formule de Thalès en fit découvrir d'autres, et peu à peu la science mathématique se forma; mais la science divine est toute faite; elle renferme la pensée éternelle et l'énergie qui lui est propre. Aussi le temps qui étend ses voiles gris sur la terre attristée, n'a-t-il pas d'influence sur sa robuste nature. Pleine de vie, de sève et de verdeur, elle recèle sous l'écorce une vé-

[1] Michelet, *Précis sur l'histoire de France.*

gétation puissante. Le propre de l'intelligence absolue, qui se mesure à la somme des connaissances et des lumières célestes, est d'être la souveraine compréhension du vrai et son expansion magnifique.

C'est parce que l'intelligence humaine est progressive, qu'il n'y a rien d'immuable, rien d'infaillible dans ce qu'elle découvre [1]. Quelle *grande révolution morale* surgirait donc de l'immolation du passé, et du libre développement de soi-même? Si le Christianisme s'agitait comme une ombre errante qui cherche un tombeau, exposerait-il encore une doctrine? Mais l'hiver de son âme ne viendra pas; le parfum de son cœur brûle d'un feu qui se consume et se rallume sans cesse à une flamme divine. Ses vieilles murailles ne sont pas ébranlées par l'orage; le vent de la tempête et les roulemens de la foudre qui ont fait ondoyer Corinthe et Philippe, Olympie et Carthage, et les ont enterrées sous leurs ruines, ne peuvent remuer ses colonnes. Si dans la société civile, d'ailleurs, il n'y a rien de semblable à ce qu'on appelle jeunesse et décrépitude chez l'individu; que les générations ne se succèdent pas une à une; que tout y est mêlé; que la naissance, la mort, l'adolescence, la maturité et la vieillesse, sont présentés en même temps, et dans les mêmes rapports numériques; que la société est un être collectif destiné à vivre indéfiniment avec une énergie égale à celle que déploya son premier jour; qu'elle est placée entre un temps écoulé

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source*, etc..

dont elle part sans cesse pour s'avancer vers un futur qui se renouvelle sans finir[1]; la religion, source de toute société, étendrait-elle, seule, des mains amaigries; serait-elle forcée, elle seule, de saisir les moindres brins d'herbe pour ne pas rouler dans l'abîme?

C'est parce qu'elle est *antique*, qu'elle boit aux eaux de l'absolu (et le fond de toute science c'est l'absolu), avec l'avidité d'une âme ardente; qu'elle s'anime, s'élance, agit avec intelligence, selon toutes les lois de Dieu, son plus pur miroir; qu'elle plane dans la haute sphère des principes, pendant que les passions déchaînées grondent à ses pieds. Et, plus mugit la tempête, plus elle s'élève. Que les clameurs montent, emportées et furieuses, plus rapide encore, elle monte avec elles, les maîtrise, les enchaîne. Remontant dès lors jusqu'au Ciel d'où elle est descendue, elle déchire les nues qui voilaient ses mystères, et les croyances deviennent réfléchies et sensibles à la conscience. Rien ne l'épuise : plus on déchire ses entrailles, plus elle étincelle de vigueur. Après mille combats, mille dangers, elle s'affermit dans son culte, se proportionne à la faiblesse comme à la force, à l'enfance des peuples comme à leur maturité, à la simplicité comme au génie. Ou bien, *épuiserait-on* les faits, l'âme, le mouvement, la vie? Le Christianisme, déchu de ses immortelles destinées, se fatiguerait-il à poursuivre des ombres qui lui échappent? Une pâle

[1] Voy. l'*Introduction à la science de l'histoire*, ou *science du développement de l'humanité*, par Buchez.

fumée, quelque chose de noir, serait-ce là son feu divin? Semblable à un architecte insensé et bizarre, l'éternelle sagesse n'aurait-elle édifié que pour abattre, planté que pour arracher, donné la vie à son Église que pour la lui ravir? Mais que répondrait-elle alors à un esprit céleste, qui, sur les ruines du Christianisme, lui adresserait ce langage : « Pourquoi, ô mon Dieu, avez-vous « donc établi une religion? Pourquoi l'accomplissement « des prophéties et l'incarnation de votre Verbe? Pour- « quoi la prédication des apôtres et leur mission céleste? « Était-ce à des monceaux de cendres, d'ossemens et « de poussière que devaient aboutir vos pensées éter- « nelles? Tandis que de faibles mortels promettent à « leurs disciples la prolongation indéfinie de leurs opi- « nions mouvantes, vous, le Tout-puissant, vous n'avez « pu faire de votre œuvre qu'un cadavre! »

« Ceux-là sont bien aveugles qui s'imaginent que le « Christianisme est fini, quand il lui reste tant de choses « à faire. Il verra mourir bien des doctrines qui ont la « prétention de lui succéder. Tout ce qui a été prédit « de lui s'accomplira. La conquête du monde lui est ré- « servée[1]; » il parcourra ses destinées à pas de géant, ainsi que le soleil la vaste étendue de l'espace. Des professeurs, qui s'imaginaient diriger la jeunesse, et emporter leur admiration, reconnaissent hautement, que c'est à leur imagination qu'ils se sont laissés entraîner, en se plongeant dans l'enthousiasme du beau idéal d'un

[1] *Mélanges philosophiques*, par M. Jouffroy.

développement progressif et illimité[1]. Cette large compréhension du passé du Christianisme et de sa vie actuelle; *cette adhésion à une lettre une fois écrite*, c'est-à-dire aux écritures qui constituent avec la tradition des apôtres et des Pères, la pure expression de la vérité divine, cette *adhésion* volontaire et réfléchie, devient d'autant plus lumineuse, que les motifs qui l'inspirent portent sur les questions des regards plus profonds. Logiques, et par conséquent dans la raison des choses, les croyances s'animent au bruit des murmures, et répandent, au milieu des combats, le feu de leur divin caractère. Rien au monde n'égale leur magnificence : l'abondance des richesses de la doctrine révélée n'en exclut pas la rigueur. Plus ferme que les colonnes de Palmyre, restées debout et éclatantes, sans brisure et sans tache, au milieu des tentes déchirées des Arabes, la foi étale la brillante décoration de sa pensée, et survit à tous les systèmes. Condé, dit l'Aigle de Meaux, avait besoin des harmonies du champ de bataille pour faire briller son génie; l'énergie du Christianisme s'accroît aussi quand la trompette d'alarme rassemble ses guerriers. Dès lors les dogmes contestés sortent du vague, se manifestent sous une forme plus pure, plus brillante, font apercevoir l'ordre général des causes et n'enraient pas sur la route de l'avenir des générations qui nous suivent.

Aux vies d'un jour succèdent d'autres vies; les races

[1] Lerminier, *Dix ans d'enseignement.*

se perdent et se renouvellent; les formes des empires passent et se modifient; mais de même que des lianes n'arrêteront pas le cours d'un fleuve, de même « *l'imagination fantasmagorique de notre époque, qui pétrit* « *des personnalités avec des nuées*[1], » n'arrêtera pas le cours de la vérité, qui est sa base à elle-même. Son caractère propre est un dessein suivi, un progrès dans la continuité : elle remue les esprits en vertu des mouvemens qui sont dans son cœur, les mêle à notre activité humaine, à nos joies et à nos douleurs. Les cordes d'une lyre, sans aucune main d'homme, feraient entendre plutôt des sons divins, que de nouvelles religions en hautes idées se montrassent fécondes[2]. Si le soleil, lumière du monde matériel, reste enfermé dans ses limites, le Christianisme, lumière du monde moral, devrait-il nous aveugler par l'impétuosité de sa flamme?

Mais « *la religion rationnelle qui n'est pas enchaînée* « *par des textes éternellement obligatoires a un avantage* « *sur les autres*[3]. » « *Voyez la Grèce libre et progressive.* « *Partant d'un fétichisme grossier, le sentiment religieux* « *arrive bientôt au polythéisme, le dégage de tous les vestiges de la barbarie, le perfectionne, l'épure. Tout s'ennoblit dans ses dogmes et dans ses rites publics. Les* « *Grecs empruntent de toutes parts ce qui séduit leur ima-*

[1] M. de Chateaubriand, *Essai sur la littérature anglaise, siècle de Shakespeare.*

[2] Voy. *les Destinées du Christianisme*, par M. l'abbé Polg, professeur de dogme à la faculté d'Aix.

[3] *Revue des deux Mondes*, 15 janvier 1840, p. 219.

« *gination active et curieuse, mais ils embellissent tout* « *ce qu'ils empruntent... La morale plus douce et plus* « *délicate, parce que le sentiment religieux y verse ses* « *nuances rafinées, demeure indépendante de la séche-* « *resse et de l'âpreté des dogmes positifs*[1]. » Il implique qu'il y ait une *religion* sans prescription de devoirs, sans distinction du bien et du mal, et par conséquent sans *dogmes positifs*. S'il y avait une *religion* sans actes *obligatoires*, elle ne tiendrait à rien, elle ne serait qu'une ombre énorme répandue entre l'homme et la vérité, une noire vapeur sur un ciel chargé de tempêtes. Pour comprendre la *religion*, il faut que la *raison* se joigne à l'amour : de leur profondeur sort la lumière, comme l'éclair sort du nuage. L'esprit humain ne peut pas résoudre toutes les questions que ne lui pose pas la nature. Au reste, la *Grèce* ne justifia-t-elle pas souvent des crimes épouvantables, d'exécrables forfaits? Se *dégagea-t-elle* des fables absurdes, des actions inhumaines, *barbares?* Le bannissement d'Anaxagore et la mort de Socrate ne l'*ennoblirent* guère. D'ailleurs, les lois de Triptolème et de Dracon défendaient, sous peine de mort, toute déviation de la religion publique. Nul n'avait la liberté d'en adopter une étrangère. « On devra, dit Platon, rendre un culte aux pla- « nètes, et ceux qui oseront soutenir que les planètes « ne sont pas des dieux, devront être punis comme

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*, t. V, p. 179.

« impies. » Les Romains ne souffraient pas non plus qu'on adorât d'autres dieux que ceux de la patrie[1]. Julien, dans une épître aux habitans d'Alexandrie, établit ce principe du polythéisme, dont la doctrine n'eut rien d'aussi *rationnel* que le Christianisme, qui établit dans le plus grand jour les vérités de la religion naturelle, les creuse dans leurs profondeurs, les élargit dans leurs bases, enfante des vertus de leurs rayons. Par son merveilleux ensemble, par la grandeur et la féconde simplicité de ses *dogmes* développés, il se détermine, il fait arriver à l'abstrait par le concret, ramène les cœurs à l'amour, les esprits à l'humilité, et forme ainsi la *raison* des hommes[2].

Mais comment, dit-on, peut-elle former la *raison* des hommes, quand « *l'histoire des conciles pendant les « premiers siècles de l'Église se compose presque tout « entière de celle de la variation dans les dogmes, dont « l'Église en se formant et en s'étendant, a augmenté « peu à peu le fardeau qu'elle imposait à la crédulité des « fidèles ; que ces dogmes se multiplièrent rapidement, et « offrirent bientôt un système spéculatif dont l'étrangeté « aurait fort étonné les fondateurs de la doctrine chré- « tienne*[3]. » Pour que cette objection fût grave, il fau-

1 « *Separatim nemo habesse Deos neve novos, neve advenas, nisi pu- « blice accisos, privatim colunto.* » Loi des douze tables, citée par Cicéron. « *Ne qui, nisi romani dii, neuquo alio more quam patrio cole- « rentur.* » Liv. IV, 30.

2 Voy. *la Religion considérée dans ses mystères*, par M. D. Frayssinous.

3 De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, t. Ier, p. 1.

drait prouver que les *dogmes*, vérités nécessaires d'après leur nature fondamentale, n'eussent point été révélés, mis en lumière, fixés par la prédication de l'Évangile; qu'ils n'eussent point été vrais d'une vérité qui leur fût propre, mais d'une vérité qu'ils auraient empruntée aux circonstances, c'est-à-dire qu'ils n'eussent rien de logique et rien d'historique, qu'ils s'évanouissent comme un parfum d'aloës sur une plage d'Afrique. Or, à quelle époque, dans le cours des siècles, un nouveau *dogme* fut-il marqué du caractère d'évidence ou de nécessité? Quelle est la raison de leur certitude logique? Trouvez-la, si vous le pouvez, en dehors du principe de causalité lui-même. Or, dans leur principe, les *dogmes* nous apparaîtront demain comme aujourd'hui, aujourd'hui tels qu'hier, et aux *premiers siècles*. Ou bien, qu'y a-t-il de dissemblable entre les *dogmes* que vénèrent aujourd'hui les fidèles et ceux que prêchèrent les *fondateurs de la doctrine chrétienne*, qui renouvelèrent par une religion nouvelle ce vieux monde que les Alexandrins voulaient sauver par l'éclectisme? En variant, les *dogmes* eussent-ils éclairé, illuminé les croyances? Si l'on disait qu'ils ont un caractère général et un caractère abstrait, que l'*Église en se formant et en s'étendant*, sans changer leur nature, les a revêtus d'une forme nouvelle; que leur développement est le fruit de la réflexion; que la réflexion, opération médiate, présuppose une opération immédiate, spontanée, dès lors vous seriez dans la forme universelle de

la vérité, quoique l'intelligence humaine ne soit pas emprisonnée dans le domaine des choses abstraites.

Ce n'est pas tout : quel est le *concile des premiers siècles* qui *ait augmenté*, altéré la grandeur et la sublimité de l'enseignement de l'Église? S'il l'eût fait, les idées sur la révélation eussent donc été arbitraires; il y aurait eu autant de vérités différentes que de pensées diverses. Partant d'un principe incertain, contestable, on eût erré d'hypothèses en hypothèses, voyagé dans le vide, dans la nuit de l'âme, dans une voie de douleur, de désespoir. Ne tenant plus de Dieu la vraie doctrine, les conciles subséquens eussent personnifié le chaos, enserré les mystères dans d'horribles machines qui eussent fait des membres de la vivante vérité une boue sanglante; et, le symbole du Christianisme se fût, avec un poignard, déchiré les entrailles.

« *Ce ne fut qu'à la troisième assemblée des disciples de* « *Jésus que les anciens écrivains de la secte nous disent* « *avoir été convoquée par les apôtres, et tenue sous leurs* « *auspices, que l'on agita une question de foi*[1]. » Mais, de ce que le concile de Jérusalem, *tenu* par les apôtres, déchargea de la circoncision et des cérémonies prescrites aux Juifs par la loi de Moïse, les Gentils qui embrassaient l'Évangile, en ne leur ordonnant que de s'abstenir de l'idolâtrie, il ne s'ensuit pas que, réunis en concile dès les *premiers siècles*, les Pères de l'Église n'eussent concentré, sous une formule brève et précise,

[1] De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, t. I[er], p. 2.

les principales vérités de la foi; qu'ils n'eussent *tenu* les fils aboutissant aux apôtres. La résolution des questions, *agitées* dans la première *assemblée des disciples de Jésus*, ne fut qu'une explication du caractère des principes du Christianisme, une application de la *foi* aux pratiques de la vie. Les autres conciles parcoururent tous les degrés du développement de la révélation : le symbole des *disciples de Jésus* devint la règle inviolable de leur enseignement et de leur croyance. Si cette stabilité de la *foi* n'eût point existé; si elle n'eût point été maintenue dans une pureté intègre, les plus hautes *questions* eussent ressemblé à l'aspect mobile des paysages : le foyer de la lumière s'y déplace sans cesse, même dans un ciel clair; et dans un ciel chargé de nuages, il est tour à tour voilé ou découvert, ravivé ou amorti par la densité changeante de l'atmosphère. Que n'imposent pas dès lors les sévères lois de la logique? Si les principes varient, les sciences s'évanouissent : l'erreur glisse des mains de la religion; d'affreux doutes balbutient l'Évangile.

La règle de *foi*, dit Tertullien, ne souffre point de réforme; elle nous donne un fondement au-dessous duquel nous n'avons plus rien à chercher[1]. « Qu'il n'y « ait pas eu, à toutes les époques de notre histoire, le « même mode dans l'administration de la sainte Eucha-

[1] « *Regula quidem fidei una omnino est, sola immobilis et irreformabilis.* » Tertull., *de Veland. virginib.*, p. 192. — Holden, *Analys. fidei*, lib. 1, c. VIII, t. IV, p. 95.

« ristie et dans la célébration du saint sacrifice, dans « l'observation des canons pénitentiaux, dans la pro- « motion aux ordres sacrés, dans les formes de juge- « ment des évêques, dans la pratique du jeûne; tou- « jours a-t-il fallu croire, dans l'Église chrétienne, « que l'Eucharistie est le vrai corps et le vrai sang de « Jésus-Christ, etc., et toujours on l'a cru. Même en « dérogeant aux anciennes coutumes, mais dans les « formes purement extérieures, on a toujours cru dans « l'Église qu'il fallait s'en tenir à la tradition des pre- « miers siècles pour la discipline, aussi bien que pour « la doctrine[1]. » Si l'on eût donc multiplié les dogmes; que des églises primitives nous ne vissions pas se répandre successivement d'autres églises sorties de leur sein, comme les rameaux d'une tige commune, empruntant des églises-mères les noms d'églises apostoliques, ne composant toutes qu'une seule et même église, Tertullien aurait-il pu dire : nous croyons tout ce qui a été cru par nos pères; il ne nous est pas permis de renverser les bornes qui nous sont posées? Cet énergique langage démontre l'uniformité dans la *foi*, qui existe indépendamment de notre aperception, et qui est pour nous un objet de raison et d'amour. Or, comme la vérité exista dès le commencement, toute doctrine qui n'a pas d'analogie avec la doctrine primitive, simple, rationnelle, facile à embrasser, se condamne à l'horreur des ténèbres, subit les contradictions les plus

[1] *Bibliothèque des pères*, par Mgr Guillon, t. IV, p. 368.

monstrueuses. S'il y a dans les *Énéades* de Plotin des croyances pour plusieurs siècles, il y a dans le Christianisme, que les conclusions ne débordent jamais, que les résultats justifient toujours, une croyance pour une éternité de siècles.

Il nous serait facile, dans la démonstration de l'existence de l'unité de la foi, de recueilir en faisceaux les diverses parties de l'enseignement, tel qu'il émane de sa source; de recueillir les témoignages des Pères de l'Église des *premiers siècles ;* de composer de l'élite des fleurs de ce vaste champ une immense gerbe de lumière. L'uniformité sur les matières de dogme et de morale en ressortirait avec vigueur; nous embrasserions toute l'étendue de la *foi* révélée, de la vérité réfléchie dans l'Église. Il ne suffit donc pas de dire : « *L'enseignement primitif n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir historique, prouvant à l'évidence les variations jusque dans les choses les plus importantes, d'une secte qui prétend n'avoir jamais varié*[1]; » il faudrait exposer, démontrer en quelles *choses importantes* l'Église eût *varié,* fût devenue victime d'une sorte d'éblouissement. Or, de ce qu'il se trouva des esprits qui foulèrent les décrets apostoliques et pompèrent sans relâche la sève intellectuelle de la révélation du Christ, cela ne prouve autre chose, si ce n'est que le premier siècle fut déjà un théâtre de contestations, d'oppositions vigoureuses;

[1] De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme,* t. Ier, p. 46.

qu'il vomit incessamment des matériaux pour la destruction de l'Église. Les Alexandrins d'Athènes ne relevaient pas de ceux d'Alexandrie : Syrien, Proclus, Marinus, Isidore, étaient indépendans de Jamblique et d'Olympiodor, mais, coordonnée en un grand tout, la vérité resta immuable. Si donc *l'enseignement primitif n'était plus aujourd'hui qu'un souvenir historique*, les premiers siècles auraient eu le pouvoir magique de faire que ce qui est essentiellement vrai cessât de l'être, d'anéantir ce qui existe. Dieu même, s'écrie un écrivain moderne, n'a pas ce pouvoir; toutes les vérités nécessaires forment, pour ainsi parler, une portion intégrante de son être : en les anéantissant, il s'anéantirait lui-même. Aussi les plus subtils adversaires de la religion catholique ne purent-ils jamais lui reprocher la *variation* dans la doctrine.

« *Le catholicisme, disent-ils, s'appuie sur l'Église et*
« *sur la tradition; il ne peut entendre l'Écriture, en ce*
« *qui concerne la foi et les mœurs, que suivant le sens*
« *des pères; l'Église catholique professe de ne s'en dé-*
« *partir jamais, et elle ne reçoit aucun dogme qui ne soit*
« *conforme à la tradition de tous les siècles précédens.*
« *Il est donc avéré qu'elle se considère comme close et*
« *consommée : elle pourra permettre à ses enfans de se*
« *mouvoir quelque peu dans le cercle tracé, mais voilà*
« *tout; à ses yeux toutes les grandes vérités sont trou-*
« *vées, tous les travaux de l'homme ne sauraient être*
« *que des commentaires plus ou moins heureux d'un texte*

« *une fois écrit et toujours vrai. Comment donc innover* « *au sein de cette Église? Comment le pouvoir sans être* « *hérétique? Comment le tenter sans être condamné*[1]*?* » Si *les grandes vérités n'étaient pas trouvées,* il n'y aurait pas de pont jeté entre la raison divine et la raison humaine; la révélation ne serait point descendue de Dieu pour s'incliner vers l'homme; elle serait restée à l'état de non-manifestation; elle serait comme si elle n'était pas, ne ferait entendre d'autre bruit que le soupir de la goutte d'eau qui fait palpiter la mare dans les ténèbres. Mais alors ce compte sévère, que la réflexion se rend à elle-même d'idées qu'elle n'a pas faites, et qui suppose une opération préalable à laquelle elle s'applique, ce compte sévère aurait-il lieu, si le verbe fait chair n'avait servi d'interprète à Dieu et de précepteur à l'homme? La vraie philosophie qui ne se sépare point du peuple, qui sympathise et s'identifie avec lui, n'aurait plus le secret de sa croyance, ne l'exprimerait plus en paroles sublimes. Il n'y aurait plus de ruches où les talens, ces abeilles dorées, arrivassent avec leur miel. Au lieu de constater et de développer, on serait forcé de créer, ce qui est absurde. A quelles conditions existent toutes les sciences? A condition qu'elles résument tous les degrés de l'intelligence, qu'elles les développent sans les détruire. Si donc la libre réflexion ne peut remuer que les formes, jamais le fond des choses, la subs-

[1] *Revue des deux Mondes*, t. VII, p. 739.

tance, l'autorité, qui a une place légitime dans les matières de foi, dans le domaine théologique, devrait-elle bouleverser les principes?

C'est parce que le *catholicisme s'appuie sur l'Église et la tradition* que son énergie fait pâlir toute institution que l'homme a touchée et à laquelle il a communiqué la défaillance de sa nature; qu'il retourne si facilement au pied et à la liberté de la croix, aimant du monde social, et tire d'une source intarissable ces eaux pures qui apaisent l'ardente soif de connaître. Avant de posséder la vérité, l'homme s'agite, se travaille, semblable au fleuve qui veut rompre ses digues, il bouillonne et se gonfle, il appelle à lui toutes ses puissances. La digue rompue, il prend paisiblement son niveau dans la plaine.

C'est parce que l'on ne peut *innover au sein de l'Église* qu'il n'y a pas d'enseignement nouveau à propager; que le Christianisme intellectuel, philosophique et morale est impérissable. Napoléon et sa vaillante armée battaient des mains aux ruines de Thèbes; mais quel drapeau pourrait-on arborer sur les ruines des vérités reçues de la foi, qui renferment toute la question de notre grandeur ou de notre abaissement futurs? Dans les sciences physiques, les *travaux de l'homme* peuvent réformer leurs nomenclatures, découvrir le germe des idées qui fructifieront un jour, mais où en serions-nous en fait de science, d'art et de littérature, si, au lieu de faire suite aux travaux des

autres, on eût rompu avec le passé, et arraché ainsi les racines de l'histoire? « *La mobilité des sciences hu-* « *maines vous force de temps à autre de quitter vos opi-* « *nions*[1]; » mais le Christianisme, cette magnifique religion de l'âme, ce culte si admirablement approprié aux besoins de la pensée, s'il changeait comme les *opinions*, s'il cherchait des triomphes dans la *mobilité des sciences* et des systèmes, serait-il un monument durable qui ne doit plus périr?

« *Dans la religion du Christ l'habitude et l'autorité y sont sans cesse opposées à la vérité historique et à la* « *raison*[2]; » c'est-à-dire que l'*habitude* n'est pas constituée gardienne et confirmatrice de la vérité; que l'*autorité* est une donnée préalable qui fut mise dans une évidence complète. Si elle ne l'eût pas été, l'unité et la simplicité de la croyance, dont ni l'institut de Pythagore, ni la religion des mages, ni les dogmes des sanctuaires égyptiens, ne pouvaient en donner une idée, ne seraient pas appuyées sur des principes invariables; la certitude aurait des degrés, elle s'engendrerait dans le temps; elle renfermerait en germe, sous la forme d'une puissance substantielle et non développée, les élémens plus ou moins rapprochés de la vérité. Or, toute la différence qui peut exister dans la certitude, relativement au temps, c'est qu'elle n'a pas d'abord été accompagnée d'une conscience claire; que

[1] *Revue des deux Mondes*, 15 novembre 1838.
[2] *Revue britannique*, juin 1830, p. 287.

le rideau qui cachait une partie des dogmes ne se leva qu'à l'apparition de l'Évangile. Ainsi, le chrétien ignorant est tout aussi certain que S. Augustin de la nécessité de la grâce; avec cette différence que chez l'un la certitude n'est accompagnée que d'une conscience obscure, tandis qu'elle est éclairée chez l'autre par tous les flambeaux de la pensée libre. La lueur du foyer d'un sauvage découvrit à Colomb un nouvel univers: tout brille d'un éclat immense sous les rayons du Christianisme: il aboutit à la représentation complète de l'idée divine. Sans lui toute la science, comme l'ancienne Égypte, ne conserverait que des cadavres. Ce qu'on appelle *stérile orgueil de l'orthodoxie*[1], mais qui est un divin enchaînement de vérités, n'exclut pas une charité tolérante pour toutes les opinions, une active bienfaisance, une résignation courageuse.

Inaltérable dans ses dogmes, et cependant flexible dans les formes extérieures qu'elle revêt, la religion catholique grave dans les cœurs les vérités essentielles, accueille les tributs des siècles et les perfectionnemens qu'ils lui apportent. En distinguant la forme du fond, ce qui est imparfait, infirme, qui vieillit et passe, l'enveloppe du principe divin avec le principe divin qui ne s'use point, « que les hommes religieux ne s'offensent « point de ce que nous parlons des perfectionnemens « du Christianisme. Dans sa doctrine morale, dans ses

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*, t. II, p. 486.

« préceptes, dans toute la portion émanée de son au-
« teur, le Christianisme n'est pas perfectible, car il est
« parfait : mais dans les formes, et surtout dans le
« opinions partielles que ses sectateurs ont adoptées, il
« peut y avoir lieu à perfectionnement[1]. » Si l'on ne saisissait pas des principes inaltérables dans la position intellectuelle primitive du Christianisme, une suite, un développement de lumières qui constituassent le vrai progrès, bientôt éclaterait une religion vague, un idéalisme subjectif; sur une échelle de misères, des morceaux pourris en formeraient les degrés.

Le Christianisme, association universelle des hommes affranchis, a-t-il accompli toutes les phases de la pensée divine? A-t-il épuisé toutes les sphères, tous ses trésors d'intelligence et de zèle? A-t-il suivi le vaste, profond, universel mouvement dans chacune des questions fondamentales de l'humanité? Si dans ses hautes et actives recherches il n'eût pas abordé toute lumière véritable; s'il ne se fût pas demandé un compte viril de ce qu'il pense, dès lors il ne serait pas arrivé à sa métaphysique, il ne serait pas l'âme des sciences. En l'accusant d'être *stationnaire*, parce qu'il est impossible de perfectionner l'essence des choses, que n'accuse-t-on la matière et la langue de la métaphysique d'être *stationnaires*, car elles n'ont pas changé depuis Aristote jusqu'à Kant, et elles ne cesseront de rappeler le par-

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc*, t. II, p. 486.

ticulier en général, la pensée à ses élémens constitutifs. « Si ce que l'homme perçoit par la vue est évident « pour lui, parce que, en même temps que la lumière « rayonnée ou réfléchie par l'objet arrive à l'œil, au « cerveau et aux sens, l'esprit, réagissant par son rayon « visuel, fixe et pénètre l'objet de son regard[1] », l'évidence qui s'acquiert par la vision de l'intelligence et de la foi serait-elle moindre? Dans le principe métaphysique comme dans la vérité chrétienne, il y a l'unité; en dehors d'elle des formes éphémères, périssables. On sent, dans les récits des voyageurs, l'étonnement et l'admiratien qu'ils éprouvent à la vue de ces mers virginales, de ces terres primitives qui se déploient devant eux, de cette nature qu'ombragent des arbres gigantesques, qu'arrosent des fleuves immenses; l'on ne voit pas moins rayonner le front de l'Église, se dresser la richesse de son allure. Elle élève son intelligence à la hauteur de la pensée du siècle, suit l'âme dans ses émotions, que chaque jour rend plus épurées, plus délicates. Mais si l'on resserre le caractère dogmatique du Christianisme dans un cadre étroit, d'incroyables négations montreront une audace toujours croissante. Qui fixera des limites à leurs flots soulevés? Dès lors « les sectes se multiplient, les inspirés parcou« rent la terre, l'autorité politique ne sait plus com« ment conjurer à la fois l'incrédulité qui menace ce « qui existe, et les doctrines délirantes qui veulent

[1] *Psychologie expérimentale*, par M. Bautain, t. I[er], p. 308.

« remplacer ce qui existait[1]. » Ces doctrines contractent, par l'effet même de leur versatilité, avec les superstitions les plus grossières et souvent féroces, d'horribles alliances, et arrachent aux enfers ce qu'elles n'espèrent plus obtenir du ciel.

Mais, tandis que dans le cours de ses évolutions successives l'humanité s'interroge et se contemple dans son passé pour en saisir tous les élémens en rapport avec sa foi nouvelle, pour se conformer, pour se raffermir de plus en plus dans les voies progressives de sa spontanéité, se refusera-t-on au perfectionnement? rendra-t-on l'Église stationnaire, ennemie de la doctrine du progrès continu? Ces questions de *perfectionnement*, de *progrès*, c'est la bannière de tout le monde. Et quel génie malfaisant qui oserait venir dire d'une voix maudite : à bas le *progrès*, à bas la *perfection*? Le moyen d'être *stationnaire* quand les lumières ne vous appartiennent qu'à condition de les répandre, de travailler sans relâche à l'œuvre sociale; quand « la « révélation de Dieu à l'homme, qui est la base de la « religion, et qui a commencé avec le rapport entre « Dieu et l'homme, s'est étendue, développée, *perfec-* « *tionnée* à mesure que ce rapport est devenu plus pro- « fond, plus intime, c'est-à-dire à mesure que Dieu « s'est plus approché de l'homme, s'est abaissé vers « lui, jusqu'à ce qu'enfin, pour compléter la connais-

[1] Benjamin Constant, *De la Religion considérée dans sa source, etc.* t. Ier, p. 43.

« sance qu'il voulait nous donner lui-même, pour se « manifester pleinement à l'humanité et la porter à « réagir vers Lui avec amour, pour se la réconcilier et « se l'unir, après avoir employé tous les moyens d'ex- « pression accommodés à la faiblesse humaine, il s'est fait « homme pour instruire, guérir et sauver l'homme [1]; » que d'heure en heure se répandent sur la terre des effusions toujours nouvelles d'amour et d'intelligence? La religion a toujours été active en présence du rayonnement tranquille de la vérité; car agir c'est vivre, et la vie est d'autant plus intense que l'activité est plus grande; qu'elle procède entre des données constantes et l'harmonie établie dès l'origine. Mais si l'œuvre à nous, celle que nos devanciers ont accomplie, est un travail incessant d'explications des élémens qui nous ont été transmis; si, dans la tradition successive des conquêtes de l'intelligence, chaque nouvel héritier a mieux valu que son auteur, parce que toute la valeur même de son auteur lui a servi de point de départ; si ce qui est vrai des générations l'est aussi des siècles; si ce qui est des peuples l'est aussi des races, les derniers venus, soit individuels, soit peuples, soit races, devraient-ils se signaler par une ingratitude envers ceux qui leur ont frayé la route [2]? De même qu'une pensée se développe, continue et croissante, sans cesser d'être la

[1] *Psychologie expérimentale*, par M. Bautain, t. II, p. 212.

[2] Voy. *le Cours d'histoire ancienne, professé à la faculté des lettres*, par M. Ch. Lenormant, p. 358.

même dans la succession des générations de mots, de phrases et de raisonnemens qu'elle embrasse, de même la religion révélée, changeant non de principe, mais de moyen d'âge en âge, se modifiant pour s'adapter à des modifications successives, n'interrompt pas son mouvement harmonique. Nous laisserons à notre tour toutes les connaissances que nous pouvons avoir recueillies à ceux qui nous suivront ici-bas, s'écrie M. de Chateaubriand. Sur des sociétés qui meurent sans cesse, une société vit sans cesse; les hommes tombent, l'humanité reste debout, enrichie de toutes les lumières, ornée de tous les présens des âges; géant qui croit toujours, et dont le front, montant dans les cieux, ne s'arrêtera qu'à la hauteur du trône de l'Éternel. Agitez donc les grandes questions de la vie, l'unité dans l'Église, l'universalité qui ne lui est pas moins essentielle; mais si vous cherchiez des vérités qui eussent échappé à l'éternelle lumière, dès lors vous ne procéderiez ni de l'intelligence, ni de l'âme; vous éteindriez dans les régions transcendantales de l'absolu le feu sacré qui alimente la raison et la nourrit.

Voyez ces religions dont l'œil s'enhardit jusqu'à s'engager dans la profondeur des ombres; elles se penchent bientôt sur leur tombe. « Les opinions des « hommes changent avec les circonstances, et surtout « avec leurs intérêts[1]; » elles se consument comme des sillons enflammés par la foudre : les principes seuls,

[1] De Potter, *Histoire critique, etc., du Christianisme*, t. II, p. 1.

invariables comme leur nature, bravent la tempête. Ce n'est pas l'hérésie qui fait le dogme, comme se l'imagine M. de Potter[1]; « elle prouve au monde, se« lon l'expression du même historien, que le catholi« cisme tire son origine de la religion du Christ[2]; » que des ténèbres dissipées au flambeau de la discussion ont fait apparaître dans toute leur réalité des faits désormais mieux compris. Aussi « Oxford entreprit« il le rajeunissement des croyances religieuses et po« litiques dont elle fut le centre; et dans une récente « controverse avec le docteur Humpden, dans les livres « du docteur Puscy surtout, on a vu refleurir des « maximes qui ont eu pour les anglicans du dix-neu« vième siècle tout le piquant de la nouveauté. Lisez « *Tracts forthe Times*, et, à votre grand étonnement, « vous trouverez la doctrine du jugement particulier « énergiquement désavouée, l'infaillibilité de tradition « attribuée à l'épiscopat de Cranner aussi bien qu'à la « chaire de S. Pierre, la présence réelle dans le sacre« ment de la cène formulée en des termes que ne dés« avouerait pas Bossuet; vous verrez, en un mot, toutes « les pratiques catholiques conseillées ou justifiées, de« puis l'invocation des saints jusqu'à la commémora« tion des morts[3]. »

Les preuves de la vérité ne marchent point isolées

[1] De Potter, *Histoire critique, etc., du Christianisme*, t. Ier, p. 187.

[2] *Idem*, t. II, p. 12.

[3] *Revue des deux Mondes*, 15 décembre 1838, p. 834.

les unes des autres; elles apparaissent avec leurs rapports logiques, éclairent l'ignorant comme celui qui tient le sceptre scientifique; le pauvre de la chaumière comme l'esprit nerveux et élevé, qui passe facilement des contemplations infinies du monde aux investigations historiques de l'homme. A l'immobilité de leur attitude, au calme profond dont leur maintien offre l'empreinte, la pensée repose doucement sur cette chaîne immense, dont chaque anneau est lié à l'autre, et l'enrichit par des formes nouvelles. On croyait à celui qui devait venir, on croit à celui qui est venu; aux sacrifices figurables succède le sacrifice réel et seul efficace. *Je suis venu*, dit le Christ, *pour qu'ils aient la vie et une plus grande abondance de vie*, la même raison plus étendue, la même vérité plus développée.

« Dieu, s'écrie un philosophe célèbre, se manifeste « à nous par trois formes accessibles à notre faiblesse: « par l'idée du vrai, par l'idée du bien et par l'idée du « beau; ces trois idées sont toutes trois filles du même « père, et égales entre elles, toutes trois contemporaines dans l'esprit humain comme dans la vérité « éternelle: ni l'une ni l'autre ne doit être mise au « service de ses sœurs[1]. » Or, la religion, expression de la vérité, de la bonté et de la beauté éternelles, offre des asiles majestueux et de paisibles retraites entre les torrens des fausses idées et sur les débris des

[1] *Sur le fondement des idées absolues du vrai, du beau et du bien*, par M. V. Cousin, p. 225.

fausses doctrines. « Elle se sert des hommes, dit Bos-
« suet, mais n'en dépend pas; c'est ce qui nous paraît « dans toute la suite de son histoire. Le monde a me- « nacé, la vérité est demeurée ferme; il a usé de tours « subtils et de flatteries, la vérité est demeurée droite; « les hérétiques ont brouillé, la vérité est démeurée « pure; les schismes ont déchiré le corps de l'Église, « la vérité est demeurée entière; plusieurs ont été sé- « duits, les faibles ont été troublés, les forts même ont « été émus; un Osius, un Origène, un Tertullien, tant « d'autres qui paraissaient l'appui de l'Église, sont « tombés avec un grand scandale; la vérité est de- « meurée toujours immobile[1]. » Si elle s'embellit du cortége de la puissance divine, se secourir mutuellement n'est pas se produire l'un l'autre.

Le Christianisme a dû sa constitution à la protection des princes : c'est-à-dire que dans le siècle des apôtres, lorsque ce code d'amour, de paix et de charité ardente brillait de tous ses feux; que sa discipline, quoique sévère, n'était jamais enfreinte, il n'y avait point ce que nous appelons matériellement *Église*, c'est-à-dire point de temples. Mais le *Christianisme* contint dans ses entrailles l'*Église*, qui se trouva formée dans les conditions de son existence. Cette vérité découle des faits généraux et des détails. Pour réaliser le grand, l'immense dessein d'une prodigieuse miséricorde, Jésus-Christ, dès l'instant où il commença à remplir publi-

[1] Bossuet, *Sermon sur la vérité de la Religion.*

quement sa mission divine, annonce qu'il fondera une Église, une société véritable, et communiqua à ses apôtres le pouvoir qu'il avait reçu de son père. La *constitution du Christianisme* fut donc fixée sur des bases fondamentales, invariables, pour passer plus tard dans un ensemble de règles, de discipline. Dans les premiers temps, il y avait des hommes qui prêchaient, qui enseignaient, qui gouvernaient moralement la congrégation religieuse. Les chrétiens avaient les apôtres et leurs successeurs; des diacres remplissaient les devoirs d'administration, et « les apôtres connaissaient les fidèles, « les évêques et les prêtres [1]. » Enracinée promptement, la *constitution du Christianisme* pénétra à fond dans les entrailles du corps de ses disciples. Cette puissance morale, régulière, gouvernementale fut de rigueur: rien ne subsiste sans un pouvoir qui ordonne et une obéissance qui agit. Si donc la nécessité d'un gouvernement est impliquée dans le fait de son existence, Dieu aurait-il suspendu son Église dans les nuages, comme Aristophanes Socrate dans un panier? Ce qu'est aujourd'hui le *Christianisme* dans son essence constitutive, il le fut dès le principe. Une hiérarchie invariable, une graduation fixe de pouvoirs, une transmission constamment perpétuée, des ministres respectivement limités à des fonctions précises, enfin une autorité de législation, d'administration et de juge-

[1] De Potter, *Histoire philosophique, politique et critique du Christianisme*, t. II, p. 4.

ment établie et reconnue, tel est le tableau de la primitive Église. Dès l'origine elle reconnut pour chef les successeurs de l'apôtre à qui Jésus-Christ avait dit: « Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, « et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre « elle. » Aussi le *Christianisme* fut-il toujours gouverné par un sacerdoce dépositaire de sa doctrine, dispensateur des sacremens, alors que les vents grondaient, que l'Évangile était battu des ondes et de la tempête; que les Néron, les Décius traînaient les fidèles dans le sang et dans les fers, par tout ce que la rage et le désespoir pouvaient inventer de plus cruel, *per atrociora ingenia pœnarum*, selon l'énergique expression de l'illustre prêtre de Carthage[1].

Sans cette *constitution* organisée, sans ce principe fécondant et fondamental, le *Christianisme*, à cette époque surtout où il était persécuté par les empereurs romains, et plus tard, par l'école Néo-Platonicienne, dans laquelle étaient veuues s'absorber toutes les philosophies de la Grèce et de l'Orient, aurait-il pu imprimer une direction fixe et suivie aux questions spirituelles, partir des données immédiates des paroles de leur divin maître, s'il n'eût reposé sur cette imposante unité, dont le tronc fut implanté au cœur de son empire, et dont les mille rameaux s'élargirent, se divisèrent, allèrent se répandre dans les provinces, tandis que les racines plongeaient

[1] *De resurrect.*, n° 8.

dans le ciel[1]? Les solitudes de l'Afrique, les régions sauvages du nord, les sables du désert, les académies, l'aréopage, qui avaient fait de tant d'Églises diverses une communauté indivisible; qui avaient passé « de la « variété infinie de sociétés démocratiques à l'unité « monarchique de la théocratie romaine[2] », toutes ces Églises qui décidèrent du sort futur des peuples chrétiens et firent présager une ère nouvelle, que fussent-elles devenues, alors que de sanglans édits s'evertuaient d'étouffer d'éternelles promesses; que les représentans du paganisme luttèrent, pendant cinq cents ans, pour les Dieux et les traditions, si elles n'eussent trouvé, dans la *constitution du Christianisme*, leur centre, leur unité, leur force et leur gloire? La conversion des empereurs fut un effet, non une cause : ce ne sont pas les événemens qui gouvernent les idées, mais les idées qui gouvernent les événemens.

C'est, dit-on, « *l'évêque de Rome, célèbre sous le nom « de Grégoire-le-Grand, qui commença à fonder l'auto- « rité morale de la papauté*[3]. » « *Dès que les deux empires « (l'Orient et l'Occident), marchaient d'accord avec la « croyance, la prépondérance était nécessairement tout « entière du côté du patriarchat de Constantinople, avec « lequel l'évêque de Rome ne pouvait pas même en ce cas*

[1] « Il est clair qu'il fallait une société fortement organisée pour « lutter contre un pareil désordre et pour sortir victorieux d'un pareil « ouragan. » *Cours d'histoire moderne, professé par M. Guizot*, 1828, 2e leçon, p. 24.

[2] *Revue des deux Mondes*, t. VII, p. 732.

[3] *Idem*, 1er mars 1839, p. 579.

« *songer à lutter. Celui-ci ne sentait renaître ses forces* « *avec ses espérances que lorsque les disputes et les schis-* « *mès, en séparant les orientaux de sa communion, le lais-* « *saient ou plutôt le rendaient maître absolu de tout* « *l'Occident, où il n'avait pas eu de peine à acquérir un* « *pouvoir de fait, auquel, dans le droit, ses collègues au-* « *raient pu former les mêmes prétentions que lui. On était* « *toujours prêt en Orient à accorder au siége de Rome* « *des prérogatives d'honneur, pourvu qu'il ne réclamât* « *pas de priviléges réels*[1]. » Mais le principe d'unité implique un chef unique, un organe suprême de la vérité, une source de la puissance, un centre autour duquel tout le reste vienne s'ordonner régulièrement : tout se produit et se développe, s'abreuve, se nourrit de cette sève qui jamais ne s'épuise. Si donc *l'autorité morale de la papauté eût été fondée par Grégoire-le-Grand*, ou si « *les prétentions des évêques de Rome à la* « *suprématie spirituelle catholique n'eussent commencé à* « *prendre quelque faveur en Orient que du temps de l'his-* « *torien Socrate*[2] », à quelle fin Jésus-Christ aurait-il dit : « *Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon* « *Église ; et les portes de l'enfer ne prévaudront pas* « *contre elle ?* » N'y a-t-il pas, dans ce mémorable langage, une souveraineté, un pouvoir que les faits de l'histoire enivrent de lumière ? Et si dans la profondeur des éclatantes paroles du Christ ne nageait, ne flottait

[1] De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, t. II, p. 522.

[2] *Idem*, t. II, p. 305.

l'autorité de Pierre, le pape Clément aurait-il pû rechercher et corriger les abus qui s'étaient glissés dans l'Église de Corynthe; le pape Victor exercer la même juridiction sur l'Église d'Éphèse; le pape Étienne agir de la même manière vis-à-vis de l'Afrique; le pape S. Denis citer son homonyme, patriarche d'Alexandrie, à comparaître devant lui pour qu'il eût à s'expliquer sur la foi accusée par les chrétiens de son Église; le pape Jules mander à son tribunal les Ariens qui avaient déposé S. Athanase, et rétablir ce grand homme sur son siége; le pape Innocent replacer S. Chrysostôme à Constantinople? S. Irénée, qui remonte presque jusqu'aux apôtres, aurait-il déclaré qu'il fallût « recourir à l'Église la plus grande, la plus ancienne, et qui « est connue de tout le monde; à l'Église fondée à « Rome par les glorieux apôtres Pierre et Paul, laquelle « conserve la tradition qu'elle reçut de ses fondateurs, « et qui parvint jusqu'à nous par une succession non « interrompue? Que c'est à cette Église, à cause de sa « prééminence, que chaque Église particulière, c'est-« à-dire chaque fidèle, dût s'adresser comme à la fidèle « dépositaire de la tradition des apôtres[1]? » Tertullien, homme incomparable sous les rapports de l'érudition tant sacrée que profane, aurait-il pu jeter au monde ce défi : « Interrogez les Églises des apôtres, celles où « sur leurs chaires se conserve leur empire; en Italie,

[1] S. Irénée, *Traité des hérésies*, liv. 3, p. 230.

« auprès de vous, Rome et son autorité[1]? » S. Cyprien, qui eut la gloire de sceller de son sang la religion qu'il avait si puissamment enseignée, dont les écrits consolaient les confesseurs dans les fers, relevaient leur courage abattu, les fortifiaient aux approches du dernier combat, faisaient luire dans les ténèbres de leur prison la lumière de la vérité et les rayons des célestes espérances, aurait-il pu employer cette expression complète : « Le siége de Rome sera pour tous les siècles l'Église mère et maîtresse, la racine et la mère de toutes « les autres, l'éminent degré de la chaire sacerdotale, « près de qui l'erreur et la perfidie ne sauraient trouver « accès[2]? » Et cette autre expression, servant également de raison et de lumière : « Pierre, parmi les apôtres, a « été choisi pour être le lien de l'unité, le chef de tout « l'ordre sacerdotal, toujours vivant dans ses succes- « seurs[3]? » « N'être pas en communion avec lui, c'est « être séparé de cette Église catholique, hors de laquelle « il n'y a pas de salut à espérer[4]? » S. Ambroise, l'oracle du sacerdoce, l'une des plus solides colonnes de l'Église, aurait-il pu prouver que « l'Église est là où est Pierre; « que la barque de Pierre est cette arche hors de la- « quelle tout périt; que l'Église romaine est celle qu'il « veut suivre en tout; que la communion de Rome est

[1] *De Præscript*, c. 37.

[2] *Epist. ad Cornel.*

[3] *De unit.*, p. 254; S. Firmil., *inter epist.* S. Cyprian, LXXV, *edit.* Feller.

[4] *Epistol.* LIX, *ad Cornel.*

« celle qu'il suffit pour être uni à tous les évêques ca-« tholiques[1] ? »

Si *Grégoire-le-Grand eût fondé l'autorité morale de la papauté;* que *la prépondérance eût été du côté du patriarchat de Constantinople,* S. Jérôme aurait-il eu la conscience profonde que l'Église romaine est fondée sur Pierre; que quiconque mange l'agneau hors de cette maison est un profane; que quiconque ne se trouve pas dans cette arche périra emporté par le déluge[2]? Si *l'évêque de Rome n'eût pas même songé à lutter avec le patriarchat de Constantinople;* que *chaque évêque eût pu former les mêmes prétentions* que le successeur du prince des apôtres, S. Augustin, le plus éclairé et le plus profond de tous les pères, selon le témoignage de Bossuet, aurait-il déclaré en face de l'univers que « ce qui le retint dans l'É-« glise catholique, ce fut la succession de l'épiscopat, « maintenu sans interruption dans l'Église de Pierre « jusqu'au pontife qui occupa alors la chaire de cet « apôtre, à qui notre Seigneur, après sa résurrec-« tion, avait recommandé de paître ses brebis[3]? » S.

[1] Barruel, *du Pape et de ses droits,* t. Ier, p. 269.

[2] *Lettre au pape Damasc.* « Je n'ai rien de commun avec Vitalis; je « repousse Mélèce; j'ignore qui est Paulin. Tout ce que je sais, c'est « que quiconque n'est pas du parti et de l'opinion de Damasc, évêque « de Rome, c'est-à-dire de celle de Jésus-Christ lui-même, est pour « moi un antéchrist » S. Jérôme.

[3] *Livre contre l'épître du fondement,* p. 252. « Ceux qui sont séparés « de cette pierre, sans aucun doute sont hors de l'Église, car Jésus-

Optat de Milève, dont le nom seul est une autorité; aurait-il pu trouver « une marque de la vraie Église « dans l'union à la chaire de Pierre? » Aurait-il pu faire « reconnaître l'impossibilité de nier que Pierre, le pre« mier, siégea dans l'Église romaine, qu'il y siégea « comme premier des apôtres, pour être le chef du « corps dans lequel tous conservassent l'unité, afin qu'il « n'y eût plus d'Églises distinctes et séparées, sous « peine d'être un schismatique et un prévaricateur[1]? » Si le *siége de Rome* n'avait pas eu de *priviléges réels*, S. Cyrille de Jérusalem, dans un monument authentique de la foi, l'un des précieux dépôts des traditions apostoliques, le précis de notre croyance, l'abrégé et le modèle des instructions que nous devons aux peuples, aurait-il appelé « Pierre le prince des apôtres et « le souverain prédicateur de l'Évangile[2]? » S. Jean Chrysostôme, appelé orateur divin par l'Orient tout entier, et regardé par le philosophe Libanius, comme une des têtes les plus illustres, aurait-il proclamé, dans un langage magnifique « Pierre, le premier des apôtres, « à qui le soin de l'univers entier a été commis, le co« ryphée des apôtres, le prince du collége apostolique, « l'organe des disciples, la colonne de l'Église, le sou« tien de la foi, etc.[3]? » Si les *collègues* du souverain

« Christ a dit: Sur cette pierre je bâtirai mon Église » S. Augustin, *De unitate eccles.*, cap. XIX.

1 *De schism. donatist.*, lib. 2, p. 28.

2 *Cateches.*, p. 150.

3 *Advers. Judæos*, t. Ier, *Bened.*, p. 667.

pontife *eussent pu former les mêmes prétentions que lui*, S. Hilaire de Poitiers, dont la dialectique vive, pressante, impétueuse dans sa marche, soutenue par le nombre et la pompe de ses périodes accoutumées, se précipite et roule avec majesté comme le plus rapide de nos fleuves, eût-il célébré, avec le nouveau nom qui lui sera donné, Pierre, « l'heureux fondement de « l'Église, Pierre, bien digne en effet de cet édifice, « contre lequel viennent se briser et les portes de l'enfer « et les assauts de la mort ? » Aurait-il proclamé heureux « celui qui a reçu les clefs du royaume du ciel « pour en ouvrir les portes souverainement, et de qui « les décrets sur la terre déterminent la loi qui sera « portée dans le ciel [1] ? » S. Cyrille d'Alexandrie, qui a éclairé son siècle par ses prédications, et tous les siècles par ses écrits polémiques, aurait-il reconnu hautement « dans S. Pierre le chef et le prince des autres « apôtres ; dans son successeur (le pape Célestin), l'ar- « chevêque de toute la terre, le père, le patriarche de « la grande Rome, etc. [2] ? S. Bernard, immortel par son éloquence, ses prédications et par son génie, aurait-il répandu des flots de lumière sur l'autorité du siége de Rome, et reconnu dans le pape Eugène le pasteur de tous les troupeaux, si l'*autorité morale de la papauté eût été fondée par Grégoire-le-Grand*, ou *du temps de l'historien Socrate ?*

[1] *Commentaires sur S. Mathieu*, p. 572.
[2] T. V, p. 2 et 384.

Je passe sous silence saint Vincent de Lerins, qui appelle l'évêque de Rome, *apostolicæ sedis antistes*, distingué de tous les autres pasteurs par l'étendue de sa puissance, qui n'en admet ni de supérieure, ni d'égale, puisqu'elle lui soumet l'Église entière. Nous ne citerons pas non plus saint Prosper, ce vigoureux défenseur de la suprématie de l'Église romaine, mais nous ne pouvons passer sous silence Gerson, ce célèbre chancelier de l'université de France. « Jésus-Christ, dit-il, a fondé « son Église sur un seul monarque suprême, le pontife « romain, en qui réside la puissance ecclésiastique dans « sa plénitude. En vertu de ce pouvoir monarchique, le « Pape seul possède une autorité primitive qui lui sou- « met toutes les autres, sans qu'il soit soumis à aucune[1]. » Et comment ne tiendrait-il pas dans ses mains les rênes de l'empire, quand l'Église, dépositaire de la vraie foi et du véritable culte, est basée sur l'*unité*, qui, si elle n'est pas toute la religion, en est le fondement, puisqu'elle décide de tout le reste et du caractère du Christianisme[2]. « Le corps n'est pas plus vivant sans chef que le chef « sans le corps, dit Pascal. Quiconque se sépare de l'un

[1] *De auferribilitate papæ, consider.*, VIII, *oper.* t. II, *col.* 213. Cap. XXXII. *OEuvres de Fénelon*, t. II, p. 356 et 357, édition de Versailles.

[2] « Pierre a reçu du divin fondateur le soin de gouverner l'Église, « non pas la sienne seulement, mais l'Église tout entière. » S. Théophile d'Antioche. Voy. encore les témoignages recueillis par Barruel, t. Ier, p. 189 et 209. « *Exordium ab unitate proficiscitur.... Unum tamen « caput est, et origo una, una mater fœcunditatis successibus copiosa* » S. Cyprian., *De unit. oper.*, p. 76, 77 et 78.

« ou de l'autre n'est plus du corps et n'appartient plus « à Jésus-Christ. Toutes les vertus, le martyre, les aus- « térités et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors « de l'Église et de la communion du chef de l'Église, « qui est le Pape. » Si donc, en toute occasion, la chrétienté ne se fût appuyée sur la plénitude de juridiction du successeur de saint Pierre, comme sur une chose démontrée et au-dessus de toute discussion; si « Grégoire II eût été le véritable fondateur de « la puissance papale [1], » Leibnitz, qui menait de front toutes les sciences, eût-il senti, proclamé les avantages de la puissance du souverain pontife [2]? Bossuet, cette prodigieuse lumière de son siècle, eût-il revêtu de ses brillantes couleurs « cette Église romaine, tant « célébrée par les Pères, et qu'ils exaltèrent comme à « l'envi? »

N'y eût-il, en faveur de l'institution divine de la chaire de saint Pierre, d'autres preuves, d'autre manifestation certaine, incontestable, que celles que fournit l'Aigle de Meaux, elles suffiraient pour étouffer d'imbéciles reproches. Monument plus ferme et plus durable que le marbre des obélisques et des pyramides; et tel que cette colonne fameuse dans l'histoire et dans les récits des voyageurs, laquelle, élevée, par les mains

[1] De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, t. III, p. 454.

[2] *Leibnitzii opera*, t. V, p. 65. Voyez aussi sa lettre à M. Vidon, *ibid.*, p. 476.

de César, près du rivage de la mer, en voit les flots se briser et mourir à ses pieds, le discours de Bossuet, sur l'unité de l'Église, semble sortir des ruines du temps et s'élever par-dessus les siècles, comme un invincible témoignage de la prééminence du successeur du prince des apôtres. Dans cet éloquent plaidoyer, Bossuet, digne organe de l'ancienne et de la nouvelle loi, des âges passés et des siècles modernes, prête successivement sa voix aux Pères grecs, aux Pères latins, à toutes les illustrations du Christianisme, et tous *marchent d'accord* dans la solennelle reconnaissance de la puissance spirituelle dont fut particulièrement investi un seul parmi tous les autres [1]. Ce n'est plus un évêque isolé qui explique la doctrine du Christ, c'est l'Orient et l'Occident, c'est l'envoyé de Dieu, entouré de tous les *patriarches* d'Alexandrie, de Jérusalem, d'Antioche, de Constantinople, sortis de leur poussière pour proclamer l'*autorité de la papauté* et ses *privilèges réels*. « Qu'il y a donc « de charmes et de consolation pour nous après tant de « siècles, de nous retrouver sur les traces du Christia« nisme primitif et apostolique, de sentir que nous mar« chons encore dans le même ordre, dans le même culte, « et que les dogmes que nous y professons sont exacte« ment ceux que professaient, il y a quinze cents ans, la « première et la plus ancienne de toutes les Églises [2]! » Ainsi se trouvent réduits à néant une ignorance histo-

[1] *Sermon sur l'unité*, t. V, p. 494, édit. in-4°.

[2] *Discussion amicale de Mgr. de Trèvern*, t. II, p. 80, note.

rique, des ardeurs individuelles, et l'assertion d'Anastase le bibliothécaire, qui s'imagine que l'empereur Phocas aurait conféré à Boniface, successeur de Pélage II, la prérogative de patriarche universel que Jean-le-Jeûneur, évêque de Constantinople, avait usurpée[1]. Une affirmation de la double catholicité du temps et de l'espace, accable des dénégations stupides. Et le moyen de ne pas les assommer, quand tout ce qui commence a une cause; que les Écritures font découler le principe de la cause du pouvoir spirituel du Pape des paroles de Dieu lui-même? Ou bien, fut-ce un fantôme, une illusion, une chimère, l'établissement de la primauté du prince des apôtres, ce grand fait qui a eu tant de retentissement dans le monde? Pierre mort, tout aurait-il fini avec lui? Son titre établi, fondé, sanctionné par le fils de Dieu, n'aurait-il donc été qu'une ombre de pouvoir bâti avec des songes d'or, et resté caché dans un nuage? En constatant la prérogative de saint Pierre, la latitude de ses attributions en lumières ruisselant, on se place sur un terrain solide, à l'observation accessible.

Il serait facile de donner une énumération complète des preuves d'une vérité solidement établie, de démontrer combien elle s'appuie sur tous les documens qui composent les richesses de l'intelligence. Les gouttes primitives d'un fleuve coulent de quelque roche qui pleure dans une grotte profonde, mais les premiers in-

[1] Anast. biblioth. *vit. Pelag.* II, t. Ier, p. 114.

stans de l'organisation de l'Église ne sont pas enfoncés dans l'épaisseur des ténèbres. Elle a été formée en pleine lumière; sa doctrine n'a pas dû se disperser dans les vents de l'orage. La Providence, si admirable jusque dans les insectes qui rampent dans nos campagnes, paraît dans sa sublimité en posant sur le monde la pierre qui soutient un immortel édifice. Ce n'est pas que le Christianisme n'ait été souvent remué, bouleversé en tous sens, scindé par des divisions intestines qui se succédèrent avec rapidité; qu'il n'ait souvent vu s'écrouler les édifices où se célébraient ses pompes; que son sein n'ait été meurtri, déchiré par ses propres enfans, mais ni les soulèvemens de l'erreur et du schisme, ni le poids des siècles et leur marteau destructeur, ni même les batteries dressées contre lui par M. de Potter[1], ne peuvent le renverser, lui ouvrir une tombe.

C'est parce que les bases de la *constitution du Christianisme* furent largement posées, qu'il ne mendia point de secours humains; qu'il se créa des défenseurs intrépides qui surent confesser la vérité et mourir pour elle. Puis, quand Dieu eut fondé, élevé jusqu'au comble le Christianisme, il appela les *princes*. Et, « à « la fin du quatrième siècle, l'Église avait une hiérar« chie déterminée pour les différentes fonctions du « clergé, des revenus, des moyens d'action indépendans, « des points de ralliement qui peuvent convenir à une « grande société, des conciles provinciaux, nationaux,

[1] *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, t. III, p. 304.

« généraux, l'habitude de traiter en commun les affaires « de la société[1]. » « En un mot, à cette époque, le Christianisme n'était pas seulement une religion, c'était une « Église[2]. » Si Constantin cicatrisa les plaies des martyrs et brisa leurs chaînes, comment une religion qui n'avait pas la protection du pouvoir, à laquelle la poésie ne prodiguait aucun ornement, qui n'était pas escortée du brillant cortége de la philosophie, et de ses abstractions savamment élaborées, avait-elle pu primer le polythéisme, Alexandrie et toute la Grèce?

Il fallait que les prophéties s'accomplissent, que l'Évangile s'élargît. Ce ne fut donc pas « *du conflit des « mœurs barbares qu'on conçut l'établissement d'une unité « morale, l'élévation de la papauté ; une magistrature spi- « rituelle qui se fit obéir dans les choses divines des bar- « bares et des docteurs, des clercs et des rois, qui pût ra- « mener à la règle les licences de la féodalité et les écarts « de la théologie et procurer à l'unité une domination « mystique*[3]. » *L'unité morale* brilla du moment que le soleil de l'Évangile commença d'éclairer les hommes. L'histoire de l'établissement du Christianisme en a laissé d'assez nombreux, d'assez magnifiques monumens. Que fût-il arrivé, lorsque les *barbares*, enflammés par la soif de l'or et du pillage, et qui s'étaient jetés sur l'Italie

1 *Cours d'histoire moderne*, professé par M. Guizot, 1828, 2e leçon, p. 22.

2 *Idem.*

3 *Revue des deux Mondes*, 1er août 1834, p. 278.

avec la vitesse de la foudre, n'eussent rencontré *l'établissement d'une unité morale*, réunie sous les drapeaux d'un seul chef, avec ses lois particulières et générales, sa hiérarchie et ses dignités, ses propriétés régies en vertu d'un droit différent du droit commun, en un mot, une *magistrature spirituelle* [1]? Rappelez-vous les Italiens des bords de l'Adriatique, abandonnant la terre devant Attila pour aller fonder Venise au milieu des flots, et pénétrer, pour ainsi dire, dans les profondeurs de l'Océan pour fuir la mort qui allait les saisir. N'oubliez pas non plus l'Émilie, la Toscane et d'autres provinces dont parle le pape Gélase, où fut anéantie l'espèce humaine; les villes de Bologne, de Modène, de Reggio, de Plaisance, demeurées veuves d'habitans, au rapport de saint Ambroise. Que sont devenues ces contrées célèbres, où brillaient les Clément d'Alexandrie, les Cyrille, les Augustin, les Chrysostôme, ces figures rayonnant du double éclat, de la double majesté de l'antique civilisation expirante, et du Christianisme transparent sous ses globes de feu; ces colonnes placées sur les confins d'un monde qui croulait et d'un monde qui s'élevait sur des ruines? Que fût-il advenu si les Huns, les Goths, les Hérules, les Vandales, les Gépides, vengeurs tardifs de la nature et de l'humanité, qui étaient venus éteindre, sur les restes ensan-

[1] Pour se faire une idée juste des barbares, voyez l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, de M. Thierry, et les ouvrages de Cooper sur les sauvages de l'Amérique.

glantés de Rome, l'ambition qui avait ravagé le monde, n'eussent respecté une *magistrature spirituelle*, les insinuations qu'elle faisait entendre à leurs oreilles, à leurs cœurs, et des vertus qu'il faut admirer toujours? Ténèbres contre ténèbres, cadavres contre cadavres, que fût-il sorti de cet horrible choc, de cet accouplement hideux, épouvantable?

Qui, sans la *magistrature spirituelle*, aurait ouvert un asile aux fugitifs de Rome, de la Grèce, produit d'immenses résultats matériels, moraux et scientifiques? quel prêtre des dieux eût osé affronter Attila, l'attendre au pied du Capitole, que ne défendaient plus les Manlius et les Camille? Quel philosophe eût possédé en lui ce *quos ego* qui calme les orages et abat les tempêtes? Quel pontife du paganisme eût pu attirer, *par la pompe de ses cérémonies et l'orgueil de ses fêtes*, les Scandinaves, les Cimbres, les Bastarnes, les Alains, les Slaves et toute cette masse de brutes, qui n'avaient d'humain que la figure? Quelle vertu puissante, quel charme irrésistible avaient donc les amphithéâtres, encore arrosés du sang des martyrs, pour attirer au baptême des hommes qui, ne respirant que carnage, labourèrent l'Europe de leur épée, la fécondèrent en l'engraissant du sang de milliers de victimes? Pourrions-nous aujourd'hui, devant les grandes choses et des grands efforts, mettre en lumière toutes les faces de l'histoire et de la philosophie, développer l'individualité de nos pensées et de nos doctrines, nous

porter si loin dans la connaissance des principes et des lois, rechercher quelle a été la déduction logique du génie des peuples, et quelle sera la vraisemblance de leur perfectibilité future? Pourrions-nous répandre les bienfaits des connaissances sous lesquelles le genre humain travaille sans relâche à son éducation, mettre au monde des pensées utiles, nous arrêter aux résultats déjà obtenus, nous encourager à mieux faire encore, et trouver le côté par où les vérités se touchent?

Le despotisme du Christianisme n'eut d'autre fondement que l'infaillibilité romaine : mais dans quel lieu et à quelle date se gonfla ce «*despotisme*[1]»? Si vous le découvrez, dénoncez-le à la France, à l'Europe, au monde entier. Il en sortira des études sur les hommes, des appréciations intimes du temps et de l'histoire. Montrez, si vous le pouvez, Rome rêvant le règne des castes, l'omnipotence d'un ordre implacable et l'abrutissement de nos semblables? «Les principaux moyens «de son gouvernement, s'écrie M. Matter, ont toujours «été des moyens spirituels. Rome a conseillé les con«sciences; Rome a inspiré et dirigé les mœurs des peu«ples[2].» Pour se faire une idée de la puissance du *Christianisme*, il faut le voir en lui-même, se rendre compte de sa constitution intérieure, de ses principes, de sa nature; l'examiner ensuite dans ses rapports avec les sou-

[1] De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, t. III, p. 379.

[2] *De l'influence des mœurs sur les lois, etc.*, p. 194.

verains temporels, à côté desquels il plaça son siége apostolique; dans ses rapports avec les seigneurs ou autres; enfin, dans ses rapports avec toutes les classes du monde.

En considérant le *Christianisme* en lui-même, dans ses principes et sa nature, il est évident qu'il ne contient aucun élément de *despotisme;* que « la liberté, « l'égalité, la justice, qui n'est que l'égalité, sont, au « contraire, ses conceptions favorites[1]. » Dans ses rapports avec les souverains temporels, pendant trois siècles, ils versèrent son sang; et quand l'empire fut tombé; quand, au lieu de l'ancien régime romain, de ce gouvernement au milieu duquel l'Église était née, avec lequel elle avait grandi, avec laquelle elle avait des habitudes communes, d'anciens liens, elle se vit, dit M. Guizot, en face de ces rois barbares, de ces chefs sanguinaires errans sur le territoire, ou fixés dans leurs châteaux, et auxquels rien ne l'unissait encore, ni traditions, ni croyances, ni sentimens, son danger fut grand et son effroi aussi. Une seule idée devint dominante dans l'Église, ce fut de prendre possession de ces ennemis farouches, de les convertir. Les relations de l'Église avec les barbares étaient telles que les nouvelles croyances, les nouveaux sentimens qu'on leur avait inspirés, exerçaient sur eux très-peu d'empire. Bientôt la violence reprenait le dessus, et l'Église

[1] Benjamin Constant, *De la religion, considérée dans sa source, etc.*, t. I[er], p. 58.

en était victime comme le reste de la société[1]. Or, où en serait le monde, si Rome ne l'avait régénéré sur une base chrétienne, en lui donnant, selon l'expression de M. E. de Bonnechose, pour chef et pour guide celui qui était universellement reconnu pour le chef visible de la chrétienté; si elle n'eût fait courir sur l'univers le souffle de la liberté; si ses dernières étincelles ne se fussent réfugiées dans l'autorité des évêques parlant aux monarques de l'intérêt des peuples, au nom du Christ, devant lequel toutes les créatures rentrent dans leur égalité primitive? Dans ses rapports avec les peuples, la papauté, malgré quelques grains de cette ivraie qu'involontairement et par suite de sa nature déchue la main de l'homme joint au meilleur grain qu'on lui fait semer, allait puiser, dans le sein de la société, les supériorités qui devaient prendre part à son gouvernement; et, au milieu des ruines des royaumes et des empires, elle poursuivit les plus nobles, les plus laborieuses tentatives de la pensée humaine. Un historien moderne, souvent injuste pour l'Église, avoue lui-même que le plan de Grégoire VII, qui serait coupable et chimérique de nos jours, « *fut*, « *au temps de Hildenbrand, une conception de génie*[2]. »

« Il viendra peut-être un temps, s'écrie M. de Cha« teaubriand, où l'on trouvera que c'était pourtant une

[1] *Cours d'histoire moderne*, professé par M. Guizot, 1828, 5e leçon, p. 28.

[2] *Histoire de la France*, par E. de Bonnechose.

« grande idée, une magnifique institution, que celle « de ce père spirituel, placée au milieu des peuples pour « unir ensemble les diverses parties de la chrétienté. « Quel beau rôle que celui d'un pape, vraiment animé « de l'esprit apostolique! Pasteur général du troupeau, « il peut ou le contenir dans le devoir, ou le défendre « de l'oppression. Ses états, assez grands pour lui donner « l'indépendance, trop petits pour qu'on ait rien à « craindre de ses efforts, ne lui laissent que la puis-« sance de l'opinion; puissance admirable quand elle « n'embrasse dans son empire que des œuvres de paix, « de bienfaisance et de charité. Le mal passager que « quelques mauvais papes ont fait, a disparu avec eux; « mais nous ressentons encore tous les jours l'influence « des biens immenses et inestimables que le monde « entier doit à la cour de Rome. Cette cour s'est pres-« que toujours montrée supérieure à son siècle. Elle « avait des idées de législation, de droit public; elle « connaissait les beaux-arts, les sciences, la politesse, « lorsque tout était plongé dans les ténèbres des insti-« tutions gothiques : elle ne se réservait pas exclusive-« ment la lumière, elle la répandait sur tous; elle fai-« sait tomber les barrières que les préjugés élèvent entre « les nations; elle cherchait à adoucir nos mœurs, à « nous tirer de notre ignorance, à nous arracher à nos « coutumes grossières ou féroces. Les papes parmi nos « ancêtres furent des missionnaires des arts envoyés à « des barbares, des législateurs chez les sauvages. Le rè-

« gne seul de Charlemagne, dit Voltaire, eut une lueur « de politesse, qui fut probablement le fruit du voyage « à Rome. C'est donc une chose assez généralement re« connue, que l'Europe doit au saint-siége sa civilisa« tion, une partie de ses meilleures lois, et presque « toutes ses sciences et ses arts[1]. » « Ce serait donc faire « un tort immense à la foi que de l'associer aux injus« tices du despotisme[2] », qu'elle a toujours combattu, repoussé sous tous les noms et sous toutes les formes.

On parle d'*infaillibilité romaine;* mais si c'est un point de la foi catholique que quiconque n'étant pas dans la communion du saint-siége, est hors de la communion de l'Église, « il ne s'agit pas, dit M. l'évê« que d'Hermopolis, de juger la constitution de l'Église « d'après de vaines théories, mais d'après la volonté « même de son divin fondateur. Or, dans l'institution « de Jésus-Christ, l'autorité suprême dans la société « spirituelle ne réside ni dans les fidèles, ni dans « les princes chrétiens, ni dans les simples prêtres, « mais dans l'épiscopat, dont le pape est le chef, « comme il l'est de toute l'Église[3]. » Si donc la foi chrétienne prenait de l'espace dans tous les cœurs, je ne dis pas qu'on ne tracerait plus dans le roc le pénible sillon de la vie, car les douleurs, suite d'un premier péché, envahissent toutes les âmes, les agitent

[1] *Génie du Christianisme*, IVe partie, liv. VI, ch. VI.

[2] *OEuvres complètes de M. de Chateaubriand*, t. II, p. 181, note.

[3] *Les vrais principes de l'Église gallicane*, p. 92, 3e édit.

comme l'onde du torrent, comme le vent de l'orage, mais elle donnerait de l'air au monde, de l'expression aux peuples. Ce n'est que quand les ténèbres pèsent sur les hommes que les notions de droits et de devoirs sont perverties; que le *despotisme* exerce ses ravages; que d'horribles cris d'angoisse se font entendre. Le désordre intellectuel dénature les idées, celles-ci les mots qui en sont l'expression, mais l'Église élargit la grande et neuve politique de concours mutuel et d'avantages réciproques.

Supposé même que l'avènement de l'Évangile n'eût pas été le tombeau du despotisme; que des membres du clergé eussent forcé les conditions du pouvoir, lésé ses principes constitutifs, serait-ce bien le moment de réveiller de tristes, de douloureux souvenirs? Toute religion est un frein, un pouvoir, un gouvernement. Puissant et fécond principe d'association, la religion du Christ agit; elle est souveraine, car elle est indépendante; elle est spirituelle, puisque son objet c'est la vérité, la vertu, la grâce: sa loi est obligatoire pour tous. « Aussi ne voyons-nous pas, s'écrie Masillon, que « Jésus-Christ, dans l'Évangile, proposât aux princes « du peuple, et aux grands de Jérusalem, d'autres « maximes qu'aux bourgades de la Judée, et à ses dis- « ciples, tous tirés de la lie du peuple: il parle dans la « capitale de la Judée, et devant ce que la Palestine « avait de plus illustre, comme il parle sur les bords « de la mer, ou sur la montagne, à cette populace ob-

« scure qui le suivait; ses maximes ne changent point « avec le rang de ceux qui l'écoutent. La croix, la vio- « lence, le mépris du monde, le renoncement à soi- « même, la séparation des plaisirs; voilà ce qu'il an- « nonce à Jérusalem, le siége des rois, comme à Nazareth, « le lieu le plus obscur de la Judée; à ce jeune homme « qui possédait de si grands biens, comme aux enfans « de Zébédée, qui n'avaient que leurs filets pour héri- « tage; aux sœurs de Lazare, d'un rang distingué dans « la Palestine, comme à la femme de Samarie, d'une « condition plus obscure : ses ennemis eux-mêmes « avouaient que c'était là son caractère propre, et étaient « forcés de lui rendre cette justice, qu'il enseignait la « voie de Dieu dans la vérité, et qu'il n'avait égard ni « au rang ni aux personnes[1]. » Or, comme il y a dans l'Église un pouvoir essentiellement indépendant de toute domination terrestre, qui doit, par conséquent, réunir tous les droits qui lui sont nécessaires pour atteindre le but de son institution, et notamment de faire des lois, de juger, de punir, il fallut donc un gouvernement qui proclamât la vérité commune, maintînt les préceptes que cette vérité a dû produire. De là l'obligation de mettre en lumière la révélation chrétienne, d'user de l'autorité lorsque la résistance des volontés individuelles se présente, lorsque les ordonnances n'obtiennent pas la soumission de tous. Jésus-Christ confie à ses apôtres l'autorité et ses pleins pou-

[1] *Sermon sur l'immutabilité de la loi*, t. V, p. 73, édit. in-12.

voirs; les évêques sont institués pour gouverner l'Église; l'Église a eu, par institution divine, un centre commun, un chef universel qui la dirige, l'administre dans la plénitude de la puissance.

Sans doute que la perfection d'un gouvernement religieux n'est pas de placer la violence du bras de l'homme au-dessus de la toute-puissance de l'esprit humain. L'héroïsme de l'intelligence est de se passer de la coaction, de borner son pouvoir à la persuasion, à la communication des lumières, parce qu'elle a pour unique terrain la conscience[1] : aussi la prétention de punir matériellement la croyance erronée n'entre pas dans l'esprit de l'Évangile, ni dans l'idée de la civilisation investigatrice. En des temps où les États d'Europe étaient chrétiennement constitués par l'Église, on conçoit que le schisme ou l'hérésie ait dû donner lieu à des répressions juridiques, comme constituant des crimes publics. Dès que l'Église fut placée en dehors de l'organisation sociale, elle dut se considérer, par rapport aux pouvoirs matériels, comme représentant la société des esprits unis à Dieu par la foi, et liés entre eux par la communauté des devoirs. Un lien indissoluble unit l'amour et la vérité formés de la même essence : ce qui blesse l'un fatigue l'autre, y laisse des

[1] « Il ne faut ni violence ni injures; la conviction religieuse ne « saurait être contrainte. C'est par de bonnes raisons et non par des « coups et des mauvais traitemens que l'on arrive à persuader et à « faire renaître la foi, qui doit toujours être libre et spontanée » Lactant., *Divin. instit.*, liv. V, cap. 20, t. Iᵉʳ, p. 412.

traces ineffaçables d'une rude et profonde souffrance. Aussi quelles furent les peines infligées par l'Église? Les unes secrètes, comme l'aveu dans le sacrement de pénitence; les autres extérieures et solennellement infligées, comme l'exclusion de la participation aux saints mystères.

« Mais d'où est venu à l'Église ce pouvoir réparateur, s'est demandé un éloquent apologiste des « temps modernes? De la même source que lui sont « venus tous ses droits et son institution divine. Le « mal existe dans le monde, il engendre après lui le « crime ou la douleur; et cela devait être ainsi, pour « le distinguer de la vertu qui engendre le bien-être. « Pour combattre le mal, il y a des peines; ces peines, « qui les inflige? C'est ou la nature, ou la société, ou « l'Église. La nature punit doublement, elle punit dans « le corps, elle punit dans l'âme. Dans le corps, ah! « vous connaissez ses châtimens, ils sont implacables; « les ministres de son inexorable justice, les infirmités, « les maladies, les souffrances cruelles, quand elles ont « saisi le coupable, ne l'abandonnent plus; elles le tor- « turent, et ne lâchent prise que lorsque le tombeau « s'est refermé sur lui. Dans l'âme, en la faisant dé- « choir des nobles sentimens, des sublimes pensées, « en la dépouillant de sa virginité pour la plonger dans « l'abjection des sens. Voilà comment la nature punit « sans repentir, sans miséricorde, pour toujours; sa « justice est une vengeance... La société civile a aussi

« ses châtimens; elle a sa hache, ses bourreaux; mais, « ô justice humaine, justice sans entrailles, sans com- « passion! pour corriger, elle flétrit ou elle tue... Elle « rejette le coupable de son sein, mais le crime? non, « il reste. Pourquoi? parce qu'elle est trop faible ou « impuissante contre lui. Et cependant l'homme est-il « si abandonné du ciel, qu'une fois tombé, il ne puisse « encore trouver un appui sur la terre pour se relever; il « ne puisse tourner un regard plein de regret sur le bien, « sur la vertu, sur la justice? Ah! le repentir n'est-il pas, « au contraire, le noble privilége de notre nature? Le re- « pentir! n'est-il pas cet arrière-goût de la justice éter- « nelle, qui survit encore dans notre cœur quand toutes « les vertus y ont fait naufrage?... Le repentir! eh bien! « la nature ne le connaît pas; la société n'y croit pas ou « n'ose pas s'y fier : et voilà pourquoi elles punissent « sans miséricorde; voilà pourquoi, dans leurs châti- « mens, il y a justice et dureté, mais non miséricorde. « Or, avons-nous dit, l'Église possède la vérité; si cela « est, elle sait donc que l'homme peut devenir coupable, « mais qu'il peut se repentir. Donc elle saura punir le « crime qui est accompli, mais en attendant, en provo- « quant le regret qui va naître. Elle punira, mais avec « retenue, avec possibilité de retour, avec tendresse, « avec espoir; donc, par là, elle satisfera merveilleuse- « ment ce double et incontestable désir de l'homme « coupable, justice et miséricorde. » Quel sera donc ce châtiment qui va renfermer des choses si inconcilia-

bles, la sévérité et la compassion? Comme la nature, punira-t-elle par la mort? comme la société, par le déshonneur? ou bien donnera-t-elle à la conscience des coups de poignard? Quelle voie lui reste-t-il? quelle voie? L'aveu! et là même se trouve la preuve de la divinité de son institution. Eh quoi! l'aveu, est-ce donc une peine bien sévère? oh oui; elle est aussi terrible que juste. C'est devant son cœur qu'on a péché; il serait juste que l'aveu fût révélé à l'univers, mais l'Église ne l'exige pas; c'est devant son cœur qu'il faut remettre sa faute, et cette vue révolte la nature, elle lui fait horreur: et c'est une des principales questions, dit Pascal, qui a fait révolter contre l'Église une grande partie de l'Europe.... Et quels heureux effets de cet aveu qui coûte tant à l'orgueil? Il y a des crimes secrets que les lois civiles ne sauraient atteindre, et la confession les détruit; elle va les poursuivre jusque dans la cabane du pauvre et le fond des palais. Un simple prêtre monte l'escalier somptueux de ce palais, il pénètre dans le lieu secret, et le maître du monde tombe aux pieds de ce prêtre, en lui disant : « Mon « père, j'ai péché. » Ah! si, revêtu de la même puissance que ce prêtre, un citoyen de Rome se fût présenté devant Néron, devant Caligula, rêvant des massacres, des forfaits, et leur eût demandé compte du sang et des voluptés dont ils s'étaient gorgés, quelle impression profonde n'eût-il pas fait sur ces monstres de débauche! Des crimes odieux, d'exécrables forfaits ne se

fussent pas dressés si rapidement les uns sur les autres; mais le paganisme n'a pas même entrevu la profondeur et l'admirable harmonie des dogmes chrétiens.

Les autres peines de l'Église furent l'exclusion de la participation aux mystères; ses moyens coërcitifs, au milieu des luttes qui ont si profondément agité, divisé les hommes, les conciles provinciaux, les conciles nationaux, une correspondance continuelle, la publication de lettres, d'admonitions, d'écrits. « Jamais gouvernement, assure M. Guizot, n'a procédé à ce point « par la discussion, par la délibération commune. Vous « vous croiriez dans le sein des écoles de la philosophie « grecque; et pourtant ce n'est pas d'une pure discussion, de la pure recherche de la vérité qu'il s'agit; il « s'agit d'autorité, de mesures à prendre, de décrets à « rendre, d'un gouvernement enfin. Mais tel est, dans « le sein de ce gouvernement, l'énergie de la vie intellectuelle, qu'elle devient le fait dominant, universel, « auquel cèdent tous les autres, et que ce qui éclate « de toutes parts, c'est l'exercice de la raison et de la « liberté[1]. » Or, y a-t-il en cela du *despotisme*, une législation appuyée sur la force, une puissance de contrainte, une vexation qui ne rend guère moins odieux que toutes les basses menées de l'oppression et de l'égoïsme? Entre le droit d'obéir et la nécessité d'obéir, il y a un abîme aussi profond que d'un jugement doctrinal d'une sentence de mort. Si donc « une appré-

[1] *Cours d'histoire moderne*, 1828, 5e leçon, p. 27.

« ciation plus philosophique de l'histoire nous montre « qu'aucune grande intelligence n'a été vraiment funeste « au progrès de l'humanité, mais qu'au contraire toutes « ont été des instrumens plus ou moins directs que la « Providence a suscités à ces progrès, même celles qui, re- « lativement aux contemporains et relativement à leurs « propres idées sur le progrès, semblaient agir en un sens « contraire; si les erreurs et les aveuglemens de grandes « intelligences dans les sciences exactes n'ont pas même « nui au progrès de la vérité scientifique[1] », l'immoralité de quelques papes, qui ont souillé la sainteté de leur caractère, aurait-elle terni la beauté de la religion chrétienne, effacé du rang de la vérité une immortelle Église? Oui, « il y a eu des pontifes passionnés et hau- « tains, cupides, ambitieux et vindicatifs; l'histoire le « témoigne, et nous ne prétendons pas le nier. Qu'est- « ce que cela prouve? Qu'ils étaient hommes; et que, « se sentant investis d'une puissance surhumaine, ils « oublièrent le but pour lequel cette puissance leur « était confiée, qu'ils furent tentés d'en abuser, qu'ils « en abusèrent en effet.... » Mais « quelles sont les con- « quêtes matérielles que l'Église romaine a faites de- « puis qu'elle existe? Direz-vous qu'elle est inhabile à « gouverner, trop faible pour s'agrandir? Pourquoi « donc craindre sa puissance? A-t-elle dans les mains, « comme vous le dites, un moyen immense de domi- « nation? Pourquoi n'en a-t-elle pas usé à son profit?

[1] George Sand, *Essai sur le drame fantastique.*

« C'est que cette puissance lui a été remise pour un but « supérieur aux intérêts de ce monde[1]. » Si l'Église n'avait pas cette puissance, comment gouvernerait-elle les intelligences, palpitant de foi dans l'avenir?

« Locke, grand partisan de la tolérance, comme on « sait, s'écrie l'organe le plus éclairé du protestantisme « anglais, affirme qu'elle ne doit pas s'étendre jusqu'aux « destructeurs de la société humaine; il avoue aussi « que l'excommunication n'est pas une persécution. « L'excommunication est la dernière arme dont il con-« viendrait à notre clergé de se servir à l'égard de la « secte owenite. Ainsi se trouveraient séparés de la « communauté religieuse et sociale ceux qui n'admet-« tent ni société ni Dieu[2]. » Si donc les *sectaires* demandent l'exclusion et la punition d'une autre *secte*, la société universelle n'aurait-elle pas le droit d'*exclure* de son sein les principes de dissolution et de ruines; d'arrêter la vague qui submerge les croyances? Mais, où sont les victimes de la puissance de *Rome?* De quel point du monde tendent-ils leurs mains chargées de chaînes? « La puissance ecclésiastique, dit M. Lerminier, est un « instrument de civilisation[3]; » « Rome catholique, « ajoute le même professeur, a eu l'insigne mérite de « concevoir et d'appliquer la théorie du pouvoir et du « droit émanant de l'intelligence.... Rome, en outre,

[1] *Philosophie du Christianisme*, par M. Bautain, t. Ier, p. 135.
[2] *Revue britannique*, mai 1840, p. 30.
[3] *Revue des deux Mondes*, 1er mars 1839, p. 586.

« a donné à l'Europe la conscience d'elle-même; au nom « du Christianisme elle a servi de lien entre les peu- « ples, de lieu d'asile pour tous les opprimés, de « quel part qu'ils vinssent, pourvu que le nom de « Christ sortît de leur bouche; elle s'est montrée vrai- « ment catholique, car elle a enseigné aux nations « qu'il y avait pour elles des intérêts généraux et com- « muns [1]. »

Cette Église *romaine* qu'on a voulu détruire, comme de stupides manœuvres démolissent un palais dont le vaste ensemble et les magnifiques proportions échappent à leurs grossiers regards, a si peu fraternisé avec le *despotisme*, mis la chaîne au cou des nations, de peur d'en être dévoré, que Voltaire proclama solennellement les souverains pontifes protecteurs des peuples contre la tyrannie. Du Christianisme lui seul pouvaient sortir les paroles qui commandent aux tempêtes de l'âme et calment les flots des passions humaines. A la place des priviléges de la naissance, il publia le grand principe de la fraternité, retrempa les âmes privées de toute énergie par une religion sensuelle, arracha le glaive aux mains des barbares. « Tout ce « qu'il y a de vraies lumières dans notre esprit, de « bon et de sociable dans nos mœurs, de civilisation « dans nos institutions, est l'ouvrage de la papauté qui « la dirige et la gouverne, et qui ne pourrait se retirer « de la société sans qu'elle ne tombât dans un chaos

[1] *Revue des deux Mondes*, 1er avril 1839, p. 138.

« dont aucune force humaine ne pourrait la tirer[1]. » Robertson, dans sa belle introduction à l'histoire de Charles-Quint, signale les progrès de la chrétienté vers la liberté; M[me] de Staël et Mirabeau élèvent au grand jour cette vérité saillante. Tous ont vu le brillant œil de l'Évangile dardant ses feux et pénétrant jusque dans l'âme des sociétés. C'est la religion chrétienne, dit Montesquieu, qui, malgré la grandeur de l'empire et le vice du climat, a empêché le despotisme de s'établir en Éthiopie, et a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe et ses lois.... Que l'on mette devant les yeux les massacres continuels des rois et des chefs grecs et romains, et de l'autre la destruction des peuples et des villes par ces mêmes chefs, Timur et Gengiskam, qui ont dévasté l'Asie, et nous verrons que nous devons au Christianisme, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens que la nature humaine ne saurait assez reconnaître.

Ce fut en guérissant la plaie de l'esclavage, en marchant dans l'honneur, l'utilité et la gloire, que l'Église *romaine* s'enveloppa d'estime et d'affection, comme elle se signala par une grande intelligence, une équité incorruptible. « Je le répète donc, s'est écrié l'un de « mes honorables collègues, je le répète, parce que « j'en ai la conviction; le Christianisme a vaincu l'es-

[1] *De la papauté*, par le vicomte de Bonald, *Gazette de France*, 24 octobre 1838.

« clavage, lorsque les goûts paisibles de l'industrie et « du commerce, des sciences et des beaux-arts sont ve- « nus ajouter leur influence à celle de la religion : sem- « blable à la semence précieuse déposée par la main « du laboureur dans les entrailles de la terre, et qui « attend, pour enrichir nos campagnes, la douce rosée « du ciel et les rayons vivifians de l'astre du jour : en « sorte qu'on est conduit à penser que, si nous devons « au Christianisme le germe des principes salutaires qui « dominent maintenant en Europe, c'est à la civilisa- « tion seule que nous en devons le développement, ou, « en d'autres termes, que, sans le Christianisme, l'Eu- « rope ne serait pas encore parvenue à ce degré de ci- « vilisation qui fait son orgueil, et qui, sans la civili- « sation, ne connaîtrait pas encore tous les bienfaits « de cette religion admirable[1]. » Ou bien, dans quel siècle un pontife *romain* mit-il un bandeau sur les yeux des peuples pour les faire marcher droit[2] ?

[1] Massabiau, conservateur de la bibliothèque royale du Panthéon, membre de l'institut historique. Voyez, dans le troisième volume de l'*Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, les ingénieux et brillans aperçus dans les chapitres consacrés par M. Ampère à l'appréciation des influences que le Christianisme a exercées sur la civilisation. « Bien avant l'invasion des barbares des cris de justice et de « liberté avaient retenti dans l'empire des Césars. Et qui les avait « poussés ces cris ? Les chrétiens. » *Œuvres complètes de M. de Chateaubriand*, t. XIII, p. 299.

[2] « Dans le moyen âge, où il n'y avait pas d'ordre social, elle seule « (la papauté) sauva peut-être l'Europe d'une entière barbarie ; elle « créa des rapports entre les nations les plus éloignées ; elle fut un « centre commun, un point de ralliement pour les États isolés.... Ce « fut un tribunal suprême, élevé au milieu de l'anarchie universelle,

Quand abaissa-t-il le sentiment de la dignité de l'individualité et des masses, alors même que le catholicisme exerçait là puissance suprême que lui déféraient les peuples unanimes dans leurs croyances? Quand fit-il peser un joug de plomb sur l'âme du corps social, la pensée et l'action politiques? Quand l'Église *romaine* confisqua-t-elle la liberté à son profit, elle qui servit de souche et de tige à l'effloraison de la liberté; qui la montra à l'univers, comme la mère des gracques ses enfans qu'elle appelait ses bijoux? Où sont les monumens de servitude qui humilient les regards? Quel pape fit sonner la cloche du *despotisme*, opposa à la liberté une barre inflexible? Où sont les individus, les familles, qui eussent nourri de leur sueur, engraissé de leur sang, les appétits de l'Église? Les lauriers du Capitole ne furent-ils pas décernés à Pétrarque, comme aux productions inspirées par la foi, développées sous son influence? Qui ne connaît la fameuse bulle de Paul III, fulminant contre des hommes qui massacraient les peuples du Nouveau-Monde? « Les excès même de la cour de Rome, dit « M. de Chateaubriand, ont servi à répandre les principes généraux du droit des peuples. Lorsque les papes « mettaient les royaumes en interdit, lorsqu'ils forçaient « les empereurs à venir rendre compte de leur conduite

« et dont les arrêts furent quelquefois aussi respectables que respectés: « elle prévint et arrêta le despotisme des empereurs, remplaça le défaut d'équilibre et diminua les inconvénients du régime féodal » *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis la fin du quinzième siècle*, par Jean de Müller, t. Ier, p. 135 et 157.

« au Saint-Siége, ils s'arrogeaient sans doute un pou« voir qu'ils n'avaient pas; mais en blessant la majesté « du trône ils faisaient peut-être du bien à l'huma« nité. Les rois devenaient plus circonspects; ils sen« taient qu'ils avaient un frein et le peuple une égide[1]. »

Lorsque l'Europe était baignée par l'ignorance qui la bordait de toutes parts comme des nuages; que le sol bouleversé jusqu'aux abîmes n'offrait plus que des plages mortes, recouvertes de débris et d'ossemens arides; que d'implacables haines et de froides cruautés découlaient d'une législation sans entrailles, que fût-il arrivé si le Christianisme n'eût gagné des cœurs farouches; si le mouvement spirituel n'eût pas été dirigé par des pontifes rayonnant d'instruction et d'expérience? « Dans ces siècles, dit Leibnitz, où les seuls ecclésiasti« ques cultivaient les lettres, et où tous les autres hommes « libres faisaient profession des armes, il était conve« nable que le gouvernement militaire fût tempéré par « l'autorité des sages, c'est-à-dire des ecclésiastiques[2]. » Considérée sous un rapport humain, dans ses traits principaux et caractéristiques, l'autorité des papes fut le grand levier de la civilisation, la plus forte digue contre le retour des mœurs sauvages. « Le fait est donc « que la théocratie du moyen âge a sauvé cet âge de la « barbarie; qu'elle a corrigé la royauté barbare et la « féodalité, plus barbare encore, de quelques-uns de

[1] *OEuvres complètes*, t. XIII, p. 215.
[2] *Pensées de Leibnitz*, t. II, p. 390.

« ses vices les plus fâcheux pour les peuples, et qu'elle
« a empêché la société de tomber dans les bras de fer du
« pouvoir matériel. Les doctrines, les règles de mœurs,
« les livres de pénitence que l'Occident reçut de la sou-
« veraineté spirituelle de Rome, prenant leur autorité
« dans la religion, ont eu seuls assez de puissance pour
« moraliser la grossière Europe; pour la soumettre en
« même temps à la religion et à la loi; pour introduire,
« avec quelques arts, les élémens de quelque civilisation.
« Aucune législation humaine, aucun enseignement de
« philosophie n'eût amené ce résultat. Ce fait est grave,
« il est pour Rome, ou plutôt pour ses institutions pon-
« tificales, pour la théocratie de l'Occident un éloge im-
« mense[1]. »

Sans les papes que serait aujourd'hui Rome? Grégoire, Alexandre, Innocent opposèrent une digue au torrent qui menaçait l'Europe : leurs mains vigoureuses élevèrent la monarchie, et à côté d'elle, la liberté des États. Conti et tant d'autres illustres pontifes avec l'enthousiaste persévérance qu'inspirent les grandes choses, sauvèrent, par de prodigieux efforts, l'inviolabilité du mariage et la sainteté de la famille, maintinrent les lois de l'Église et préservèrent la discipline, compromise, par un dangereux contact, avec la puissance seigneuriale. En perdant l'empire matériel, Rome ressaisit l'empire de la pensée. Et pour que l'influence de la ville éternelle que les nécessités du temps avaient

[1] *De l'influence des mœurs sur les lois, etc.*, par M. Matter, p. 196.

portée à la domination ne devînt pas un joug, lorsque le péril croissait, le père des fidèles abdiquait un pouvoir qui n'est pas de ce monde, réveillait le courage des princes, leur représentait en traits de feu « l'impiété victorieuse répandant ses ténèbres sur les riches « contrées de l'Asie; Antioche, Éphèse, Nicée, deve« nues musulmanes; les hordes barbares des Turcs plan« tant leurs étendards aux rives de l'Hélespont d'où elles « menaçaient tous les pays chrétiens. Il leur dépeignait « la rage impie des Sarrazins qui ne respectait pas les « vierges chrétiennes; chargeant de fers les mains des in« firmes et des vieillards; des enfans arrachés aux em« brassemens maternels, oubliant, chez les barbares, « le nom du Dieu véritable[1], » et une partie du monde se renversait sur l'autre. « Ce sont là des titres supérieurs « que des défauts graves ne peuvent obscurcir[2]. » « Gré« goire VII lui-même, ferme et constant comme un héros, « prudent comme un sénateur, zélé comme un prophète, « austère dans ses mœurs, se servit avec courage des « circonstances des temps; il fonda la hiérarchie et la « liberté de l'empire; il donna un lien aux ecclésiasti« ques épars et désunis; il souleva de la poussière des « milliers d'hommes qui n'avaient d'autre force que la « parole, et il allégea le joug que les Francs avaient im« posé aux provinces tudesques[3]. » Et dans nos temps

[1] *Paroles d'Urbain dans l'histoire des croisades*, par Michaud.

[2] *Cours de philosophie*, professé par M. V. Cousin, 1828, 2e leçon, p. 28.

[3] Jean de Müller.

modernes, rien n'est plus remarquable peut-être, s'écrie M. Villemain, que la supériorité d'esprit qui caractérisa plusieurs pontifes romains du dix-huitième siècle, Benoît XIV, Clément XIV, Pie VI, qui vécut jusqu'à nos jours. Tous étaient des hommes éclairés, des hommes de lettres, des hommes d'État et de bons prêtres : sans abandonner leur propre croyance, ils avaient les idées et les lumières de leur temps[1].

Durant le moyen âge, s'écrie à son tour M. Ballanche, ce fut la papauté qui eut l'intelligence du progrès. Ce fut elle qui pétrit, mêla et associa les races du Nord, les enseigna, les moralisa, les poussa du bout de la crosse à toutes les merveilles du droit, de l'art, de la science, de l'industrie[2]. Gerbert, devenu pape, prodiguait l'argent pour rechercher des ouvrages perdus. Nicolas V donna cinq mille ducats d'un manuscrit hébreu de l'Évangile de saint Mathieu, envoyait jusque dans la Scandinavie recueillir les trésors de la littérature. Adrien I[er], qui vantait dans ses lettres les ouvrages de peinture commandés par ses prédécesseurs, faisait lui-même peindre sur les murailles de Saint-Jean-de-Latran les pauvres qu'il nourrissait. Léon X acheta cinq cents ducats un manuscrit de Tacite, conservé en Westphalie dans l'abbaye de Corvey. Ce fut par l'intercession du clergé, au rapport de Salvien, que les conquérans respectèrent quelque chose, dimi-

[1] Voy. son *Cours de littérature*, 1828, 7e leçon, p. 13.
[2] T. III, p. 372.

nuèrent les lourdes charges qui accablaient les peuples. Et comment l'Église ne se fût-elle pas échauffée sur les intérêts des peuples, quand elle était sortie des profondeurs de la miséricorde divine pour leur tendre la main, descendre jusque dans leurs entrailles, les sauver de la tentation de la faim, des angoisses de la misère?

A la politique, les siècles et leurs inévitables révolutions, à la foi chrétienne, l'âme humaine, en tout ce qui touche au mystère de ses destinées. C'est ce partage qu'il faut savoir accepter pour être pleinement en droit d'interdire au clergé toute excursion en dehors de son domaine, toute immixtion dans les questions de souveraineté extérieure[1]. Il y a des principes qui s'introduisent avec effraction dans l'opinion publique; des innovations abruptes qui entr'ouvrent des abîmes comme la foudre. Dans sa pensée divine appliquée à la politique, le Christianisme n'est pas un poteau chargé de vaines inscriptions, mais un arbre à la sève vigoureuse, qui produit tous les fruits que ne donnent pas les abstractions des écoles. Que fût-il arrivé au temps des folles épreuves, des combats judiciaires, s'il n'eût travaillé à la suppression d'une foule de pratiques atroces, à l'amélioration de la législation criminelle et civile? Comparez les lois des Wisigoths, issues en grande partie des conciles de Tolède, avec les autres lois sauvages, et vous remarquerez facilement la supériorité des idées de l'Église en

[1] *Revue des deux Mondes*, 15 décembre 1839, p. 782.

matière de législation, de justice, dans tout ce qui intéresse la recherche de la vérité, la destinée des peuples. Au moyen âge, le pouvoir temporel c'était la force dans sa laideur, un brigandage intraitable. Il existe encore des débris de cette race de petits tyrans féodaux dont la France avait été couverte et infestée pendant des siècles. Un tel gouvernement, le déplacement du principe de la dignité humaine et de la liberté naturelle, était dépassé de loin par l'Église. Le cri des peuples, dit M. Guizot, venait continuellement la presser de prendre sa place. Lorsqu'un pape ou des évêques, ajoute le même professeur, proclamaient qu'un souverain avait perdu ses droits; que ses sujets étaient déliés du serment de fidélité, cette intervention, sans doute sujette à de graves abus, était souvent, dans le cas particulier, légitime et salutaire[1]. Quand la liberté manquait aux hommes; qu'on se précipitait à pleins colliers dans la servitude; que des liens d'infamie s'établissaient entre les maîtres et les esclaves; que, dans l'absence de tout principe de morale, on se contentait du droit du plus fort, la religion cria à haute voix contre les appétits sanguinaires, et couvrit les peuples de son égide.

Qui est-ce qui a encore prévenu les famines, sauvé nos ancêtres de leurs propres fureurs, en implorant la

[1] Voy. *Pouvoir du pape sur les souverains du moyen âge, ou Recherches historiques sur le droit public de cette époque, relativement à la déposition des princes*, par M.***, directeur au séminaire de Saint-Sulpice.

trève de Dieu, si ce n'est le Christianisme, « fondement « de la civilisation moderne[1] ? » Qui est-ce qui sonna la trompette d'alarme lorsque les Turcs allaient se jeter sur l'Europe, l'enlacer dans des étreintes de feu, la meurtrir sous leurs pieds? Quand le glaive de Brennus avait brisé toutes les balances de la justice, renversé tour à tour les droits proclamés, établis, jurés, où rencontra-t-on, si ce n'est dans l'Église, des idées de législation, de conscience, de dignité d'hommes, de beaux-arts, de science, de progrès? Et si la barbarie recommence aussi épaisse, aussi complète au dixième siècle qu'au huitième, « autre chose est le moyen âge, « dit M. Cousin, autre chose est le Christianisme. Sans « doute il était dans le moyen âge, il y a fait tout « ce qu'il s'y est fait de bon et de grand; mais il y était « sous les conditions du temps, sous sa première forme, « non sous sa forme unique et dernière.... Quand « donc je vous parlerai du moyen âge, de la puis- « sance formidable et sacrée qui y domine, songez bien « qu'il ne s'agit pas du Christianisme et de la puis- « sance immortelle qui lui a été donnée sur le monde; « il ne s'agit que de la puissance ecclésiastique deve- « nue puissance temporelle, et comme telle soumise aux « chances et aux vicissitudes de tous les pouvoirs de « la terre[2]. » Combien de fois, d'ailleurs, les puissances

[1] *Cours de l'histoire de la philosophie*, professé par M. V. Cousin; 1829, t. Ier, p. 7.

[2] *Idem*, 1829, t. Ier, p. 7.

du monde ne franchirent-elles pas l'enceinte de leurs droits par des usurpations impétueuses, flagrantes, qui ouvrirent une source de querelles entre le sacerdoce et l'empire? Si donc Rome fut préoccupée du soin d'une domination temporelle, c'est que la violence des temps lui en faisait une loi pour la conservation de sa propre indépendance. Mais quand les seigneurs se retiraient dans des châteaux situés sur la cime des montagnes, menaçaient, comme des oiseaux de proie, la plaine et des victimes sans défense, l'Église répandit les principes de justice, de douceur, de charité, protégea la monogamie, par conséquent la liberté des femmes contre le caprice des tyrans, et leur férocité sanglante.

Ce fut au nom du système pénitentiaire que les publicistes les plus éclairés demandèrent et réclament encore la réforme de la législation pénale. Ouvrez leurs livres, ceux de M. Benthaam, par exemple, vous serez étonné de toutes les ressemblances que vous rencontrez entre les moyens pénaux qu'ils proposent et ceux qu'employait l'Église. Ils ne les lui ont, à coup sûr, point empruntés; et elle ne prévoyait guère qu'un jour son exemple serait invoqué à l'appui des plans des moins dévots philosophes. C'est elle qui a élargi avec désintéressement et fatigue l'étroite route de la vie sociale; « c'est parce qu'elle a matérialisé l'idée religieuse, « en substituant l'épée des autocrates à la tiare des pon- « tifes, que la religion grecque est devenue la religion « du *despotisme;* c'est parce que nulle pensée de liberté

« ne saurait fleurir à son ombre, qu'on aspire à l'intro« duire comme un germe de mort au sein d'un peuple « généreux, sur l'avenir duquel on ne sera pas sans souci « tant qu'il élèvera les mains vers une autre puissance « que celle de ses maîtres, dût cette puissance n'être re« présentée que par un vieillard assis sur des ruines[1]. » Et l'on parle de *despotisme* qui serait le rayon de la roue, et comme le cercle qui enserrât une religion aspirant la liberté par tous ses pores, embrassant dans son empire des œuvres de paix, de bienfaisance, résumant en un seul faisceau les lumières de l'éloquence et la générosité publique!

En vain s'opiniâtre-t-on à considérer le Christianisme sous un point ignoble et grossier, à ne faire paraître sur son théâtre que des figures sombres, terribles; « à armer « contre l'oppression sacerdotale tous les sentimens d'hu« manité[2], » l'Église rejette le manteau d'ignominie dont on voudrait la revêtir, offre d'autres titres que la fécondité d'objections pourries et de misérables sophismes. En conviant tous les hommes à participer avec elle au bienfait de la rédemption, à une solidarité mutuelle, elle n'a point l'ambition jalouse d'un libérateur égoïste; elle ne dit pas, comme l'une des héroïnes de Corneille :

« La liberté n'est rien quand tout le monde est libre; »

elle la fit sortir de son sépulcre, frappa la tyrannie

[1] *Revue des deux Mondes*, 15 décembre 1839, p. 779.

[2] Benjamin Constant, *De la religion considérée dans sa source, etc.*, t. I[er], p. 78.

de ses foudres. Et si même « des prêtres *despotes* eussent « bravé la puissance sociale, intimidé la faiblesse in- « dividuelle, excité des troubles, entretenu la discorde « et fomenté la haine[1], » ils n'eussent été qu'un météore, non un principe du *despotisme*, de la ruine du présent, du meurtre de l'avenir.

On sait les infinies souffrances de l'Ergustule, étroit cachot où les esclaves étaient chargés de chaînes; les brames versaient de l'huile bouillante dans la bouche de tout profane qui ouvrait les Vèdes, tant ils redoutaient l'instruction des masses; les mages déclaraient à Cambyse que ses volontés étaient au-dessus des lois; mais le *despotisme* n'atteint pas une Église au nom de laquelle Fénelon, Masillon, Fléchier, ne cessèrent de répéter aux monarques que les lois sont le fondement et la limite de leur puissance. Les anciens acteurs s'écriaient à la face des Césars : Romains, nous avons perdu la liberté : ce qui était perdu dans la sanglante poussière du paganisme, se retrouva par l'Évangile. Si donc, à travers le silence des âges et l'unité des souvenirs, des voix se répandent dans les abîmes du ciel pour protester contre le *despotisme* qui anéantit l'élan de la pensée, et l'ascendant moral, ce sont les voix fortes, imposantes de l'Église : c'est par elle que s'élargit le portique de la liberté, que l'union des cœurs se découpe, se dessine sur les flancs glacés de l'égoïsme. Ce n'est pas

[1] De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, t. IV, p. 134.

qu'il n'y ait eu d'autres élémens de civilisation; ils occupent leur place dans l'histoire : mais qui commença la grande éducation des peuples[1]? Quand les paroles du *despotisme*, comme une vibration lugubre, proclamaient l'abaissement, semaient l'épouvante, portaient au loin l'inquiétude et l'effroi, et nécessitaient le pauvre laboureur à chercher une chétive pâture, sans discernement et sans force, sur un sol épuisé par ses ignares labeurs, Rome se plaçait comme une muraille de fer entre les oppresseurs et leurs victimes, rassemblaient les débris de l'espérance, et les réchauffaient. De ce fait naîtra un jour, non pas ce qu'on appelle « *la nuit du despotisme catholique*[2], » ou bien que « *le retour des lumières et le travail intérieur de dé-* « *veloppement et d'émancipation qui ne cessent de faire* « *graviter la société vers les destinées promises à la nature* « *humaine, achèveront progressivement d'abattre le siège*

[1] « Après avoir donné la liberté à plusieurs serfs, tant romains que « barbares, et les avoir mis sous la protection de l'abbaye de Saint-« Pierre-de-la-Couture, Bertramnus, évêque du Mans, leur prescrit « de se réunir tous les ans, le jour de sa mort, dans l'Église de cette « abbaye, et, pour tenir lieu d'offrandes de leur part, de raconter, au « pied de l'autel, le présent de la liberté et les autres dons qu'il leur « a faits; puis, de remplir pendant ce jour l'ancien ministère dont « chacun d'eux avait été chargé avant son affranchissement, et de « prêter en même temps assistance à l'abbé. Le lendemain, celui-ci « devait à son tour le convier à un repas, après lequel ils retourne-« raient chez eux pour y vivre en paix sous la protection de l'Église, « cérémonie pieuse et touchante, digne de la charité chrétienne, etc.» *Revue des deux Mondes*, 15 juillet 1839, p. 249.

[2] George Sand.

« *de Rome*[1] ; » ou bien encore que « *le sentiment de la li-* « *berté de la conscience, développé par les souffrances nées* « *de la tyrannie sacerdotale, prendra contre les papes une* « *éclatante et terrible vengeance*[2] ; » mais que la philosophie de l'histoire, interprète de la vérité des faits, reconnaîtra que l'abus même du pouvoir fit sentir aux princes la nécessité de céder à la supériorité des lumières, à la hiérarchie de l'intelligence. M. de Potter assure lui-même que « *les papes foudroyant la tyrannie* « *des seigneurs et le despotisme des rois, étaient néces-* « *sairement soutenus de toutes les sympathies des peuples* « *et méritaient de l'être*[3]. »

Contemplez cet étonnant, ce mémorable spectacle qu'a offert notre siècle, si fécond en grosse somme de souvenirs, en événemens presque magiques, la lutte de la conscience du pontife de Rome contre le vainqueur de l'Europe, resplendissant de gloire et de génie ; ce combat de l'intelligence contre la puissance du monde, sans contre-poids et sans barrière, qui dictait les lois à l'univers couché à ses pieds. Or, ce vieillard qui, sans soldats, sans défense, sans océan et sans déserts, osa dire *non* à celui dont l'épée avait presque courbé

[1] De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, t. IV, p. 6.

[2] *France littéraire*, 1er juin 1839, p. 654.

[3] De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, t. IV, p. 7. « Le fondement de la liberté allemande reposait sur l'autorité du « pape et des princes, qui, réunis, mettaient un frein à la puissance « impériale. » *Histoire du pape Grégoire VII et de son siècle, d'après les documens originaux*, par J. Voigt, professeur à l'université de Hall, traduit de l'allemand par M. l'abbé Jager.

les Pyramides, montra-t-il de la servilité envers le plus grand capitaine du siècle, l'immortel Napoléon? La noble fermeté d'un faible vieillard, essuyant secrètement ses larmes, mais invincible dans les chaînes, est un des plus beaux caractères qu'on puisse présenter à l'espèce humaine, pour nourrir en elle le sentiment de sa grandeur, de sa liberté morale que l'Évangile fit éclore, et qui continuent de se propager, de se développer vigoureusement à sa lumière.

CHAPITRE II.

PRINCIPE DE VIE ET DE LIBERTÉ, LE CHRISTIANISME, QUI N'A PAS ÉTÉ CONSTITUÉ PAR NOUS, QUI ÉTAIT AVANT NOUS, SERA-T-IL APRÈS NOUS? RÉFLÉCHIT-IL L'HUMANITÉ TOUT ENTIÈRE? EST-IL LE SEUL ÉLÉMENT DES CONNAISSANCES? SON MÉRITE INTRINSÈQUE; SON APPLICATION ET SON ADMIRABLE RAPPORT AUX CHEFS-D'ŒUVRE DE TOUS LES SIÈCLES.

La vérité des aperceptions immédiates de la conscience qui basent l'intelligence de notre existence personnelle, et rétablissent la vraie nature de la raison nous révélant le monde et Dieu avec la même autorité que notre moi humain avec toute la suite de ses modifications diverses, démontrent aussi, par l'intermédiaire de l'histoire, que le Christianisme n'est pas sans illustration et sans racines; qu'il poliça des hordes sauvages, adoucit les mœurs des peuplades féroces, régénéra ce monde, accomplit largement les vues de la Providence, et ne laissa point périr le triomphe de l'intelligence humaine contre l'avalanche des masses barbares. Il n'est donc point une vaine formule, mais un fait, une réalité, comme toute espèce de science. La religion chrétienne, dit Leibnitz, se confirme elle-même en mille manières[1]; son mouvement est pro-

[1] « *Innumeris enim modis ipsa sese confirmat religio christiana* » Leibnitz.

gressif, sa marche harmonieuse; mais parce qu'on l'envisage comme « *impuissante à guérir les misères morales* « *de notre siècle, à satisfaire l'orgueil légitime des intelligences*[1]; » on contemple, à travers les brillans nuages d'une imagination dorée, je ne sais quels dogmes nouveaux qui fuient toujours, on les dépeint avec des couleurs vives, on sème des beautés dans leurs détails, mais l'ensemble choque, et l'ouvrage ne se construit pas.

« *Quand la foi chrétienne eut, pour ainsi dire, allaité* « *les nations modernes, et qu'elle leur eut donné les pre-* « *miers rudimens de la vie morale, elle fut quelque temps* « *en possession d'un pouvoir absolu : c'étaient à la fois la* « *conséquence et le prix de ses bienfaits qu'on l'acceptât* « *comme la source unique et sacrée des affections et des pen-* « *sées possibles du genre humain. Peu à peu, cependant,* « *on retrouva des témoignages d'une vie antérieure, des* « *vestiges d'une histoire qui ne portait pas l'empreinte du* « *type évangélique, des fragmens dont la beauté échap-* « *pait à toute ressemblance avec l'effigie chrétienne. En* « *même temps des opinions nouvelles se levèrent dans l'es-* « *prit de quelques hommes et l'originalité de la pensée* « *moderne s'enfantait elle-même au moment où la majesté* « *séculaire de l'antiquité commençait à reparaître. On ne* « *vit d'abord ni le lien commun, ni la portée particulière* « *de ces deux mouvemens; mais ils allaient toujours, c'é-* « *tait l'essentiel. Enfin, plus tard on se mit à conclure des*

[1] *Lélia*, par George Sand.

« *travaux de la philosophie moderne et de l'érudition, que*
« *la pensée ne dépendait point de la foi chrétienne, et que*
« *la vérité, tant métaphysique que morale, qui est le fon-*
« *dement de la vie de l'homme et des peuples, existe par*
« *elle-même*[1]; » que « *l'Église, comme toutes les puissances*
« *qui finissent, a pris à tâche de se précipiter elle-même*
« *dans l'abîme où elle dort aujourd'hui sans espoir de ré-*
« *veil*[2]; » que « *pour s'ouvrir une vie nouvelle, il faut que*
« *le vieux tronc soit abattu et desséché;* que *tant qu'il y*
« *aura un catholique et une église catholique, il n'y aura*
« *ni foi, ni culte, ni progrès chez les hommes*[3]; » « *qu'il*
« *faut que cette ruine s'écroule et qu'on en balaie les dé-*
« *bris pour que le sol puisse produire des fruits là où il n'y*
« *a maintenant que des pierres;* qu'*une philosophie nou-*
« *velle, une foi plus pure et plus éclairée va se lever sur*
« *l'horizon;* que *nous n'en saluons que l'aube incertaine*
« *et pâle; mais* que *les lumières et les inspirations qui*
« *font la vie de l'humanité ne manqueront pas plus à l'a-*
« *venir des générations que le soleil ne manque chaque*
« *matin à la terre endormie et plongée dans les ténèbres*[4]. »

Ces flots d'observations sont plutôt un jeu d'esprit qu'une proposition scientifique : en agitant la *foi chrétienne*, elles ne lui creusent pas de précipice. La *certitude* n'a pas d'*aube incertaine et pâle;* elle n'est pas constituée par la raison humaine. *Les lumières et les inspira-*

[1] *Revue des deux Mondes*, 1er juin 1839, p. 654.
[2] *Lélia*, par George Sand.
[3] *Idem*.
[4] *Idem*.

tions qui font la vie de l'humanité ne se créent point par le progrès de l'intelligence. Toute la différence qui peut exister dans le soleil du Christianisme, relativement au temps, c'est qu'il n'éclaira pas, au premier jour, la majorité de l'espèce humaine. On n'arrive pas non plus d'un seul jet à la perfection des sciences et des arts. Mais la *foi chrétienne* ne s'est pas construite à diverses reprises, dogme par dogme, de concile en concile, comme l'a cru M. Ampère[1]; sa formation fut d'un seul trait : les siècles et les *conciles* ne firent que développer une lumière qui réfléchit, dès l'origine, les soudainetés de la pensée divine. « Par leurs déclamations passionnées, nos philosophes, s'est écrié Benjamin Constant, voulaient humilier les prêtres chrétiens par des éloges prodigués aux brames, et rabaisser l'Évangile qu'ils comprenaient mal, en exaltant les Védes qu'ils ne connaissaient pas[2]. » Le rapprochement d'*une vie antérieure qui ne portait pas l'empreinte du type évangélique avec l'effigie chrétienne* n'est pas moins absurde qu'insoutenable. Où surgit dans l'*histoire qui ne portait pas l'empreinte* de la révélation divine une *foi* aussi brillante de génie et d'immortalité, aussi entourée de gloire et aussi d'accord avec les lumières du siècle, que celles des Irénée, des Augustin, des Fénelon, des Vincent de Paule ?

[1] *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, t. III.

[2] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source*, etc., t. II, p. 481.

Une foi plus pure et plus éclairée va se lever sur l'horizon : mais le cœur de l'homme, qui a d'infinis besoins, pourrait-il s'accommoder de promesses lointaines? De *pâles* éclairs qui sillonnent les nuages d'*une terre endormie et plongée dans les ténèbres*, seraient-ils la grande, l'éternelle lumière? Si même *une foi plus pure et plus éclairée se levait sur l'horizon*, son éclosion serait-elle encore bien enfoncée dans les profondeurs de l'avenir? Pour la trouver, faudrait-il descendre dans les abîmes, sonder son cœur avec férocité, l'arracher de la poitrine pour l'examiner, le déchirer en mille pièces, le traverser de mille poignards pour le connaître? Callimaque, Myron, les Polycète et Phidias, élevaient des temples pour abriter des dieux qui ne les habitaient pas, mais quel temple nouveau érigeriez-vous à la place de ce temple immortel qui abrite les nations et les siècles? Si, à tout homme qui présente un système philosophique, on est en droit de demander ce qu'il veut faire, pourquoi il se lève, et ce qu'il veut dire, cette demande devient mille fois plus rigoureuse encore quand on s'arroge le pouvoir d'élever une nouvelle science spirituelle. Or, quelle réponse donneront-ils, tous ceux qui disent : « *J'ai compris que c'en était* « *fait de l'Église romaine ; que l'Église gallicane n'avait* « *point de principe vital ; que la religion du Christ était* « *souillée ; que la doctrine du Christ était incomplète ; que* « *le Christ devait prendre place au panthéon des hommes* « *divins ; mais que sa tâche était accomplie, et qu'un nou-*

« *veau messie devait se lever, un nouvel Évangile surgir,*
« *une nouvelle loi réformer, perfectionner, remplacer l'an-*
« *cienne*[1]? » Il est impossible à tous ceux qui saluent l'aurore d'un *nouveau messie*, de trouver un terrain plus solide que celui d'une religion dont la lumière se répandit, se multiplia par les orages mêmes.

Si l'on disait que le progrès de la religion consiste à déterminer toute la puissance de la foi, non à la changer; qu'on peut y ajouter l'intelligence, la science et la sagesse, mais toujours dans son propre genre, c'est-à-dire dans le même dogme, dans le même sens et dans le même sentiment; que les dogmes conservent toujours la plénitude, la propriété et l'intégrité, c'est-à-dire que l'Église ne change rien, ne diminue rien, n'ajoute rien, ne perd rien de ce qui lui est propre, et ne reçoit rien de ce qui est étranger; que toute complète, toute parfaite qu'elle fût, *la foi chrétienne* avait besoin qu'une autorité vivante veillât à ce qu'elle fût bien comprise, pas altérée; que les décisions des conciles ne firent que donner par écrit à la postérité ce que les anciens avaient cru par la seule tradition; qu'ils renfermèrent en peu de mots le principe et la substance de la foi, facilitèrent l'intelligence d'expression par quelques termes nouveaux, mais propres et précis, la doctrine qui n'avait jamais été nouvelle; qu'ils déduisirent les conséquences des prémisses qui étaient données, dès lors on enrichirait le

[1] *Revue des deux Mondes*, 15 janvier 1839, p. 231.

Christianisme, on se ferait une idée juste de son origine et de son mode de génération; on se placerait aux sources d'où l'intelligence découle. Mais que sert-il de s'occuper de ce qu'il faut ajouter ou retrancher aux mâts d'un navire quand le gouvernail est arraché!

L'Église dort dans l'abîme sans espoir de réveil: mais alors pourquoi la voit-on à côté de mille systèmes qui s'affaissent, de l'erreur qui s'éteint? Étudiez toutes les *générations* au milieu desquelles l'*Église* poursuivit sa marche solennelle: que détruisirent-elles dans la vérité catholique; qu'eussent-elles pu y anéantir? Si une seule vérité eût disparu, la retrouverait-on encore dans les ombres du temple? L'*Église a fini :* mais alors nous aurions bien moins que nos devanciers n'eurent : nés au milieu des ruines, qui reconstruirait ce qui n'est pas donné à la nature humaine de faire? De l'imparfait tire-t-on jamais le parfait, du contingent l'absolu? D'où vient la vérité? Ce n'est pas du monde extérieur qui n'existe que dans un point du temps et de l'espace: la vérité est éternelle et universelle. A l'aide du flambeau de la réalité présente on avance jusqu'à l'époque où le fleuve du Christianisme commença ses inondations fécondes. Guidant les siècles dans leur développement humanitaire, cette lumière divine ne se borna point à jeter sur le monde la semence de l'arbre dont l'ombre dût charmer les générations à venir, ses entrailles se dilatèrent, dévelop-

pèrent les racines de cette riche moisson, que les siècles ont recueillie et dont nous sommes en partage.

Faites reparaître, je ne dis pas les *fragmens*, mais toute l'*histoire*, toutes les splendeurs de l'antiquité; rallumez tous ses flambeaux; tournez vos regards vers cet Orient, berceau du monde où la lumière est née, et cherchez sur cette terre de prodiges le principe des croyances. Remontez jusqu'aux plus obscures des époques; évoquez dans les plaines de Palmyre, avec Volney, les diverses générations des hommes; demandez aux échos de Sion s'ils n'ont pas retenu quelques accords de la harpe de David, des cantiques d'Israël. Les mythes de l'Orient sont soumis à la réflexion dans la Grèce; Athènes et Lacédémone reçoivent d'elle leur alphabet, leur religion, leurs arts, leur philosophie, qui se résume dans Platon, Pythagore, Aristote et les derniers Alexandrins. Mais que sont les intuitions spontanées et absolues de la mythologie orientale, le génie indien sans règle fixe ni loi irrévocable; que sont les conceptions et les combinaisons de l'esprit attique, se développant par un mouvement continu qui aboutit au sophisme et à la dispute? Que sont les anciens philosophes de Rome et d'Athènes, qui embrassaient dans leurs méditations et leurs écrits toutes les connaissances humaines? Que sont, dans la logique du portique et du lycée, des conséquences vraies en elles-mêmes, mais fausses, parce que les faits qui leur servaient de base manquaient eux-mêmes de justesse? La

religion d'Homère et celle de Pindare se retrouvent encore sur les bords du Tibre et sur les rives du Simoïs; consultez Hésiode et Lucien, Eschyle et Hérodote, que trouverez-vous dans les riantes voluptés de la mythologie qui soit comparable aux austères devoirs du Christianisme? Et si, dans la philosophie grecque, on rencontre Socrate consultant la Pythie, Xénophon se conduisant d'après les oracles, Platon accordant une foi implicite à la divination, ces *témoignages* d'une aveugle crédulité sont-ils bien admirables? Qu'apercevez-vous encore dans la nuit des siècles *qui ne portaient pas l'empreinte du type évangélique*, et en dehors de ses merveilles? L'esclavage qui fut le piédestal de la liberté du petit nombre; quelques masses énormes que les ténèbres rendent à la fois plus obscures et plus imposantes, un état grossier, qu'un écrivain moderne ne s'oppose pas qu'on regarde comme une détérioration, une dégradation, une chute, afin de contempler mieux l'espace que l'homme a franchi pour arriver au terme opposé[1]. Avant la religion chrétienne qui eût osé dire à un empereur, et même à un simple citoyen romain, que son esclave était son égal devant les dieux immortels?

L'Évangile, ce code divin de la philosophie, *se lève sur l'horizon*, et les grands événemens et les grands hommes, éclos à sa chaleur, se pressent de toutes parts.

[1] Voy. Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source*, *etc.*, t. I[er], p. 114.

s'élancent vers Dieu de toute la véhémence de leur cœur, marchent avec les astres dignes de leur ciel. Ce changement si complet, cette métamorphose si morale, si intérieure, si profonde, fit disparaître le mépris pour l'individu et la barbarie antique. La valeur, la dignité, la moralité de l'homme, la puissance de l'association religieuse brillèrent soudain. On ne peut pas assommer des faits, ni les siècles qui produisirent des scènes sublimes, des situations dramatiques, du dévouement, des luttes, du courage. Tout naît, tout éclate, tout resplendit à la clarté de l'Évangile. Tout se sent encore attiré vers cette fleur des premiers âges, où s'accomplirent tant d'actions attendrissantes et sublimes; où de jeunes filles étaient si intrépides devant les tyrans et l'horrible face de la mort; où les Paul, les Barnabé, ces hommes que la *majesté séculaire de l'antiquité* prenait pour des dieux, allaient rendre leurs vœux dans le temple, comme le dernier du peuple. Or, ces siècles, ensemble de réalités et d'imposans souvenirs, ou bien enseignèrent une doctrine vraie, entière, par conséquent d'un empire absolu, ou bien ne furent pas même l'*aube incertaine* d'une certitude qui ne souffre pas de degrés. Mais comment abattre, *balayer* l'évidence qui naît sous vos pas, sème de feux la cime des preuves et leur profondeur, se poursuit rapidement dans une continuité énergique?

« Je le demande, s'écrie un philosophe moderne, y « a-t-il une seule vérité nécessaire ou même utile au

« perfectionnement de l'homme et de la société que le « Christianisme n'ait promulguée et qu'il n'enseigne ? « Que savait-on de Dieu, de l'homme et du monde « avant qu'il n'eût illuminé les esprits[1] ? » Le moyen de ne pas dire avec Cécilius, après l'entretien de son éloquent ami Octave : je confesse que la religion des chrétiens, au nombre desquels je me mets à présent, est la seule qui enseigne la vérité, comme elle poursuit un rôle magnifique, plane sur l'ensemble des questions vitales de toutes les époques! Sans communauté de pensées et similitude de doctrine, les négations du vrai assistent rapidement à l'agonie qui les éteint, entassent les images de deuil et de destruction que présente au jour du péril un sophisme assiégé dans l'enceinte de ses murailles. *La foi chrétienne qui allaita les nations modernes* avait existé en germe chez les patriarches et les prophètes; elle leur avait donné les premiers rudimens de la vie intellectuelle et morale, et sillonné leurs pensées de ces grands éclairs inconnus à Rome et à la Grèce.

A quoi eussent servi toutes les traditions de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, et les développemens séculaires du globe, sans un écrivain illuminé de Dieu pour retrouver le simple, le vrai dans ces grandes chroniques traditionnelles du monde, contemporaines de sa création, sans la Bible, qui a éclairé, contrôlé toutes les

[1] *Psychologie expérimentale*, par M. Bautain, discours préliminaire, p. LXXIII.

opinions de l'antiquité sur la naissance, les révolutions, la splendeur et la décadence des empires? Des milliers d'étincelles du génie de Platon, des rayonnantes explosions, qui n'éblouissaient pendant quelques instans que pour disparaître dans les ombres, n'eussent pu dissiper l'obscurité générale, féconder le vaste abîme des ténèbres, ni relever ces ruines qui gisent, dans le paganisme, épars, sans vie, sans beauté, sans accord. Comment eût-il pu y avoir de la moralité, de la grandeur, là où le despotisme avait jeté son joug de fer sur l'épaule des peuples? Des institutions pesantes écrasaient l'intelligence : un prodigieux avilissement enfantait le vice; l'esprit humain n'eût pas échappé à la fatalité antique, s'il n'eût rencontré *la foi chrétienne*, ce grand œuvre de la restauration de l'humanité commencée après sa chute [1].

Sans *la foi chrétienne* où seraient les « *idées généreuses* « *de régénération sociale par la liberté et l'égalité pra-* « *tiques* [2]; » où serait l'application de la raison humaine à l'organisation civile? Il n'y aurait pas des « *hommes* « *ou des associations qui les prêchassent au peuple pour* « *le salut de l'humanité* [3]; » on ne réfléchirait pas avec

[1] Voy. *l'Analyse de l'histoire asiatique, de l'histoire grecque et de l'histoire romaine*, par E. G. Arbanère, correspondant de l'institut, etc. En exposant les systèmes politique, religieux et moral de l'antiquité, cet écrivain a dissipé le prestige qui la rendait attrayante.

[2] De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, t. II, p. 434.

[3] *Idem.*

fruit, on ne se frayerait point des routes pour arriver à des découvertes utiles. Si les classes inférieures de nos temps modernes, dans quelque abaissement qu'on les suppose, ne sauraient être comparées à des castes condamnées jadis à des professions invariables, repoussées de toutes les connaissances, étrangères à l'usage des lettres, n'apprenant des arts que la partie mécanique, et soumises à mille subdivisions arbitraires, qui ne permettaient ni combinaisons d'idées, ni développement de l'intelligence, à qui en sont-elles redevables? Qui est-ce qui a ramené le goût des grands problèmes, fait naître celui de l'étude des grandes époques et des grands monumens de l'esprit humain, si ce n'est le Christianisme? Il est le fondement de cet immense édifice de l'intelligence que les siècles devaient progressivement élever, et que le génie atteint d'un vol rapide.

Il y a dans le *passé* de beaux talens, nul doute : qui ne s'enflammerait d'admiration pour Sophocle, Pindare, Démosthènes et Cicéron? Que de témoignages empruntés à l'histoire de l'antiquité polythéiste! Le moyen âge sort de sa nuit, et Virgile commence à renaître avec le génie latin; il rouvre avec Dante les portes de l'avenir. Quand cette force s'arrête, que le siècle assoupi a besoin d'une impulsion nouvelle, c'est Homère qui, dans Constantinople, sort de l'oubli, dissipe et crée la renaissance. Qui proscrirait donc les traductions historiques de l'idée religieuse, *les preuves*, *les*

témoignages d'une vie antérieure qui ne portait pas l'empreinte du type évangélique? La philosophie et la littérature ont une existence réelle, incontestable dans la conscience et dans l'histoire. Dans ces riches compositions où elle déploie une teinte indéfinissable de naïveté délicate, l'Orient est ravissant de doux charmes et de puissans attraits. Elle est grande et élevée dans ces chants virils qu'elle consacre à la mémoire des actions des héros, la poésie, lorsqu'elle peint les conseils, les entreprises, les combats, les victoires, les passions, les douleurs et les glorieuses funérailles de ses guerriers; elle est sublime, lorsque, digne de son sujet, en adoration devant Dieu et les prodiges de l'univers, elle s'abîme en pensées sans limites et sans fond, trouve à des profondeurs où ne vont que quelques âmes, de ces idées au vaste sens qui doivent surmonter dans les siècles la statue du talent et vivifier l'héroïsme de la conscience.

Que de beaux traits d'éloquence à Rome et à Athènes! Que de délicieux momens où l'orateur, saisi de ces inspirations vigoureuses d'où jaillissent une immensité de lumières, subjuguait la foule et la couchait à ses pieds! Que d'élégantes et admirables statues taillées par le ciseau de Phidias et de Praxitèle! En interrogeant les premières traces de la philosophie, à partir du déluge, et celles qu'à cru trouver Brucker, le père de l'histoire de la philosophie[1]; en abordant, parcou-

[1] *Philosophia diluviana et philosophia antediluviana*, par Brucker.

rant, exposant tous les systèmes et tous les siècles, on arrive à comprendre qu'Aristote et Pline réfléchissaient; que le premier étudia scrupuleusement tous les phénomènes de la pensée, leurs différences et leurs rapports; que le second renferme les mémoires les plus précieux, les plus étendus sur les progrès de l'espèce humaine.

Mais pour discerner ce que les facultés de l'âme produisirent par elles-mêmes de ce qu'elles doivent à la révélation, voyez les idées que les plus puissantes têtes du paganisme s'étaient formées de Dieu, de la création, de la science de l'homme, de ses destinées: comparez-les avec le brillant développement des idées modernes, séparées de l'idolâtrie comme par un abîme de lumières! Les monumens poétiques et gigantesques du haut Orient, tous les monumens de la Grèce qui se sont étendus dans une grande partie du monde, jusqu'à l'an 529, sous le consulat de Décius, où par l'arrêt de Justinien fut fermée la dernière école philosophique dans cette même Athènes où s'était élevée la première, toutes ces ressources dont la science doit tirer un jour parti, ne promettent néanmoins rien d'aussi circonstancié, d'aussi libre que les annales du peuple juif[1]. Pendant que le vulgaire se prosternait devant ces dieux qui naissaient dans les jardins, selon l'expression de Juvénal; pendant qu'il adorait les illusions de ses pen-

[1] Voy. le *Cours d'histoire ancienne*, professé à la faculté des lettres, par M. Ch. Lenormant, p. 118.

sées, les passions de son cœur; que les nations étaient stupéfaites devant des énigmes, ou aveuglément agenouillées devant des idoles, que faisait la philosophie? Elle ramassait çà et là les restes altérées de la tradition, consultait les oracles des sanctuaires, explorait l'homme et la nature; et, au milieu des nuages de tant d'erreurs, de la poussière de tant de systèmes rapidement construits et aussitôt renversés, qu'enseigna-t-elle de positif, d'utile, pour la pratique de la vie?

Les ténèbres étaient trop épaisses, tous les points du globe trop obscurs, pour que toute autre lumière que celle de l'Évangile pût les dissiper et faire paraître le soleil. Si même la raison et l'abondance de ses matériaux eussent creusé tout le sol intellectuel, fait mûrir ses fruits sous toutes les latitudes, versé à grands flots des esprits d'élite, que saurions-nous des *vestiges de l'histoire*, si nous ne trouvions pas, dans le chapitre X de la Genèse, le tableau des races humaines, groupées par familles, distribuées, échelonnées sur les routes que les différentes races ont postérieurement suivies? Que signifient les *témoignages d'une vie antérieure à l'effigie chrétienne* qui ne figurent dans l'*histoire* que comme un fait? Que rien ne remonte le cours du temps, que rien ne se fixe dans la société actuelle, que tout marche sur la route des siècles; que la réflexion et la spontanéité comprennent toutes les formes réelles de l'activité; que la philosophie a gagné en passant de la Grèce en Europe, qu'elle ne peut que croître dans

l'avenir. Mais il ne suffit pas de dire que Platon a mis dans le monde des idées fondamentales; qu'Aristote leur a imprimé des formes rigoureuses, il importe de publier combien ces beaux génies durent à ceux qui les avaient précédés, combien ils puisèrent de connaissance dans les livres inspirés des Hébreux.

Non, il ne faut pas oublier que Platon, imbu des idées théologiques puisées en Orient et chez les Pythagoriciens de la grande Grèce, qui eux-mêmes n'étaient qu'un rameau de la philosophie orientale, importa dans sa patrie les germes confus de la doctrine de la chute et de la rédemption, le bonheur primitif, les longues calamités qui suivirent la perte de l'innocence, et ces hautes vérités qui appartiennent à la révélation première. Ce n'est pas assez non plus de dire que la *foi chrétienne* n'a pas vu poindre le bourgeon de la *pensée;* que l'épanouissement de ses premières feuilles avait déjà produit des fleurs; il faut expliquer la nature des fruits, les causes qui les ont fait mûrir. Or, qu'est-ce que la *pensée* antique, en dehors des rayons de la Bible, de la magnifique auréole qui lui servit de flambeau[1]? Ceux-là même qui ont fait de l'Écriture l'objet de leurs attaques, ameuté contre elle toutes les

[1] «Si le polythéisme a du bon, c'est à coup sûr en fait d'art, et je «consens à m'incliner devant toutes les consécrations de la fable, à «proclamer Marsyas un joueur de flûte sans pareil, et Tyrtée un ténor «parfait, pourvu qu'on m'accorde en revanche que Rubini est un «demi-Dieu ou tout au moins un héros» *Revue des deux Mondes*, 15 octobre 1840, p. 291.

passions aveugles ou haineuses, ont eu recours au texte sacré, toutes les fois qu'ils ont jeté quelque lumière sur les souvenirs antiques, de la gravité dans leur style, comme pour se vouer à l'étude de nos institutions modernes, on recherche tout ce que le Christianisme a apporté à la civilisation, au développement de l'individu, à l'unité d'action et de principes.

Le texte sacré est un point de départ pour pénétrer dans les monumens historiques de l'Égypte, pour soulever les voiles des antiquités de la Perse, les mystères de la Chaldée, qui ne seront sans doute pas rebelles à la méthode d'analyse déjà si féconde en résultats précieux. Si donc, au milieu de cette nécessité impérieuse, permanente, qui précède les gouvernemens, qui les domine et qui leur survit, de ces chefs-d'œuvre d'éloquence, phénomènes de grandeur ou de détresse sociale, vous aimez à rechercher la raison des choses, la suite des traditions et les destinées du monde; si l'histoire et la fierté de la métaphysique vous émeuvent, vous vous convaincrez que ce n'est que dans la révélation du Christ que l'admiration est raisonnée, que la vie de la pensée a le plus d'ardeur, de puissance. L'abstraction n'est pas le début de l'intelligence; si donc elle gouverne aujourd'hui la réflexion, c'est que l'Évangile lui a fait porter des fruits. « Homère a fécondé « l'antiquité; Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophanes, Horace, Virgile, sont ses fils, et qui renierait ces « maîtres suprêmes? Tout, dans les lettres, se teint de

« leurs couleurs; partout s'impriment leurs traces. Ils « ont ouvert des horizons d'où jaillirent des fleuves de « lumière, ils fournissent des imaginations, des sujets, « des styles à tous les arts : leurs œuvres sont les mines « inépuisables ou les entrailles mêmes de l'esprit hu- « main [1], » mais conçurent-ils un ensemble de rapports entre Dieu et les hommes, entre les individus, entre les sociétés? La lumière du Christianisme, elle seule, éclaira le cercle des pensées sérieuses, s'exalta, grandit, se déploya dans une carrière sans bornes.

Il faut des faits indestructibles, une volonté inébranlable pour tremper l'intelligence, l'armer de lumières. Aussi, à peine des religions nouvelles cédèrent-elles aux mouvemens passionnés d'un sentimentalisme irréfléchi, qu'elles se jetèrent l'anathème à la figure, le froid dans l'âme, et marchèrent avec leur éclat, leur luxe, à la vieillesse la plus rapide. Mais qu'une conviction profonde, une haute raison trace la route à la *pensée*, et des prodiges d'énergie, d'héroïsme, embelliront les siècles, un drapeau sera arboré à l'heure du péril. La *pensée*, au contraire, répudie-t-elle la *foi chrétienne*, qu'une rapide dégradation des hommes se manifeste, qu'un morcellement impitoyable, successif, de toutes les croyances, s'opère, qu'une turbulente confusion trouble les têtes, que les sources du génie dessèchent, « *il faut que le vieux tronc soit abattu et desséché :* » abattez-le, et vous serez enseveli sous ses ruines. Que fût

[1] M. de Chateaubriand, *Essai sur la littérature anglaise*.

devenu le monde, je ne dis pas si le Christianisme se *fût précipité dans l'abîme*, mais si les Sabellius, les Donatistes, les Arius et les Pélage, avaient pu imprimer à leur doctrine une durée éternelle? Où en serions-nous aujourd'hui si l'erreur eût continué à élargir les difficultés de détail; si elle eût écrasé l'intelligence du vrai, brisé le ressort que Dieu créa pour le développement et la conservation de son Église?

Tant qu'il y aura un catholique et une Église catholique, il n'y aura ni foi, ni culte, ni progrès chez les hommes : mais qui dessine mieux que l'*Église catholique* les besoins de l'espèce humaine, et ces dogmes sublimes, séparés par toute une métaphysique, toute une morale, tout un ordre social de la philosophie grecque, de la philosophie juive, de la philosophie orientale? La religion qui a régénéré le monde, enfanté un ordre nouveau, laisserait-elle la *foi*, le *culte*, le *progrès*, s'amoindrir, s'éteindre? Définissez *la foi, le culte et le progrès*, et dites-nous s'ils vivent autre part que dans l'Église. Après tant de combats, d'invincibles défenses, la *foi*, le *culte* et le *progrès*, poussassent-ils un cri d'angoisse dans le sombre cachot dans lequel on les aurait murés, qui est-ce qui en tiendrait les clefs et ferait peser sur leur poitrine ce poids lourd qui les étouffe? Serait-ce le *catholicisme* qui le secoue pour respirer, remonter aux sublimes hauteurs dont les traditions religieuses et primitives de tous les peuples nous apprennent que l'homme est descendu, ou l'in-

différence religieuse, privée des rayons du Ciel? Serait-ce le déisme philosophique qui s'écrie : « Le mal, « le bien, la mort, les vices, qu'est-ce que tout cela fait « au Ciel radieux[1] ; » ou le Christianisme avec la sainte austérité de ses préceptes et la sublimité de ses mystères?

« *Le peuple accuse*, dites-vous, *parce qu'il ne sait pas « assez, instruisez-le davantage, et sa justice commen- « cera*[2]. » Or, ce qui est vrai du *peuple*, serait-il sans application à l'ignorance du génie d'une religion si féconde en images et en pensées? Éclairez la raison de ses calomniateurs, et *leur justice commencera*. Les Hécube, reine aujourd'hui, voyaient, le lendemain, leurs bras chargés de fer : mais la lumière, une fois descendue dans l'âme des ennemis de l'Évangile, on ne verra plus chez eux ces mouvemens convulsifs qui ébranlent leur haine, lui font pousser des hurlemens d'impuissance. « Dès l'origine et dans la suite des temps, « Dieu se manifesta aux hommes : il en éclaira quelques- « uns d'une lumière surnaturelle; leur révéla ces vérités « sans lesquelles la société, la science et la vie humaine « sont impossibles. Ces hommes choisis furent prophètes « ou apôtres; ils dirent simplement, positivement, dog- « matiquement ce qu'ils avaient vu ou entendu. Leur « parole se répandit sur la terre par la tradition, et de « là vient, s'écria un philosophe célèbre, tout ce que « nous trouvons d'idées supérieures et de vérités né-

[1] *Les rayons et les ombres*, par M. Victor Hugo.

[2] *Revue des deux Mondes*, 1er juin 1839.

« cessaires chez les peuples, à tous les degrés de civilisa-
« tion, avec des formes propres à chacun et plus ou moins
« altérées, défigurées par les sens, l'imagination, la rai-
« son, les passions des hommes, comme l'eau d'une
« même source prend une couleur et des goûts différens
« suivant le terrain qu'elle traverse[1]. » Le sacrifice de la croix ne fut pas seulement la rançon du monde moral, mais encore la réhabilitation de nos facultés intellectuelles.

Dans les *divers fragmens dont la beauté échappe à toute ressemblance avec l'Église chrétienne*, il y eut divers points de vue philosophique : le point de vue épicurien, le point de vue stoïcien et le point de vue platonicien. Nous ne pouvons remonter à une philosophie antérieure qu'à l'aide de renseignemens incomplets, et qu'à force d'hypothèses. Or, la philosophie platonicienne, la plus élevée de toutes, n'alluma point le flambeau qui éclaira l'école d'Alexandrie et les premiers siècles du Christianisme. Des coups de pinceaux vaporeux ne meurtrissent point le profil de fer de l'histoire. Sans doute que les cultes superstitieux ne s'établirent pas immédiatement après le déluge : comment auraient-ils osé, si hardis qu'ils fussent, dresser des autels sur une terre encore humide des flots de la vengeance divine? Mais lorsque les descendans de Noé, dispersés dans l'Asie et dans l'Afrique, commencèrent à former des nations, à étendre au loin une longue nuit,

[1] *Psychologie expérimentale*, par M. Bautain, t. I[er], p. 103.

des ombres funèbres, dès lors la pureté du culte fut altérée; de gigantesques désordres enfantèrent une idolâtrie monstrueuse. La multiplicité des dieux et le système des cultes, le dogme de la chute expliquée comme entraînant la fatalité du mal et de l'imperfection expiatoire de l'existence terrestre, tellés étaient les doctrines générales de l'Orient : des autels ensanglantés par des milliers de victimes humaines, des turpitudes flagellées par Lucien, dans son *dialogue des dieux*, tel est le *beau* spectacle que présente l'Occident.

« La vérité, disait Zoroastre, n'est point une plante « de la terre; » et les philosophes, pressés par les superstitions les plus absurdes, s'exaltèrent dans la plénitude de l'hypothèse, se consumèrent dans un effroyable essai de toutes les extravagances[1]. Les sphinx muets et les silencieuses pyramides de l'Égypte *témoignent* encore de ces *fragmens de beauté* dont ils étaient les froids spectateurs. Pythagore n'emporta pas avec lui les principes de la table arithmétique qui porte son nom; mais il y a un abîme entre les *pensées* de Platon et celles de saint Paul, entre Aristote et Bossuet. Outre les sceptiques de profession, dit Leland, et les académiciens qui l'étaient de fait, plusieurs autres philosophes se plaignaient amèrement de la faiblesse de l'entendement humain, de l'incertitude des connaissances qu'il pouvait acquérir. Sénèque nous donne, dans ses

[1] Voy. Leland, *Nouvelle démonstration évangélique*, part. 1re, ch. XI, t. II, p. 152 et suiv.

épîtres, un long catalogue des anciens, qui disaient que l'on ne pouvait rien savoir à fond; le savant Gataker a recueilli plusieurs passages philosophiques relatifs au même objet. Tous les *témoignages* de l'antiquité prouvent qu'avant la naissance du Christianisme, le monde était livré, selon l'expression de M. Cousin, à toutes les inquiétudes de l'esprit, à toutes les misères du cœur, fanatique et athée, mystique et incrédule, voluptueux ou sanguinaire[1].

Quelle fut donc cette *beauté qui échappe à toute ressemblance avec l'effigie chrétienne?* Fut-ce le *beau* réel ou le *beau* idéal? Le *beau* réel dans l'âme, ou dans les caractères extérieurs qui le contiennent? Il y eut de *beaux* esprits chez les anciens; qui en doute? L'art y est avec toutes ses grandeurs, la poésie avec sa lyre harmonieuse : dans les *beaux* objets de la nature, l'antiquité découvre aussi les traits généraux et constitutifs de la *beauté* physique et intellectuelle. Mais le *beau* moral où exista-t-il dans le paganisme? Et qu'entend-on par *opinions nouvelles*, par *originalité de la pensée moderne?* Si ce sont celles qui caractérisent la philosophie proprement dite, nous tourmenterons aussi peu les progrès des arts, des lois, des lumières, que nous cesserons d'agrandir, d'accroître la pensée, en lui fournissant des données nouvelles, comme ces rivières qui,

[1] *Cours de l'histoire de la philosophie*, professé à la faculté de lettres pendant l'année 1818, p. 8.

loin d'être arrêtés par les courans qui s'y jettent, en reçoivent une impulsion plus rapide.

Hortensius employait un argument très-fort contre la philosophie : il était, disait-il, aisé de comprendre qu'elle n'était point la sagesse, parce qu'on connaissait son origine, et dans quel pays elle était née. Quand a-t-il commencé, se demandait-il, à y avoir des philosophes? Thalès, ce me semble, est le premier; cette époque est récente. Où était donc auparavant cet amour pour la recherche de la vérité, qui a dû nécessairement commencer avec l'homme, se perpétuer avec lui? Le vent qui berce les fleurs n'aurait-il pas, d'une haleine pure, agité ces flambeaux qui projettent autour d'eux leurs rayons de lumière? Je ne m'armerai pas de cette preuve contre la philosophie; comme toute science rationnelle, elle a ses commencemens et ses progrès : mais *l'originalité de la pensée moderne* aurait-elle pu surgir sans les siècles pleins d'idées qui engendrèrent et instruisirent les autres? Ou bien, en vertu de quel principe logique aurait-elle pu se produire? Il ne s'agit pas de trancher la difficulté, comme Alexandre le nœud gordien; il faut la résoudre[1]. La vérité tant métaphysique que morale

[1] « L'éducation morale de notre espèce a fait, grâce au Christia- « nisme, tant de progrès, que l'état véritable des sociétés antiques, « sous les rapports moraux, n'apparaît plus à notre esprit que comme « un ensemble monstrueux et incompréhensible : quand, perçant la « couche superficielle de l'antiquité classique, on pénètre pour la pre- « mière fois dans ce cloaque, l'âme épouvantée recule, et peu s'en « faut qu'elle n'abandonne la partie » *Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale*, discours d'ouverture par M. C. Lenormant, p. 4.

existe par elle-même, nul doute; mais c'est l'Évangile qui envoya des brises bienfaisantes à la *pensée* abattue et couchée par le vent de l'ignorance; c'est lui qui fit acquérir à la charité une importance extrême.

Reportez la pensée à cette époque désastreuse où un voile de tristesse enveloppe le monde. Au fond de ses forêts impénétrables se remue un peuple sauvage; le bruit des trompettes guerrières et le hurlement des enfans du Nord se font entendre : ils couvrent l'Europe dans toute sa largeur, depuis le Pont-Euxin jusqu'au golfe Adriatique. Le fer et le feu dévorent les campagnes, les moissons sont détruites, les fleuves sont teints de sang, la misère et l'opulence tombent confondues dans un même esclavage, la terre est dévastée comme par un déluge, les arts et les sciences disparaissent dans un abîme. Partout les ténèbres se répandent, ne laissent briller que la couleur du sang et l'éclat des armes; le monde est menacé d'une destruction entière. L'orage désole la Gaule, dévaste l'Espagne, fait trembler l'Italie. C'en est fait de la littérature sacrée et profane; déjà le fléau de Dieu est aux portes de Rome : il est arrêté par un pontife; une religion spirituelle oppose un front auguste, une cuirasse impénétrable à la fureur des barbares, et les dépouille de leur férocité sanglante. Si donc des *opinions nouvelles* éteignaient le flambeau de la vérité qui *existe par elle-même*, l'immoralité se lirait en hideux caractères sur leur visage flétri, dans leur démarche tremblante.

Combien de *pensées* disparaissent avec plus de rapidité que les saisons ne mûrissent les épis, et qui eussent débordé en flots harmonieux, si elles avaient été fécondées par une source céleste! On compte facilement les rides des *pensées* qui s'efforcent de modifier, de refondre la promulgation de l'Évangile, de commenter le Phédon par les écritures. Les sillons des joues amaigries de quelques *originaux* trahit la blessure cachée sous le pli de leurs vêtemens. S'il n'y avait pas une séparation profonde entre l'académie et l'Évangile, entre Platon, et ce qu'on a appelé « ses successeurs les pères de l'Église[1], » la passion du Christ et le Calvaire, ce poëme de douleurs qui arrache des larmes, ne serait plus qu'une tragédie, dont les épisodes habilement enchaînées, n'auraient que l'intérêt du Prométhée d'Eschyle ou de l'Œdipe de Sophocle. Les rêveries bizarres, sous quelques formes qu'on les présente, de quelque nom qu'on les décore, de quelque couleur qu'on les embellisse, ne soutiennent pas les regards d'une raison sévère, ne font pas poindre dans la nuit voilée la blanche étoile de l'avenir : elles se *précipitent d'elles-mêmes dans l'abîme où elles dorment sans espoir de réveil.* Si de vigoureuses intelligences, avides d'idéal, se dévouent à les faire revivre, elles ne font que hâter leur chute.

Cette « *religion nouvelle, sortant des ruines de celle-ci,* « *qui conserve ce qu'elle a fait d'immortel et s'ouvrira sur*

[1] *Du bonheur*, par Leroux et M. Jean Reynaud, dans l'*Encyclopédie nouvelle*.

« des horizons nouveaux ; qui investira tous ses membres « de l'autorité pontificale, c'est-à-dire du droit d'examen « et de prédication ; dont chaque homme sera citoyen, « c'est-à-dire époux et père, en même temps que prêtre « et docteur de la loi religieuse [1], » formulerait-elle plus nettement que le *catholicisme* les symboles de la foi ? Dirait-elle mieux la dure, l'inexorable vérité ? La guerre avec un droit, un sens, une cause, un intérêt juste et national, après avoir bouleversé la terre, laisse au moins apparaître, quand elle se retire, quelque chose d'inconnu et de grand : aussi la démontre-t-on au tocsin d'une nécessité urgente ; mais qui investirait de leur apostolat les nouveaux *membres de l'autorité pontificale ?* La fougue des instincts, les emportemens de l'imagination, *les époux et les pères,* pourraient-ils renverser les institutions du Christ, les mobiliser, c'est-à-dire les réduire à l'état de momies d'Égypte, à une ombre? Mais alors une divinité cruelle se fût jouée des hommes en présence des idées les plus fécondes, des preuves les plus accablantes, en présence des rapports de liaison et de génération de la science éternelle ! L'unité dans la foi ne serait plus qu'une chimère, toutes les définitions seraient renversées : loin de pouvoir remercier la Providence de nous avoir fait naître dans un temps où nous avons rencontré tant de sources d'instructions, tant de livres, tant d'hommes dont le commerce nous a été utile, un siècle de lumières, riche

[1] *Lélia*, par George Sand.

en grands exemples et en beaux génies, n'eût servi qu'à nous pousser dans les vapeurs les plus grossières. Cette religion, qui sauva la science en la ramassant toute sanglante aux pieds des murs de Constantinople, tombée sous les coups de Mahomet II, aurait-elle perdu sur la route les élémens de la vraie croyance? Mais l'homme, qui est libre de fermer les yeux, ne l'est pas de voiler le soleil. Et quand, à force de résistances opiniâtres aux lumières, il est parvenu, sous prétexte de mettre en harmonie les idées et les mœurs, à renverser dans son esprit la religion dont la manifestation et l'empire enrichissent l'intelligence, nous enveloppent et nous régissent, « architecte aveugle, il « n'a pas pu, de ces matériaux épars, construire un « nouvel édifice. Il n'est résulté de ses efforts que des « destructions, de ces destructions que le cahos où il « a laissé sa puissante empreinte[1]. »

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*, t. Ier, p. 83.

CHAPITRE III.

IMPORTANTES CONSÉQUENCES DE LA VÉRITÉ CHRÉTIENNE, LA PLUS HAUTE ET LA PLUS CLAIRE MANIFESTATION DE L'ÊTRE ABSOLU. RETOUR SUR QUELQUES OBJECTIONS.

Si l'on contestait la fixité, l'immobilité de la vérité communiquée à l'homme d'une manière positive, immuable, comment dégagerait-on notre siècle du vague et de l'impuissance où l'ont solennellement plongé quelques écoles; comment le rendrait-on à l'influence féconde, à la loi générale sous laquelle il doit se développer? Qui attacherait les principes, les actions à cette unité primitive qui étend partout ses racines et fait germer le monde moral? Considérée en elle-même, la religion n'obligerait plus notre raison; considérée dans les actions, elle ne demanderait plus à être réalisée dans la pratique. La morale, produit de l'imagination, ne revêtirait plus une physionomie grave, sérieuse: elle n'aurait plus pour fondemens ces éternelles idées de justice et de charité, mises en circulation par la prédication des apôtres. C'est parce que le Christianisme est révélé, et que la révélation est absolue, que la théorie du vrai devient le bien, passe dans le monde réel. Puis, si nous voulons nous rendre compte de la foi, elle entre comme un fer aigu dans les en-

trailles des choses, et n'enferme point dans d'étroites limites les conceptions nécessaires.

« A défaut du pouvoir de la religion, s'écrie un écri- « vain moderne, il s'en trouvait un autre qui avait déjà « jeté ses racines dans la nation, et qui, je l'espérais « encore, pouvait aspirer à la conduire à son tour, je « veux parler du gouvernement de l'intelligence.... Mais « j'ai assez vécu dans l'intimité des hommes qui repré- « sentent aujourd'hui ce pouvoir pour me souvenir « de leur impuissance profonde[1]. » La puissance n'est pas dans ce qui change, dans ce qui passe, mais dans ce qui ne partage pas les fluctuations des opinions, qui réfléchit la beauté des principes, en vertu desquels la religion se développe, parce qu'elle a en soi les réalités, les moyens de vérification avec le riche ensemble de ses armes. Tenant dans ses mains les traditions des siècles, et ces héros du talent, qui balancent dans leurs mains ce rameau d'or qu'on ne cueillait qu'après mille périls affrontés, elle suit ses adversaires sur le terrain où ils se placent, et électrisent les objections qui résistent. Loin d'être déconcertée, comme Caton l'ancien, par les mouvemens du monde, par les conquêtes de l'esprit humain sur les secrets de la nature et sur ses forces, tout en aimant ce qui est antique, traditionnel, « elle devient philosophique sans cesser d'être divine: « son cercle flexible s'étend avec les lumières et les

[1] *Grandeur de la vie privée*, par Hypolite Fortoul.

« libertés, tandis que la croix marque à jamais son « cercle immobile [1]. »

Chaque fois que Philippe faisait un pas dans la Grèce, la formidable voix de Démosthènes réveillait les hommes d'Athènes. La vertueuse douleur d'un bon citoyen qui voit s'avancer les ennemis de sa patrie, l'Église en éprouve le saisissement toutes les fois que se remue le génie des ruines, qu'il sourit dans le lointain aux vagues espérances des intelligences haletantes, éperdues. Mais nier un fait n'est pas l'effacer de l'histoire; il survit à la dénégation la plus robuste, ne se laisse pas enterrer sous les glaces de la vieillesse. Depuis si longtemps qu'on fauche la plante du catholicisme, elle repousse et croît avec les travaux positifs, nombreux, durables. Approprié aux sentimens impérissables de l'homme, aux idées, aux intérêts des sociétés, il étreint, pénètre les questions vitales, leur donne de la profondeur, de la perspective. Le monde moral est aussi vrai que le monde de l'art, le monde politique et le monde de l'industrie, avec cette différence que les trois derniers sont l'œuvre de l'intelligence et de la liberté de l'homme, travaillant sur une terre rebelle, sur des beautés grossières, au lieu que le monde moral est l'œuvre de l'intelligence divine, la manifestation de son génie. Source vive, toujours jaillissante, la lumière du Christianisme tombe sur le cœur, comme ces gouttes de pluie qui s'échappent des

[1] *Études historiques de M. de Chateaubriand*, préface, 96.

nuages et raniment la fleur que flétrissait un ardent soleil. Mais les transformations des mystères du ciel ou s'évaporent dans le vide, ou comme un sable mouvant, n'offrent aucune base. La promesse d'une religion enchantée séduit, il est vrai; l'idée qui rayonne à travers des mots melliflus, brille, éblouit; mais on doute bientôt d'une divinité quand s'évanouit l'autel. Ces Thabors multiples où l'on attend une autre doctrine[1], un nouveau sacerdoce, laissent flotter les esprits sans appui, parce qu'ils sont sans enseignemens primitifs, sans enseignement extérieur qui la perpétue, sans rapport avec la raison humaine.

Sans doute que les vérités chrétiennes furent souvent entravées dans l'expansion de leur magnificence dont elles renfermaient le germe fécond, impérissable; que mille obstacles arrêtèrent souvent les progrès, le développement des idées religieuses, bornèrent, circonscrirent l'œuvre du Christ, épaissirent les ombres qui obscurcissaient le monde, mais la révélation reprit sa marche comme l'eau d'un lac son niveau après que la chute d'un rocher l'avait facilement troublée. N'a-t-il pas fait clair dans le temple de la religion; n'y a-t-on pas vu Dieu? Un nouveau Verbe s'incarnerait-il donc encore pour substituer à l'Évangile un caractère subjectif, le métamorphoser en une sorte de production du moi humain, et faire pâlir sa doctrine? Mais alors où seraient les prophètes qui eus-

[1] M. de Lamartine, *Épître à M. Dumas.*

sent prédit ce grand fait de rénovation spirituelle? Abraham aurait-il vu, dans la nuit de l'avenir, le dix-neuvième siècle béni en un Messie nouveau? Les enseignemens, les rites, les sacrifices, les institutions politiques mêmes, les révolutions, les guerres, les malheurs, les prospérités, les héros, les législateurs, les pontifes, tout ce qui, chez les juifs, figura le sauveur du monde, désigneraient-ils encore un libérateur futur? Les traditions, les mythes de l'Orient perpétueraient-ils cette attente? De nouveaux précurseurs seraient-ils nommés pour préparer le règne du fondateur d'une alliance nouvelle? Un autre Isaïe célébrerait-il, dans un divin enthousiasme, la nouvelle naissance d'un Dieu fort, du père du futur siècle et du prince de la paix? Un autre Jérémie ouvrirait-il son âme aux douces espérances, en voyant naître de David l'enfant juste qui sauvera Juda, et dont le nom est Jéhovah, nom redoutable, terrible, nom incomparable du vrai Dieu? Quels sont les événemens prodigieux qui se rapportassent à sa naissance? Où seraient les siècles, les peuples, les empires qui s'écoulassent pour lui, se grossissent par des prophéties réalisées, comme un fleuve qui reçoit dans son sein les rivières? Quellenouvelle étoile éclairerait sa naissance? Où existeraient les oracles qui réunissent sur lui les rayons de la gloire céleste? Où serait le nouveau Jésus pour entr'ouvrir les tombes? Où serait le cénacle, le calvaire?

« *Toujours quelqu'un reçoit le manteau d'Élie*[1] : » c'est-à-dire des idées d'avertissement qui naissent d'une suggestion surnaturelle; que tous les bienfaiteurs de l'humanité ont le pressentiment, sinon la conscience de la mission qu'ils vont accomplir. Mais la malédiction infinie, immense, qui sort de la bouche de la sœur d'Horace, dans laquelle retentissent, comme un écho lointain qui vient de l'avenir, toutes les malédictions de ceux que le génie impitoyable de Rome écrasera un jour; l'invincible assurance de César, et cette énergique parole au nautonnier effrayé par la violence de la tempête : que crains-tu? tu portes César et sa fortune; l'insouciance d'Attila pour les plans de campagne, et son expressive réponse au pilote lui demandant sur quels passages il fera voile; l'inébranlable conviction de Mahomet que le temps de l'Arabie est venu; la foi de Napoléon à des destinées gigantesques; l'instinct mystérieux qui le laissait calme au milieu du carnage, tout cela équivaut-il aux prophéties de Daniel, d'Isaïe, à la prescience de la divinité, rendues sensibles et manifestées à la face du ciel et du peuple, dans le temple, dans les palais des princes, sur les places publiques, aux portes des villes, où se réunissaient les sages et les vieillards, les faibles et ceux qui dictaient des ordres?

Les brillantes couleurs de la poésie ne s'effaceront pas, il est vrai; l'homme, tourmenté de l'idée de

[1] M. de Lamartine, *Chute d'un ange*.

l'invisible, tendra toujours vers l'infini, quoiqu'il lui soit impossible de l'atteindre, mais on n'est pas prophète quand on sait, à des distances qui étonnent, qui effrayent la pensée, prédire les révolutions des astres, les chutes des empires, et du misérable séjour de la terre, rapprocher son imagination des hautes et inaccessibles demeures de l'Éternel. On n'est pas prophète quand, exaltant ses facultés jusqu'au délire, on prononce des mots terribles qui doivent faire la perte des royaumes; quand, en face de l'aurore de leur fortune qui se lève dans la gloire, on fait voir un ténébreux couchant. On n'est pas prophète non plus quand, voyant le soir l'horizon en feu, on dit que la journée du lendemain sera brûlante; que les fraîches et riantes saisons succèdent aux frimas des hivers; que le moindre grain de sable, battu des vents, a en lui plus d'élémens de durée que la fortune de Rome ou d'Athènes; que tel petit ruisseau surpasse en antiquité les souvenirs de Nestor et les annales de Babylone; que, saisissant les débris des peuples tombés, la mer roulera leurs débris, comme elle a emporté dans ses flots le sceptre des rois d'Égypte et les monumens de Carthage. Si l'on voit un grand vide sur la terre, et à côté un grand peuple pour le combler, on peut, sans avoir le *manteau d'Élie*, *prophétiser* que ce vide se comblera; qu'on n'est jamais pressé de saisir ce qui ne peut nous échapper, parce que rien n'est plus patient que la certitude.

Ceux qui *reçurent le manteau d'Élie*, les hautes qua-

lités qui les décorèrent, les signes extérieurs qui perpétuèrent leur puissance, leur acquirent une admiration considérable, un tel développement de la science divine, qu'il n'y a pas de rapport à établir entre la profondeur de leurs vues et les imitateurs de leurs allures. Qu'y a-t-il de plus ridicule que ces nymphes qui, au rapport de Callimaque, découvrirent trois pierres mystérieuses qui servaient à dévoiler l'avenir? Ce n'est qu'au théâtre que les nuages se lèvent devant les yeux des Camille, qu'on voit leur œil creuser le lointain des temps futurs, et leur main étendue y évoquer les destructeurs de Rome, pour ranger derrière elle les innombrables bataillons qui doivent un jour planter leurs étendarts sur le Capitole profané. Quand le souffle divin passait sur le front des prophètes, que les rayons du ciel entraient dans leur âme, une lumière immense se levait, les foudres tombaient sur les contempteurs de la loi divine, la famine ouvrait sa bouche sanglante, les fléaux levaient une main meurtrière, un glaive de feu sortait et rentrait dans le fourreau, les événemens prenaient un corps et se dressaient devant les peuples, la torche agitée faisait flamboyer l'avenir. Mais où est l'énergique précision avec laquelle de nouveaux prophètes décrivent les événemens qui ne sont pas encore? Où sont les dogmes qui répandent des lumières inconnues? Où sont les cent bouches prophétiques de Juda et d'Israël?

Le talent ne peut approcher d'aucun objet sans en-

trevoir des vérités, leur point de contact, l'harmonie secrète qui les unit. Or, comme toute vérité est sympathique à une autre, remontant des faits qu'il démêle avec une sagacité admirable à la cause commune de ces effets nombreux, le génie apperçoit le principe général à travers des modifications infiniment variées; mais prédire avec exactitude et en détail les choses futures, est, dit Leibnitz, au-dessus des forces humaines, de toute intelligence créée[1]. Ce « *premier corps de prê-* « *tres qui a prédit l'avenir, qui a révélé les volontés de* « *Dieu, qui a enfanté des prodiges, et qui a été d'abord* « *dupe de lui-même; qui ne faisait pas, comme on l'a* « *dit, de superstition à plaisir; qui était de bonne foi,* « *source de son influence et de son empire; qui parlait à* « *des hommes disposés à la même crédulité, et s'imagi-* « *nait recevoir la réponse des Dieux*[2], » ces *prêtres*, dis-je, qui maintenaient le peuple dans une grossière ignorance, afin de le mieux opprimer; qui ont été *dupes d'eux-mêmes*, supposé même qu'ils n'eussent point *fait de superstition à plaisir*; où seraient les prédictions qui eussent pénétré dans les entrailles des siècles et des nations à venir? Énée repoussait les ombres avec son épée pour se faire jour au milieu de la foule; mais quel jour eussent-ils pu répandre dans leur lourde *crédulité*, et l'étroite préoccupation du culte amollissant

[1] « *Futura enim accuratè oc singulatim prædicere, suprà vires est,* « *non humanes tantum sedet creatas omnes.* »

[2] *Cours de philosophie*, professé pendant l'année 1818, par M. V. Cousin, p. 3.

de l'or? Quels *prodiges enfantèrent-ils*, eux qui ne savaient pas même conserver les conquêtes du passé, et par conséquent en conquérir de nouvelles?

L'annonce de la réapparition des comètes dont les courbes ont été calculées est d'un intérêt immense; mais l'avenir, vu de la hauteur des siècles, n'entre pas dans les esquisses les plus vigoureuses, ni dans le cadre de l'histoire. On n'a pas le *manteau d'Élie* quand, entretenant en soi le feu sacré de l'enthousiasme, on est du nombre de ces hommes forts, vivaces, nourris dans les hautes idées et dans l'amour du peuple; qu'on demande à Dieu d'ouvrir le rideau de l'avenir, qu'on y pense, qu'on le médite; le double pouvoir du désir et de l'*imagination* ne dépassent point les limites du contingent et du fini. La prophétie ne consiste pas non plus dans la justesse de l'expression, dans la pureté et la grandeur des images, dans l'harmonie de la période, dans l'accent de la voix, dans l'énergie du regard, en un mot, dans cette action oratoire qui saisit l'auditeur par tous les sens, le remplit de l'intelligence d'un enseignement sublime. Célébrées dans les fastes des événemens, les actions peuvent être dominées par un plus haut degré d'héroïsme; l'Apollon du Belvédère peut être surpassé par une œuvre plus belle encore : les idées du bien et du beau ne sont pas l'absolu substantiel, supposé qu'ils soient l'absolu idéal; mais la prophétie étant, par sa nature, une chose surnaturelle, fait partie de l'ordre de la

Providence[1]. Oannès, Dieu poisson d'abord, puis législateur et devin, rentrant dans la mer tous les soirs, en ressortant tous les matins pour révéler le cours des astres, qu'est-il vis-à-vis des prophètes qui, depuis Samuel, annoncèrent les jours de la venue du Christ, la liberté des enfans de Dieu, un ordre de choses plus avancé et plus parfait? Qu'est-il, même en regard du pâtre grossier que Dieu prenait sur la montagne, en lui disant : « Va prophétise à Israël mon peuple[2]? » Devant les menaces d'Isaïe et de Daniel, les peuples s'agitaient; on entendait des bruits comme d'armées qui se choquent, de royaumes qui croulent : des extrémités de la terre accouraient les châtimens célestes, la tempête soufflait ses flots, l'Océan épuisait ses abîmes.

Avec un savant moderne, nous ne blâmerons pas ceux qui s'ébranlent, s'émeuvent à l'aspect de la rencontre de quelques débris du monde antique : honneur à celui qui, le premier, déterminera les caractères distinctifs du nouvel être, fixera son ordre, sa place dans l'immense classification des objets de la nature. Mais pourquoi ne pas transporter aux faits du Christianisme et cette étude attentive et cette bonne foi entière, et, jusqu'à un certain point, les procédés hardis des autres sciences, se soutenant et s'animant l'une l'autre, mettant en commun leurs lumières?

On voit souvent un doux rayon entr'ouvrir la nue

[1] Voy. *Dissertation sur les prophéties*, par le cardinal de la Luzerne.
[2] *Amos*, VII, 15.

orageuse, montrer un instant l'azur du ciel, et *prédire* la fin de l'orage, mais le moyen de laisser dans l'esprit cette satisfaction complète qui résulte d'une question nettement posée, analysée sous toutes les formes, et conduite, de déduction en déduction, à un résultat logique, précis et décidé, quand, en dehors de l'ordre moral et historique, il n'y a pas de système un et compact, une formule de croyances qui donne les mêmes résultats, coïncide avec tous les faits, justifie le passé, explique le présent et *prophétise* l'avenir?

Au moment que la science, cette forme réfléchie de la pensée, appuyée sur un zèle d'observation infatigable, conquiert en quelque sorte et nomme des êtres nouveaux au sein des choses créées, les esprits qui reconnaissent, dans le Christ, son bienfaisant génie, sans relever ses autels, ne plaignent pas moins l'attachement à des vérités qui ne durent après tout que depuis six mille ans, et jettent pêle-mêle, dans la fournaise, les siècles écoulés, la religion et ses interprètes, pour en retirer rayonnante je ne sais quelle doctrine, à laquelle on se prépare à donner un nom sonore, magnifique[1]. S'ils ne contestent pas la suprématie de la religion dans le passé, ils proclament conditionnellement son impuissance dans l'avenir. Mais, ô irrésistible puissance de la logique! ceux-là même qui dépeignaient le Christianisme assez amoindri, assez humilié

[1] Voy. M. de Chateaubriand, *Sur la vanité caractéristique de notre époque. Essai sur la littérature anglaise*, t. II, p. 246.

pour être obligé de se creuser une tombe, se hâtent de proclamer qu'en s'enfonçant dans la persévérance réfléchie de ramener à des proportions humaines, le commencement et le fondateur de l'Évangile, on ne ferait qu'introduire des croyances burlesques dans les ordres, dans les rangs, dans les formes de la société. Tant il est vrai que, « si la religion chrétienne s'éteignait, on arriverait par la liberté à la pétrification « sociale où la Chine est arrivée par l'esclavage[1]. »

Un auteur moderne[2] esquisse-t-il, avec une hésitation de touche, avec une débilité de traits, les grandes figures des génies du catholicisme, et M. Lerminier crie qu'il ne dessine pas assez fièrement « ces véritables « représentans de la tradition, qui ne l'ont déserté sur « aucun point, et que l'esprit du siècle n'a pu faire dé-« river vers la moindre hérésie; qu'il fallait chercher les « causes de cette opiniâtreté qui fait leur gloire; procé-« der à l'examen de ces néo-catholiques, ou plutôt de « ces pseudo-catholiques qui défigurent la foi sous pré-« texte de la sauver; que ce serait une belle mission « pour un homme qui joindrait le talent à l'ortho-« doxie, de prononcer des conclusions sévères sur toutes « ces déviations coupables d'ignorance ou d'hypocri-« sie[3]. » Il est donc impossible, à ceux-là même qui

[1] *Avenir du monde*, par M. de Chateaubriand.

[2] M. M. A. Duquesnel, *Du travail intellectuel en France depuis* 1815 *jusqu'en* 1827.

[3] *Revue des deux Mondes*, 1er juin 1839, p. 661.

n'envisagent le Christianisme que comme une formule et un progrès indirectement providentiel[1]; qui veulent lui faire subir une nouvelle transfiguration, établir de nouveaux systèmes sur les rapports de l'homme avec Dieu, de trouver des principes plus solides que ceux de la science divine, des preuves plus convaincantes que celles qui marchent de front avec les vérités premières dans les mathématiques et dans toutes les sciences[2].

Si, d'un côté, la religion n'a profondément labouré la terre qu'après avoir été débarrassée de tous les débris de l'ancienne civilisation, et après que le sol de l'Europe, enfin assuré contre le retour d'invasions et de débordemens barbares, fut devenu plus ferme et propre à recevoir les fondemens de la société nouvelle que l'Église posait en silence[3], de l'autre côté, il n'eût pas été dans son pouvoir de franchir les limites des dogmes, d'étendre leur évidence de raison, leur évidence de sentiment, leur évidence de faits, à moins de se jouer de toutes les lumières, d'embrouiller toutes les vérités, et de s'enivrer avec la fumée de sa propre poussière. Que deviendrait la science des nombres s'il n'y avait pas des vérités évidentes d'elles-mêmes? Que deviendrait la morale si elle était autre chose que la vérité absolue appliquée aux actions de l'humanité?

1 Voy. *la Réfutation de l'éclectisme*, par Pierre Leroux.
2 Voy. *le Traité des vérités premières*, par le P. Bussier.
3 M. V. Cousin, *Cours de philosophie*, 1829, t. Ier, p. 337.

A mesure que les classes se rapprochent, que les hommes se mêlent tumultueusement, de nouveaux besoins se font sentir, de nouvelles découvertes en sont la conséquence nécessaire; mais les vérités intellectuelles ne varient point comme les phénomènes de la nature ou les volitions de l'homme: tous les rayons qui forment la diversité des sciences partent de leur point central et de leur lumière. Quand Juvénal écrivait que les enfans seuls croyaient à une autre vie, le Christianisme y courait avec une ardeur immense. La conversion des peuples, la patience des martyrs, la perpétuité de l'Église à travers des tempêtes de feu et de sang, le distingue éminemment de ce qui n'a pas de données exactes et complètes. Les richesses des habitans des côtes que Néarque a visités, se composent d'ossemens aquatiques jetés par les flots sur le rivage: des rayons divins forment le diadème de l'Église.

« *Les dogmes et les pratiques qui les rendent nécessaires,* « *indispensables, croissaient chaque jour en nombre et en* « *importance*[1]; » mais où est le dogme ajouté à la révélation du Verbe, à l'enseignement des apôtres. Car enfin les innovations ne peuvent exister par elles-mêmes et en l'air; il leur faut une base sur laquelle elles sachent s'asseoir; il leur faut un lien qui fasse descendre en elles la vie que Dieu a mise dans les choses précédentes et qu'il en retire. Or, sur quel fondement au-

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*, t. II, p. 210.

rait-on pu établir de nouveaux *dogmes*, faire croître des pratiques qui ne se fussent pas liées aux mystères? Eussent-ils donné tant de poids, une si grande force persuasivè à la morale, élevé le niveau de notre esprit à la hauteur de la science, s'ils n'avaient pas été enseignés par le Christ? Répéter sous une forme plus pure les vérités acquises, produire des conceptions, des vues nouvelles que renfermait la prédication de l'Évangile, juger à fond et rendre l'abstraction familière, aborder, sans se laisser refroidir l'âme, les questions les plus hautes et les plus sérieuses, élargit la compréhension de la vérité qu'on présuppose, la fait toucher, mais ne la crée point. Il fallait bien que les *dogmes*, que l'on revêtit de leur sublimes perspectives, existassent dès l'origine, puisqu'on les trouve isolément dans les écritures et la tradition des premiers siècles, c'est-à-dire dans cette chaîne continue qui lie toutes les époques accomplies entre elles et la nôtre. Or, l'avenir se déduit de la lumière de la tradition d'où les conséquences se fortifient et s'éclairent. L'explication des vérités que de fausses théories défigurent, est comme l'éclair qui perce les nuages. Comme il faut de l'absolu pour que la science soit vraie, il faut, pour me servir de l'expression d'un profond penseur moderne, de l'observation pour qu'elle soit à la portée de l'homme.

CHAPITRE IV.

CONSTITUTION DE LA PHILOSOPHIE, SON ÉTENDUE, SES LIMITES ET SES RAPPORTS AVEC LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Les sciences s'enchaînent comme par des liens de parenté : chacune, sortant, pour ainsi dire, de sa propre source, quoiqu'elle soit l'épanouissement d'une unité centrale, occupe une large place dans un cercle de lumière. Rameaux d'une même tige, elles laissent dans les annales du monde une place brillante. Il n'y a qu'une vérité : quand elle s'applique à l'étude des dogmes, qu'elle les amène à une évidence irrésistible, qu'elle les suit dans leur développement, et fait ressortir leur magnifique ensemble, elle s'appelle *vérité théologique*. Elle prend le nom de *vérité mathématique* quand elle s'applique au nombre et à la grandeur : celui de *vérité morale* lui est attribuée, quand elle s'applique aux actes de la vie. La géologie, par l'immensité des objets dont elle s'occupe, prend son rang à côté de l'astronomie; et, l'histoire de la structure de notre planète, dès qu'elle sera bien comprise, conduira l'humanité aux mêmes résultats moraux qu'elle a déjà obtenus de l'étude des mécanismes célestes.

Mais les feux allumés sur l'azur de l'intelligence sont essentiellement distincts les uns des autres, comme

l'innombrable phalange des astres, dont chacun, selon toute probabilité, est un soleil à part, le centre d'un système des planètes. Les différens élémens de la raison constituent la spécialité de cette science, qui part d'une base psychologique, de l'homme, du sujet qui connaît, de l'étude de la faculté de percevoir, qui pose une personnalité douée d'une énergie capable de suffire à l'explication de toutes ses opérations, de ses idées, et s'appelle *science philosophique*. Nul doute que les imperfections du langage, considéré comme instrument de la pensée et comme moyen de communication; que les méprises dans lesquelles on tombe tant sur le véritable objet de la philosophie, que sur les méthodes à adopter dans les classemens de l'ordre moral et dans l'élaboration de ses règles; qu'une certaine disposition à s'attacher aux principes généraux, sans se soumettre à l'étude préalable des faits particuliers, ne retardent les progrès des études sérieuses, ne les empêchent de s'épanouir avec force, de se développer avec éclat. Ce qui fonde leur certitude, c'est la nature même de l'esprit humain et de ses instrumens, tout aussi invariables et régulières que celles qui tracent aux planètes leur route dans l'espace. Or, quelle est leur nature, leur portée légitime? Quelles sont les ressources de l'induction?

Elle est franchie cette époque où « les écrivains du « dix-huitième siècle, qui ont traité les livres saints « des Hébreux avec un mépris plein de fureur, jugeaient « l'antiquité d'une manière misérablement superfi-

« cielle[1]; » où Voltaire puisait dans la philosophie d'Épicure ses premières inspirations avant qu'il eût trouvé en Angleterre, dans les disciples et les héritiers de Locke, la philosophie sensualiste sous une forme régulière et scientifique[2]; la distinction entre esprit et matière, la ligne de démarcation qui sépare le domaine de l'intelligence de celui du mouvement, l'observation des faits intellectuels et moraux, non-seulement dans leur manifestation extérieure, mais encore dans leur nature, ont dissipé les ténèbres qui obscurcissaient l'entrée de la science, fait évanouir d'aveugles opinions devant des discussions claires, loyales, franchement posées.

Vainement, s'écrie l'immortel auteur des martyrs, on voudrait contenter l'avidité des esprits, en s'efforçant de les rendre fanatiques d'une vérité matérielle qui les trompe encore, puisqu'elle se change en abstractions dans le raisonnement. Ce faux enthousiasme ne mène pas bien loin la jeunesse; elle se replie pas à pas dans la simplicité du moi, dans la profondeur de l'activité personnelle. Identiques au fond, quoique parcourant une carrière indépendante, la philosophie et la théologie découlent de la même source, se confondent dans leur racine. L'une est un besoin de l'es-

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*, t. II, p. 210.

[2] *Cours de philosophie*, professé en 1829, par M. V. Cousin, t. I[er], p. 445.

prit, un sentiment naturel de l'intelligence, l'autre un besoin de l'âme qu'elle éprouve à tous les instans de la vie. Ces deux flambeaux, sortis de la même lumière, ne se heurtent que dans les mains des hommes. Chaque science a son importance, sa direction, sa marche, son génie. Bienfait pour les âmes où elle se déploie, sous la forme du vrai et de l'ordre, elle dévoile le bien, le fait comprendre et aimer. « Il n'y a « de mauvaises sciences que les fausses sciences, parce « que l'objet qu'elles se proposent n'est pas le vrai, « mais le faux, et jusqu'à un certain point le désordre « et le mal[1]. » Les vraies sciences, au contraire, semblables à cette double sève que la physiologie végétale a découverte dans les arbres, et dont l'une porte la vie à l'extrémité des branches les plus éloignées du tronc, quand l'autre agit sur les racines, s'enrichissent, se fortifient par leurs développemens, se réalisent dans des explications larges, se déroulent dans de merveilleux tableaux.

La philosophie n'est ni une science fondée sur des définitions comme les mathématiques, ni, comme la physique expérimentale, une phénoménologie superficielle, c'est la science de l'esprit intérieur dans sa vivante causalité, « la science de l'homme, comme s'ex- « prime M. Bautain, de ses puissances, de ses facultés, « de ses rapports d'ascendance avec ce qui le domine « ou lui est supérieur, et de ses rapports de descen-

[1] Damiron, *Cours de philosophie*, 3e partie, logique, préface x.

« dance avec ce qui lui est subordonné; en un mot, « la science de l'homme et de ses rapports nécessaires « avec Dieu et la nature. » Il n'y a point de science philosophique, de possibilité même de l'intelligence là où il n'y a point, en dernière analyse, un principe absolu et infini, l'absolu, l'infini lui-même : sans métaphysique transcendante l'esprit humain refoulerait la vie et la pensée dans les membres au lieu de la placer forte et pleine dans la tête. D'un autre côté, la plante de la science théologique ne s'élèverait pas sur un terrain fertile, là où l'homme et la nature fussent ignorés. La science et la croyance ont leur base, leur point d'appui dans la conscience éclairée par la lumière divine.

Elle s'émousse, faiblit devant les abîmes du scepticisme, la logique, comme les vibrations de la voix humaine quand elle pénètre dans un gouffre. Il est impossible de balayer la philosophie à la mode, celle qui est empruntée à tous les systèmes, mais dont le résultat, en définitive, substitue les convenances aux convictions, et de jeter sur la place demeurée vide les fondemens d'une philosophie réelle, sans aperception de la beauté, de la vérité et de la vertu conçues en elles-mêmes[1], comme on n'aura des objets que des notions incomplètes sans être versé dans la science divine. Le prophète n'avait qu'à souffler sur les osse-

[1] Voy. *Monologue ou modèle de la manière dont on peut s'y prendre pour se rendre compte de la foi*, par S. Anselm.

mens pour leur rendre la vie, mais il faut réunir la foi, principe nécessaire d'unité, à la science, élément d'activité réfléchie, pour faire éclater plus haut et rayonner plus loin le foyer des lumières.

Ce qui ébranle la philosophie moderne, c'est qu'elle n'est pas très-loin du nominalisme; qu'elle prétend que la question des substances, et par conséquent celle du principe matériel ou immatériel des phénomènes de la pensée est sans importance, et que ce qui importe uniquement est l'observation des phénomènes[1]. De là cette indécision, cette incertitude, ce doute, ce manque de foi dans les personnes et dans les choses; tout le côté céleste de l'homme étouffé pour ainsi dire; une soif ardente de la jouissance, un égoïsme desséchant dans la poursuite de la fortune; de là ces tristes et lamentables abjurations après des convictions qui paraissaient si profondes, et cet assemblage hétérogène de pensées diverses, comme ce bronze de Corinthe, composé de tous les métaux fondus au feu d'un incendie, retrouvé dans sa cendre et qu'on ne saurait comment nommer. Or, sans unité de croyance, cette première assise de l'édifice intellectuel et moral, l'unité de direction sociale s'écroule; d'innombrables partis se fractionnent; un individualisme dévorant ouvre des abîmes.

Fortifiée, agrandie au point de vue de la réalité et de l'énergie spirituelle, la philosophie, science des

[1] Voy. le *Cours de philosophie*, de M. Cousin, 1829, t. Ier, p. 374.

choses en elles-mêmes, ne peut être expliquée que par ses lois propres. A la fois langue de l'esprit et haute région où l'âme habite à part de son enveloppe, elle ne réfléchit point une lumière empruntée, soit qu'elle dispose, comme en se jouant, les fantômes brillans de la nature extérieure, soit qu'elle noue et dénoue avec effort les fils subtils et serrés d'une trame métaphysique. Son point de vue de la réflexion subjective indiqué par Descartes, mieux déterminé par Leibnitz, brille, aujourd'hui, au centre de la vie spirituelle, dans l'expérience intime de l'activité volontaire. Le libre usage de la raison, de cette faculté innée à l'âme, sur laquelle repose l'exercice de la pensée, élève l'homme à la conscience de lui-même, à la connaissance de sa nature. Par son organisation, la philosophie laisse aux esprits leur liberté, leur indépendance. La recherche du vrai donne naissance à la *logique;* celle du beau à l'*esthétique;* celle du juste à la *morale,* qui se divise en morale religieuse ou *théodicée,* et en morale politique et civile ou *philosophie du droit.* Je veux encore que, dans sa vénération pour le Christianisme, qui a une certitude démonstrative et une évidence morale, que nous ne pouvons renier sans mentir à notre raison et à notre conscience, la philosophie apparaisse avec sa physionomie exclusive; qu'elle détermine le mode de son activité; qu'elle soit le seul architecte de son édifice; qu'elle ne doive subir, accepter le contrôle d'aucune autorité étrangère; que ce

soit à elle de poser les questions, de savoir douter où il faut, affirmer où il faut; que tout gouvernement sans philosophie soit brutal, selon l'expression de M. de Lamartine; que tout gouvernement sans poésie, c'est-à-dire sans âme et sans élévation, soit petit. Mais partout, pour traiter la raison avec dignité, il faut rechercher et constater sa puissance, en mesurer et circonscrire les bornes.

Distinguer les apparences des principes qui les font apparaître et dans lesquelles elles résident, c'est-à-dire distinguer d'un côté les phénomènes, de l'autre leurs causes et leurs substances, saisir, dans leur ensemble, les élémens que la science lui apporte en foule, les contempler, les admirer, les interroger, les exprimer, en tirer le sens moral, social, religieux, en faire jaillir cette haute nature intellectuelle, qui se vivifie par le langage, qui s'éternise par le talent, et qui finit par se convertir en idée marquée au coin du génie qui l'enfante, voilà les priviléges de la raison. Elle aboutit à fixer d'une manière certaine un petit nombre de points principaux qui sont de la plus haute importance pour le bonheur et les espérances de l'humanité. Si elle ne touche aux abîmes, la philosophie n'est pas une philosophie; mais elle s'évanouit quand elle y tombe. A moins d'une perturbation complète dans les habitudes morales, le besoin de croire et le besoin de savoir, de se rendre compte de ses croyances, sont inhérens à l'homme. Plus une étoile s'enfonce dans le

ciel de la foi, plus elle brille et resplendit. La fonction propre et supérieure de la philosophie est donc de déterminer les principes, les conditions et la possibilité de toutes les applications de l'esprit humain [1]. Puisant dans la révélation le mouvement et la vie, la théologie renferme des vérités que, ni la vue directe et immédiate de l'intelligence humaine, ni l'observation et la combinaison de la spéculation, avec la méthode d'expérience, n'eussent pu découvrir. Mais la raison reste une à tous ses degrés : elle recueille les faits qui tombent sous les sens, et ceux qui sont internes, spirituels, psychologiques, car l'homme est à la fois, et toujours, et dans toutes ses manifestations, *sensation — sentiment — connaissance.*

L'ontologie, science de l'être, « c'est-à-dire en réa- « lité des êtres, c'est-à-dire de Dieu, du monde et de « l'homme [2], » est tout aussi réelle que la psychologie, miroir de l'âme, science de notre existence personnelle. Si donc la raison n'invente pas la vérité dont une irrésistible loi lui prescrit la recherche; qu'elle ne peut connaître l'existence d'une chose sans avoir préalablement quelque connaissance de sa nature ou essence, la vérité une fois donnée, la déduction avec son cortége géométrique a de l'essence des êtres, sinon la science de leur nature intime, du moins une concep-

[1] « La religion veut embellir la vie, et la religion la remplir » De Bonald.

[2] *Fragmens philosophiques*, de M. V. Cousin, 1838, p. XIV.

tion extérieure et logique. « C'est pour avoir confondu « le vrai et le réel, le fondement et l'instrument de la « science, que la philosophie, dans ses oscillations per« pétuelles, a incliné tantôt vers des abstractions sans « réalité, tantôt vers des réalités sans vérité absolue[1]. » Mais, jusqu'à quel point l'induction est-elle autorisée à remplir le vide des déterminations abstraites, en transportant au monde invisible, où elles nous introduisent, les caractères de ce monde visible dont il forme le fonds? Si le Christianisme n'avance pas par la raison, sans elle, il recule dans des profondeurs vagues, flottantes.

Filiation de l'intelligence considérée dans son centre, ayant pour point de départ la connaissance immédiate de la cause, la philosophie n'est donc pas une observation indifférente, un résumé des mouvemens de l'esprit, un froid procès-verbal des actes des hommes; elle est la pensée qui se transmet d'une génération à l'autre, se continue à travers toutes les modifications et sous les noms les plus divers, suivant qu'elle agit par telle ou telle faculté plutôt que par une autre, suivant qu'elle développe tel ou tel germe de progrès universel, ou qu'elle accomplit tel ou tel acte de la vie générale de l'humanité. Mais, après l'analyse des rapports qui lient l'univers à l'intelligence par des lois organiques, arrive la religion qui attache la science de

[1] *Cours de philosophie, par M. V. Cousin, sur le fondement des idées absolues du vrai, du beau et du bien*, p. 347.

l'homme à la science de Dieu, la psychologie à l'ontologie, les rayons de nos connaissances au flambeau du ciel.

Le principe d'un système ne peut être un principe logique; la connaissance des principes en général n'est pas du ressort de la dialectique[1]; les jugemens primitifs supposent à tous les phénomènes des êtres qui en sont les principes, des causes et des substances. Il y a même des élémens qui sont la borne infranchissable de l'analyse, dont le fondement de la crédibilité n'est pas dans la série de nos perceptions et de nos axiomes. La doctrine cartésienne, l'un des plus beaux monumens du génie de l'homme, a une grande étendue, mais aussi des limites. Pour avoir franchi ses rivages, pour n'avoir pas abordé la question de la raison sous toutes ses faces, Hume tombe dans le gouffre du scepticisme, y brise l'énergie de son âme. Si, au lieu de s'en tenir au principe de causalité, il eût examiné tous les autres, et les jugemens synthétiques *à priori*, il eût reculé devant le vide de son système, devant ses conséquences rigoureuses. En rejetant la notion de la nécessité impliquée dans le principe de cause, il aurait dû repousser les mathématiques pures et la haute physique, résultats extrêmes qui eussent épouvanté son génie.

Mallebranche méconnaît la nature propre du moi et sa puissance causatrice, et ne peut plus qu'appeler à son secours l'intervention divine pour expliquer des opéra-

[1] « *Notitia principiorum non fit dialectice* » Leibnitz.

tions inexplicables par la seule pensée. Spinoza ne pose pas des bornes à la philosophie de Descartes; il rapporte à une substance étrangère, avec l'étendue, une pensée sans volonté, sans puissance, sans individualité réelle, et il se perd dans le panthéisme où l'âme n'a plus de fonctions, le cœur plus de poésie ni de morale. Leibnitz ne jette que d'admirables vues, sans fonder un système net et précis. Wolf reproduit plutôt les formes que l'esprit de la philosophie leibnitzienne. Dans son vol le plus élevé, la philosophie n'atteint jamais au delà de ce que le raisonnement peut prouver. Mais la raison divine a mis la raison humaine en communication avec la vérité absolue, par la révélation qui la divise en deux points : l'aperception pure et la conception nécessaire [1]. Dans la profondeur des dogmes, essentiellement une propriété, un développement, un mode de l'infini, nous ne savons rien que par Dieu, principe et fin de toutes les sciences, comme pour ne pas s'égarer dans les innombrables routes d'une immense forêt, il est nécessaire de partir d'un poteau placé au centre, à l'aide de nouveaux poteaux, aux routes transversales qui aboutissent aux parties extrêmes. « Plus l'homme saisit

[1] « Loin de trop accorder à la raison, Kant ne lui en accorde pas « assez. Dès l'introduction de la critique de la raison pure, à peine « a-t-il constaté en nous une faculté de connaître capable de produire « les connaissances que nous venons d'énumérer; dès ce premier pas « il se hâte de nous avertir que tout cela se passe dans l'esprit, dans « la raison, dans le sujet, qu'il faut bien se garder d'y voir une réalité « objective » *Philosophie de Kant*, par M. Cousin, *Revue des deux Mondes*, 1er février 1840, p. 401.

« de rapports, plus il traverse d'opinions et de points « de vue pour en savoir le sens et la portée, plus il mul- « tiplie les sensations morales que peuvent lui envoyer « les objets du monde intellectuel, plus il fouille d'idées, « de systèmes, plus il travaille à être vraiment homme, « en se mettant dans des relations légitimes avec la na- « ture des choses[1]. »

Si vous isolez la foi de ses élémens constitutifs, vous tendez au fractionnement, vous brisez un anneau de la chaîne. Pour qu'il soit possible de croire, il faut que la religion ait une base. Il n'y a pas de raisonnement, pas de parole; pas de discours qui renverse ce principe. Ce qu'il y a d'admirable dans l'homme, c'est qu'il conçoive la vérité, la beauté et la vertu, comme par des discours prodigieux d'éloquence, féconds en émotions, hardis et majestueux dans leurs développemens, il remue, ravit, entraîne, provoque des transports unanimes d'admiration de la part même de ses adversaires. Retrancher la raison à l'homme, c'est le mutiler; le placer en dehors de la foi, c'est briser les élans du cœur, les dignités de l'âme. Toute philosophie qui néglige une réalité n'est pas une vraie philosophie, comme les arts qui négligent de s'affubler des vêtemens des temps écoulés sont sans mérite. Le Christianisme, pour nous arriver dans sa plénitude, doit entrer en nous par la voie de l'esprit, du cœur et par l'histoire, cet arsenal de tous les événemens,

[1] *Revue des deux Mondes*, 1er juin 1840, p. 824.

de toutes les manifestations divines et humaines. Sous les flots de cette triple lumière, on explore toutes les perfections de la vérité, on fournit à la conception les faits dont l'assemblage forme le corps, le détail, la vie intérieure, le manteau et les membres de la vérité conçue.

Le domaine de la raison et de la foi est assez vaste, assez profondément sillonné, pour qu'elles puissent y circuler à l'aise, établir entre les dogmes et les inventions humaines de rigoureuses, d'infranchissables barrières. S'adressant à tous les hommes par la vérité absolue, la réveillant dans l'âme par des scènes solennelles et par de grandes apostrophes, la religion manquerait son but si elle se présentait sous une forme que l'intelligence seule pût atteindre; car alors ses enseignemens seraient perdus pour les trois quarts de l'espèce humaine. Mais elle ne parle pas seulement à l'intelligence, elle parle aussi au cœur, aux sens, à l'imagination, à l'homme tout entier. C'est là ce qui rend son utilité incomparablement supérieure à celle de la philosophie, par la multitude des créatures humaines sur lesquelles elle exerce son action; c'est là le levier tout puissant à l'aide duquel, autre Archimède, elle remue le monde moral, le saisit, le gouverne.

Elle serait donc insensée et criminelle, la philosophie, si, rugissant aux portes de la révélation, elle voulait détruire le fond commun des vérités qui sont notre patrimoine. Comment la remplacerait-elle auprès des

masses, je ne dis pas incapables de saisir les vérités transcendantes, d'arriver à la rive des succès de l'intelligence, mais qui ne s'élèvent pas même des faits particuliers à l'expression générale des mêmes faits, qui voient les effets sans en rechercher les causes? Comment la remplacerait-on dans le génie, appelé à influer sur les esprits par des travaux de tête, à les ramener à l'unité religieuse, aux principes d'ordre moral et de justice? Celui-là même qui, d'un œil sûr et d'une main ferme, ôterait les voiles, et, si je puis dire, les costumes des croyances diverses, pour les mettre toutes à nu, pour montrer leurs rapports, leur ressemblance, leur identité, travaillerait-il à fonder, sur le résumé fondamental des croyances présentes, le résumé fondamental des croyances à venir? Constituerait-il une religion? Non; il ne formerait qu'une sorte de squelette que peut monter et démonter la dialectique. Que seraient de nouveaux Pythagore, de nouveaux Platon, de nouveaux Leibnitz, s'il n'y avait pas eu un Jésus? Qui ferait éclore ces chefs-d'œuvre qui élèvent les peuples au grand jour de l'histoire? Proclamez le *moi* individuel comme le centre, le but de toutes les idées et de toutes les actions humaines, et un volcan éclatera sous vos pieds; le regard impassible de Dieu pourra seul envisager de sang-froid les élémens de destruction qu'il renferme.

Le manuel d'Épictète et les lettres de Sénèque remplaceraient-ils l'imitation du Christ et son Évangile?

Reid et son école qui séparent la conscience de la perception des phénomènes extérieurs, et qui prennent les distinctions logiques pour des différences réelles; Hamilton s'imaginant qu'il n'y a à faire entre la perception des objets extérieurs et la conscience de ce qui nous est propre aucune distinction féconde; Kant pour lequel le terme moyen entre les phénomènes et les êtres est une pure loi et forme de l'imagination, et l'être par conséquent une chose fictive; toute cette science de forme et de logique creuse; ces idées qui se meuvent dans le royaume des ombres, et, après avoir apparu un instant, se replongent dans l'abîme qui les a vomies, enfanteraient-elles une religion future? D'un autre côté, le Christianisme ne pourrait renverser de son piédestal la philosophie, qui donne une base solide à la vie de l'homme intelligent, développe, fortifie sa raison, élève ses idées et ses sentimens, conserve cette hiérarchie intellectuelle qui maintient l'ordre et l'harmonie du corps social. « Une théologie profonde « qui connaîtrait son véritable terrain ne serait jamais « hostile à la philosophie, dont à la rigueur elle ne peut « se passer; et en même temps une philosophie qui « connaîtrait bien la nature de la philosophie, son vé« ritable objet, sa portée et ses limites, ne serait jamais « tentée d'imposer ses procédés à la théologie[1]. »

En effet, ce que l'homme a cru sur le témoignage

[1] *Fragmens philosophiques*, par M. V. Cousin, 2e édition, préface, p. LI.

ne peut-il pas s'efforcer de le comprendre, s'élever de la foi à la science, justifier la foi par la raison? « Il le peut et il le doit. La foi qui s'est présentée à nous « comme quelque chose d'antérieur à la science, sup- « pose cependant la science à quelque degré; elle ne « peut être réalisée qu'à cette condition dans l'esprit « de l'homme. La parole de Dieu, si l'homme pouvait « la recevoir sans rien y comprendre, ne serait qu'une « lettre morte; il y aurait une manifestation de la rai- « son divine, il n'y aurait point de raison humaine. « Pour que la raison humaine existe, il faut que l'ac- « tivité s'exerce sur le fond divin qui lui est fourni « par la révélation, qu'il s'assimile, qu'il s'approprie « la vérité infinie qui lui est manifestée sous la forme « finie de la parole. Donc ce travail libre par lequel « l'homme s'efforce de concevoir, autant qu'il est en « lui, tout ce qui est renfermé dans la parole de Dieu, « de féconder ainsi le germe divin déposé en lui par « la foi; ce mouvement, ce progrès de l'esprit humain « qui s'accomplit par la science, est un devoir qui « a sa raison dans les rapports primitifs avec l'intelli- « gence infinie, d'où est née l'intelligence humaine; « c'est un droit dont Dieu écrivit lui-même le titre en « imprimant en nous son image. Car l'image de Dieu, « qui est dans l'homme, n'est pas une empreinte pas- « sive comme celle que reproduit la pierre et le bois; « cette image est vivante, elle est active, elle a la con- « science d'elle-même, elle doit tendre, par un mouve-

« ment libre, à devenir de plus en plus conforme au « type infini d'où elle est sortie. La science, ce noble « effort de l'homme pour expliquer le mot de Dieu et « de l'univers, qui lui a été dit par la révélation; ce « regard humble qui cherche à recueillir toute la lu- « mière qui s'échappe des ténèbres de la foi pour dis- « siper quelques-unes des ombres répandues sur le « monde physique et sur le monde moral; cette inves- « tigation incessante qui, creusant le trésor des vérités « révélées, découvre tous les jours des richesses nou- « velles dans cette mine, dont il est impossible de « trouver le fond, caché dans l'Être infini; la science, « communion mystérieuse de notre intelligence avec « l'intelligence de Dieu, laquelle, sans jamais pouvoir « nous égaler à lui, nous lui devenons de plus en plus « semblables, est donc la réalisation de la loi naturelle « qui ramène à Dieu tous les êtres sortis de Dieu, l'ac- « complissement du précepte par lequel il a été com- « mandé particulièrement à l'homme, né perfectible, « par cela même qu'il est en rapport avec l'être infini- « ment parfait, de réaliser en lui toute la perfection « que comporte la condition de sa nature[1]. »

Que dans les causes naturelles, dans la théorie de la terre, on voie des manifestations de la substance divine, parce qu'on arrive à ces élémens invisibles en partant du visible, ou plutôt de l'axiome qui unit le visible à l'invisible; que la face de la nature soit ex-

[1] *L'université catholique*, décembre 1837, p. 403.

pressive comme la face de l'homme[1]; qu'il y ait un lien entre le monde des phénomènes et le monde des intelligences; que l'infini soit un caractère du temps et de l'espace que nous concevons nécessairement à l'occasion du caractère contingent et fini des corps et de toute succession d'événemens : tout cela est une déduction de l'homme fait, d'une intelligence où la variété la plus riche peut s'allier avec l'unité la plus puissante.

Science de la nature humaine considérée dans les faits qu'elle livre à nos réflexions, la philosophie ne fonde pas des inventions arbitraires, ne reconstruit pas des systèmes avec l'absence des élémens de la raison, comme Amphion, qui remuait les pierres et bâtissait Thèbes aux sons de sa lyre; elle se demande compte de ses procédés, constate le mouvement de la pensée, de la science et de son histoire, depuis Pythagore jusqu'à nos jours. C'est elle, dit Cicéron, en reconnaissant que la philosophie est fille aînée de la religion et qu'elle ne peut rien sans sa mère: c'est elle qui donne à l'homme la règle de ses idées, de sa conduite, de sa science et de ses mœurs. Si, en traversant les siècles, elle a subi tant de vicissitudes diverses, c'est que les Locke, qui avaient amené toutes les connaissances hu-

1 « Ce sont des preuves qui nous font voir si clairement et d'une « manière si convaincante l'existence de ce souverain être par la con- « sidération de notre propre existence et des vérités sensibles de l'uni- « vers, que je ne pense pas qu'un homme sage puisse y résister. » Locke, *Essai sur l'entendement humain*, liv. IV, ch. 10, § 7.

maines à deux sources : la sensation qui fournit les idées des phénomènes extérieurs; la réflexion par laquelle l'âme prend connaissance de ses opérations propres sur les diverses arrivées par les sens; les Condillac, qui avaient réduit à une seule faculté les deux faits signalés par Locke; les Destutt de Tracy, qui appelait la volonté un mode de la sensibilité, maltraitèrent souvent les définitions les plus sublimes. Tant-il est facile de détourner les yeux du phare immobile pour se livrer aveuglément à la mobilité des flots. Aussi fut-ce en lisant avec une espèce de critique les ouvrages des métaphysiciens, qu'un professeur de la capitale fit passer à ses nombreux élèves des réflexions dont il ne put se défendre quand il remarqua leurs obscurités, leurs incertitudes, leurs contradictions, leurs interminables disputes[1].

La philosophie est donc *la lumière des lumières*, dans ce sens que, sans le moi, il n'y a pas de conscience; que chaque science a sa métaphysique; qu'elle est, comme le rayon direct, la première lumière que saisit l'âme, et lui apporte, outre la possibilité de toute connaissance, et en particulier de la connaissance du moi, du non-moi et de leur rapport, une conception nouvelle, celle de la pensée absolue, source et principe de toute pensée. Mais entre la science et la vérité il y a une différence; la vérité est pour tous, la science pour quelques-uns : l'immense majorité des hommes

[1] *Leçons de Laromiguières*, t. II, p. 397.

n'a ni le loisir ni le pouvoir de développer les hautes facultés de l'intelligence. Dès lors une parole divine qui révèle le devoir, une autorité sacrée qui l'annonce, une foi sincère à cette pratique, et une pratique sérieuse de ce qui est cru, sont les conditions nécessaires de leur moralité. Le laboureur qui se livre à des travaux pénibles, l'artisan qui porte le fardeau du jour, la femme qui veille au berceau de l'enfant, quand ils vivent selon la foi qui les anime, ont une philosophie pratique plus efficace que les spéculations des sages et des savans du monde; mais la foi n'est qu'un degré: la science en est le complément. « Gloire donc à notre « philosophie, qui cherche à dissiper les ombres qui « enveloppent notre nature! Ses efforts sont généreux « et louables, mais c'est à nous de faire lever sur elle « l'immortel éclat du Seigneur; à nous de répandre la « splendeur céleste dans cet abîme de l'homme, où la « philosophie se trouve depuis tant de siècles errante, « craintive, éperdue [1]. »

Elle est *l'autorité des autorités*, l'élément dominant, parce que nous n'avons l'idée d'une existence quelconque que par la faculté de concevoir, par le sentiment actuel de l'activité; que toute conception du moi implique nécessairement une conception du non-moi; que toute perception de ce qui est différent de moi implique une connaissance du sujet percevant comme

[1] *L'homme connu par la révélation, etc.*, par M. l'abbé Frère, t. I[er], p. 37.

distinct de l'objet perçu. La *lumière des lumières* est celle qui a avec l'homme, avec toutes ses puissances intellectuelles et sensibles, avec toutes les branches de ses devoirs, la relation la plus intime, la plus indivisible. Or, « existe-t-il un guide qui sache mieux que les « livres divins les moyens et la fin du perfectionnement « qu'il nous faut obtenir, les diverses inclinations de « l'homme, dont ils sont devenus la règle, l'antique « histoire de sa naissance, les traditions de son berceau, « les variations qui altérèrent l'intégrité de son être, et « le sentier de régénération qui lui fut ouvert, pour « marcher encore vers l'innocence et l'union divine, « unique terme de tout vrai progrès, noble but de notre « émulation depuis que nous sommes déchus [1] ? »

Si donc, dans le développement nécessaire de la pensée humaine, nos facultés sont simultanées dans leur exercice, la raison seule ne prend pas l'initiative, n'atteint pas seule et abstractivement le vrai, le juste, le beau en soi : l'imagination est l'avant-courrière de la raison, elle la devance en éclaireur; c'est la colonne demi-obscure et demi-lumineuse qui guide la caravane humaine dans les déserts de l'intelligence. Mais si l'imagination prolonge et vivifie le tableau par la puissance qui lui est propre, le cœur entre aussi en jeu, ajoute à la scène de nouveaux traits et un caractère normal qui en modifient les nuances.

[1] *L'homme connu par la révélation, etc.*, par M. l'abbé Frère, t. Ier, p. 37 et 38.

Ce n'est pas que l'on ne puisse, du sein de la conscience, s'étendre dans l'infini, se convaincre de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme[1]; car si ces deux vérités n'avaient pour fondement que la parole de Dieu et une illumination immédiate, il s'ensuivrait que, quiconque n'aurait pas le bonheur d'être éclairé par la révélation, ne pourrait croire légitimement à leur existence; ce qui condamnerait à l'athéisme et au matérialisme la plus grande partie des hommes avant Jésus-Christ, et, depuis la propagation de l'Évangile, la moitié de l'espèce humaine. Les faits repoussent cette conséquence. Obéissant au noble instinct qui les ap-

[1] « M. Broussais, qui reconnaît un souverain auteur à l'univers, lui « qui a dit : je sens qu'une intelligence a tout ordonné, n'aurait-il « pas dû apercevoir qu'il est aussi difficile de rejeter l'âme du corps « que d'exclure Dieu du monde; que le corps ne peut pas plus se « passer que le monde d'un ordonnateur spirituel qui possède et qui di- « rige ces nobles facultés à l'aide desquelles nous comprenons les lois « des choses et des êtres, nous aimons la justice, nous faisons volon- « tiers le bien, et nous nous élevons jusqu'au sacrifice réfléchi de « nous-mêmes ? M. Broussais a-t-il raison contre le sentiment unamine « du genre humain et contre l'opinion à peu près générale des philo- « sophes, qui place dans le corps un principe spirituel distinct, quoi- « que dépendant de lui sous beaucoup de rapports, pendant leur union « passagère ? Est-il possible d'admettre qu'un instrument matériel « produise seul des effets qui ne le sont pas, que la pensée à laquelle « M. Broussais n'accorde pas plus que personne les attributs de la ma- « tière, puisqu'il convient qu'elle ne peut ni se voir, ni se toucher, ni « se décomposer, soit le résultat direct d'un organe qui se voit, se « touche, se décompose ? Avec quelle apparence ce qui est un peut-il « être confondu avec ce qui est complexe, ce qui est spontané et actif « avec ce qui est passif et dépendant, ce qui peut être partout à la « fois, dans l'espace et dans le temps, sans être soumis aux conditions « de l'étendue et de la durée, avec ce qui ne saurait se trouver qu'en « un seul lieu, dans un seul moment ? Pourquoi ne pas reconnaître

pelle loin de ce globe, où nous enchaîne une destinée passagère, nos facultés, lorsqu'ils parcourent cette admirable voûte où tant d'astres étincellent, ne peuvent ne pas concevoir une cause supérieure, absolue, infinie, cause première et dernière de toutes les autres. « Cette terre, ce soleil, ces astres ne se sont pas faits « eux-mêmes, et s'ils n'ont pas en eux le principe de « leur existence, il répugne qu'ils existent de toute « éternité. Ils ont donc un auteur que nos sens n'a« perçoivent point, mais que notre pensée réclame « comme la cause raisonnable des faits qu'elle admire[1]. »

Il n'est pas nécessaire que Dieu se manifeste luimême pour nous faire connaître ses ouvrages, quand il nous manifeste ses ouvrages. Les phénomènes des-

« que des phénomènes spirituels sont les actes d'un principe de même « nature qu'eux, et que, accomplis, il est vrai, à l'aide des sens et du « cerveau, ils ne peuvent être perçus, voulus, jugés, conservés que « dans un centre indivisible et dès lors immatériel? Comment ne pas « convenir que ce principe, auquel on donne le nom de *moi*, si on le « considère sous le rapport de sa personnalité; celui de la conscience, « si on le considère sous le rapport de son action réfléchie; celui d'âme, « si on le considère sous le rapport de son existence abstraite, con« serve seul l'identité de l'être humain à travers les phases de la vie, « les changemens du corps, le renouvellement total des organes in« capables par là même de rester dépositaires d'impressions et d'idées « appelées à survivre à la portion de matière qui les aurait produites? « Enfin, comment contester que l'étude de ce principe, de ses facultés, « de ses lois, de ses actes, forme une science à part, justement ap« pelée psychologie et différente de la physiologie ou science du corps, « pour le compte de laquelle M. Broussais se montre trop exigeant « par une habitude de métier fortifiée de toute la puissance d'un sys« tème » *Étude sur Broussais*, lue le 27 juin 1840, par M. Mignet, à la séance annuelle de l'académie des sciences morales et politiques.

[1] *Psychologie expérimentale*, par M. Bautain, t. I[er], p. 187.

quels on s'élève aux êtres, s'ils ne nous représentent pas ces êtres en ce qui leur est propre et dans leur caractère spécifique, du sentiment de sa faiblesse et de sa dépendance, l'homme, par un raisonnement naturel, s'élève à l'idée de la souveraine indépendance et de la souveraine puissance; du sentiment que produisent en lui la régularité des lois de la nature et la marche calculée des astres, il s'élève à l'idée d'un ordonnateur suprême; du sentiment de ce qu'il fait lui-même, quand il dispose ses actions pour le conduire à un but, il s'élève à l'idée d'une intelligence infinie.

« Le monde proclame, il est vrai, dit-on, son au-« teur et toutes les créatures racontent sa bonté, sa puis-« sance et sa gloire. Mais les cieux n'ont de langue que « pour celui qui a les oreilles ouvertes à leur voix; leur « éclat n'a de signification spirituelle que pour l'œil de « l'intelligence, et c'est la parole seule qui ouvre l'œil et « l'oreille de l'esprit ou le sens de l'âme. L'homme auquel « le nom de Dieu n'aurait jamais été annoncé, ne com-« prendrait rien au langage symbolique de la nature; « la clef de ce grand hiéroglyphe lui manquerait[1]. » Comment l'*homme* qui n'est pas une agrégation de diverses propriétés matérielles, mais une unité spirituelle agissant et rayonnant d'un seul foyer par une pluralité d'organes cérébraux, ne serait-il pas forcé de croire

[1] *Psychologie expérimentale*, par M. Bautain, t. II, p. 158.

qu'il ne résulte point d'une condensation dé qualités matérielles, mais qu'il émane d'un acte créateur qui l'a fait *un*, et qui lui a donné le pouvoir de modifier l'organisation par la volonté, quand il serait impossible à l'*œil de l'intelligence* de s'arrêter aux formes visibles, de languir dans le cercle des choses finies, de ne pas rapporter à l'homme la triple connaissance de lui-même, du monde et de Dieu? Pourrait-il se faire que l'absolu n'apparût pas dans le déterminé, l'universel dans l'individuel, le nécessaire dans le contingent; que nous ne pussions atteindre jusqu'à Dieu, jusqu'à la nature et jusqu'à nous? que les propositions sur la nature de l'âme et de la matière, sur l'essence des êtres et sur leur liaison interne, n'excédassent point les limites des spéculations écossaises?

Il n'y aurait qu'un moyen de ne rien comprendre *au langage symbolique de la nature*, c'est que Dieu, centre et source de la vérité, de la beauté et de la bonté, qui se réunissent intimement et se pénètrent l'un l'autre dans l'unité de leur substance, n'apparût pas dans la *nature* en même temps qu'il se réfléchit dans l'intelligence; qu'il ne se manifestât point par une enveloppe abordable et intelligible, c'est-à-dire que nous vécussions dans un monde d'apparence et sans raison. Mais si la pensée ne peut pas *comprendre* l'être en lui-même, le *quid* de la substance éternelle, en deçà de l'infini sont les formes sous lesquelles il se révèle, les accidens, les modes, leurs rapports, leurs dif-

férences. Or, la raison ne s'arrête pas à ces formes visibles; elle les attache à l'être invisible, dégage le symbole de ses formes naturelles, trouve le beau idéal et s'élève à l'idée absolue. Nous ne pouvons donc ne pas voir dans l'univers la copie d'un modèle réel, se produisant au dehors par les vérités qu'il projette de son sein, qui s'appliquent à la nature, se réfléchissent dans notre esprit. Les effets représentent la cause, les modes, la substance, la multiplicité, l'unité. Ces principes sont innés à la raison, comme les lois métaphysiques à toute créature intelligente, comme les lois physiques à tous les corps. « Ainsi les phénomènes qui composent « le domaine des sciences naturelles, finissent toujours, « quand nous cherchons à les expliquer foncièrement, « par nous conduire à travers les degrés plus ou moins « nombreux jusqu'à l'auteur de la nature, dans lequel « la raison est obligée de supposer la sagesse, la science « et la puissance que manifeste le monde[1]. »

Comment la raison, impersonnelle de sa nature, qui est une réalité, comme l'océan qui nous environne, ne supposerait-elle pas cette éternelle sagesse, quand toute volonté en général suppose la conception de la possibilité d'un objet, comme d'une fin à atteindre, d'un bien à réaliser; que la qualité suppose le sujet, comme la vivacité d'émotion et la chaleur de sentiment sont causées par la grandeur d'un spectacle, par

[1] *Psychologie expérimentale*, par M. Bautain, t. II, p. 186.

la vaste étendue des flots, par les majestueux mouvemens de vagues? Comment l'esprit, éclairé sur les produits de son activité propre, ne s'élèverait-il pas méthodiquement à la conception des rapports les plus généraux, et jusqu'à ces lois mêmes de produits ou effets immédiats d'une cause première, d'une force et d'une puissance suprêmes dont elles révèlent l'existence, quand induire est un procédé rationnel, que nous ne pouvons éprouver et apercevoir une sensation sans la rapporter à une cause?

Si donc cette faculté de connaître, humaine par son rapport au moi, mais distincte en elle-même et indépendante du moi, n'embrassait toutes les choses visibles et invisibles, les esprits, les corps, le temps, forme nécessaire de l'imagination des phénomènes, l'espace, l'infini, l'éternité, la terre et toutes ses merveilles, le ciel et les sphères immenses qui roulent dans l'abîme des airs, et dont la grandeur épuise les calculs du génie, tous ces grands spectacles n'apparaîtraient donc que pour apparaître; nous n'aurions plus la connaissance des vérités nécessaires et universelles, des principes auxquels nous obéissons tous, et auxquels nous ne pouvons ne pas obéir; l'énergie de la pensée se suiciderait pour ainsi dire d'elle-même, ou germerait sur les débris des croyances. Comment alors Copernic aurait-il pu constater le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil? Comment Bossuet aurait-il pu découvrir, de son regard d'aigle, le spectre de l'in-

crédulité à l'entrée du tombeau de l'indifférence? Les sciences proprement dites seraient-elles susceptibles de progrès? Maine de Biran aurait-il pu dégager du sensualisme l'activité de l'existence personnelle, l'élever, sur la ruine de la fausse philosophie où elle avait pris naissance, au rang de premier principe de la vie sociale? Sous l'impulsion de la doctrine de perfectibilité, la pensée sortirait-elle du domaine de l'abstraction pure pour rentrer dans la vie et dans la tradition générale de l'antiquité? Et ce nouveau sens intellectuel, cette philosophie de l'histoire, si jeune encore, et déjà si grande, qui caractérise notre temps entre les divers âges du monde, rencontrerait-elle en nous quelque chose qui pût la reconnaître, l'accueillir, la comprendre?

L'étude de la nature humaine, et l'observation des faits, jointe au raisonnement, à la lucidité d'intuition qui naît de la pureté morale, et à l'induction qui, en rapprochant les semblables, découvre les lois générales, rend raison des choses en les expliquant par leurs principes, s'accorde avec le sentiment que le moi a de lui-même, atteint le vrai dans sa profondeur, en remue les puissances. Puis, lorsqu'aux limites où les efforts humains expirent, dans l'abîme qui sépare le créateur de sa créature, le flambeau de la raison s'éteint devant l'immensité des mystères, on voit poindre au delà l'aurore de Dieu et les secrets de sa puissance. Nos pensées ne sont plus dès lors circonscrites dans une sphère

bornée, étroite; les nuages s'effacent, la lumière dissipe les vapeurs que soulèvent les combats, l'intelligence entière, adéquate, pénètre l'âme, porte en elle plus d'élémens de conviction que les ardeurs de la dialectique la plus vigoureuse. Se rattachant à une pensée unique, le Christianisme fait concevoir toutes les portions de l'édifice à leur harmonie, à la démonstration de la pensée première, « apaise toutes les douleurs de « l'âme, respecte toutes les libertés de l'intelligence, en « la délivrant de l'angoisse du doute; et depuis le pa- « lais jusqu'à la chaumière, dans sa sympathie ingé- « nieuse et variée, il offre à tous les consolations dont « tous ont besoin [1]. »

Ici encore la religion, science qui embrasse toutes les autres, parce qu'elle en est le principe et le couronnement, est plus puissante que la philosophie, qui suppose, en définitive, une science supérieure des premiers principes, mais qui achève ce que la foi a fondé, complète ce qu'elle a commencé. Forte de cette pureté et de cette grandeur intimes que la détermination des lois de l'esprit ne suffit pas à donner, que les incertitudes de la méditation ne parviennent pas à détruire, la foi religieuse ou la conscience philosophique regarde la liberté et le peuple en face, parce que l'un et l'autre la connaissent depuis une longue suite de siècles, apprend à savourer le secret de traverser sans

[1] *De la Religion considérée dans sa source, etc.*, par Benjamin Constant, t. II, p. 486.

naufrage la mer orageuse de la vie, d'aborder le port tranquille où l'on trouve un abri contre les incertitudes de l'esprit et les agitations du cœur; mouillage sûr et fidèle, disait S. Eucher au sénateur Valérien, son ami; où devraient diriger enfin leur fragile nacelle ceux qui, après avoir navigué longtemps sur le terrible océan du siècle, en ont essuyé les fureurs continuelles, les caprices perfides, les cruelles tourmentes.

Eh! qui plus que le prêtre est appelé à faire retentir une voix plus juste et plus haute, à enseigner, à propager cette philosophie divine, lui à qui le maître a dit : « Allez et enseignez toutes les nations; annoncez « que Dieu est lumière et qu'il n'y a point en lui de té- « nèbres? » Ah! si, au caractère sacré dont il est revêtu, à la mission divine qui lui est confiée; si, à l'attachement sincère à la doctrine de l'Église, au respect profond pour son autorité, le prêtre joint l'intelligence profonde des sublimes vérités du Christianisme, l'expérience des voies tortueuses du cœur humain, une psychologie qui se met en présence des faits, les interroge sincèrement, et une connaissance variée des choses naturelles; si, s'appuyant sur l'immutabilité des principes éternels, il comprend le mouvement des temps et le but que Dieu a placé devant la société comme devant la vie individuelle, nul doute que, dans notre époque d'attente et de transition, au milieu de l'agitation des esprits, de l'incertitude des croyances, de la lutte des doctrines humaines, il ne soit appelé, comme

en d'autres temps, à entrer dans des voies larges et lumineuses, à rapprocher du ciel les peuples, à les guider dans la carrière de la science et du salut, et qu'on ne le voie, comme jadis le grand apôtre, simple avec les simples, savant avec les savans, éloquent dans la chaire, affable et indulgent envers tous, pour les gagner à la vérité, à Jésus-Christ, qui en est le principe et le terme.

CHAPITRE V.

RAPIDE EXPOSITION SCIENTIFIQUE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE; APPLICATION DE LA LÉGITIMITÉ DE NOS MOYENS DE LA CONNAÎTRE; REVUE DES OBJECTIONS CONTRE LE GÉNIE DU CATHOLICISME UNI A LA SOCIÉTÉ PRISE DANS TOUS SES DÉTAILS ET SOUS TOUTES SES FORMES.

Pour éclaircir l'idée de religion, de sa raison d'être, de ses conditions d'existence, de sa durée et de « *son* « *inflexibilité dogmatique, convenable à l'ignorance,* » selon l'expression de M. de Potter [1], mais qui a ses formules non moins précises et non moins convaincantes que celles des sciences positives qu'elle rend plus énergiquement à la réalité; pour constater sa source de vie et de puissance, remplir les conditions de son inspiration, l'identifier, l'incorporer avec le principe expansif de la charité mutuelle, de la fraternité sociale organisé et appliqué à la satisfaction des intérêts des masses, il faut la présenter dans tout son jour, dans sa plus large et dans sa plus universelle acception, avec la franchise et l'indépendance que réclament un si magnifique objet; prouver qu'elle l'emporte sur toutes les doctrines humaines étrangères, contemporaines et

[1] De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme et des Églises chrétiennes*, etc.

antérieures, antiques et modernes; développer cette vérité et l'entourer d'une invincible enceinte. Or, les fondemens sur lesquels s'appuie le Christianisme, les monumens du génie qui bordent la route des âges, et qui embellissent les siècles, éclairent le passé, expliquent le présent, et soulèvent un coin du rideau qui cache l'avenir. Mais ce n'est pas tout de contempler les hommes célèbres, de s'enfoncer dans l'admiration qu'ils réveillent, il faut juger et conclure. La foi n'est pas une surface mathématique sans profondeur et n'ayant d'autre dimension que l'étendue; elle n'est pas non plus la réduction de toutes les facultés à ce point de vue unique, et l'afflux de toute leur puissance dans cette unique direction : question d'ensemble, qui a sa puissance, ses titres et son autorité, elle illumine, vivifie les détails, réalise dans les moyens cette unité qui existe dans les principes, la porte au dernier point de perfection qui lui soit donné d'atteindre.

« Je dis, s'écrie Massillon, que c'est la raison elle-« même qui nous conduit à la soumission à la foi; que « plus même nos lumières sont supérieures, plus elles « nous font sentir la nécessité de nous soumettre[1]. » Oui, c'est à la raison que d'innombrables rayons aboutissent; elle dessine, dans toute leur précision énergique, ces idées de conviction qui servent de base à la vertu, aux pensées nobles et élevées, et qui créent des héros, en leur donnant la force d'être martyrs. Comme

[1] *Sermon sur la vérité de la religion.*

un navire, la marche du Christianisme est constante, parce que tous concourent à l'exécution des mêmes mouvemens. Or, ces fondemens, ces bases de la religion chrétienne, qui s'éleva au milieu des tempêtes qui la menaçaient mille fois de l'engloutir, sont: le témoignage intime, le témoignage des idées, le témoignage des sens et le témoignage des hommes, quoique ce qu'il y a de plus excellent dans l'intelligence ne soit pas dans les idées sensibles; que l'élévation et la perfection des esprits ne soient pas en raison des sensations éprouvées et des idées qui en dérivent. Si les phénomènes tombent sous les sens, s'ils sont visibles, tangibles, si nous ne les connaissons qu'à la condition de les avoir vus, sentis, le rapport des phénomènes sensibles, on ne les touche pas, on ne les voit pas, on ne les sent pas, on les conçoit. Mais l'étude des phénomènes ou la pure physique, l'étude de leurs rapports ou l'idéalisme, n'est point la seule borne de la science philosophique.

Les idées sensibles qui se proportionnent à tous les états, à tous les talens, à toutes les conceptions, ne pussent-elles tirer des phénomènes la réalité d'un objet qu'ils représentent ou la réalité d'un sujet qui les éprouve, sont le commencement des idées intellectuelles et des idées morales, d'où viennent à notre être toute sa dignité, à notre raison toute sa puissance. Appliquons ces quatre sources de vie, qui ne sauraient se confondre dans une origine unique, à la foi révélée, sous laquelle

l'intelligence acquiert le développement de sa force : nous verrons en sortir la certitude métaphysique, physique et morale, c'est-à-dire ce qui démontre rigoureusement l'excellence de notre doctrine. Sans entrer dans les replis les plus secrets de ces preuves, la certitude métaphysique repose sur le témoignage intime des idées et sur l'immutabilité essentielle de son objet ; la certitude physique sur le témoignage des sens et la constante régularité des lois de la nature ; la certitude morale sur le témoignage des hommes. A la flamme de ces témoignages des voiles se lèveront ou du moins s'entr'ouvriront ; des ténèbres feront place à la lumière[1].

Il est évident que la réalité des choses n'existe pour nous qu'autant qu'elle nous est manifestée par le sujet qui s'élève à la raison des phénomènes, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de science objective sans une base psychologique, qui analyse l'homme, le décompose, le dissèque si l'on veut, parce qu'on ne peut le connaître autrement ; et, quoique le sujet et l'objet actuels et primitifs nous soient donnés l'un avec l'autre, toujours faut-il admettre que, dans ce rapport, le terme qui connaît doit

[1] « Les trois moyens de connaître que la Providence nous a départis « et qui ressortent de la position même de l'homme sur la terre, sont : « les sens, par lesquels nous observons le monde des phénomènes ; la « raison, qui tire les conséquences de nos observations, juge la parole « et les faits de l'humanité ; le sentiment intime et la conscience qui « éclairent notre intérieur et nous mettent en rapport avec les agens « mystérieux qui parlent à l'âme et inspirent la volonté » *Psychologie expérimentale*, par M. Bautain, discours préliminaire, p. LXXXVIII.

être considéré comme l'élément fondamental du rapport. C'est donc par le sujet qu'il faut commencer, car *nous* ne connaissons rien que dans nous et par nous, c'est-à-dire par la conscience, par le sentiment de nos propriétés essentielles, rigoureusement inséparables. La preuve qui sert d'introduction à toutes les autres, est donc le sens intime, démonstration invincible du sentiment de l'opération de l'âme.

Ce sens intime, cette émotion profonde et pure, si elle n'est pas une faculté, est du moins un résultat de l'entendement, qui a la perception de ce qu'il éprouve, quoiqu'il ne se change pas toujours en perception. La *puissance* des idées, c'est-à-dire les rapports de distinction, qui sont un jugement d'une espèce particulière, un jugement à part; l'essence des choses, qui nous *dévoilent* la vérité des principes et de leurs conséquences, lesquelles principes sont la base de toutes les démonstrations possibles, consistent dans l'homogénéité de ses parties, dans ses inductions et déductions *fécondes* [1]. En descendant du principe de l'unité, on retrouve toujours ce principe dans un mouvement facile et continu. Or, cet ordre qui se manifeste dans *le développement* des preuves du Christianisme, apparaît dans l'énergie croissante de ses rapports avec toutes les sciences. La certitude physique se produit

[1] Voy. *Considérations sur la sensibilité mise à sa place et présentée comme essentiellement distincte du principe intellectuel*, par M. Paffe, professeur de philosophie.

par le ministère des sens par lesquels la nature extérieure s'introduit et se réfléchit dans la conscience[1], ouvre un immense théâtre, creuse, élargit la base de la certitude, marche de front avec la certitude métaphysique[2], qui brille avec tant d'éclat sur le théâtre du monde moral.

A parler rigoureusement, les illusions ne viennent jamais des sens; ils vivent, mais ne pensent pas, et par conséquent ne se trompent pas. La foi à l'extériorité et à la diversité des objets des perceptions est donc infaillible; elle rend régulière et permanente les moyens de communication entre le créateur et sa créature, les voit s'enflammer de nouveaux feux[3]. Adhésion ferme et inébranlable de l'esprit à une vérité de fait, la certitude historique, élevée à son plus haut degré de force, fait revivre les siècles évanouis, sert d'étoile qui nous guide dans leurs abîmes[4]. Cette mé-

[1] «Ce qui constitue la véracité de nos sens, ce sont les actes que «nous produisons d'après leur indication; tant que nous rencontrons «un rapport exact entre leurs perceptions, et ce que nous trouvons «dans le monde environnant, que nous fait de ne pouvoir pénétrer «au delà de la valeur relative des objets!... L'esprit qui est en nous, «est appelé à une fonction terrestre, et il est pourvu de toute l'ins«trumentation nécessaire à l'accomplissement de ce but» *Introduction à la science de l'histoire*, par M. Buchez.

[2] Voy. S. Augustin, *Cité de Dieu*, L. v. XIX, traduit par Huet, *Faiblesse de l'entendement humain*, p. 240.

[3] Voy. *les Recherches de l'entendement humain par Reid*, traduct. de M. Jouffroy.

[4] «Je sens qu'il y a des faits qui ne me sont connus que par le témoi«gnage des hommes, dont il m'est aussi peu possible de douter que «des vérités les plus évidentes, comme celles de la géométrie» Daguesseau, *Médit.*, t. II, p. 144.

thode, qui conduit par un chemin facile et court, est plus rationnelle que cette sublime effronterie de génie, qui, sous prétexte de verser sur le monde la seule étincelle qui allume l'intelligence et l'amour, force la raison à se traîner à travers des sentiers longs, raboteux, pénibles.

Si l'homme n'avait pas dans les sens un moyen d'arriver à la certitude; s'il ne faisait une étude de la pensée, de la conscience, il n'aurait ni idée de l'univers, ni de l'auteur de l'univers, ni de lui-même, ni des rapports qui naissent de ces idées, il n'arriverait à la connaissance légitime d'aucune existence, les pas de l'ombre le poursuivraient partout, la nuit arriverait avec tous ses nuages. Or, que deviendrait alors la croyance à la réalité extérieure, qui a besoin d'ordre et d'avenir? Elle serait prête à s'évanouir dans une nuit éternelle, ou à s'échapper comme une douce mélancolie des cordes tremblantes d'une lyre. Quiconque, s'écrie M. Cousin, ne croit pas à la véracité de ses facultés et à la légitimité des résultats que leur emploi régulier nous donne, n'a le droit de croire à quoi que ce soit [1]. C'est ainsi que la résurrection du Christ prédite, annoncée, décrite à l'avance, gravée dans d'éternels monumens, liée à d'autres faits incontestables, portée d'âge en âge et transmise jusqu'à nous par une foule d'histoires irréfragables, par une tradition toujours subsistante et toujours d'accord avec ces histoires,

[1] *Cours de* 1829, p. 116.

porte, dant tout esprit judicieux, la lumière la plus vive, la conviction la plus profonde. Les sens ne montrassent-ils que la plus petite partie de l'univers, ce qu'on voit, on le voit; mais l'âme est la seconde condition de l'intelligence. Elle est interposée entre le sentiment et la connaissance : si ce sentiment intime ne peut pas toujours être exactement défini, le vent qui gémit à travers des ruines ou sur des tombeaux; la rêverie, ce frémissement intérieur de l'âme, où viennent se rassembler et se perdre dans une confusion mystérieuse toutes les jouissances des sens et de la pensée, échappent aussi à l'analyse.

« Le sentiment, s'il était seul, aurait beau se réfléter, « se multiplier, cesser, recommencer, et remplir ainsi « la vie la plus longue; il ne laisserait après lui aucune « trace de lumière. Le passé serait perdu; l'avenir ne « pourrait être soupçonné; et l'absence de toute mé« moire, de toute prévoyance, concentrerait la durée des « siècles dans une existence toujours momentanée, tou« jours indivisible[1]. Il ne suffit donc pas que le sentiment récèle les sources de l'intelligence; il faut que la raison le précède, que toutes les facultés de l'âme s'y joignent pour apprécier la vérité et l'*infini des choses futures*, comme il est nécessaire que le soleil mûrisse la moisson que les nuées avaient humectée de leurs ondes. L'intelligence humaine est surtout dans les rapports, dans les liaisons; elle est dans l'ordre, dans

[1] *Leçons de philosophie*, par Laromiguières, t. II, p. 167.

l'harmonie, dans l'enchaînement des principes et des conséquences. Voilà les besoins de l'esprit, sa dignité et ses richesses. Les organisations diffèrent; les unes aspirent à l'idéal par l'esprit, d'autres par le cœur, d'autres par les sens; il ne faut éteindre aucune de ces facultés, mais réunir aux sensations les sentimens de rapport, le témoignage des sens aux preuves métaphysiques, et arriver à l'équilibre de la philosophie et de l'histoire.

« Supposons, dit un philosophe moderne, qu'un certain phénomène ait lieu en ce moment, qu'un changement quelconque, positif, déterminé, concret, se passe sous nos yeux à l'instant où nous parlons, il n'est personne de nous qui à l'instant même ne suppose que ce changement n'est pas arrivé tout seul, c'est-à-dire qu'il a une cause quelconque, mais déterminée elle-même, positive, concrète : voilà ce que nous supposerions tous. Aussitôt qu'un phénomène nous apparaît, nous sommes faits de telle sorte que nous ne pouvons pas ne pas supposer une cause qui le fasse paraître, et à laquelle nous le rapportons. Eh bien ! où est dans les choses extérieures, dans le phénomène visible, le rapport que nous y supposons, le rapport de la cause à l'effet? Il n'est plus permis, depuis Hume, de supposer que le phénomène sensible, dans ce qu'il a de déterminé, de visible et de concret, renferme le rapport de l'effet à la cause; il est prouvé que le phénomène sensible ne donne qu'une

« conjonction fortuite, une connexion accidentelle; une « bille, par exemple, qui est en mouvement à la suite « d'une autre, un mouvement qui a lieu et un autre « qui lui succède dans le temps et dans l'espace. Le « rapport de la cause à l'effet y est pourtant, et le « genre humain l'y met invinciblement. Il y est, mais « ce n'est pas la sensibilité qui le découvre, c'est l'es-« prit; et réciproquement ce qui le constitue, ce n'est « pas le phénomène sensible et concret, c'est précisé-« ment dans l'abstraction du principe que résident son « essence et sa force; et ici encore c'est la vérité abs-« traite qui fonde et légitime la vérité qui se rencontre « dans le concret [1]. » Le témoignage des sens, ou l'ensemble des objets qui tombent sous les sens, ratifié par l'emploi de deux facultés de l'entendement, l'attention et la comparaison, établit donc la certitude du monde physique, lui donne sa lumière, et concourt avec la certitude métaphysique et morale à établir l'évidence de la religion chrétienne [2]. » Le gland devient chêne sous le soleil et la rosée : en fouillant l'homme et l'histoire, on trouve Dieu et son œuvre.

« On estime heureux, s'écrie un professeur de philo-« sophie, ceux qui croient ou voudraient pouvoir croire, « et on ne sait à quoi se prendre! On aimerait à con-

[1] *Cours de philosophie*, professé par M. V. Cousin, 1828; 3e leçon, p. 9 et 10.

[2] Voy. l'abbé Trecalet, *Motifs de crédibilité rapportés dans une courte explication.*

« cilier la dignité de l'intelligence qui réclame des idées, « de la science, avec le cri du cœur qui vient de la foi. « Ceux qui aiment la vérité pour elle-même et qui la « cherchent sincèrement, ceux-là, nous en sommes « sûrs, parce que nous l'avons éprouvé nous-mêmes, « seraient tout prêts à croire s'il pouvaient justifier leur « foi aux yeux de leur esprit et confirmer leur croyance « par la science. Telle est aujourd'hui la noble mission « de la philosophie, qui sera digne de son nom si elle « la remplit; car alors, et seulement alors, elle mènera « vraiment l'homme à l'amour de la sagesse[1]. » Eh bien! si on s'élance vers la vérité d'un impétueux mouvement, ainsi que dans un désert dévoré par les feux du tropique, des voyageurs se précipitent vers la source d'eau vive qui étanchera leur soif brûlante, des preuves solides, semées de toutes parts dans le champ du Christianisme, se développeront par tous les côtés à la fois, et présenteront leur riche parure dans la splendeur d'une vie perpétuellement jeune.

Pete tibi signum à Domino Deo tuo, in profundum abissi, sive in excelsum suprà, disait le prophète Isaïe au roi Achaz: demandez des preuves et des témoignages de la part du ciel; à la métaphysique chrétienne qui réside dans le fond des dogmes et des mystères, et hors de laquelle il n'y a pas de métaphysique; demandez des preuves et des témoignages de la part de

[1] *Psychologie expérimentale*, par M. Bautain, discours préliminaire, p. LXVI.

la terre, dont l'harmonie, l'ordre universel nous sont révélés par le moindre détail des beautés qui brillent à sa surface et dans ses entrailles; liez toutes ces preuves pour en former une masse; il en sortira des gerbes de lumière, comme d'une source féconde s'échappent mille ruisseaux. Or, parmi les formules scientifiques il n'y en a pas une seule qui ne soit appuyée sur une vérification aussi rigoureuse. Le ciel et la terre attestent que le Christianisme est l'ouvrage de Dieu, par les prophéties et les miracles, preuves par lesquelles S. Paul déclare que Dieu a manifesté aux hommes la vérité de sa parole[1], et qui sont d'un tel poids que, selon le même apôtre, si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, notre foi serait vaine, sa verdure se flétrirait. La divinité du Christianisme est poursuivie par les merveilles de son établissement, ses combats, ses triomphes, son invincible durée; l'abîme de son âme est comblée par la sainteté de sa doctrine, la dignité du sentiment qui respire dans tous ses traits, la majesté imprimée sur sa figure. Telles sont dans leur simplicité, mais aussi dans leur grandeur, les preuves qui forment un concert immense, que l'écho répète et porte jusqu'aux cieux. Ou il n'est point de vraie religion, de lien qui unisse les hommes entre eux et avec l'éternel auteur de l'univers, ou bien le Christianisme est la religion qui éclaire l'horizon moral. Ses témoignages, ramassés ensemble, mais distincts l'un de l'autre, se développent l'un par

[1] *Contestante deo signis et portentis, etc.*, hæbr. 2, 11, 4.

l'autre, se tiennent intimement sans se confondre, s'élargissent, s'étendent harmoniquement dans un progrès établi.

D'abord : les prophéties remontent à Dieu : lui seul, il déchire le voile des âges, plonge dans leur gouffre. « C'est moi, dit le Seigneur, qui annonce, dès le com« mencement du monde, ce qui ne doit arriver qu'à la « fin des siècles, et qui prédis les choses longtemps « avant qu'elles se fassent [1]. » Si donc « *le mysticisme « croit avoir des visions ou en procurer aux autres ; lire « sans yeux, entendre sans oreilles, commander aux élé« mens sans connaître leurs lois* [2] ; » les prophéties de l'Écriture, ces récits circonstanciés d'événemens mémorables qui devaient arriver librement dans le cours des âges futurs, et dont la connaissance dût échapper à la pénétration la plus vive, ne sont pas de ces prédictions vagues, comme celles d'Hélénus, de Polydamas, de Loagonus [3], d'Eunome [4], de Cassandre, fille de Priam, d'Œnome, femme de Pâris, d'Amphiloque [5], de Théanée, fille de Protée [6], de Polyphéidès [7], de Théoclymène, de Dééphonius [8] ; ils ne ressemblent pas non plus à ces bassins de cuivre, suspendus aux vieux

1 Isaïe, ch. 46, v. 10.
2 *Cours de philosophie*, professé par M. V. Cousin, 1829, p. 163.
3 *Iliade*, XVI, 604-605.
4 *Idem*, II, 858-862.
5 *Bayle*, art. *Amphiloque*.
6 *Euripide*, Hélène, 141.
7 *Odyss.*, XVI, 251-254.
8 *Hérodote*, IX, 94-95.

chênes, dont le son prophétique aurait annoncé l'avenir[1]; ils diffèrent aussi de ces oracles qui devinrent des ambiguités inévitables, plus terribles que l'obscurité même, dans lesquels l'homme, qui les avait inventés pour se rassurer, ne puisa qu'un nouveau motif de doute et d'épouvante. Les brames qui pénètrent dans les lieux habités par les hôtes redoutables des bords ou des ondes du Bhagarati, et prédisent la mort des princes et les révolutions des empires; toutes ces traditions ridicules qui descendent au rang de la féerie et servent de pâture à la crédulité, que sont-ils vis-à-vis de ces prophéties qui ont fait, depuis la naissance du monde, la religion de tout un peuple; que les pères transmettaient à leurs enfans, comme leur plus précieux héritage; qu'on ne cachait pas aux regards, comme ces vains oracles resserrés dans le Capitole, fabriqués pour soutenir l'orgueil des Romains, et produits par morceaux, pour autoriser une entreprise périlleuse, une guerre injuste? Israël tout entier, les jeunes et les vieillards, les femmes et les enfans, les rois et les sujets étudiaient, dans les livres prophétiques, leurs devoirs, y goûtaient cette immensité de vie qui subjugue et enivre.

Apprenez-nous, disait Jéhovah à ces idoles, que l'idolâtrie s'était forgées, apprenez-nous les choses futures, et nous ne ferons aucune difficulté de reconnaître que vous êtes des dieux. C'est donc une prérogative, un caractère inaliénables de la divinité de pré-

[1] Sallier et de Brosses, *Acad. inscript.*, p. XXXIV.

voir l'avenir, d'y démêler les événemens enveloppés de froides ténèbres. Les nymphes de la fable, qui entourent le vieil Océan, décrivent inutilement un chœur éternel devant lui, pour couvrir des secrets qui ne s'évaderont jamais de ses lèvres entr'ouverts par le sommeil. On dit qu'Égée, père de Thésée, cacha sous le poids d'une roche, au bord de la mer, des souvenirs et des marques à quoi son fils pût un jour reconnaître sa naissance; mais le ciel a inscrit sur ses drapeaux, en traits plus caractéristiques, ces preuves fondamentales sur lesquelles s'appuient le temple du Christianisme.

Voulant indiquer à des signes certains, irrésistibles, le libérateur des hommes, éclairer son arrivée par des lumières toujours croissantes, Dieu suscita des personnages remplis de ses pensées qui répandirent partout le parfum de l'espérance. Il envoya à leurs nuits solitaires l'esprit de vision, et leur ordonna de dire ce qu'ils ont vu et entendu. Or, parmi ces prophéties, il en est qui intéressent non-seulement toutes les nations de la terre, comme la succession des empires, la conversion des peuples, mais aussi des faits spéciaux, particuliers. Ainsi la prise de Babylone, par Cyrus, est annoncée avec les plus légères circonstances. Isaïe et Jérémie ont tout vu, jusqu'au moyen qu'emploierait le vainqueur pour se rendre maître de cette ville opulente. Cyrus lui-même, que le prophète avait appelé par son nom, deux cents ans avant qu'il ne fût né, reconnaît le ma-

nifeste accomplissement de la parole divine, et ravi, selon l'expression de Bossuet, des oracles qui avaient prédit sa victoire, il avoue qu'il doit son empire au Dieu que les Juifs servaient. Les conquêtes d'Alexandre, celle des rois d'Égypte et de Syrie, l'élévation et la ruine des royaumes avant qu'ils ne fussent fondés, la résurrection et le déchirement des peuples, rien n'échappe à l'œil pénétrant des prophètes. Mais pourquoi retracer l'enchaînement des prédictions de l'Écriture? Deux simples paroles du Christ se réalisent et s'exécutent en ce moment même : elles sont chaudes de conviction, palpitantes d'intérêt. Jésus-Christ a dit de Jérusalem : « Ses murs seront renversés, et il n'en restera « pas pierre sur pierre, » et Jérusalem a été détruite, « son temple s'est abîmé dans le silence de la mort. Il a dit à Pierre : « Tu es pierre, et sur cette pierre je bâti- « rai mon Église, » et le plus beau temple de l'univers est à Rome portant le nom de Pierre.

Or, l'accomplissement d'une seule prophétie, qui touche si essentiellement à la base fondamentale du Christianisme, s'échappe en rayons de sa divinité. Et, l'authenticité des prophéties qui se succèdent impétueuses dans une sublime majesté est telle, qu'elle illumine la religion de tous les feux de l'évidence[1]. « Le *mysticisme*, dit-on, *croit avoir des visions ou en*

[1] « Nous avons sous les yeux la preuve journalière du fidèle accom- « plissement des prédictions que les prophètes ont faites » Lactance, *Instit. divin.*, liv. 1, p. 17.

« *procurer aux autres;* » mais le *mysticisme*, qui finit par se perdre dans un océan divin dont auparavant il était séparé comme des gouttes, soulève-t-il le plus petit coin du rideau qui recouvre les événemens futurs? Voit-on dans ses abîmes flotter des *visions* comme celle qui réveilla Jacob au milieu de la nuit, et qui fit hérisser le poil de sa chair? Eût-il été de son ressort de prévoir plus de mille ans qu'une vierge concevra et mettra au monde un fils; que ce fils naîtra à Bethléem, précisément lorsque le sceptre sortira des mains de Juda pour passer dans celles d'un étranger; qu'après un temps déterminé, il sera méconnu, repoussé, mis à mort; qu'il ressuscitera le troisième jour; qu'il sera le médiateur d'une nouvelle alliance entre Dieu et les hommes; qu'il étendra son empire sur toute la terre; qu'il appellera un nombre infini de nations qui viendront se reposer à l'ombre de ses ailes [1]; que les rois l'adoreront; que le peuple déicide ne sera plus son peuple; qu'il sera sans roi, sans autels, sans patrie; qu'il ne vivra, ne respirera que sous ses propres ruines, comme ces colonnes brisées par la foudre que le voyageur étonné rencontre dans les déserts, et qui sont les témoins muets des temps qui ne sont plus? Aurait-il pu déchirer ce rideau dont toute la puissance réunie des hommes et des anges n'en eût pu soulever un pli?

« *Le mysticisme croit lire sans yeux, entendre sans* « *oreilles, commander aux élémens sans connaître leurs*

[1] Voy. *les Dissertations sur les prophéties dans la Bible de Vence.*

« *lois;* » mais les nuances imperceptibles qui existent parfois dans les morcellemens infinis d'une doctrine, et qui rendent par trop faciles les accusations de défection, n'ont pas lieu entre les aveugles mouvemens du sentiment et la définition de *prophétie* franchement posée. Des abîmes les séparent. Devant la science prophétique, le *mysticisme*, qui porte le trouble dans l'organisation humaine, et qui est l'écueil des âmes tendres, passionnées, s'efface; on ne voit plus dès lors que de hautes capacités, des intelligences supérieures abaissées à la triste condition d'une imagination malade. Le fruit de la *prophétie* ne se présente pas en fleurs sur l'arbre que le *mysticisme* arrose de ses sueurs: on n'y aperçoit pas même ces premiers boutons que Bernardin de Saint-Pierre appelle des gouttes de verdure. La *prophétie* se retire tout entière dans la force de Dieu, s'abîme dans sa puissance. Cherchant partout des issues, le *mysticisme* sentimental, qui bout dans les veines de l'exaltation, ne verse que des rêveries qui s'écoulent en combinaisons fantastiques, ne laisse échapper que des sons qui se dissolvent dans le souffle de la nuit, ou des mots inarticulés comme le bouillonnement des fleuves. Aussi un ennemi du Christianisme, frappé de l'ensemble des *prophéties* de l'Écriture, déclara-t-il solennellement « qu'un avantage qu'a la religion chrétienne, et dont « aucune autre ne saurait se vanter, c'est d'avoir été « annoncé, un grand nombre de siècles avant qu'on la « vît éclore, dans une religion qui conserve encore ces

« témoignages, quoiqu'elle soit devenue sa plus cruelle « ennemie[1]. »

Les miracles, dont l'induction repose sur la puissance divine et la stabilité des lois de la nature[2], répétés dans les villes, dans les campagnes, dans le temple, dans les places publiques, font éclater, à leur tour, dans leur imposante voix, le mouvement de la divinité. Au milieu de la simultanéité d'actions des deux essences contraires, l'unité et la variété, selon l'expression si nette et si éminemment philosophique de Leibnitz, ils dégagent la pensée céleste de toute forme extérieure de la nature, de son dualisme incompréhensible. Or, par quels procédés, à quelles conditions obtient-on une loi dans l'ordre physique? Lorsqu'un phénomène se présente avec tel caractère, dans telle circonstance, et que, la circonstance changeant, le caractère du phénomène change aussi, il suit que le caractère du phénomène n'est point sa loi; car ce phénomène n'est plus. Mais si ce même phénomène se présente avec le même caractère dans une suite de cas nombreux et divers, et même dans tous les cas qui tombent sous l'observation, il suit que ce caractère ne

1 Maupertuis, *Essai de philosophie et de morale*, ch. VII.

2 « Les phénomènes de la nature, soumis à des lois constantes, sont « renfermés dans un cercle de révolutions toujours les mêmes. Tout « renaît, tout périt; et dans ses générations successives, par lesquelles « les végétaux et les animaux se reproduisent, le temps ne fait que « ramener à chaque instant l'image de ce qu'il a fait disparaître » Turgot.

tient pas à telle ou telle circonstance, mais à l'existence même du phénomène. Tel est le procédé qui donne au physicien et au naturaliste ce qu'on appelle une loi: or, quand la loi a été ainsi obtenue par l'observation, c'est-à-dire par la comparaison d'un grand nombre de cas particuliers, l'esprit en possession de cette loi la transporte du passé dans l'avenir, et prédit que dans toutes les circonstances analogues, qui pourraient surgir, le même phénomène se reproduira avec le même caractère. Cette prédiction, c'est l'induction : l'induction a pour condition nécessaire une supposition, savoir la constance de la nature. Otez cette supposition, admettez que la nature ne se ressemble pas à elle-même, la veille ne garantit plus le lendemain, l'avenir échappe à la prévoyance et n'est qu'un accident arbitraire: toute induction est impossible, l'absolutisme des convictions est brisée. La supposition de la constance de l'identité de la nature, quoiqu'elle roule, selon Buffon, dans un mouvement continuel de variations successives, d'altérations sensibles, est la condition nécessaire de l'induction; mais cette condition remplie, l'induction, appuyée sur une observation suffisante, forme autour d'elle un pavillon de lumière[1].

Les miracles, qui agissent sur la terre de l'actualité et qui illuminent toute la voûte du Christianisme, inclinent et penchent vers le peuple, que les faits saisis-

[1] Voy. *le Cours de philosophie*, par M. V. Cousin, t. II, p. 4.

sent toujours beaucoup plus que tous les raisonnemens. Or, ces miracles, qui resplendissent au loin de l'éclat de tous les flambeaux, Jésus-Christ les opère sans préparation, sans agent naturel, sans aucun appareil de machines, à chaque instant, et selon les objets qu'on lui présente. Je le veux; et, à cet ordre divin, sourds et muets, aveugles et malades présens et éloignés, fleurissent de nouveau. Lazare, sortez de la tombe, et un cadavre qui exhalait l'odeur de la putréfaction, secoue la poussière du sépulcre. Ce ne furent pas de ces merveilles équivoques et momentanées qui laissent douter si l'œil du spectateur n'a pas été trompé par des illusions, ébloui par des prestiges. Ni les ressources de la nature, ni l'industrie humaine ne peuvent atteindre à ces guérisons subites et durables, à ces résurrections qui tiennent autant de la bonté de Dieu que de sa puissance.

A l'évidence, à l'éclat des œuvres se joint la publicité des lieux et des personnes. Les faits de l'Évangile ne ressemblent pas à la vie fabuleuse d'Apolonius de Thyane, dont Eusèbe et Huet ont prouvé, avec la dernière évidence, que son histoire, traînant de longs voiles, s'affaissait et croulait de toutes parts sous l'irrésistible pression des faits. Ils diffèrent aussi prodigieusement de ces mille et un contes bleus mentionnés dans Hérodote, Denys d'Halicarnasse, Pausanias, Tite-Live, Valère Maxime, Suétone, Tacite, Quinte-Curse, et qui expirent sous le feu de la critique. C'est dans

les villes de la Palestine, à Jérusalem, à l'époque de ces fêtes solennelles qui rassemblent tout un peuple, que Jésus-Christ fait éclater sa mission divine. On désigne le nom, la demeure, la profession de ceux qui en ressentirent les effets. Les apôtres qui rapportent ces miracles provoquent à des milliers de témoins qui les virent et vivaient encore; ils nous disent, avec une simplicité ravissante, j'allais presque dire avec naïveté, ce qu'ils ouïrent et touchèrent. Leur bonne foi, leur conviction ardente fut mise à la plus forte des épeuves; ils endurèrent le supplice du martyre, et scellèrent de leur sang la vérité de la doctrine qu'ils nous transmirent. Aussi faut-il avoir un front d'airain, dit Bayle, pour nier les miracles; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux du Christ, selon l'expression de Jean-Jacques.

Il implique que l'effet ne réfléchisse la cause. Or, niez ou énervez les miracles, et des vapeurs se rouleront en vagues énormes sur l'histoire, s'allongeront sur tous les objets. Que produire donc contre les prodiges qui éclatèrent sur le berceau du Christianisme, et qui sont autant de flambeaux allumés par la main de Dieu pour éclairer ses richesses? Leur opposer, avec les owenites, les machines à vapeur, les chemins de fer, les imprimeries, et ces grands animaux de cuivre et d'airain dont les bras gigantesques tissent les étoffes et réduisent le blé en farine? Mais on les explique par la seule force de l'intelligence humaine combinant les

élémens de la nature. Contestera-t-on aux miracles la vérité, leur assimilera-t-on les prestiges qui, chez les païens, faisaient de la fraude une nécessité, et qui s'évanouissent à la lumière? Mais les plus opiniâtres ennemis du nom chrétien, ceux qui s'étaient embarqués sur le navire d'une opposition si courageuse, si hardie, les juifs des premiers siècles[1], Celse[2], Porphyre[3], Julien[4], Hierocles[5], ne repoussèrent jamais la vérité des faits évangéliques, ne purent, dans une noble franchise, leur comparer les obligations corruptrices du culte des idoles. Aujourd'hui, s'ils ne nient pas les miracles, des esprits croient mieux mettre le Christianisme d'accord avec les besoins du temps, en cherchant à les dissoudre secrètement, à les briser sans éclat.

« *Les miracles*, disent-ils, *soit qu'ils aient été des choses*
« *surnaturelles ou seulement des phénomènes naturels, dont*
« *la cause était inconnue aux hommes ignorans qui les*
« *contemplaient, les miracles ont été des preuves valables*

[1] « Cet homme fait plusieurs miracles : si nous le laissons faire, tous « croiront en lui » Jean, XI. « Ils ordonnèrent à Pierre et à Jean de « sortir de la salle du conseil, et ils délibérèrent entre eux, disant : « que ferons-nous à ces hommes? Le miracle qu'ils ont opéré est connu « de tous les habitans de Jérusalem : le fait est manifeste, et nous ne « pouvons le nier » Act., IV.

[2] Celse, dans *Origène*.

[3] Voy. S. Grégoire de Nazianze, S. Jérôme, S. Augustin.

[4] La Bletterie, *Vie de Julien*, *Ammien Marcellin;* Eusèbe, *Prépar. évang.;* Hardner, *Crédibilité de l'Évangile*.

[5] Voy. *le Traité de la vraie religion*, par Grotius; *Mélanges littéraires, politiques et philosophiques*, par M. de Bonald, t. I[er], p. 1 et suiv.

« *et nécessaires dans le temps où ils ont eu lieu. L'espèce « humaine était trop peu éclairée pour être convaincue « par des argumens; il lui fallait des preuves plus frap- « pantes et plus courtes. Il nous en faut aujourd'hui d'un « autre genre. C'est par la logique, la morale, le sen- « timent du beau et de l'honnête qu'on peut nous con- « vaincre. Les miracles ne doivent pas être contestés, mais « écartés*[1]. »

Mais si vous *écartez* ces faits accablans, qui appuient la vérité chrétienne sur une base indestructible, quel trait de lumière remplacera des preuves frappantes, décisives? Quel drapeau arboreront la *logique, le sentiment du beau et de l'honnête* à la place de celui qui a guidé les peuples dans la route d'une conviction profonde? Sans l'évidence des *miracles*, l'esprit humain, autre sisyphe, ne serait pas rejeté des hauteurs aux laborieux débuts d'une nouvelle carrière; il ne les remonterait plus même par une longue et pénible pente. Le *sentiment du beau et de l'honnête*, s'ils ont leur plaisir distinct de celui de la raison, combien la raison n'affirme-t-elle pas l'existence de la vérité dans les *miracles*, qui réfléchissent la lumière de leur certitude sur le front de tous les siècles à venir, de même que le soleil dilate ses rayons sur l'immensité des ondes, et fait reluire au firmament l'image de sa présence dans l'immensité de ses flots! *La cause des miracles était inconnue*

[1] *De la religion considérée dans sa source, etc.*, par Benjamin Constant, t. Ier, p. 282.

aux hommes ignorans qui les contemplaient ; mais des preuves de fait ne supposent ni de sublimes méditations, ni une pénétration d'esprit extraordinaire. Elles sont fondées sur des principes clairs, simples, mais qui répandent des clartés aussi sublimes que celles qu'on trouve dans les profondeurs de l'intelligence. Or, la certitude des *miracles*, qui arracha des mouvemens d'admiration et d'enthousiasme dans les premiers siècles, ne se trouveraient-ils plus couverts de la palme du triomphe dans le nôtre? Si la logique ne part point d'un fait invincible, arrivera-t-elle à combler l'abîme du doute et de l'incertitude?

L'espèce humaine est plus éclairée qu'autrefois, c'est-à-dire que chaque siècle enchérit sur celui qui l'a précédé; qu'il accroît l'élan de ses aspirations chaudes; qu'il y a dans les esprits le même progrès que dans les corps; que le temps et les révolutions élargissent les notions générales; « qu'au physique la société, avec les « découvertes modernes, n'est plus la société sans ces « découvertes; qu'au moral cette société, avec les idées « agrandies telles qu'elles le sont de nos jours, n'est plus « la société sans ces idées; que le Nil à sa source n'est pas « le Nil à son embouchure [1]; » mais quel *genre de preuves* seraient plus *frappantes* que les *miracles* coulant à pleins bords pour fertiliser le sol de l'Église? Sur quoi s'appuyerait-on si l'on ne voyait dans ces témoignages qu'un vestiaire immense, qui ne fût propre qu'à couvrir un

[1] *OEuvres complètes de M. de Chateaubriand*, t. IV, p. 35.

cadavre enfermé en de précieuses bandelettes, ou à orner quelques chambres sépulcrales? Ce qui fut vrai, il y a dix-huit siècles, n'aurait-il plus que le tombeau pour demeure? La vérité pourrait-elle vieillir, s'user comme le vêtement des hommes? Où en serions-nous si elle perdait son auguste caractère, qu'elle sacrifiât le passé historique à la vie contemporaine, la gloire des générations écoulées à une manie de sentir les événemens qui ne sont plus? Pourquoi nos pères eussent-ils dès lors vécu? Pourquoi vivre nous-mêmes? Si les *miracles* ne supportaient l'édifice de la religion et n'en rehaussaient le piédestal, combien ses matériaux seraient fragiles? Ils n'auraient pas même la durée des peintures de Cléophas, de Corinthe, qui colorait ses desseins avec de la terre cuite réduite en poudre.

Non pas que la nécessité progressive ne soit la vertu impulsive du monde; que le Christianisme ne doive entrer dans les larges voies de l'âge philosophique, saisir la solidarité des époques; mais il n'y a pas d'époque où il faille *écarter des preuves frappantes et courtes* pour se jeter dans des *argumens* ouverts de tous côtés aux vents de la tempête. Si donc *les miracles furent des preuves valables et nécessaires dans le temps où ils eurent lieu*, leur impression est toujours sensible; la réalité des faits ne peut décroître. Ils se présentent devant la postérité environnés des éloges de la critique, de l'adhésion des siècles. Si l'on avait pu « *les expliquer* « *par la physique, en faire aussi peu de bruit que pos-*

« *sible*[1], » au moment même où un apôtre du Christ eût posé sur le rivage la pierre qui devait servir de barrière aux flots, une vague, naissant sous ses pieds, eût emporté lui et son œuvre.

Pour reconnaître la main de Dieu dans un miracle, il n'est pas nécessaire d'avoir une intelligence parfaite de la nature, en saisir, d'une vue, toutes les propriétés et chaque propriété, tous les phénomènes et chaque phénomène, jusque dans les moindres accidens, savoir ce que tous les êtres sont en eux-mêmes et dans leurs innombrables rapports; embrasser l'immensité des espaces et atteindre jusqu'à l'infiniment petit : cette science n'est pas celle de l'homme. Dieu seul voit les choses telles qu'elles sont, parce qu'il les voit telles qu'il les a faites. « La découverte la plus admirable, la « plus vaste que puisse offrir la science humaine, celle « de la gravitation newtonienne, laisse la cause de la « chute des corps sous la forme d'un mystère tout aussi « impénétrable qu'il l'était avant cette découverte. Tout « l'art des recherches consiste, en philosophie comme « en géométrie, à réduire les choses difficiles et com- « pliquées à quelque chose de plus simple, en pour- « suivant et étendant les analogies de la nature[2]. »

Il serait donc absurde de subordonner la certitude des faits et des faits évidens à tous, à la certitude de la non-connaissance de tous les faits de la nature,

[1] *Revue des deux Mondes*, 15 novembre 1834, M. Henri Heine.

[2] *Philosophie de l'esprit humain*, par M. Dugald-Stewart.

qui probablement ne sera jamais complète, et qui, le fût-elle, ne pourrait rien ajouter à la première. Le pût-elle, l'harmonie de l'univers serait suspendue; une perpétuelle confusion enfanterait des équivoques nuisibles aux progrès des sciences physiques elles-mêmes. Marchant d'un pas mal assuré sur un sol mouvant et fantasmagorique, nous détruirions toute la science de la nature. Qui pourrait, dès lors, analyser ou décomposer les corps organisés dans leurs parties, les soumettre à une suite régulière d'observations comparées? Y aurait-il un dictionnaire des faits de la nature qui définît la valeur nominale et réelle, abstraite et complexe des corps? Sans la vieillesse, l'âge mûr, qui vont avec prudence, qui retiennent les mouvemens impétueux, que ferait la jeunesse avec ses illusions, avec ses admirables élans, avec ses idées nouvelles? Elle pousserait à la roue, elle pousserait avec vigueur, mais elle ne gouvernerait pas le monde. Que produiraient la *logique et les sentimens* sans une règle et un point d'appui? Ils ressembleraient à l'ouragan qui bruit à travers les ruines qu'il a faites. Les miracles ne furent pas « *incontestables* « *par cela seul, que ceux qui les affirmèrent furent pleins* « *d'une inébranlable conviction* [1]; » la conviction des chrétiens fut inébranlable parce que le Christ et les apôtres marchèrent entourés d'incontestables miracles. C'est parce que l'on ne put effacer le soleil de l'évidence

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*, t. Ier, p. 68.

des faits de l'Évangile, que les pères de l'Église « ne « craignirent point de compromettre par la dialectique « une cause qui ne saurait être compromise; que leur « arme offensive fut l'examen, leur égide une persua- « sion intime et profonde[1]; » que la religion chrétienne ne peut être froissée par les investigations humaines.

Pourrait-on éclairer tous les recoins de son âme, démontrer tout ce que son symbole et son code renferment de sage, de bon, de raisonnable, de sublime; ses racines dans la profondeur des siècles et son développement magnifique; à quelle noblesse de sentimens, à quelle dignité de conduite, à quelle sainteté de mœurs elle élève la faiblesse humaine; quelle ordonnance elle met dans les volontés; quelle ardeur, quel dévouement dans ses relations; quelle justice, quelle charité dans ses actes; quel prix elle donne aux sacrifices; de quelles consolations elle rafraîchit les douleurs; quelle immense satisfaction elle ouvre et promet à ses espérances, à ses désirs, si on la renversait de sa base comme une statue foulée aux pieds? C'est dans ses *miracles* que le Christianisme brille dans toute sa simplicité divine, qu'il arrive à l'esprit et au cœur, en passant par les yeux, qu'il se transforme en déductions saisissantes de clarté et d'évidence. Le *sentiment* n'est pas le seul élément interne du vrai: s'il ne découle d'une lumière objective qui éclaire l'esprit, il se gonflera comme des

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*, t. I[er], p. 69.

vagues qui viennent mourir sur le rivage solitaire sans avoir fécondé le sol, ou s'évanouira comme ces fééri- ques palais qu'un soleil d'automne dessine le soir à l'horizon, lorsque le vent de la nuit les fait disparaître sans retour.

A l'accomplissement des prophéties, aux faits de l'Évangile qui semèrent sur leur route les prodiges de la puissance divine, et se relient aux plus pompeux souvenirs, ajoutez la sublimité des dogmes, ces secrets d'une intelligence infinie, révélés par pure grâce à la faiblesse de la raison humaine, lui creusant des profondeurs qu'elle n'eût pu pénétrer, vivifiant, fécondant tous les rameaux de l'arbre de la science. Or, pour que l'incompréhensibilité des mystères fût une arme contre la divinité du Christianisme, une brèche à ses remparts, il faudrait prouver qu'il n'existe point de vérités incompréhensibles à l'homme, qu'elles ne dépassent jamais l'horizon de son intelligence, ne se jouassent pas des efforts du langage et de la pensée; que l'on doive se faire une religion d'après son instinct et ses lumières, abaisser les vérités les plus sublimes au niveau de quelque mythe philosophique que plusieurs prennent pour le dernier mot de la sagesse et du génie. Or, s'il n'existait pas de vérités supérieures à notre intelligence, elle serait universelle, infinie comme celle de Dieu; elle constituerait, par le reflet de sa propre vertu, l'identité absolue de la triplicité substantielle. Mais des mystères impénétrables nous environnent de

toutes parts : de quelque côté que vous tourniez vos yeux, vous plongez dans des abîmes. Définissez, si vous le pouvez, l'émotion que vous cause la méditation de la mort, l'harmonie des sons ou celle des formes ! Que de choses incompréhensibles, dit Voltaire, n'est-on pas obligé d'admettre en géométrie, cette science si exacte ? Conçoit-on des lignes séparées, même seulement d'un pouce, qui s'approchent toujours et ne se rencontrent jamais ?

Ne devrait-on croire que d'après son instinct et ses lumières ; réduire la religion à une vaporeuse sentimentalité, sans formules qui obligent, sans système de préceptes, de pratiques ? Mais les plus simples vérités du Christianisme ne sont-elles pas des questions historiques par excellence ? Qui n'admirerait la condescendance avec laquelle Jésus-Christ tempère la hauteur de sa doctrine, les dogmes qui la contiennent ? C'est du lait pour les enfans, et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu ; mais non pas étonné comme les autres mortels à qui le ciel se communique : il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire[1]. L'*instinct*, d'ailleurs, n'est pas un guide de l'intelligence ; les *lumières* de l'homme ne passent pas non plus des notions élémentaires aux principes. La plus petite herbe suffit pour nous confondre : comment donc faire des dogmes révélés un philosophisme ? Parcourez le théâtre

[1] Voy. le *Discours sur l'histoire universelle*, p. 266.

de la nature entière, depuis les astres qui roulent si fièrement dans l'immensité de l'espace jusqu'à l'insecte imperceptible qui rampe à nos pieds, et expliquez, si vous le pouvez, les phénomènes qui se découvrent à vos regards [1]? Que pouvez-vous dire sur l'origine du talent? N'est-ce pas un grand mystère comme l'âme d'où il sort? Quelle part peut y avoir le libre arbitre de l'homme, quelle part le souffle créateur de Dieu? Sans doute qu'un sentiment profond, qui parle à l'être tout entier, qui, vraiment pur, le change et l'élève, jette une vive et radieuse lumière sur le génie encore enveloppé et presque endormi dans les obscurités de son berceau; mais apercevez-vous l'âme, substance de la pensée, Dieu, substance de la vérité? Pour arriver à ces élémens indivisibles, il faut partir des facultés intellectuelles de l'homme, principe de toute connaissance, c'est-à-dire élever les mains dans le désert où la raison fait ses premiers pas vers la rive opposée, cette rive féconde, verdoyante et fleurie, où des soleils après des soleils échappent de la divinité. Si donc nous sommes forcés de jeter, dans la nature, un pont sur des gouffres et les traverser par la pensée, voudriez-vous que les abîmes de l'éternelle science n'eussent point de mystères? Mais les secrets du saint des saints, que toute la puissance réunie de toutes les intelligences créées ne peut approfondir, ne seraient plus dès lors que l'ouvrage de l'homme; ils porteraient son empreinte, ils

[1] Hume, *Essai philosophique sur l'entendement humain*, liv. II, p. 136.

seraient taillés à sa mesure. Une foi sans dogmes ne satisferait pas à la rigueur de la définition : le nom même de religion, rapport entre Dieu et l'homme, serait anéanti. Tout ce que nous pouvons et devons faire, c'est d'examiner si la lumière du ciel a été manifestée; si elle est pleine d'harmonie d'elle-même à elle-même dans les divers momens de son mouvement total, et d'elle-même à tout le reste; c'est de nous attacher à l'examen de ces vérités qui se laissent approcher, qui se laissent en quelque sorte toucher et manier, et qui, à force de lumière nous éblouissent.

Notre intention n'est point d'épuiser toute la sphère des témoignages qui nous éclairent et courbent un orgueil incrédule. Il faut qu'il y ait quelque chose d'absolu dans la science de la vérité intellectuelle, comme il faut qu'il y ait quelque chose d'absolu dans l'idée du bien pour constituer une science morale. Le sang de milliers de martyrs, la conversion de tout un monde idolâtre, la sainteté d'une doctrine céleste, constatent le caractère du vrai, comme le faux galvanisé au dedans montre son spectre au dehors. Mais quand on se crée de fausses idées sur l'Église, qu'on veut lui faire exprimer ce qu'elle désavoue, dès lors on ira fouiller dans les entrailles d'une ardente hostilité, pour en composer je ne sais quel fantôme dont on s'épouvante soi-même avant d'en venir épouvanter les autres.

« *Le catholique*, dit-on, *ne se rattache à rien dans l'his-*

« toire du genre humain, et ne sait rien attacher au Christianisme. Il s'imagine être le commencement et la fin de « la race humaine. C'est pour lui seul que la terre a été « créée, c'est pour lui que d'innombrables générations ont « passé sur la face du globe comme des ombres vaines, et « sont retombées dans l'éternelle nuit, afin que leur damnation lui servît d'exemple et d'enseignement; c'est pour « lui que Dieu est descendu sur la terre sous une forme humaine. C'est pour la gloire et le salut du catholique que « les abîmes de l'enfer se remplissent incessamment de victimes, afin que le juge suprême voie et compare, et que « le catholique, élevé dans les splendeurs du Très-Haut, « jouisse et triomphe dans le ciel du pleur éternel de ceux « qu'il n'a pu soumettre et diriger sur la terre : aussi le « catholique croit-il n'avoir ni pères ni frères dans l'histoire de la race humaine. Il s'isole et se tient dans une « haine et dans un mépris superbe de tout ce qui n'est pas « avec lui. Hors de la lignée juive il n'a de respect filial « et de sainte gratitude pour aucun des grands hommes « qui l'ont précédé. Les siècles où il n'a pas vécu ne comptent pas; ceux qui ont lutté contre lui sont maudits; « ceux qui l'extermineront verront aussi la fin du monde « et l'univers se dissoudre le jour apocalyptique où l'Église « romaine tombera en ruines sous les coups de ses ennemis[1]. » Il n'y a ni dans le texte de l'Écriture, ni dans son esprit, aucun motif qui puisse servir de base à ces explications erronées, ridicules.

[1] *Spiridion*, par G. Sand.

Il est raconté dans la fable que le Dieu poursuivi par Ajax sortait de la mêlée et se retirait dans un nuage; mais le moyen de se dérober aux rayons de la vérité qui perce les *nuages* accumulées avec tant d'artifices, et qui foudroie d'avance ceux qui les avaient épaissis ? « La passion du jacobinisme, s'écrie un professeur de « la capitale, fut de séparer l'avenir qu'il rêvait de tout « contact avec les siècles précédens[1]; mais quand est-ce que le *catholicisme* eut-il la manie d'éteindre tout ce qui éclaire, de cicatriser la gloire, de profaner les sentimens élevés? Quand proscrivit-il les temps antiques et les sublimes privilèges du savoir dont les pères de l'Église admirèrent si souvent les chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie? Quand repoussa-t-il ces génies qui dirigèrent les mortels dans la carrière des lettres et des arts, électrisèrent les âmes par les peintures les plus vraies, les plus touchantes, produisirent des chefs-d'œuvre d'une éloquence aussi sage qu'énergique et mâle, multiplièrent les prodiges de la pensée, et ces expressions délicates, profondes, harmonieuses, marquées au coin du talent qui les enfante, à la date du siècle qui les produit, pour passer ensuite dans la circulation générale des peuples, au bénéfice du genre humain, dont elles accroissent le trésor de l'intelligence?

De grands, de ravissans tableaux sont la base du

[1] *Revue des deux Mondes*, 15 janvier 1840.

catholicisme : universel, il se détache si peu de l'histoire, que Descartes déduisit de la pensée le fait de son existence. Comment ne *s'attacherait-il* pas aux événemens, aux collections de faits qui font l'histoire, quand il est en possession de tous les faits[1], qu'il a une histoire spéciale et une histoire très-générale, qu'il enveloppe dans ses événemens les religions panthéistiques et matérielles de l'ancien monde, plongé dans l'abjection intellectuelle; que tous les peuples, leur législation, leurs systèmes, leurs religions ne peuvent être expliquées que par les écritures, dont le *catholicisme* est une manifestation éclatante? Dans un zèle ardent, enflammé, Volney a même *rattaché* la religion hébraïque, fondement du *catholicisme,* au polythéisme de l'Asie, s'est hâté de désigner les fragmens *Elohim,* ceux-là précisément dans lesquels le nom de Dieu est affecté du pluriel, comme les débris d'une cosmogonie chaldéenne, de mettre en regard de ces fragmens ceux qui portent de préférence le nom de *Jéhovah,* le Dieu des Juifs, par opposition aux dieux des nations étrangères[2]. Qui est en jeu dans l'histoire? C'est l'homme, la nature humaine. Or, qui développa l'homme et la nature humaine, les fit parvenir à l'intelligence de ce qui est hors de nous et dans nous-mêmes, si ce n'est

[1] Voy. les commentaires de S. Jérome, Eusèbe, Rosenmüller, du 10e chapitre de la Genèse.

[2] Voy. le *Cours d'histoire ancienne, professé à la faculté des lettres,* par M. Ch. Lenormant. *Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale,* p. 136.

la religion chrétienne, expression de la souveraine raison de Dieu qui illumine la nôtre [1] ?

Cette riche diffusion de lumières, cette multitude de traits de choix, aussi significatifs qu'étincelans, ce perpétuel mouvement de conception rapide, d'imagination et de réflexion ramenées à l'unité, *le catholicisme* en ramasse les témoignages dans un faisceau, en fait rejaillir les rayons sur l'ensemble de sa doctrine. Et toutes les plantes qui ont fleuri, fleurissent et fleuriront loin de l'Évangile, il les a mis, met et mettra en lumière, pour que tous jouissent de leur éclat et de leur parfum. Il retrace, avec les couleurs les plus énergiques, la législation de Lycurgue, qui retrempa, pour ainsi dire, la nature humaine, pour l'assortir à ses lois sublimes, majestueuses. Le *catholicisme* n'oublia pas non plus les immortels discours de Cicéron, traversés par ces éclairs de génie, qui apaisaient les flots de la multitude soulevée, comme l'exprima si noblement Virgile. Pesez un Lycurgue, un Solon, les législateurs anciens et modernes, s'écrie-t-il par l'organe de l'un de ses évêques; qnel poids d'autorité! quelle gravité de caractère! quelle profondeur de vues! quel travail de tête dans ces sages, pour combiner les intérêts de l'État et du citoyen; enchaîner les passions sous le joug des lois; exciter dans les cœurs l'amour du travail, de la gloire, de la patrie; pour balancer et affermir

[1] « *Que autem naturalia, et liberabilia et communia auxit et dilatavit* « *Christus* » S. Iræaus.

les pouvoirs sur des institutions adaptées au naturel particulier de chaque peuple! Dans des méditations si compliquées, des routes si ténébreuses, auraient-ils trouvé jamais une issue, sans le secours d'une lumière céleste? Seraient-ils sortis d'un labyrinthe hérissé de tant d'obstacles, s'ils n'avaient été guidés par un fil du ciel? Qui ne rendrait encore pleinement justice à l'œuvre de Solon, qui s'est engloutie dans le torrent des inconstances d'Athènes et des usurpations de Pisistrate?

Mais combien plus le *catholicisme s'attacherait-il* aux Socrate, aux Platon, aux Cicéron, aux Aristote, si ces sages de Rome et de la Grèce, ces grands maîtres de la philosophie et de l'éloquence, ne se fussent traînés entre une double haie de superstitions et de licencieuses pratiques? Combien ne *s'attacherait-il* à ces savans, à ces astronomes dont parle S. Basile-le-Grand dans son *Exameron*, à ces hommes assez instruits pour mesurer l'intervalle qui sépare les astres les uns des autres, pour nous indiquer ceux qui, placés au pôle austral, nous sont inconnus et ne sont aperçus que par les habitans de ces contrées; qui ont fait les études les plus approfondies sur leur marche, sur les étoiles fixes et sur les planètes; qui nous marquent le retour précis de ces dernières à leur point de départ, combien de temps elles mettent à accomplir leur révolution, si ces intelligences supérieures n'avaient négligé l'étude d'un Dieu créateur de l'univers, juge équitable des ac-

tions humaines, distributeur des récompenses et des peines suivant nos œuvres? On peut admirer les lumières qui ont éclairé des découvertes nouvelles, des prodiges nouveaux, sans s'*attacher* à des doctrines qui n'ont aucun point de départ scientifique, ne sont appuyées sur aucun principe à l'abri d'un coup de main des sophismes. Vous-même, mettriez-vous sur la même ligne le sceptique Euripide et le religieux Sophocle, le crédule Hérodote et l'incrédule Lucien, le panthéiste Xénophane et Pline-le-Jeune? Et, de nos jours, des esprits impatiens et aventureux, S. Simon, Owen et Fourier, qui n'ont reculé devant aucun entraînement de l'imagination pour jeter le monde dans un moule nouveau, pour réformer et le milieu dans lequel se produit l'activité de l'homme et la nature humaine elle-même, tout en mettant en lumière des vérités économiques fondamentales, ne méritent-ils pas qu'on se *détache* des rêves de leur théocratie intellectuelle, de leur communauté coopérative, d'industrie passionnée, ainsi que du verbiage dangereux qui proclame la légitimité absolue, illimitée des passions, et fait de leur satisfaction la loi de l'univers?

Si la vérité ne se *détachait* du prosternement de toute dignité, de ces défaillances, de ces évanouissemens de caractère et de conviction, de l'erreur qui recèle un breuvage empoisonné dans une coupe d'or, l'arbitraire envahirait les hommes de logique, une horrible strangulation de principes épouvanterait le génie

des hommes. Comment donc le *catholicisme* ne se détacherait-il pas des impies de l'antiquité, de leurs dégoûtantes maximes, trempées au feu d'un volcan destructeur, et reforgées plus meurtrières dans la philosophie sensualiste, quand le paganisme lui-même les repoussait, les accusant d'attirer sur les peuples la colère des dieux? Comment ne se *détacherait-il* pas de la sanguinaire Carthage, de la licencieuse Babylone, de ces odieuses tyrannies qui apparaissent sous toutes les formes dans les institutions antiques, quand l'idolâtrie elle-même les dénonça avec chaleur et véhémence dans des écrits étincelans d'indignation et de mépris? Quel rapport y a-t-il entre l'Inde, l'Éthiopie, l'Égypte, qui nous montrent l'espèce humaine asservie, décimée, pour ainsi dire parquée par le despotisme, et les premiers chrétiens ressuscitant les nobles doctrines de l'égalité et de la fraternité parmi tous les hommes? Comment donc le *catholicisme* ne se *détacherait-il* pas de ces peuples qui révèlent l'infamie de leurs principes par l'infamie de leurs actes; des Gaulois qui sacrifiaient à Teutalès des victimes humaines; des Druides et des mages qui accaparaient toutes les connaissances, se créaient une langue à part, érigeaient l'écriture en monopole, et fermaient aux peuples le sanctuaire de la science; des Mexicains qui enfonçaient le couteau dans le sein de leurs enfans en bas âge devant les statues de leurs idoles; des Babyloniens qui formaient des danses lascives devant le Lingam? Le temps a em-

porté ces horreurs; elles sont éteintes, et ce n'est pas nous qui soufflerons par dessus pour les rallumer. Mais comment *s'attacher*, de nos jours, à ces esprits faibles et sans caractère, faciles à recevoir les impressions de la médiocrité, et qui fuient le raisonnement comme Annibal le fer des Romains? Non pas que l'exclusion de la fausse doctrine entraîne celle des personnes; la tolérance chrétienne, qui est sincère, n'est pas avare de bienfaits, supposé même que quelques-uns de « *de ses ministres fussent avides d'or et de pouvoir*[1]; » elle n'est autre chose qu'une charité bien réglée, également éloignée de la faiblesse qui excuse tout, et d'une rigueur qui ne pardonne rien, charité qui, sans épargner ni l'erreur ni le vice, nous apprend à aimer les errans et les vicieux, ceux-là même qui étendent l'ombre sur la lumière, et souhaite à tous les hommes, à toutes les prières, une large entrée dans le ciel.

Le *catholique ne sait rien rattacher au Christianisme :* mais, dans l'hypothèse qu'il en fût ainsi, concluriez-vous, auriez-vous le droit de le faire, que rien ne *s'attache au Christianisme?* Il y a vice de raisonnement quand on confond la connaissance de la religion avec la religion elle-même. On doit les confondre, direz-vous; car il n'appartient pas à la philosophie de parler de ce que les choses sont en elles-mêmes, mais seulement des idées que nous pouvons nous en fournir. Or, en se

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*, t. I[er], p. 50.

formant des *idées* exactes du *catholicisme*, qui, comme s'exprime Rousseau, est dans son principe une religion universelle, qui n'a rien d'étroit, rien de local, rien de propre à tel pays plutôt qu'à un autre[1], on se convaincra, avec Dupuis, qu'il est renfermé dans le cercle de la religion universelle[2]; que sa force est dans l'étendue; qu'il acquiert, comme la flamme, une puissance qui se multiplie en se propageant; que son unité est l'harmonie de tous les principes. Plongeant dans la nuit des siècles qui ne sont plus, le *catholicisme rattache au Christianisme* toute la révélation primitive, la loi de Moïse, la tradition domestique, rend, par un principe immortel, une longue suite de générations participante de sa même vie, fait de nous, de nos devanciers et de nos successeurs, une seule et même famille. Comment marcherait-il *isolé* dans l'univers quand il est un, universel; que, du sein de l'éternité, il lie notre passagère existence aux temps qui ne sont plus et aux temps qui ne sont pas encore? Mais quelque idée que le *catholique* ait de la supériorité de sa religion sur toutes les autres, puisqu'elle seule fournit une base, une assiette fixe, permanente à l'esprit humain, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, un sol à la pensée, il reconnaît que Dieu bénit tous ceux qui, en quelque endroit du monde qu'ils habitent, le servent dans la sincérité de leur âme. *Gloire à Dieu dans le*

[1] *Lettres de la Montagne*, p. 40.
[2] *Abrégé de l'origine des cultes*, p. 351.

ciel, disaient les chœurs célestes au moment de la venue de Christ, et *paix aux hommes de bonne volonté sur la terre*. Pleines de charmes et de douceur, ces paroles, sublime et divine préface de cet évangile d'amour que le fils de Dieu apportait sur la terre, *rattachent au Christianisme* les naïfs cantiques des bergers et ceux des anges. S. Paul rappelle la foi d'Abel, de Noë, d'Abraham, de Joseph, de Moïse, de Samuel, de David, des prophètes, tout ce que l'humanité renfermait de glorieux, de remarquable, de grands et d'imposans souvenirs.

Dieu ne manquait point d'adorateurs parmi les nations. S. Jean parle des enfans de Dieu qui étaient dispersés parmi les païens[1] : S. Augustin « ne pense pas « que les Juifs même osassent prétendre que, depuis « l'élection de Jacob, nul, excepté les Israélites, n'a été « du nombre de ceux qui appartiennent à Dieu[2]. » Après avoir cité l'exemple de Jacob, il « ne doute pas que la « providence divine n'ait ménagé cet exemple, pour « nous apprendre qu'il a pu y avoir aussi, parmi les « autres nations, des hommes qui, vivant selon Dieu « et lui étant agréables, appartiennent à la Jérusalem « céleste[3]. » Bossuet, si sévère pour la vraie doctrine, étend encore bien plus la miséricorde divine, en assurant « que le nombre des particuliers qui adoraient

[1] Jean, XI, 52.
[2] *De civit. dei*, liv. XVIII, cap. XLVII.
[3] *Idem*.

« Dieu parmi les gentils, fut peut-être plus grand qu'on « ne pense[1]. » Et pourquoi ne le croirions-nous pas, quand la foi noue dans le sein même de Dieu le lien de la fraternité universelle; qu'elle fait remonter les familles à la source immortelle de son incessante vie?

Nés à des époques où la lumière ne brillait pas également sur le monde, les hommes des différens âges, s'écrie un écrivain moderne, se trouvant en présence du soleil intellectuel de l'éternité, se rencontreront dans l'unité de l'intelligence, au lieu d'être disséminés dans la diversité de l'ignorance ou de la demi-connaissance. Ils seront alors pareils à des hommes placés en face d'une perspective imparfaitement et inégalement éclairée par des flambeaux jetant des lueurs plus ou moins grandes, et sur laquelle le soleil, venant tout à coup se lever, verse des flots de rayons lumineux, qui rétablissent l'unité du paysage en détruisant les nuances d'ombre et de lumière qui faisaient paraître les mêmes objets sous des couleurs diverses à des spectateurs placés dans des conditions différentes. Les appelés du crépuscule et les élus du matin auront les yeux ouverts aux mêmes splendeurs que les élus du midi. Les vues s'égalisant par l'inégalité de la lumière et les degrés divers de la connaissance, viendront se confondre dans l'unité de la vision parfaite. « Le Christianisme réunit en lui tout « ce qu'il y a de vrai, de saint et de sage, dans le théisme

[1] *OEuvres de Bossuet*, t. X, p. 409.

« de l'Orient et dans l'héroïsme et le naturalisme my-« thologique de la Grèce et de Rome[1]. » Or, si *rien ne se rattachait au Christianisme*, au milieu des circonstances graves qui enveloppent et agitent toutes les destinées, il n'en serait rien sorti : les vérités, qui existaient en germe depuis la création des choses, n'eussent pas eu dès lors un développement normal ; elles subjugueraient bien tel ou tel individu, mais n'obligeraient personne. Si le *catholique n'attache pas au Christianisme* ces systèmes sans cœur, sans foi, sans générosité, sans noblesse dans les sentimens, qui ne puisent point à une source large et abondante, et n'avancent jamais dans la route des idées progressives, dans le sens régulier, fécond des nécessités populaires, c'est qu'il est impossible d'admettre qu'il n'y ait dans la religion, considérée en général et dans toutes ses différences, aucune évidence de faits ; qu'il y ait entre le vrai et le faux équation victorieuse, ou ni vrai ni faux ; ou que, s'il y a vrai et faux dans la religion comme dans toute autre chose, l'on n'ait aucun moyen de les distinguer ; ou enfin, que la religion, vraie ou fausse, soit également indifférente pour l'homme ; qu'elle reste dans une muette et froide immobilité, quand toute une nation se courbe devant un autel, se prosterne devant un symbole.

La supposition que toutes les religions sont indiffé-

[1] *Cours de l'histoire de la philosophie*, professé par M. V. Cousin, 1829, t. Ier, p. 55.

rentes, n'est pas soutenable : elle est écrasée sous le poids de la logique. Il n'y a pas plus de philosophie sans un premier principe, cause de tous les effets moraux et physiques, qu'il ne peut y avoir d'arithmétique sans une unité première, mère de tous les nombres; ou de géométrie, sans un premier point générateur des lignes, des surfaces, des solides. Et comment supposer qu'il n'y ait pas vrai et faux dans des religions opposées entre elles, lorsqu'il y a vrai et faux partout où les hommes portent leur raison ou leur demi-savoir, et jusque dans les objets les plus frivoles de nos connaissances et de nos plaisirs? Si donc il y a vrai et faux, ordre et désordre dans les diverses religions considérées en général, peut-on supposer que l'être, qui est l'intelligence et la vérité suprême, ait refusé aux hommes, êtres intelligens aussi, tout moyen de distinguer le vrai du faux, de saisir les points qui les séparent? A quelle fin leur aurait-il donc accordé la faculté de découvrir au delà de ce monde, et cela par des forces intérieures et personnelles, des choses placées au delà de la réflexion et de la conscience? Si donc l'homme reconnaît l'immuable distinction du vrai et du faux, du bien et du mal, du juste et de l'injuste, comment *attacher au Christianisme* une doctrine qui fait de chaque individu son propre centre, éveille au fond de l'âme un doute terrible qui brise tous les liens qui attachent à l'homogénéite des principes, et enfante l'isolement des intelligences! Et quand elles sont isolées, elles

tombent en poussière. L'orage arrive, et la poussière devient de la fange.

L'erreur fixe valant mieux qu'une vérité flottante, confondue dans une égalité d'impuissance et d'apathie, le moyen de s'*attacher* au terrible vague dans la décadence de Rome, à la gangrène du bas-empire, et à toutes ces nations qui aboutirent au grand calme et à la plénitude de la mort, à l'instar de ces légères vapeurs sans cohésion et sans liens qui flamboient dans le ciel, sans se réunir en astres solides, soumis à des périodes réguliers, à des phases majestueuses? En se mêlant à tous les élémens de confusion, en se laissant éblouir par des révélations nouvelles, fleurs magnifiques qui s'épanouissent une seule fois, développent leurs splendeurs, versent tous leurs parfums, pour ne donner ensuite que quelques frêles boutons dévorés par le premier hiver, le *catholicisme*, lumineux rayonnement de la divinité, dépenserait en lueurs vaines les élémens de ses forces, son intelligence fortifiée par l'étude, son imagination éclairée par l'expérience, ne raisonnerait plus que dans les souvenirs, dans une loitaine harmonie d'un orgue solennel. L'accablant dès lors d'une dérision sanglante, ceux qui entrent à pleines voiles dans le port des sophismes, crieraient d'une voix formidable que le Christianisme n'a plus la puissance de toucher à ces deux graves questions : le pouvoir, providence du peuple, la charité dans les lois; qu'il n'ose plus faire retentir les voûtes antiques des accents de la conscience

et du courage; que l'avenir lui échappe, que le présent même se dérobe sous ses pieds.

Voilà la haute et brillante position des théories religieuses fabriquées par les hommes, jetées par chaque génération comme un holocauste à l'horrible néant: cette soif de destruction que Bossuet appliquait au spectre de la mort, se cache derrière les cultes fantastiques pour les saisir et les dévorer. Mettez la main sur leur cœur, vous n'y trouverez que des plaies, la pulsation de l'anxiété et du désespoir. Partout les inventions religieuses luttent vainement contre l'oubli qui les submerge, contre le gouffre qui les attire. Si elles ne s'y engloutissent pas toutes entières, elles ouvrent au sein de la société un lit qui déborde et creuse des abîmes. Le triste avantage de ces arbres qui prêtent leur ombre aux tombeaux leur est même refusé. Il ne se trompe pas le sein qui bat pour respirer, ni l'air qui s'élève, ni le poids qui veut descendre, ni le feu qui brûle : la vérité chrétienne a une assez large part au soleil pour balayer les doutes, vivifier les âmes. Ce n'est que quand il connaît le chemin de l'Océan que l'astronome promène ses yeux sur l'immensité des flots, fixe un point, et se dit: nous serons là demain. Les races énergiques et neuves, guidés par des génies, retrempent et rajeunissent les empires, mais quels sont les mystères à rajeunir dans une religion à laquelle la philosophie doit son importance et son éclat? Ouvrez le monde à l'Évangile; il ira jusqu'au bout; les systèmes,

au contraire, chancèlent et tombent. Qu'on parvienne à indiquer une doctrine plus positive, plus puissante que celle du Christ; qu'on présente des explications plus simples et plus fermes; qu'on fournisse des conclusions plus immédiates, plus certaines, plus larges en lumière, et demain j'encenserai de nouveaux autels.

Le catholique s'imagine être le commencement et la fin de la race humaine; c'est-à-dire que sa religion possède le secret des temps, parce qu'elle est antérieure à tous les siècles, à la vieille et immobile Égypte, isolée du reste du monde avec ses castes, et aux peuples les plus solennels. Toute science est un composé de faits dont on a déterminé les causes, qu'on a rangée dans un certain ordre, et qui, par une filiation non interrompue, conduisent à une certaine fin. Il faut donc étudier les faits et préalablement les découvrir. Or, être attendu, venu et reconnu sont des faits qui caractérisent le Christ, éclairent à la fois la religion qui allait naître, et celle qui devait finir[1]. Si donc la religion chrétienne, par sa nature et par le fait de son institution, l'Église n'eût pas existé avant l'aurore, comme parlent les livres saints; si elle ne s'appuyait pas sur l'éternité qui lui sert de base, sur Dieu qu'elle revendique pour auteur, il eût été un temps dans lequel

[1] « Ne croyez pas que le Christ n'ait eu une Église que depuis qu'il a « pris ici bas notre nature, mais depuis l'origine du monde » Origène, *cantic. canticor.*, lib. II.

elle n'eût pas existé. Mais ce temps où aurait-il été? Dans le vide ou dans l'espace. Or, rien ne peut commencer d'être dans un temps vide; et quel espace contiendrait une loi antérieure à la révélation primitive, à cette belle et merveilleuse doctrine, qui verse une intarissable lumière? L'Église *catholique* est donc le *commencement de la race humaine*, parce qu'elle est la révélation primitive, mais plus complète, dans une perfection plus grande, comme un rayon de soleil donne plus d'éclat aux teintes de l'automne; qu'elle lie le présent au passé, son fondement immuable; qu'elle s'épanouit comme une fleur vivante aux premiers rayons de la création du monde.

« Les premiers hommes, dit Masillon, avant qu'un « culte impie se fût taillé des divinités de bois et de « pierre, adorèrent le même Dieu que nous adorons, « lui dressèrent des autels, lui offrirent des sacrifices, « attendirent de sa libéralité la récompense de leurs ver-« tus, et de sa justice, le châtiment de leur désobéissance. « L'histoire de la naissance de cette religion, est l'histoire « de la naissance du monde même. Les livres divins qui « l'ont conservée jusqu'à nous, renferment les premiers « monumens de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes « plus anciens que toutes ces productions fabuleuses de « l'esprit humain, qui amusèrent si tristement depuis « la crédulité des siècles suivans : et comme l'erreur « naît toujours de la vérité, et n'en est qu'une vicieuse « imitation, c'est dans les principaux traits de cette his-

« toire divine que les fables du paganisme trouvèrent « leur fondement : de sorte que l'on peut dire qu'il n'est « pas jusqu'à l'erreur, qui ne rende par là hommage à « l'ancienneté et à l'autorité de nos saintes écritures. » Voltaire lui-même avoue que la religion nécessaire à l'homme, ou la vraie religion, doive être perpétuelle, universelle; qu'il y a toujours existé dans le monde une religion qui possédait manifestement ces caractères; que tous les descendans d'Adam qui ont été unis à Dieu ont tous connu le même Dieu, et tous de la même manière; qu'ils ont tous eu la même doctrine, qu'ils ont tous participé aux mêmes sentimens, possédé la même vérité, qu'ils ont tous vu les vrais rapports que Dieu a établis entre tous les êtres.

Le principe *catholique* porte dans sa puissance toute la future existence des peuples, la manifeste par un développement successif, et avec ce développement tous les trésors de vie qu'il renferme. « En voulez-vous la « preuve? Qu'est-il sorti du Christianisme et de la so- « ciété chrétienne? La liberté moderne, les gouverne- « mens représentatifs. Tournez les yeux en dehors et au « delà du Christianisme : qu'ont produit depuis vingt « siècles toutes les autres religions qui règnent encore « aujourd'hui sur la terre? Ici une dégradation pro- « fonde, là une tyrannie sans bornes. Au contraire, « l'Europe chrétienne est le berceau de la liberté [1]. »

[1] *Cours de philosophie*, professé en 1829, par M. V. Cousin, t. Ier, p. 55.

« La même chose qu'on appelle aujourd'hui la religion « chrétienne, dit S. Augustin, existait chez les anciens, « et n'a jamais cessé d'exister depuis l'origine du genre « humain, jusqu'à ce que le Christ lui-même, étant « venu, on a commencé d'appeler *chrétienne* la vrai re- « ligion qui existait auparavant[1]. » Tous les pères de l'Église célèbrent ce développement harmonique, cette perpétuelle unité de la foi splendide et complète, gloire du passé, rayon matinal de l'avenir. S. Irénée lui donne pour base solide, impérissable, la manifestation du verbe divin, sa parole sacrée, qui a eu lieu dans tous les temps, qui subsistera après que les cieux et la terre ne seront plus. Et Benjamin Constant a reconnu que « le Créateur a proportionné ses secours à la position « et aux facultés de ses créatures; que la religion juive « a conduit les Hébreux jusqu'au moment où elle a « réussi à les rendre susceptibles d'une croyance plus « épurée; que le Christianisme a remplacé alors la loi « de Moïse[2]. »

Or, comme les définitions ne sont pas arbitraires; que le *catholicisme* réunit toutes les notions qui entrent dans la composition des principes nécessaires par lesquels se manifeste la vérité; qu'il a pour fondement

[1] « *Ipsa res quæ nunc Christiana religio non cupatur, erat et apud an- « tiquos, nec defuit ab initio generis humani, quòusque ipse Christus ve- « niret in carnem, unde vera religio, quæ jam erat, cœpit apellari Chris- « tiana* » Retract., lib. I, cap. 13, n. 3.

[2] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*, t. Ier, p. 96.

les apôtres, les prophètes, les patriarches, Adam lui-même, qui a prophétisé le grand mystère du Christ; qu'il étincelle comme une étoile pure dans l'azur du firmament, n'*attacherait-il* pas sa doctrine à l'étude des caractères primitifs, à ce qui est vrai en soi, à la substance de la vérité; ne rechercherait-il pas de quelle façon elle a commencé son existence, je ne dis pas ontologique (dans ce sens la vérité n'a pas eu de commencement; elle n'a pas été petite, puis plus grande, puis enfin parvenue à toute sa taille; il n'y a pas de commencement à la vérité en elle-même); mais psychologique, c'est-à-dire comment elle s'est présentée à notre esprit? Ou bien, ne faut-il pas commencer par quelque chose, retourner vers le passé, vers le point où brille la première lueur, pour en retirer la réalité actuelle? Une eau profonde récèle souvent des écueils et des abîmes, tout en embellissant sa surface de l'image de la lumière des cieux; mais, pour l'intelligence de la religion, il faut descendre dans ses profondeurs, y découvrir la raison suffisante et dernière des choses, dussions-nous entrer dans la poussière que la roue des siècles soulève devant nos pas, fouiller dans les ruines que les siècles amoncèlent sur notre passage, et la poursuivre jusqu'à l'absolu.

« A quelque école qu'on appartienne, il n'y aura jamais d'explication philosophique possible sans une donnée quelconque posée en commençant, mais qui doit être justifiée ensuite par l'explication même. Les

« uns s'appuient sur des hypothèses, d'autres sur des « faits de conscience; d'autres encore sur des abstrac« tions de leur esprit, qu'ils prennent pour des réalités, « pour des vérités. Condillac suppose une statue orga« nisée, dans laquelle il met tout ce qu'il veut trouver. « L'école écossaise se fonde sur des faits qu'elle appelle « primitifs, ce qui la dispense d'en rendre raison. L'é« clectisme suppose que la vérité est en tout, ou que « tout est vérité. La doctrine du sens commun admet « une raison générale comme autorité infaillible, etc. Ne « nous sera-t-il pas permis à nous, de poser en principe « ce qu'il y a de plus respectable, de plus profond, de « plus sublime à la fois dans l'histoire de l'humanité, « à savoir : la parole de l'origine des choses, la parole « qui a fourni dans tous les temps les vérités fonda« mentales de l'ordre et de la société; celle enfin qui « a été conservée providentiellement dans le monde « pour y proclamer toujours, et en raison des besoins « du développement de l'humanité, la doctrine la plus « pure, la plus lumineuse, la plus analogue à l'homme « qui ait été annoncée sous le soleil : doctrine qui, de « l'aveu même de ses antagonistes, a le plus contri« bué à l'accroissement des lumières et aux progrès de « la civilisation ? Il me semble que la vertu de cette « doctrine a été assez démontrée par ses effets, pour « qu'un philosophe puisse, sans compromettre sa di« gnité, admettre, comme principe de la science, une « parole qui a produit tout ce qu'il y a de plus ex-

« cellent sur la terre depuis l'origine du monde[1]. »

Et comment arriverait-il à nier l'origine de nos connaissances nécessaires, quand la vérité, qui plane au-dessus de la nature physique et de la nature morale, se reflète dans l'une et dans l'autre; que la construction de l'Église, cet héritage céleste dont notre âme a un insatiable désir, repose sur une réalité; qu'elle grandit sous les obstacles, comme le chêne sous les vents, la pluie, les orages? Or, ce qui est réel, plein d'idées et de réflexions profondes, ne mesure pas à une courte ceinture son gigantesque accroissement : c'est la seule vague qui batte la rive avec lumière. Si quelque vil débris barre sa marche et arrête ses pas, l'obstacle est renversé, la route poursuivie. La cause de la religion c'est Dieu; le principe de la religion fait partie d'une chaîne dont il est le premier anneau. Si donc la raison humaine ne peut varier, ni être opposée à elle-même; qu'elle est universelle, puisqu'elle existe partout; perpétuelle, puisqu'elle a commencé avec l'homme, la religion, cet ensemble de vérités que Dieu a manifestées à la terre, embrasse les lieux, les nations et les siècles. « Ce que les apôtres ont prêché, les prophètes l'avaient annoncé; et ce mystère ne s'est pas accompli trop tard, puisqu'il avait toujours été cru.... Ce n'est donc point par un conseil nouveau, ni par une tardive miséricorde que Dieu a

1 *Psychologie expérimentale*, par M. Bautain, discours préliminaire, Ier, p. XCVI.

« pourvu aux choses humaines; mais depuis l'origine « du monde il a établi un seul èt même noyau du sa- « lut universel[1]. » « Une seule et même foi a justifié les « saints de tous les siècles[2]; » la nature, l'origine, la Genèse de la vérité intellectuelle et morale, soit qu'elle s'applique aux idées ou aux actions humaines, ou qu'on la fasse sortir de la spéculation dans la pratique, est une, universelle, absolue. Si elle est indépendante de l'homme d'une part, de l'autre il ne peut éviter de l'apercevoir. La vérité ce n'est pas moi qui la constitue, qui l'ai faite; je la découvre. Elle subsisterait quand même il ne resterait plus une seule intelligence pour la comprendre, que l'humanité et la nature fussent anéanties. Au-dessus de son principe il n'y a pas de principe; ses conséquences sont les applications du principe. Ou bien, y aurait-il dans l'histoire du Christianisme d'horribles mystères, dont de nouveaux Salmonée pussent tirer des foudres? Mais alors pourquoi son formidable génie ne se dresse-t-il pas devant les regards du siècle pour recevoir tour à tour son nom et sa flétrissure?

Réunissant dans sa personne la nature divine et la nature humaine, Jésus comble l'abîme qui sépare l'annonce de l'Évangile de la création de l'univers, fait voir l'Église, qui est la personnification du Christia-

[1] S. Leo, *Serm. III de nativit.*, cap. 4.

[2] « *Una enim fides justificat universorum temporum sanctos* » S. Leo, *Serm.*, LXIII, cap. 2.

nisme, en corrélation, dans une identité palpable et historique, avec l'intelligence à ses débuts. « Aussi les « anciens justes étaient-ils déjà chrétiens, parce qu'ils « vivaient dans la foi qui devait être révélée dans les « derniers temps [1]; » et « non-seulement les patriarches, « mais encore un grand nombre de gentils ont été sauvés « par cette foi [2]. » Si donc le *catholicisme*, conception synthétique d'où l'on déduit toutes les solutions de l'humanité, est le *commencement* de la race humaine, il en sera aussi la *fin*. Sans *fin* possible, il n'y a pas eu de *commencement*. Or, comme le *catholicisme* est le *commencement de la race humaine*, il suivra le mouvement et les flots des âges; il abordera avec eux au rivage éternel. « La Genèse, décrivant la réaction et ses périodes, dit de « chaque jour ce qu'il fut fait du soir au matin; expres- « sion très-profonde dans sa simplicité, parce qu'elle « indique exactement la marche des choses. L'Évangile, « complément de la Genèse, annonce un dernier jour « où tout ce qui était caché sera mis en lumière, et ce « jour, qui sera la consommation des siècles, sera aussi le dernier de la création temporaire; car alors tout ce qui avait été mis dans chaque être sera manifesté, toute semence aura donné ses fruits; toutes les conséquences seront déroulées et comme épanouies, en

[1] « *Qui (veteres justi) ideo jam tunc Christi dicti sunt.... Quia et ipsi in ea vivebant fide quæ erat in novissimis temporibus revelanda* » . Prosper, *in psalm.* CIV.

[2] *Discours sur l'histoire universelle*, 2e partie, ch. XIII.

« liaison évidente avec les principes qui les auront po-« sés. Ce jour est appelé le jour du jugement dernier, « et cette dénomination est de la plus grande rigueur, « même aux yeux du philosophe, puisqu'en effet il sera « rendu à chacun suivant ses œuvres, ou plutôt ses « œuvres lui reviendront avec tout ce qu'elles auront « produit, et il devra en porter les suites, parce qu'il « en a été l'auteur; à chaque cause seront attribués et « restitués les effets qui en seront sortis, non-seulement « pendant l'existence individuelle de la cause, mais en-« core à travers la suite des temps jusqu'à la fin[1]. »

C'est de la révélation partielle que dérive la première lumière : elle est d'abord renfermée et comme enveloppée dans le sein de Dieu; et lorsqu'elle se montre une à une, si je puis m'exprimer ainsi, elle contient tout ce qu'elle déduit, l'enchaînement de toutes les vérités, ses développemens successifs. Moins ravissant, dirai-je, en me servant de l'expression d'un illustre moderne, était dans l'antiquité ce mode de musique, expression du charme d'un ciel où le génie de la Grèce se mariait à la beauté de l'Asie. Or, comme le monde des intelligences ne vit que par la vérité; que le monde matériel n'existe que parce qu'il y a vérité dans les lois qui lui sont imposées par la raison divine, la destruction du monde, *la fin de la race humaine*, concourront avec la destruction de la vérité dans l'intelligence. Contemplez le peuple juif : exception flagrante à tout ce

[1] *Psychologie expérimentale*, par M. Bautain, t. II, p. 42.

que l'on connaît de l'homme et de la société, toutes les théories viennent se briser contre le miracle de son existence. Quelle force de vie au milieu des débris des nations et des empires! La constitution de ce peuple rend raison d'un si prodigieux phénomène. Dieu, dit l'Écriture, est le pouvoir qui gouverne Israël : la vérité infinie est l'âme, l'intelligence de la société hébraïque; elle a donc en elle-même un principe de vie, et dès lors sa future durée est aussi clairement démontrée à la raison, que son existence passée l'est pour l'histoire. Or, Dieu, qui est le pouvoir de la société juive, l'est également de l'Église chrétienne, éternelle comme la vérité qui la régit et l'anime.

On sait bien où l'on va quand on sait d'où l'on vient. Pour connaître le cours d'un fleuve, il faut le suivre depuis sa source jusqu'à son embouchure; pour s'orienter, il faut savoir où le soleil se lève et dans quel sens il marche. Si le *catholicisme* n'était pas la *fin de la race humaine*, il faudrait donc prouver qu'il n'en a pas été le *commencement*; ou bien qu'il est mort en route; que ses funérailles ont été célébrées à la face des peuples, ou qu'il périra dans l'avenir. Or, de ce que le *catholicisme*, dans ses pratiques extérieures, soit soumis à des modifications inévitables, il ne s'ensuit pas que le fond de sa doctrine varie, que sa lumière puisse s'éteindre dans la nuit de la mort. Qu'on nous signale le lieu ou est enterrée une religion immortelle, et nous irons pleurer sur ces cendres. On anéantirait plutôt le

soleil que la religion, lumière des âmes. Quand Alexandrie, Antioche et toute l'Afrique se laissaient mourir, le flambeau qui les éclairait, ne brilla-t-il plus dans l'univers? Comment douter de la perpétuité de la foi, quand on entend dire à Marie au sujet du Christ: « Il « sera grand, il sera appelé le fils du Très-Haut: le sei-« gneur Dieu lui donnera le trône de David son père; « il régnera éternellement sur la maison de Jacob. » Or, combien ces paroles prophétiques ne se trouvent-elles pas corroborées par les promesses de Jésus-Christ d'être avec son Église, non par intervalles, mais sans cesse, mais tous les jours, jusqu'à la fin des siècles! Le *catholicisme* est un arbre dont chaque branche est périssable, mais dont l'immortel tronc reproduit sans cesse des branches nouvelles.

« Lisez l'histoire des siècles, s'écrie un orateur mo-« derne, dans un mouvement chaleureux d'une élo-« quence sublime: on opprime la religion dans un lieu, « et elle passe dans un autre; on veut l'étouffer, et elle « s'étend; on croit qu'elle fuit, et elle ne fait que dis-« paraître un moment pour aller prendre possession « d'une autre partie de son héritage; elle parcourt en « souveraine, quelquefois méconnue et outragée, mais « jamais dépossédée ni vaincue, la terre entière, qui « est son domaine; son autorité céleste lui fait trouver « partout des sujets; sa fécondité lui donne partout des « enfans, et les nations engendrées par elle à la grâce, « soumises à son joug sacré, forment sa grande famille

« et son immortel empire. Que les juifs, à sa naissance, « entreprennent de la réduire en captivité et de la dé« truire, les apôtres ne disent qu'un mot : voilà que « nous nous tournons vers les gentils ; et, en un ins« tant, tout un monde idolâtre est peuplé de chrétiens « prêts à mourir pour elle. Qu'aussitôt après, et lors« qu'elle est encore au berceau, la puissance romaine « s'arme et déploie ses forces contre elle ; que pendant « trois siècles entiers le sang de ses disciples coule à « grands flots dans toute l'étendue de l'empire ; qu'un « tyran superbe et cruel, terminant la longue suite des « persécutions, se flatte enfin d'avoir consommé leur « ouvrage ; que des inscriptions fastueuses lui attribuent « la gloire d'avoir, pour jamais et en tous lieux, aboli « le culte et le nom de Jésus-Christ : dix ans ne s'écou« leront pas, avant que Rome, ses armées, son sénat, « ses empereurs, l'univers, prosternés devant la croix « de Jésus-Christ, dissipent l'illusion de ce court triom« phe. Que dans des temps beaucoup plus rapprochés « de nous, un funeste esprit de schisme, en déchirant « ses entrailles, lui enlève une portion considérable de « ses enfans, et détache de son obéissance des peuples « entiers : pour réparer ses pertes, elle ne fait que jeter « un regard sur les vastes régions de l'Orient ; aussitôt « les routes s'ouvrent, les vaisseaux fendent les mers, « ses rapides messagers volent sur les ailes des vents, « l'Inde retentit du nom de Jésus ; trente royaumes et « des îles sans nombre sont conquis à la foi par le seul

« François Xavier, un million d'infidèles reçoivent le « baptême de ses mains, la Chine et le Japon s'étonnent « de connaître le vrai Dieu, et de voir ses adorateurs « et ses martyrs se multiplier dans leur sein. Que de « nos jours, hélas! et dans cette France longtemps si « chrétienne, l'impiété fasse le plus puissant effort qui « jamais ait été fait contre l'Église[1]; qu'elle réunisse sous « une même bannière, pour la combattre, toutes les « sectes, toutes les professions, tous les talens, tous les « intérêts, tous les vices; qu'elle calomnie, qu'elle pros- « crive, qu'elle égorge; que les temples et les autels « tombent sous ses coups; que les ministres sacrés et « les fidèles échappés au glaive des bourreaux soient « dispersés comme la poussière sur toute la face de la « terre; que l'on proclame de nouveau, avec encore plus « de faste qu'au temps de Dioclétien, le Christianisme « aboli, son sacerdoce éteint, ses espérances évanouies; « qu'arrive-t-il après tant de fracas et tant de fureurs?

[1] « Voltaire avait dit qu'il valait mieux frapper fort que juste; et « tous les imitateurs de Voltaire, race innombrable, active, qui, des « sommités de la littérature, descendait jusque dans ses rangs les plus « inférieurs, s'acharnèrent sur la religion avec une fureur presque tou- « jours en raison inverse des connaissances qu'ils avaient acquises, et « du talent dont ils étaient doués.... La religion a été en butte à la « persécution la plus exécrable.... race vaniteuse et ambitieuse d'effet, « les philosophes avaient fondé leur renommée en France sur une in- « crédulité superficielle et dénuée de cet esprit d'investigation sérieuse « qui, suivant qu'on envisage les questions, motive ou excuse l'incré- « dulité.... Le Christianisme se vit en butte à des assauts continuels, « etc. » Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*; t. Ier, p. 97, 84 et 22.

« L'impiété, victorieuse par le crime et souillée de sang, « devient plus odieuse; ceux que son hypocrite modé« ration avait séduits, se désabusent; tout ce qui ne « veut pas la ruine de la société et le bouleversement « de l'univers, l'abandonne; la religion, persécutée, « couverte de plaies, baignée de larmes, et, parmi tant « de souffrances, toujours douce, toujours bienfaisante, « ne respirant qu'amour pour ses ennemis, paraît plus « aimable et plus auguste; attendris et vaincus, des « incrédules fameux reviennent à elle avec éclat; toute « une nation, que son absence avait plongée dans un « horrible cahos, la redemande à grands cris, et ceux « mêmes qui s'obstinent encore à la haïr, sont forcés « d'avouer qu'elle est le grand et indispensable besoin « des peuples[1]. »

Le fleuve de la religion ne tarit pas; mais souvent, pour arroser de nouvelles terres, il détourne son cours, et ne laisse dans l'ancien canal que des sables arides. Pâle et silencieux, resterait-il sans chaleur, *le catholicisme*, comme ces colonnes de glace que l'hiver fixe au sommet des Alpes; périrait-il dans l'avenir comme la combinaison des parties matérielles, qui s'avancent d'autant plus rapidement vers leur chute qu'elles ont eu une durée plus longue, ou comme la philosophie écossaise, qui, délaissée par ceux mêmes qui l'avaient soutenue, languit, se consume, s'éteint sans bruit dans la solitude? Mais peut-on l'assimiler à ce qui se désunit,

[1] *Sermons de M. de Maccarthy*, t. II, p. 370, 371, 372.

se détache, s'échappe en tous sens, lui qui ne divise pas ce qui est uni en réalité; qui ne donne pas séparément le commencement et la fin, mais qui pousse à tous les résultats logiques? Ce qui *passe sur le globe comme des ombres vaines*, ce sont les abstractions prises pour des réalités; les confusions d'idées qui bouleversent des points de vue communs à tous les êtres et les confondent avec la réalité des êtres; les fruits d'un caprice de chacun, flottant sans appui et disparaissant ensuite, ne laissant plus après soi que le flot qui se retire. Ce qui *passe comme une ombre*, ce sont ces légèretés, fussent-elles les plus spirituelles, et les épigrammes, fussent-ils les plus finement aiguisés, puisqu'ils viennent se briser contre des faits qui vivent dans tous les souvenirs. Ce qui *retombe dans une nuit éternelle*, ce sont les systèmes qui ne tiennent pas compte du procédé de l'induction, et ouvrent ainsi une large voie à l'hypothèse; c'est l'abnégation du raisonnement dont profite le scepticisme pour nier tout ce qui est de conclusion; ce sont les entrepreneurs de cultes à l'œuvre, nouveaux Éoles, dont le sceptre ouvre la porte aux tempêtes, qui emportent les préventions de Strauss, de Salvador[1], les théories constituées par Charles Fourier, et ses prétendus problèmes transcendans de la philosophie.

Gloire immortelle à ceux dont le génie élevé et bien-

[1] Voy. *Examen critique des doctrines de Gibbon, de MM. Strauss et Salvador*, par M. N. S. Guillon, évêque de Maroc, etc.

faisant éclaire, améliore les lois qui organisent l'ordre et le bien-être parmi les hommes! Mais on se désabuse jusqu'à l'amertume en se frayant dans l'immense domaine de la révélation des sentiers inconnus, en cueillant avec un empressement fatal ces fleurs qui dans leur beau calice cachent un poison mortel. Combien de monumens augustes s'écroulent sur leur base; et combien de pensées, de lois, d'institutions ont préparé pour elles-mêmes la pierre d'un éternel sommeil! Mais le droit humain, supérieur à toutes les formes historiques, ne peut pas éteindre un océan de lumières : les conjectures qui naissent et s'évaporent, comme les nuages dans les cieux que traverse l'aquilon rapide, ou comme les fantômes de nos rêves quand notre raison nous abandonne à notre imagination vagabonde, ne détruisent pas non plus une religion qui féconde et anime toutes les intelligences. Aussi ceux qui reviennent à elle, ressemblent à ces retardataires qui, dans la marche du genre humain, pressent le pas pour rejoindre le gros de l'armée. Par la prédication ou la liberté de la chaire, le Christianisme a produit l'égalité devant Dieu; la publicité des débats judiciaires a produit l'égalité devant la loi ou l'égalité civile; la publicité de la pensée enfantera l'égalité politique; mais les fragmens d'opinions se disjoignent, se séparent et se brisent. Aristote, qui n'a en vue que le raisonnement proprement dit, et Bacon que l'induction, ont laissé leur œuvre incomplète : le Christianisme, au contraire,

construit de sa base à son faît selon les lois mathématiques, a partout communauté de pensées, similitude de doctrine. S'il ne datait pas du berceau du monde, il aurait pu être et n'être pas : mais la vérité a nécessité d'être. Une lacune d'un jour romprait le fil de sa vie; et les narrations les plus animées ne rendraient plus un reste de vie à un cadavre. Dès lors la reine des sciences et du génie ne pourrait plus même dire comme Hécube, abandonnée et répudiée :

> Modo maxima rerum
> Tot generis natisque potens,...
> Nunc trahor exul, inops *(Ovide)*.

Les Romains restèrent sur leur chaise curule après l'invasion des Gaulois, mais le moyen d'élever la tête quand on a exhalé le dernier soupir! « Ceux qui observent plus sérieusement le monde, la nature et ses « lois, conviennent au besoin que l'univers n'a pu se « constituer lui-même, qu'une puissance supérieure a « dû présider à cette grande œuvre[1]; » ils élèvent leur esprit jusqu'à une cause première, source éclairée de la disposition des choses et de leur but final. Il n'est pas moins facile de puiser au trésor intarissable de la science chrétienne, de sentir l'influence de son astre.

Religion! religion, s'écriait naguère M. Guizot dans une revue périodique. C'est le cri universel; il est sur toutes les lèvres, il s'échappe de tous les cœurs, même des plus indifférens ou des plus dépravés, lorsque,

[1] *Philosophie du Christianisme*, par M. Bautain, t. Ier, p. 263.

dans le silence des passions, la conscience réclame contre le brutal oubli du devoir. Mais, à travers ces aspirations réelles vers la vérité, au milieu des besoins sentis par tous, des esprits stationnaires, sinon rétrogrades, ruinent ces convictions profondes par des doutes qui envahissent plutôt les esprits qu'ils ne les fertilisent. Ils disent que le *catholicisme* se sépare des sectes qui déchirent les entrailles de sa doctrine; mais les fondateurs de religions nouvelles, qui vivent isolés de l'action divine, peuvent-ils établir des rapports avec « l'invincible raison du Christianisme[1]? » Nous pourrions nous borner à cette assertion : elle suffirait pour nous autoriser à négliger de froides généralités, si les rêves des esprits malades ne s'évanouissaient d'eux-mêmes devant le plus rapide examen. La propagation de l'Évangile s'est-elle faite naturellement, oui ou non? Si elle s'est faite sans l'assistance divine, la faiblesse humaine a donc eu la puissance d'opérer un miracle; mais si l'Évangile ne s'est répandu que par une force surnaturelle, le Christianisme est le fond sur lequel se dessine la puissance divine.

« *La philosophie du Christianisme est trop étroite et* « *beaucoup trop erronée pour exercer et convaincre réel-* « *lement de hautes intelligences*[2]; » mais qui est-ce qui domine dans votre *intelligence* et la gouverne? Où trouverez-vous le fondement de vos *convictions*, si ce n'est

[1] Expression de Silvio Pellico, *Mes Prisons*, t. Ier, p. 257.
[2] *Essai sur le drame fantastique*, par George Sand.

dans cette lumière qui termine nos inquiétudes, nos efforts et se réfléchit dans notre *intelligence?* Si le *Christianisme* est la manifestation de l'Être infini, en s'enfonçant dans de profondes recherches, on sera réduit à avouer qu'il y a quelque chose de plus vaste qu'une *haute intelligence*, la suprême *intelligence*. Or, la *philosophie chrétienne* est-elle sortie, oui ou non, de l'idée divine? Si elle en est sortie, connaissez-vous la science chrétienne, savez-vous quelle est sa *philosophie?* Si vous ne l'ignorez pas, signalez avec une sincérité sublime et un courage vénérable l'absurde et l'odieux de sa doctrine: avec votre tonnerre frappez ses idoles. Vous entrerez dès lors dans une nouvelle phase d'inspiration et de lumière, vous accorderez votre lyre avec vos pensées fulminantes. Marchant en avant du siècle, vous serez un de ces flots précurseurs qui viennent battre le rivage longtemps avant que la multitude de vagues le suive et recouvre la côte. Mais si, en dehors de la *philosophie du Christianisme*, vous ne trouvez pas une source de lumière et un inaltérable repos; si vous êtes forcé de reconnaître une base sur laquelle s'appuient les argumens et les preuves, pourquoi vous fatiguer de dépouiller de ses énergiques mouvemens une *philosophie* divine qui éclaire le pâtre comme le penseur, ne manque à personne et suffit à tous?

Entre ceux qui se battent dans cette arène de disputes qu'on appelle la *métaphysique*, et la religion qui est liée à toutes les sciences, qui a raison, qui a tort?

Le *catholique* a tort, dites-vous; il *s'imagine que c'est pour lui que Dieu est descendu sur la terre sous une figure humaine;* mais ne lisons-nous pas au pied des images du Christ : *pro omnibus mortuus est?* Les initiés aux mystères d'Éleusis se persuadaient que le soleil ne brillait que *pour eux seuls :* le symbole *catholique* ne renferme pas d'ellipses; il étend aussi peu la miséricorde de Dieu sur le lit de Procuste, que ce fut pour un seul individu que la France heurta de sa dure tête et brisa le dur joug des Romains. Large comme l'amour, le *catholicisme*, qui repose tout entier sur la rédemption, se déroule dans son immensité, ouvre son sein à tous les siècles, comme l'océan à tous les fleuves. Oui, dit la philosophie naturelle, Dieu veut sauver l'homme, l'humanité; il ne pouvait pas vouloir autre chose en nous créant, et sa volonté sera accomplie : l'humanité sera sauvée. Mais il a dû laisser, et il a laissé, en effet, aux individus, aux hommes, la liberté de se perdre; et ils en usent largement sans que pour cela les lois générales de l'humanité soient violées.

Celui qui est venu sauver tous les hommes sans nul discernement de conditions, les appeler tous à la vie, a élargi les barrières qui séparaient les peuples, s'est révélé à toutes les nations par la vérité. Or, se révéler pour être universel et éternel, c'est se manifester universellement et éternellement, c'est-à-dire en tout, partout et toujours; et, comme Dieu ne s'est manifesté que par la vérité, il s'ensuit qu'il doive y avoir pour

tous, partout et toujours la vérité. Et comment Dieu ne se serait-il pas manifesté par la vérité quand un médiateur fut nécessaire pour unir l'homme à Dieu, le phénomène d'un jour à la substance éternelle? De là la révélation. Or, elle commence avec la vie dans l'individu comme dans l'espèce; « le médiateur est « donné à tous les hommes : c'est la lumière qui éclaire « tout homme venant en ce monde[1]. » Dès le commencement de son ministère il ne l'avait pas laissé ignorer à Nicomède; et son dernier soupir dans les angoisses de la mort est un soupir de miséricorde. Après son ascension dans le ciel, l'Évangile fait vibrer les touches mystérieuses qui mettent en mouvement toutes les puissances et toutes les facultés de l'amour des hommes.

« *C'est pour la gloire et le salut du catholique que les « abîmes de l'enfer se remplissent incessamment de vic- « times, afin que le juge suprême voie et compare, et que « le catholique, élevé dans les splendeurs du Très-Haut, « jouisse et triomphe dans le ciel du pleur éternel de ceux « qu'il n'a pu soumettre et diriger sur la terre : la dam- « nation des innombrables générations doit lui servir « d'exemple et d'enseignement.* » Toute cette série de sophismes ne repose que sur des erreurs matérielles, sur

[1] *Fragmens philosophiques*, par M. V. Cousin, 2e édition, p. 218. « Christ est mort pour tous les hommes et pour chacun d'eux, dit le « prêtre Salvien; il s'est dévoué, il s'est sacrifié pour tous et pour « chacun » Salvian., *Adv. avarit.*, liv. II, n. 2, p. 240. Origène en fit une base du Christianisme. Voy. encore le ministre Saurin, *Sermon sur la compassion de Dieu*, t. VII, p. 102 et suiv.

des principes faussement attribués au *catholicisme*. Il en est qui le jugent comme des voyageurs qui visitent Naples. A ceux-ci il faut à tout prix une éruption du Vésuve. Vainement leur est-il donné de contempler avec sécurité les splendeurs du ciel et celles de la montagne; en vain peuvent-ils plonger jusqu'au fond du cratère assoupi, ou admirer sur ces laves éteintes l'éclat d'une verdure émaillée de fleurs. Si ce brillant sommet n'illumine l'horizon et ne dévore la campagne, ils se tiennent pour trompés dans leurs espérances, et ne trouvent pas que le Vésuve ait tenu ce qu'on avait droit d'en attendre. A ceux-là il faut le glaive des ironies et des insultes contre un enseignement, terme extrême de la lumière.

Les *abîmes de l'enfer* furent-ils ouverts pour des *victimes humaines?* « Ce n'était point pour l'homme, dira « un jour le juge des vivans et des morts, ce n'était « point pour l'homme, cet ouvrage chéri de mes mains, « que ces gouffres affreux avaient été creusés, mais pour « l'ange rebelle, votre implacable ennemi et le mien. « Vous saviez qu'une noire envie l'animait contre vous, « qu'il ne respirait que la perte du genre humain, et « vous l'avez préféré à votre Dieu! Non contents de « courir à tous ses piéges, de vous percer vous-mêmes « de tous ses traits, vous êtes entrés dans ses complots « contre les hommes et contre moi; vous êtes devenus « les séducteurs de vos frères, les corrupteurs de l'in-

[1] *Sermon de M. de Maccarthy sur le jugement dernier.*

« nocence les calomniateurs de la vertu, les persécu-
« teurs de la piété, les démons de la terre, les ministres,
« les instrumens, les organes du prince des ténèbres,
« dont il est juste que vous partagiez le sort après
« avoir embrassé sa cause et fait ses œuvres[1]. » Or, est-ce là *élever les catholiques*, violateurs de leur loi sainte, *dans les splendeurs du Très-Haut*, les *faire jouir et triompher dans le ciel?* Le Dieu des enfers, dit Euripide, se réjouit de nos douleurs; et dans ses fêtes les femmes grecques et romaines se déchiraient les joues, se meurtrissaient le sein; mais le *catholique* sympathise avec toutes les douleurs, subvient aux frais incessans d'une ardente charité, et ne se complaît pas, comme Némésis, au spectacle des misères humaines. Il ne traite pas les cieux et les *enfers* comme une propriété qui lui appartienne : il n'invente pas, comme les Indiens, de nouveaux cadres, ou de nouveaux fossés, comme le Dante, pour les remplir plus en liberté.

Enseigna-t-elle jamais, l'Église, qu'il ne pût y avoir d'élus que ceux qui sont visiblement dans le sein de son orthodoxie? N'avait-elle pas des enfans de l'autre côté de la croix? En se communiquant aux hommes, Dieu leur donna la loi de vie comme un héritage qu'ils devaient transmettre à la postérité. De saints personnages qui ne paraissent pas avoir été soumis à la loi de Moïse, figurent avec honneur dans les écritures, sont pénétrés d'un souffle prophétique. Jamais on fut obligé de quitter la religion naturelle pour embrasser la loi de

Moïse, faite pour les Hébreux seuls. Le juif ne fut pas estimable parce qu'il fut juif; le gentil ne fut pas méprisable parce qu'il fut gentil. L'abstraction, qui est un procédé de Platon, n'est pas le caractère du *catholicisme*[1]. Ce sont les actions, s'écrie S. Jean Chrysostôme, qui déterminent la sentence du souverain juge[2]. « La naissance peut être un malheur, elle n'est pas un « crime, et l'ignorance involontaire de la révélation « n'est pas une faute punissable. Que si le ciel fait briller « la lumière aux yeux de l'infidèle, celui-ci ne peut pas « la rejeter sans être coupable; mais s'il n'a pas eu, s'il « n'a pas pu avoir le moyen de s'éclairer, alors son « ignorance est invincible, il est excusable de ne pas « connaître. La révélation chrétienne est une loi posi- « tive, et il est de la nature d'une loi de n'être obliga- « toire que lorsqu'elle est publiée et connue. Donc, si « l'infidèle se trouve condamné au tribunal du souve- « rain juge, ce ne sera que pour avoir violé ce qu'il « pouvait et devait connaître de cette loi intérieure qui « se manifeste par la conscience. Si Dieu ne juge pas « cet infidèle d'après la loi chrétienne; s'il ne le punit « pas de ce qu'il n'a pas eu la foi, s'il ne le punit que « pour des fautes qu'il pouvait éviter; s'il mesure la « peine sur le degré de connaissance et de malice[3], »

1 « Le juste ne diffère point du juste, qu'il ait ou qu'il n'ait point « vécu sous la loi; ceux qui avant la loi ont bien vécu, sont réputés « enfans de la loi et reconnus pour justes » Clém. Alexand. *Strom.*, VI.

2 *Cinquième homélie sur la foi.*

3 *Conférences sur la religion*, par M. D. Frayssinous, t. III, p. 208.

quel *enseignement splendide fournissent* donc ceux qui, se livrant à de fausses idées sur la future destinée des *innombrables générations non catholiques*, n'ont vu ni comparé des prodiges de tendresse, qui raviront éternellement les anges et les hommes?

Platon se servait de l'analyse psychologique et logique pour tirer du sein de la connaissance humaine un élément qui ne vient pas des sens; cet élément trouvé, il s'en servait pour s'élever au delà du monde visible: les idées générales dans l'esprit le conduisaient aux idées absolues, à la source invisible; mais à quelle *splendeur* peut-on s'élever quand on se couvre de nuages, qu'on s'enveloppe de ténèbres? Quel est le passage de l'enseignement *catholique* qui contienne ces vers de Voltaire :

> ...... et moi prédestiné,
> Je rirai bien, quand vous serez damné?

« Vous dites qu'il faut un de ces coups miraculeux « de la Toute-Puissance, s'écrie Massillon, pour vaincre « toutes les difficultés qui semblent rendre la conversion « d'un sauvage impossible; au lieu que vous, environné « du secours des sacremens, des lumières de la doctrine « et de l'instruction, vous vous trouvez dans des circon- « stances plus favorables au salut, et qu'ainsi vous avez « infiniment plus de lieu de vous le promettre. Ah! « vous vous trompez, et je vous réponds que le salut « de cet infidèle me paraît moins désespéré que le vôtre.

« Il n'a jamais abusé des grâces qu'il n'a pas reçues;
« et jusqu'ici vous avez indignement rejeté toutes celles
« qu'on vous a offertes : il n'a jamais résisté à la vérité
« qu'il n'a pas connue, et vous la retenez dans l'injus-
« tice : un premier mouvement de salut triomphera de
« son cœur, et les plus fortes impressions de la grâce
« viennent échouer contre la dureté du vôtre : un seul
« rayon de lumière lui montrera des erreurs et des vé-
« rités jusque-là inconnues, et toutes les lumières de la
« foi ne sauraient troubler la tranquillité de vos pas-
« sions : il n'offre à la miséricorde de Dieu que le mal-
« heur de sa naissance, que des péchés presque invo-
« lontaires, que des infortunes plutôt que des crimes,
« tous motifs propres à la toucher; et vous ne lui of-
« frez que des ingratitudes affectées et des obstinations
« odieuses, tous sujets capables de l'éloigner à jamais
« de vous[1]. »

Voici d'autres preuves d'une théorie parfaitement apprêtée, développée, éclaircie, répandue, vulgarisée par des docteurs de l'Église, qui ont perpétué la trace du talent, et qui servent *d'enseignement et d'exemple*. Sous l'impression encore toute chaude et naïve d'une doctrine nuancée de flamme et d'harmonie, ils expliquent les deux voies que Dieu a choisies dès l'origine pour faire remonter les hommes à la sublime hauteur d'où ils étaient tombés : l'enseignement extérieur ou la tradition, et l'enseignement intérieur ou

[1] *Sermon sur la fausse confiance*, t. V, p. 465, édit. in-12.

la conscience; ils les montrent se perpétuant, s'appuyant l'un sur l'autre, afin de répondre au double besoin de la nature humaine. Les bouleversemens des empires apprirent aussi aux peuples dispersés sur le globe les volontés divines. « Cela étant, s'écrie M. La« cordaire dans un mouvement d'éloquence, il est fa« cile de comprendre comment, avec ces enseignemens « intérieur et extérieur, l'homme pouvait être sauvé. « Trois conditions sont nécessaires pour cela : 1° c'est « de suivre la vérité que l'on connaît, et de pratiquer « le bien dont on a la possession; 2° c'est qu'après avoir « pratiqué le bien au degré où on l'a connu, dès qu'un « degré supérieur est manifesté, dès qu'une religion « plus pure, plus véritable, plus parfaite, dès que la « religion chrétienne, enseignée par l'Église catholique « et infaillible nous est manifestée, nous ne sommes « plus dans une ignorance invincible : de ce moment « nous sommes tenus de l'embrasser.... Et, après tout, « Dieu ne vous demande que ce que votre conscience « vous demande elle-même.... Faites-vous le bien ? Avez« vous rempli la première condition de votre conscience? « Êtes-vous bon, êtes-vous juste, êtes-vous continent?... « Et vous dites qu'il n'y a pas assez de lumières dans « l'Église; qu'il y a de profondes ténèbres dans l'hu« manité; mais elles sont dans votre cœur : ce n'est pas « le soleil qui manque, ce sont vos yeux qui sont cou« verts.... La troisième condition, c'est de mourir dans « l'amour de Dieu. Car telle doit être la fin de cette

« grande bataille, c'est d'aimer Dieu plus que les hommes, « et les hommes à cause de Dieu : voilà les lois et les « prophètes. Eh quoi ! est-il donc si difficile d'aimer ? « Oui, nous sommes obligés de vous le dire : faites de « la philanthropie tant que vous voudrez, il est difficile « d'aimer les hommes. On aime en eux ce qui flatte « notre égoïsme, leurs talens, leurs qualités; mais aimer « l'homme à cause de Dieu; aimer le pauvre en son « âme, en son corps, ah ! il est difficile d'aimer cet « homme-là ! Et cependant nous pourrions dire qu'il « faut aimer les hommes précisément parce qu'ils sont « misérables; donnez-leur du pain, de l'eau, des con- « solations : n'y a-t-il pas du pain, de l'eau partout ? « Voilà tout le Christianisme.... »

Tous les théologiens reconnaissent, avec S. Augustin, qu'il existe, hors de l'unité, des âmes qui habitent les parvis célestes. Oseriez-vous soutenir, disait le tendre Fénelon à un écrivain de son temps, que Dieu *damne* presque tout le genre humain pour ne pas avoir fait des actes surnaturels par des forces naturelles ? Il rend à tous, dit Bossuet, le salut possible par les ressources de ses richesses et de ses magnificences. Les mondes innombrables ne roulent pas dans l'abîme du ciel avec une plus exacte et brillante harmonie; les révolutions politiques, qui ébranlent les États jusque dans leur base, ne promènent pas avec plus de rapidité la dévastation sur les palais et les chaumières, que ne se met en lumière cette vérité consolante.

La faculté de théologie de Paris la soutient dans la censure d'*Émile*[1]; Salvien, cet éloquent et illustre prêtre, reconnaît, même parmi les Ariens, l'excuse de la bonne foi et de l'ignorance invincible. Tout l'univers connaît les idées fondamentales qui constituent les ouvrages de l'ange de l'école. Son *si quis in sylvis enutritus, ductum rationis sequeretur*, etc., monte vers le ciel comme une prière[2]. Or, cette effusion brûlante, qui luit dans les profondeurs de l'âme du *catholique*, et qui se transforme dans l'extériorité de sa lumière, est plus douce au cœur que ne le sont à l'œil ces montagnes couronnées d'immenses et magnifiques forêts, les prodiges de végétation qui surchargent les plaines, décorent les collines, que ces retraites embaumées où l'air même se montre un bienfaiteur empressé, qui prodigue à l'homme des sons harmonieux, une douce fraîcheur et des parfums exquis.

Mal comprise, la doctrine la plus élevée n'offre, comme le règne matériel, que des cailloux et des roches; bien entendu, elle présente à l'intelligence l'or au milieu des sables et des richesses spontanées. Bourdaloue, qui figure avec tant d'éclat sur le théâtre élevé de la philosophie chrétienne, cet esprit si pénétrant

[1] «Tout homme qui est dans une ignorance invincible des vérités «de la foi ne sera jamais puni de Dieu, pour n'avoir pas cru ces vé-«rités. Telle est la doctrine chrétienne et catholique» *Censure de l'Émile par la Sorbonne*, art. 26, p. 63.

[2] Voy. Nicole, *de l'Unité de l'Église*, liv. Ier, ch. 3; S. Irénée, *Contre les Hérésies*, liv. IV, ch. XX, p. 244.

et si ferme, *jouissait-il du pleur des hommes*, lui qui, reconnaissant avec toute l'Église catholique que le sang de Jésus-Christ s'étend comme un océan de miséricorde des deux côtés de la croix, s'écriait si noblement : « Il faut, chrétiens, et cette pensée n'est pas de moi, « mais de S. Jérôme, il faut bien établir dans nos es- « prits une vérité à quoi peut-être nous n'avions jamais « fait toute la réflexion nécessaire : que, dans le juge- « ment de Dieu, il y aura une différence infinie entre « un païen qui n'aura pas connu la loi chrétienne et « un chrétien qui, l'ayant connue, y aura intérieure- « ment renoncé, et que Dieu, suivant les ordres mêmes « de la justice, traitera bien autrement l'un que l'autre. « On sait assez qu'un païen, à qui la loi de Jésus-Christ « n'aura jamais été annoncée, ne sera pas jugée par « cette loi, et que Dieu, tout absolu qu'il est, ne lui « aura pas fait connaître. C'est ce que S. Paul enseigne « en ces termes : *Qui sine lege pecaverunt, sine lege « peribant*. »

Les lumières de la théologie ne sont pas épuisées ; elles portent l'empreinte d'une surabondance de vie. Si l'on peut, par les seules forces de la nature, mériter la foi ; que la grâce est gratuite, il n'est pas un seul qui soit étranger aux bienfaits de la rédemption du Christ. « Les hommes versés dans l'histoire du dogme « savaient que le catholicisme, quelque sévère que l'aient « souvent rendu ses ministres, n'a jamais prononcé « formellement la condamnation des infidèles demeurés

« tels par le hasard de leur naissance, une ignorance « invincible ou d'autres circonstances indépendantes « de leur volonté. Nous nous plaisons à le reconnaître, « dans notre esprit de justice et dans notre désir d'une « fraternité tolérante, la religion *catholique* ne calomnie « pas la Providence, elle ne fait point peser un épou- « vantable anathème sur ce qu'elle ne peut qualifier que « de malheur involontaire [1]. »

Le catholique croit n'avoir ni pères ni frères dans l'histoire de la race humaine; mais sur quel fondement pourrait-on croire que l'individualité dominât, dans toute sa brutalité, une religion qui a attaqué la barbarie par tous les bouts, l'esprit âpre de cette ville, dont le fondateur passait pour avoir été alaité par une louve, les cruautés et les meurtres de Sparte, et a laissé un si large sillon dans le champ de la charité et de l'intelligence? Proscrit-elle l'ensemble des vues *historiques;* s'attache-t-elle à une face particulière de l'histoire; oublie-t-elle, anéantit-elle toutes les autres? Comment expliquer dès lors la régénération de l'homme moral, le rétablissement de ses rapports avec Dieu, et cette action civilisatrice par l'unité de l'Église, où il n'y a plus de distinction de peuple, ni Scythes, ni Grecs, ni Juifs, ni sauvages, mais qui embrasse l'humanité unie par l'association des peuples? Le moyen de *croire* qu'on n'a *ni pères ni frères dans l'histoire,* quand on réunit en

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*, t. II, p. 486.

soi toute l'autorité des siècles passés, les traditions du genre humain jusqu'à son origine! Le *catholique* posséderait-il ce beau titre, développerait-il un ordre de pensées et de sentimens, s'il ne prolongeait la ligne de l'Église au delà du Calvaire? Cet esprit de mansuétude et de bienveillance qui l'inspire ne meurt pas sur la frontière de l'Évangile; il est séparé par un abîme plus profond que l'Océan de l'exclusif et farouche patriotisme de Brutus, dont les traits, s'ils étaient fidèlement reproduits, heurteraient les mœurs du siècle. Les Grecs s'opposaient aux barbares, et s'en distinguaient avec une dédaigneuse fierté, comme s'ils eussent été d'une espèce différente; aucun lien n'attachait Rome et Athènes, Memphis à Babylone. On coexistait sans se connaître : « les diverses fractions de l'humanité étaient presque en« tièrement étrangères l'une à l'autre : c'étaient comme « autant de planètes différentes, ou comme les frag« mens d'une planète brisée qui roule dans l'espace. « Avant le Christianisme il y avait des familles humaines, « il n'y avait pas de genre humain. L'empire d'Assyrie, « qui expirait vers le temps où Rome venait de naître, « ne se doutait pas de cette grande destinée qui s'ache« vait à cette heure en Orient. Hérodote ne connaissait « point l'existence de Rome; Coriolan n'avait jamais en« tendu parler de son contemporain Thémistocle. Le « monde ainsi fractionné, l'histoire ne pouvait s'élever « à la pensée de l'unité humaine. L'histoire universelle « était impossible avant le Christianisme; le Christia-

« nisme, au contraire, contenait cette idée fondamen-
« tale que Bossuet a placée si haut : la Providence gou-
« vernait les siècles, idée sans laquelle il n'y a pas de
« philosophie de l'histoire possible, idée qui est, à dire
« vrai, toute la philosophie de l'histoire. De plus, le
« Christianisme avait des traditions antérieures à son
« berceau, qui rattachent son origine à celle du monde,
« et auxquelles il pouvait rapporter la destinée des juifs
« et des gentils[1]. »

Le monde, disait l'auteur de l'apologie aux païens, le monde entier n'est, à nos yeux, qu'une vaste république, patrie commune du genre humain. Et le *catholique n'aurait ni pères ni frères dans l'histoire?* Rien n'arracherait ses larmes sympathiques, ne les ferait couler sur les infortunés de la vie! « La religion que je
« me fais gloire d'avoir défendu, et pour laquelle je
« mourrai avec joie, s'écrie M. de Chateaubriand, est
« une religion qui convient à tous les lieux, simple avec
« les peuples barbares, éclairée avec les peuples civi-
« lisés, invariable dans sa morale et dans ses dogmes,
« mais toujours en paix avec les lois politiques des peu-
« ples où elle se trouve, toujours appropriée au siècle,
« et dirigeant les mœurs sans les heurter. La religion
« que j'ai présentée à la vénération des hommes est une
« religion de paix, qui aime mieux à pardonner que de

[1] *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, par M. J. J. Ampère, professeur de littérature française au collége de France, t. Ier, p. 307.

« punir; une religion qui doit ses victoires à ses misé-« ricordes, et qui n'a besoin d'échafauds que pour le « triomphe de ses martyrs [1]. »

« *Il s'isole et se tient dans une haine et dans un mé-« pris superbe de tout ce qui n'est pas lui;* » mais dans la réalité rien ne s'isole de ce qui précède et de ce qui suit : le néant seul se brise, s'enferme stérile dans l'horreur d'une nuit éternelle. Si une haute passion morale ne peut consentir à être dévorée de l'ennui et de l'effroi de la solitude; s'il faut qu'elle s'épanche et trouve des sympathies, si tous les sentimens larges engendrent le prosélytisme, la religion *catholique*, qui embrasse le monde intérieur de l'âme et le monde de la société, formulerait-elle la science divine comme les abeilles leur cire, pour s'en faire une case étroite et douce, suave et odorante, où passer tranquillement ses jours? Laisserait-il un vide dans l'univers, se couperait-il les ailes qui le conduisent à tout le reste, se retirerait-il au fond de son cœur pour s'y consumer solitaire, comme la lampe dans une tombe qui n'éclaire que des ruines? Que serait un homme concentré uniquement en lui-même par l'égoïsme, ne nuisant à personne directement et ne servant non plus personne, ne songeant qu'à soi, ne vivant que pour soi, dont le cœur serait aussi dur que le bois de l'Amérique dont parle Cooper, et qui, dès le premier coup de la hache, émousse le tranchant de l'acier? Que serait un peuple

[1] *OEuvres complètes*, t. XXI, p. 348.

composé d'individus sans liens, où nul ne compatirait aux maux d'autrui, ne se tiendrait obligé d'aider ses frères et de les secourir; où tout échange de services, tout acte de miséricorde et de pitié ne serait qu'un calcul d'intérêt; où la plainte de celui qui souffre, les gémissemens de la douleur, le sanglot de la détresse, le cri de la faim, s'exhaleraient dans les airs comme un vain bruit; où rien ne se répandrait de chacun en tous et de tous en chacun, par une secrète impulsion de l'amour, qui ne sait ce que c'est que posséder, parce qu'il ne ne jouit de ce qu'il donne?

Toute omission enfante une invention : mais quelle lacune existe-t-il dans la religion *catholique?* Ne fut-elle pas à l'entrée, au bord, au milieu et aux frontières de de toutes les vérités? Ne vit-elle pas le lever du grand jour dont les patriarches avaient aperçu l'aurore? Où sont ses inductions ou déductions illégitimes? Serait-ce par ses principes politiques que *s'isolerait le catholique?* Mais sa religion se résout en actes qui ont besoin de la protection de la loi, de la puissance de ce fait social. Il prend racine et se développe dans les états théocratiques, monarchiques, aristocratiques et populaires, dans les pays où le gouvernement se résume dans la volonté absolue d'un seul homme, comme dans les systèmes qui mettent en jeu des forces très-variées, et ne réalisent l'unité d'action qu'à l'aide de subtils artifices, de combinaisons laborieuses. *S'isolerait-il* par ses principes religieux? Mais le fondement de ses induc-

tions n'est pas l'instrument unique de ce *moi*, qui prétend faire fléchir tous les autres individus devant cette idole. Au-dessus de tant d'efforts solitaires, qui perdent par leur *isolement* une grande partie de leur puissance, on aperçoit une autorité vigilante et forte qui fait faisceau de toutes les vérités particulières, qui rapproche et unit solidement, dans des vues de direction générale, toutes les facultés individuelles. Socrate disait que le plus beau fruit de la philosophie était de savoir s'entretenir et converser avec soi-même; mais le *catholique* étoufferait dans une prison, s'il ne respirait à son aise dans une sphère vaste et dégagée de tout nuage. Comme la mouche industrieuse, il exprime le suc le plus doux des plantes les plus arides.

La vérité engendre si peu la *haine*, que les idées viennent des sens, que la sensation puisse se suffire à elle-même, qu'elle ne soit pas, dès le principe, accompagnée de la réflexion, ou qu'il n'y ait pas de nuances qui différentient les opérations de l'entendement des opérations de la volonté. Rousseau lui-même avoue que l'Évangile n'établit point la religion nationale [1]; l'histoire atteste que le *catholicisme*, mieux que les dieux d'Homère, marche dans l'espace. « Le calvinisme, « s'écrie un écrivain moderne, le calvinisme, récemment « modifié par le roi de Prusse, n'est pas le luthéranisme « saxon. La Suède, la Hollande, la Suisse zwinglienne,

[1] *Contrat social*, liv. IV, chap. VIII.

« ont chacune leur religion propre, bornée à leur ter-
« ritoire; et la religion anglicane ne saurait non plus « exister dans aucun lieu où ne s'étend pas le pouvoir « du roi, qui en est le chef. Il en est ainsi de la religion « russe : entièrement soumise à l'empereur, elle suit les « destins de son autorité, et s'arrête avec ses ukases. » Le *catholicisme*, au contraire, rallie les intelligences à une forme unique et populaire : dans lui les principes d'harmonie coexistent; toutes les fortes intelligences se pressent dans son sein; les idées y sont poursuivies jusque dans leurs dernières conséquences.

Ce qui *s'isole*, ce sont les sectes; elles se font ombre l'une à l'autre, et se prêtent mutuellement leurs ténèbres. Si même elles se rapprochent, elles n'avancent que sur des ruines. Le cœur du catholique *s'attache* même à ceux qui ne sont plus par les liens d'une ardente charité. Se détachant du passé et déniant toute relation avec les morts, la glaciale erreur, au contraire, s'entoure de la solitude, comme les acteurs antiques se couvraient d'un masque monstrueux, comme la demeure de l'oracle qu'enveloppait l'épaisseur du bois sacré. Dès qu'on est en désacord avec la religion universelle, on crie au sein de la création comme une corde qui se brise au milieu des mélodies d'un instrument rompu. Mais quoique la fausse doctrine ne puisse échapper aux étreintes d'un *isolement* forcé, le feu de la *haine* ne s'allume point dans la vive et pure lumière du *catholicisme*. Le dénigrement envieux d'Athènes em-

pêchait un de ses plus grands hommes de sortir de sa maison de peur d'avoir à passer devant les marchands d'herbe du quartier de l'Agora, mais un esprit général de bienveillance est le fond de tous les préceptes de l'Évangile. Observez le *catholicisme* dans ses développemens, dans ses manifestations, sous toutes ses faces, dans l'essor magnifique, solennel de toutes ses intelligences, pour ainsi dire ailées, qui, de S. Paul à nos jours, ont traversé le ciel splendide du talent, et dites-nous s'il est renfermé dans sa foi comme dans une forteresse ruinée, sans oreilles et sans cœur pour qui n'a pas la formule et le mot de son dogme, ou comme une force toujours prête à écraser tous ceux qui refusent de l'accepter et de s'associer à sa puissance? C'est dans la philosophie du dix-huitième siècle qu'on trouve l'ignorance et le dédain du passé. « Je n'ex-« cepte pas Kant lui-même, s'écrie M. Cousin. Kant, « et je prends encore le plus savant, ignore l'histoire de « la philosophie dans ses époques un peu reculées; il « ne connaît bien que la philosophie qui l'a précédé, « savoir le cartésianisme, et en général il est sévère sur « ses devanciers. C'est à la fois une grande injustice et « une grande inconséquence. Décrier le passé et ses de-« vanciers, c'est décrier l'histoire de la science qu'on « cultive, c'est décrier soi-même ses propres travaux, « ou c'est prétendre que jusqu'ici tous les siècles se sont « trompés, il est vrai, mais que le siècle est enfin venu « auquel il est réservé de découvrir la vérité et de lever

« le voile qui la cachait à tous les yeux. Présomption et « folie : ce qu'un homme n'a pas entrevu restera éter- « nellement inaccessible aux regards de tout autre « homme [1]. »

Hors de la lignée juive il n'a de respect filial et de sainte gratitude pour aucun des grands hommes qui l'ont précédé ; mais qu'est-ce qu'un *grand homme ?* C'est l'instrument d'une puissance qui n'est pas la sienne, et qui laisse dans le monde des traces d'une immense utilité. Car « il faut, dit M. Cousin, que le grand homme « réussisse dans quelque genre que ce soit pour faire son « œuvre : une activité inépuisable, la fécondité, la ri- « chesse des résultats, des succès continuels, prodigieux, « tels sont ses caractères nécessaires [2]. » Or, s'il faut des siècles pour enfanter un *grand homme*, le *catholique* mépriserait-il ce que Dieu ne montre que rarement à la terre ? Ne louerait-il pas magnifiquement ce qui n'est point une créature arbitraire qui puisse exister ou ne pas exister ? Quand, en *dehors de la religion juive*, nous cherchons des *grands hommes*, ne recourons-nous pas à l'antiquité grecque et romaine ? Virgile et Homère ne nourrirent-ils pas nos études classiques ? S. Jérôme ne nomme-t-il pas Horace un écrivain plein de gravité, que l'on va rejoindre, avec qui l'on passe sa vie ? Si le *catholique n'avait pas de respect pour les grands hommes*,

[1] *Cours de l'histoire de la philosophie*, professé par M. V. Cousin. 1829, t. Ier, p. 129.

[2] *Idem*, 1828, 10e leçon, p. 17.

eût-on accusé les pères de l'Église d'avoir embelli leur intelligence des écrits de Platon et d'Aristote; de s'être désaltérés aux ouvrages de ces deux génies, égaux en talens comme en gloire, et qui, quatre siècles avant notre ère, fixèrent dans l'Occident, l'un, les idées fondamentales sur lesquelles roule la philosophie, l'autre, la méthode qui lui convient et qu'elle suit encore? Fénelon, qui devina tant de choses que l'avenir devait réaliser, n'offrit-il pas aux imaginations rêveuses le monde antique, l'Égypte et la Grèce, comme le modèle des vertus sociales, ne fit-il pas aimer des caractères qui, dépeints avec des couleurs ravissantes, excitent l'admiration et l'enthousiasme?

Quelle intelligence *catholique* éleva un mur de séparation entre la science antique et la science moderne, entre les immortelles productions de nos siècles et les magnifiques poëmes qui servent de base à toute l'antiquité savante, qui ont enrichi notre littérature par des pages si belles, si larges et si colorées d'originalité primitive? L'*Iliade* d'Homère et son *Odyssée;* la beauté des formes, la majestueuse simplicité, le fini des admirables compositions de Thucydite et de Tite-Live; Alcinoüs présidant aux cérémonies religieuses chez les Phéaciens; Énée dirigeant les pompes funèbres d'Anchise; Pélopidas rejetant les conseils des devins de Thèbes, qui lui avaient proposé d'apaiser les dieux par des victimes humaines; des actes héroïques et volontaires de dévouement à la patrie; Régulus en présence

du féroce Carthaginois; le jeune Scipion rendant à son époux l'étrangère que lui donnait sa victoire; l'Œdipe à Colone et l'Antigone de Sophocle, le poëte le plus religieux de l'antiquité profane; Platon se livrant contre les Orphiques à toute l'amertume d'une vertueuse indignation, n'auraient-ils plus rien qui charme et attendrisse? Corneille, qui vivait en familiarité avec le génie de Rome, traitait de géant à géant avec les grandeurs de la ville éternelle, et adorait Lucain; Boileau s'attachait à Juvénal, Racine suivait Euripide. Avec Molière il puisait encore, dans la société familière d'Eschyle et de Sophocle, de Plaute et de Térence, cette hardiesse attique, cette exquise justesse de mouvemens et de proportions, qu'on ne sait ni comment assez louer, ni comment définir. Bernardin de S. Pierre, héritier en partie de Fénelon, a, dans *Paul et Virginie*, des retours de l'inspiration grecque, de cette muse heureuse. L'idée du grand et du primitif se retrouve dans l'Homère de Chénier; M. de Chateaubriand, dans ses *Martyrs*, dessine à grands traits la beauté grecque; l'*Orphée* et l'*Antigone* de M. Ballanche, suivent la même voie, comme une veine d'argent, dans notre littérature. « Quelque belle, quelque grande, quelque énergique que soit la race juive, elle n'est pas la seule en « ce monde[1]. » Je ne sache donc pas pourquoi l'on n'admirerait pas les *grands hommes* qui cherchaient à

[1] *Cours de philosophie*, professé par M. V. Cousin, 1828; 11e leçon. p. 16.

saisir le beau, à nous en laisser des modèles finis, irréprochables.

Après les trois siècles de la prédication miraculeuse, les orateurs sacrés s'exercèrent aux grands combats de la parole par les leçons de Libanius, ainsi que les athlètes s'apprêtaient aux jeux de l'Olympie, et laissèrent des traces profondes et lumineuses de leur passage. L'immortel Chrisostôme arrive à Antioche avec les richesses ramassées à Athènes : une étude approfondie des orateurs du paganisme fit couler de sa bouche d'or des flots d'éloquence. Les Basile et les Grégoire de Nazianze, ces modèles de l'amitié, avaient inspiré leur génie dans Démosthènes et Périclès avant de se précipiter dans les combats de la chaire chrétienne, à Alexandrie et à Césarée en Cappadoce. Mais en professant un *respect et une sainte gratitude* pour les lumières qui ne sont pas dissimulées par des ombres, le *catholique* ne devra-t-il pas répudier ce qui outrage l'esprit, ouvre des abîmes sans faire croître un seul brin d'herbe sur leurs bords? S. Athanase n'avait-il pas raison d'établir contre Épicure que le monde n'est point le produit du hasard; contre Platon, qu'il n'a point été créé d'une matière préexistante; qu'il a eu pour auteur le verbe, par qui toutes choses ont été appelées à la vie? Lactance fut-il injuste lorsqu'il reprochait à Cicéron de se traîner servilement aux pieds des idoles, à la suite d'une multitude égarée, au lieu de se servir de son admirable talent pour démasquer

les erreurs qui se cachaient sous les masques empruntées aux différentes sectes des philosophes? Avait-il tort, S. Justin, dans ces belles pages où il venge la sainteté du Christianisme, où il combat les préventions des juifs, les calomnies des païens et des philosophes, et établit la vérité du dogme de la vie future, de l'unité de Dieu, de la Providence, du libre arbitre?

Rendons aux philosophes de l'antiquité la justice qui leur est due, s'écria un des plus grands évêques du dernier siècle : plusieurs d'entre eux ont acquis des droits à la reconnaissance des nations par les découvertes importantes auxquelles les a élevés la sublimité de leur génie. Et qui sait si ces grands personnages ne furent pas suscités par la Providence pour empêcher l'estime de la vertu de périr dans les pensées des hommes! Mais pourrait-on *respecter* ces philosophes, qui, selon l'expression de Gibbon, approchaient, avec le même mépris et le même respect apparent, des autels de Jupiter de Lybie, de celui de l'Olymphe ou de celui du Capitole[1]?

Les siècles où il n'a pas vécu ne comptent pas; mais où sont les siècles où le *catholicisme* n'ait pas *vécu* en germe? Quelle est la raison de sa certitude, de son divin caractère? La loi ancienne, les prophéties, des promesses qui ne passeront pas, une force que nul ne peut vaincre. Que manque-t-il d'ailleurs à la célébrité des

[1] *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, t. I[er], p. 11.

beaux *siècles?* Les Aristide et les Léonidas, immortalisés par Hérodote, ont échappé au silence de l'oubli; et, si tous les exploits héroïques n'ont pas surnagé sur l'abîme des âges, c'est que l'esclavage, en augmentant le nombre des *choses* et en diminuant d'autant celui des *personnes*, supprimait en quelque sorte l'histoire pour une grande partie de l'espèce humaine. S. Augustin a rendu justice à la modération des Romains; Arnobe, Lactance et Tertullien, ces manifestations souveraines de l'énergie évangélique et de sa pensée, ont remué l'antiquité tout entière, y ont séparé la lumière des ombres. Mais qui voudrait ne pouvoir effacer de la liste des crimes ces pratiques cruelles et licencieuses qui caractérisèrent le culte des habitants de la Floride; les orgies bruyantes, les fureurs fanatiques, les mutilations obscènes des habitans de Syrie; les monumens hideux de l'autorité absolue et sanguinaire des Druides! Les Dumatiens, en Arabie, qui sacrifiaient annuellement un adolescent à leur idole; les Mexicains qui immolaient des prisonniers, des femmes, des esclaves, qu'ils mangeaient, dans certaines fêtes, après le sacrifice; les Danois qui remplissaient des simulacres d'osier de victimes humaines pour y mettre le feu; les Scythes, les Taures, les Hérules, les Sarmates, les Arcadiens et les tribus de l'Achaïe, qui avaient des coutumes non moins atroces, ne *comptent* que trop dans les annales de l'histoire. Les *siècles* se mesurent dans les *grands hommes* qui les illustrèrent : ce qui ne pèse rien

dans la balance, ce sont les systèmes vides de sens, creusement sonores, qui semblent sortir d'un sépulcre et se briser entre des ossemens arides.

Ceux qui ont lutté contre lui sont maudits; mais comment les maudirait-il quand il fallait que le flambeau de la vérité fût agité pour produire une lumière plus vive[1]? Bien loin de s'affaiblir dans les combats, la religion jette au front de la tempête une pensée qui lui résiste, s'en joue et en triomphe. Elle se fortifie dans le feu des batailles. Plus large dès lors dans ses vues, elle pénètre dans toutes les profondeurs, et saisit la vérité qu'ils récèlent. Si le vaisseau de l'Église n'eût pas été lancé à toutes voiles dans la haute mer, il eût peut-être pourri sur le rivage. Supposé que la doctrine révélée eût paru si simple, si évidente, si incontestable au siècle qui l'écouta, qu'elle n'eût rencontré aucune contradiction, soulevé aucune difficulté, serait-elle aujourd'hui revêtue de ces preuves qui servent de base à une classification exacte et complète? En permettant que les orages se forment sur l'Église, la couvrent de nuées et menacent de la détruire, Dieu veille sur son immense et magnifique ouvrage, l'entoure de boulevards qui le garantissent des eaux qui descendent en mille torrens du haut des montagnes, et entraînent dans leur chute les énormes roehers et les forêts anti-

[1] Voy. S. Augustin : « *Etenim ex hæreticis asserta est catholica, et ex his qui, etc.* » Psalm LIV, n° 22, t. IV, p. 513; M. Boyer, p. 22; *Examen de la doctrine de M. de La Mennais.*

ques. Avec quelle mâle énergie les Irénée, les Tertullien, les Épiphane ne se présentent-ils pas à nous couverts de ces lauriers qui attestent les combats et les victoires! Les tiraillemens de l'erreur leur inspirèrent ces pages ravissantes que colorent comme une goutte de rosée les plus doux rayons du soleil. Pourquoi donc *maudire des luttes* qui parviennent à connaître l'étendue des effets et la puissance relative des causes; qui élèvent les discussions à une sphère supérieure, mûrissent le génie et l'inondent de lumière?

La religion est un trésor qu'il faut creuser: il en est d'elle comme des parfums; ce qui en augmente le prix, c'est l'odeur qu'ils exhalent. Ainsi l'encens n'embaume que quand il est développé par le feu. Il ne suffit donc pas de recueillir des faits isolés; il faut les combiner, chercher leur rapport mutuel, et s'élever à la démonstration des lois générales qui régissent les intelligences. S'il est doux de voguer sur la mer quand un vent favorable agite doucement les vagues, et que le pilote lit sa route dans un ciel serein, il est d'un grand courage de *lutter* contre des ennemis puissans, des élémens formidables. C'est pendant la tempête qu'il est honorable de sauver le navire du naufrage. La révélation, manifestation directe et surnaturelle de la divinité envers l'homme, ce secours accordé par un être puissant et miséricordieux à un être ignorant et faible, est l'éclair qui sillonne les ténèbres; « mais le but de l'homme est le « perfectionnement. Il ne peut se perfectionner que par

« ses propres efforts, par l'exercice de ses facultés, par « l'énergie de son libre arbitre. S'il est protégé par une « puissance sage et bienveillante, que son sentiment a « besoin de reconnaître, en dépit des doutes que la lo- « gique évoque, cette puissance doit borner sa protec- « tion à l'instruire par des enseignemens, à lui révéler « des vérités proportionnées à son intelligence. Ces ma- « nifestations l'éclairent sans l'enchaîner, elles le lais- « sent libre d'user de ce bienfait à ses risques et périls; « il peut en abuser, y renoncer même. Le combat que « se livrent en lui le bien et le mal, ses tâtonnemens, « ses tentatives infructueuses, ses erreurs, et jusqu'à ses « crimes, ne prouvent rien contre la révélation qui lui « a été accordée. Ces choses sont une portion de la *lutte* « qui est son partage, et cette *lutte* est son moyen de « perfectionnement[1]. »

Les *luttes* contre le *catholicisme* se *maudissent* donc elles-mêmes en se brisant devant l'élément scientifique, devant la réalité objective, devant cette race d'hommes persévérant dans le bien, qui se communiquent de siècle en siècle, par une chaîne visible, l'électricité de la vertu et l'ardeur des conquêtes. « La vraie religion « est ce mot ajouté à l'idée de la vérité : *elle est*[2]. » Pour apaiser l'ambition de son intelligence, elle veut savoir,

[1] *De la Religion considérée dans sa source, etc.*, par Benjamin Constant, t. II, p. 212.

[2] *Cours de philosophie*, professé par M. V. Cousin, *sur le fondement du vrai, du beau et du bien*.

elle veut surprendre et saisir les signes divins imprimés sur sa face. Dans l'ensemble des œuvres de l'unité souveraine et de la vérité infinie, rien ne change, tout se développe par l'efficacité de la volonté perpétuellement une de Dieu; mais qui pourrait donner la statistique des mutilations que se firent les adversaires de l'unité chrétienne? Qui sonderait toutes les profondeurs de la seule doctrine gnosticienne des Messaliens, qu'on appelait aussi *enthousiastes, encratites, phandaïtes, bogomiles, lycopétriens?* On compterait plutôt les écueils qui sont cachés dans les abîmes de l'Océan, ou les vagues qu'il roule dans une noire tempête, que le nombre des sectes et les débris de leurs dogmes égorgés. Et le moyen de ne point s'annihiler, de ne point se rompre en mille pièces hors de la révélation du Christ, quand elle est unique, absolue, impérissable? Si elle ne l'était pas, on pourrait chercher quelque chose au delà de sa lumière; elle ne serait plus dès lors qu'un phénomène relativement à cette religion nouvelle qui renfermerait la doctrine véritable. Donc, point de religion, ou une seule qui soit le flambeau de notre voyage. La pensée qui s'exerce dans un cercle qu'elle n'a point tracé elle-même, et qu'elle n'ose pas dépasser, est une pensée qui peut contenir toute vérité, selon l'expression d'un philosophe célèbre; mais quand, au lieu de revêtir les éternels principes de formes nouvelles, on réforme les principes eux-mêmes, dès lors on flotte dans les nuages, le froid de la mort se fait sentir sous

une apparence de vie, et l'horreur du néant sous les simulacres de la réalité. L'anarchie intellectuelle ne peut bâtir qu'à fleur de sol; à peine le sol se soulève-t-il, que les masures s'écroulent et s'abîment.

Ceux qui l'extermineront verront aussi la fin du monde, et l'univers se dissoudra le jour apocalyptique où l'Église romaine tombera en ruines sous les coups de ses ennemis. Les sophismes, même ceux qui sont solennellement drapés dans la majestueuse emphase d'une style de prophétie, sont aussi vains et aussi dépourvus de fondement que les sophismes les plus vulgaires. Ce qui n'a que des vacuités pour base, se désenfle, se dissout: la barque fait eau de toutes parts. Le malheureux esquif qui naguère portait fièrement son pavillon à lui, et que recouvrent maintenant des lambeaux de pavillons de toutes les couleurs, va bientôt couler et se perdre sous les flots. Les systèmes surgissent, bruissent un instant, puis s'effacent, s'évanouissent comme une vague dans la mer, et sont pressés d'aller se replonger dans le gouffre du silence, mais rien ne saurait arrêter ni suspendre les lois divines. Dans les Dyonisies, à Chio et à Ténédos, un homme était immolé en mémoire de la fable de Bacchus, et mis en pièces par les Tytans, au rapport de Porphyre; mais comment *exterminer* ce qui s'unit à Dieu d'une vie opposée à la vie terrestre? Qui ferait les funérailles du *catholicisme*, et sait-on toutes les conditions qu'il faudrait rassembler pour que des brouillards enveloppassent sa lumière? Il faudrait que

Dieu disparût de son œuvre et de la conscience des hommes, comme un ministre des autels se retire quand le culte est célébré. Combien de fois le *catholicisme* n'a-t-il pas vécu en face de la mort, et sous une grêle de flèches tombées des flancs de l'orage ? Or, au milieu des tempêtes de sang qui roulaient contre l'Église, quelque chose de stable s'est vu sur la tombe des morts et sur le gouffre des âges. « Venez donc, après tant d'en-« nemis vaincus, s'est écrié un puissant orateur mo-« derne, venez pour être vaincus à votre tour et préparer « à l'Église de Jésus-Christ un nouveau triomphe : *Con-« gregamini et vincimini.* Que rien ne vous arrête; que « tout moyen soit légitime pour détruire une religion « qui ose se dire seule vraie et seule divine; le mensonge « ou la vérité, la perfidie ou la violence, les respects « hypocrites ou les mépris insultans, les maximes de la « tolérance ou les fureurs de la persécution, que tout « soit employé et vous serez vaincus. Concertez habi-« lement vos desseins; ourdissez des trames profondes; « prenez d'infaillibles mesures; épuisez toutes les res-« sources de votre sagesse, et elle sera convaincue de « folie : *Inite concilium, et dissipabitur.* Dites enfin, pro-« phétisez hautement, que la dernière heure du Chris-« tianisme est venue, que l'impérissable Église va tom-« ber inévitablement sous vos coups; et vos prophéties « se perdront comme un vain bruit dans les airs, tandis « que les sacrés oracles, qui prédisent la ruine de toutes « les ligues impies, continueront jusqu'à la fin de s'ac-

« complir, comme ils s'accomplissent depuis six mille « ans : *Loqui mini et non fiet*[1]. »

Si l'art d'agir sur le monde extérieur, l'art de s'approprier les forces de la nature pour remuer les masses, ne peut mourir parce qu'il est spirituel, comment périrait ce principe divin qui joue dans le monde un rôle immense, se mêle à tous les grands actes de la vie, a transformé tout ce qui a été en ce qui est, élève une tête brillante comme les astres dans l'immensité ! Les diverses communions reconnaissent que Jésus-Christ était le terme des oracles et des figures ; qu'en lui devait commencer un règne qui nous a enfantés longuement, et qui est le lien des choses accomplies et des choses actuelles. Il présente son Église bâtie sur le roc, que tous les flots de la mer ne pourront surmonter de leurs eaux rugissantes. Y a-t-il un plaidoyer plus brûlant, des expressions plus énergiques pour former, comme une ceinture de défense, contre laquelle toute attaque serait vaine, impuissante ? Et que sert-il de couper les rejetons de la plante quand on ne peut extirper sa racine ; d'arracher l'enveloppe aride que dessèche l'haleine du temps, quand intérieurement se forme l'immortelle chrysalide ?

Les légions révoltés de Germanicus montraient aux envoyés de Tibère leurs bras amaigris par les fatigues de la guerre, leurs poitrines sillonnées par le fer des Gaulois, mais où sont les ruines des dogmes *catholi-*

[1] M. de Maccarthy.

ques? Les use-t-on, les épuise-t-on à les vénérer et à vivre avec leur lumière? Ne suffisent-ils pas aux plus profonds désirs, aux plus vastes pensées? N'ont-ils pas une secrète affinité avec la nature humaine? Le souffle de l'esprit, qui passa devant la face de Daniel, emportant les royaumes et brisant les empires, pénètre d'une vie puissante et harmonieuse le grand corps de l'Église, uni par ces liens intimes qui attestent la présence d'une pensée unique et profonde. Qui pourra dire que les lois de l'intelligence, qui marchent dans un ordre aussi constant, aussi régulier que les étoiles du firmament, puissent être *exterminées* par les hommes? Si nous-mêmes nous tâchons d'imprimer à nos productions le sceau de la durée, Dieu, qui a établi son Église sur les collines éternelles, n'aurait-il bâti à si grands frais que comme construisent les faibles mortels? Son Église pourrait-elle se montrer, comme Jérusalem à Jérémie, noyée dans ses pleurs, privée de son peuple, assise dans la solitude? Si, sur les débris muets de la religion, une intelligence céleste demandait au Seigneur ce qu'est donc devenu ce que les prophètes avaient annoncé comme terme des plus étonnantes merveilles; ce que les apôtres proclamèrent par l'effusion de leur sang; ce que tant d'illustres génies établirent dans d'immortels écrits, que répondrait le Créateur en présence des ruines fumantes, des monceaux de cendres, d'ossemens et de poussière? Mais le souffle des hommes ne peut éteindre le souffle de Dieu. Quel est le ciseau des en-

nemis du Christianisme qui ne se soit brisé contre sa cuirasse? Aux pâles jours d'automne le vent glacé du nord fouette souvent en tourbillons les dépouilles des forêts, et dans le long gémissement des feuilles on entend un immense roulis, mais le soleil du printemps rajeunit les arbres et les habille d'un vêtement nouveau. C'est ainsi qu'après l'orage le Christianisme se pare d'une beauté nouvelle. Et si tout, dans la nature, a son développement, sa croissance, sa perfection, sa jeunesse, sa vieillesse et sa mort, le soleil de la religion ne descend sous l'horizon que pour reparaître à la voûte céleste.

Caton, dans le sénat, faisait des efforts inouïs pour *exterminer* Carthage, mais l'unité, la proportion, la simplicité, la régularité, la grandeur, la généralité, caractères de la vérité, n'ont rien à craindre, ni du temps, ni des hommes. La livide mort grave le néant sur toutes les tombes; elle ne peut imprimer son horrible sceau sur l'immortalité. Mille fois la religion catholique, accablée sous les chaînes, paraissait pencher vers le sépulcre, tant le bélier de la destruction frappait ses murailles; mais quand le fer redouble ses coups on voit ce qu'il brise, on ne voit pas la main invisible qui résiste, encore moins ce qui répare, et cet amour indestructible qui prépare des prodiges de zèle et de sacrifices.

CHAPITRE VI.

Suite des objections contre le génie historique du christianisme.

Les hommes, les empires, les peuples n'ayant une importance réelle que comme instrumens du plan de Dieu, que comme s'étendant, se dilatant, pour ainsi dire, selon ses desseins éternels, il ne s'ensuit pas qu'il faille, en écrivant l'histoire, n'envisager qu'une seule religion, un seul peuple, mais rappeler les institutions particulières à leurs principes les plus généraux, rattacher le mouvement des sociétés humaines à un plan supérieur et invariable, qui domine l'avenir comme le passé, convertir les conjectures et les probabilités de l'érudition et de la politique en une vraie science, dont la base est la nature commune des peuples. Les racines d'une nation ne couvrent pas toute la terre, ne font pas germer les institutions de tous les empires. Tous les développemens des arts, de l'industrie, l'analyse psychologique, la philosophie, la loi, l'État, forment, dans l'appréciation des événemens écoulés, le brillant cortége de l'histoire. Il est donc facile de porter la lumière dans l'objection qui va s'entr'ouvrir sous nos pieds.

« *Quand on ne cherche qu'une seule chose dans l'his-*

« *toire du monde, on ne peut en trouver de plus compré-* « *hensive que celle dont le premier mouvement est la Ge-* « *nèse, et dont le dernier est la société moderne. Ce n'est* « *pas là seulement la vertu cachée du Christianisme, c'est* « *son enseignement positif. L'Église enseigne que ce monde* « *a été fait pour l'homme; que l'homme est tout entier* « *dans son rapport à Dieu, dans la religion; que la* « *vraie religion est le Christianisme; que par conséquent* « *l'histoire de l'humanité n'est et ne peut être autre chose* « *que l'histoire du Christianisme, l'histoire de ses ori-* « *gines les plus lointaines, de ses préparations les plus* « *secrètes, de ses progrès, de son triomphe, de son déve-* « *loppement. Voilà ce qu'enseigne l'Église : à ses yeux* « *tout se rapporte au Christianisme. Les individus ne sont* « *rien pour elle, comme individus; elle ne les aperçoit* « *qu'autant qu'ils ont servi ou contrarié le Christianisme;* « *c'est là précisément la vraie théorie des individus dans* « *l'histoire. Elle enseigne encore, et elle ne peut pas en-* « *seigner, que les empires n'ont d'importance comme les* « *individus que par leur rapport avec le service de Dieu,* « *c'est-à-dire avec le Christianisme. En un mot, l'Église* « *a son histoire de l'humanité que le dogme lui impose,* « *histoire aussi inflexible que le Christianisme lui-même,* « *etc.*[1] » Mais quelle *histoire* serait celle qui briserait l'ensemble du mouvement des peuples; qui ne décrirait le grand fleuve des événemens à sa source comme

[1] *Cours de l'histoire de la philosophie*, professé par M. V. Cousin, 1828, 11e leçon, p. 14.

à son embouchure? Le *Christianisme* n'ignore pas qu'il y a plus d'une *chose* à chercher dans l'*histoire*, que chaque peuple y présente une figure distincte. L'époque orientale y apparaît avec l'élément général qui la domine, la religion; toutes les autres nations y assistent avec leur point de départ, leur milieu et leur fin : l'*humanité* a son progrès, son *histoire* aussi. Je ne sache pas que la *vraie religion* empêche de reconnaître « qu'outre les lois communes qui les régissent, les dif- « férens peuples n'aient d'autres rapports entre eux, « des rapports de dissemblance, quant à leur caractère, « des rapports d'antériorité et de postériorité dans le « temps, rapports qui ont leur raison et qui constituent « des lois, et des lois nécessaires, lesquelles se rattachent « à un plan plus vaste que celui de chaque peuple[1]. » Employez dans la philosophie de l'histoire la méthode expérimentale, rassemblez les faits, examinez-les, et réduisez rigoureusement les lois qui semblent la régir; adoptez la méthode *à priori* pure, et des seules notions générales des choses déduisez leurs lois suprêmes par la seule force de la pensée. Or, sans la *Genèse*, vous ne pourriez vous tenir à l'étude sévère des faits, ni suppléer par la témérité de l'esprit aux enseignemens des souvenirs positifs.

Surpassant en antiquité tout ce que les écrivains profanes consignèrent dans les lettres, la *Genèse* ren-

[1] *Cours de l'histoire de la philosophie*, professé par M. V. Cousin, 1828, 11e leçon, p. 24.

ferme la généalogie de toutes les familles, le commencement et les progrès de tous les empires, embrasse toutes les destinées de l'homme. Le premier, le plus important de tous les problèmes historiques, est celui de la civilisation babylonienne : or, que saurions-nous de ce peuple, sans le onzième chapitre de la *Genèse*, où il est question de la ville d'Ur en Chaldée, qu'Abraham et sa famille quittèrent pour aller habiter la terre de Chanaan? Quel autre fanal éclairerait donc pour nous le berceau des peuples, si leurs premières données n'étaient mentionnées dans l'Écriture? L'*histoire* est incomplète, sans doute, en restant dans des voies de vues exclusives de la religion et de l'État; il faut s'y rendre compte des arts, de la poésie, des races, des langues, des gouvernemens; mais il ne suffit pas de montrer tous ces élémens se développant avec harmonie et progressivement; il faut encore déterminer les lois qui président à ce développement. Or, voilez la lumière de la *Genèse*, et liez, si vous le pouvez, les *sociétés modernes* à une *histoire* primitive; montrez, si vous le pouvez, la Providence et l'activité libre de l'homme disposant et accomplissant les événemens de la vie.

L'*Église enseigne que ce monde a été fait pour l'homme*; mais qui enseignerait le contraire? Si *ce monde n'était pas fait pour l'homme*, pour qui le serait-il? Après l'*homme*, il n'y a plus dans ce monde que les créatures irraisonnables ou inanimées. Or, serait-ce pour elles que la terre, toujours féconde, toujours puissante, produirait

des fruits et des fleurs ; que le Créateur développerait sur nos têtes la magnifique voûte des cieux, ferait marcher devant nos pas le flambeau qui s'élève chaque jour avec majesté et éclaire les espaces de sa lumière? Que serait toute cette structure dont le Créateur est l'ouvrier, si ce *monde* eût dû être privé de l'être intelligent qui l'anime? Que serait-ce que le radieux soleil, la pâle lune, la voûte céleste, s'il n'existait point un être qui pût se rapprocher de Dieu par la pensée, le connaître, l'aimer et le servir? Si donc le dernier but de la philosophie de l'histoire est de tout faire rentrer dans l'humanité, de tout faire rapporter à l'humanité en ce monde, ne rapporterait-elle pas les destinées de l'humanité et ce monde lui-même à quelque chose de plus élevé, à Dieu, créateur du monde?

Au reste, l'*Église* n'*enseigne* pas *que l'homme soit tout entier dans son rapport à Dieu, dans la religion;* sous le triple point de vue de sa nature, de sa destination et de son droit, il a encore des rapports avec lui-même, avec la société domestique, avec la société politique, avec la société de peuple à peuple, avec la société des grands hommes et des masses. L'*enseignement de l'Église* est que le rapport essentiel de l'humanité, c'est d'être uni à Dieu; de se couronner le front, non de ces roses fugitives qui naissent dans les champs, mais de celles qui croissent dans cette terre merveilleuse, sur les pas de l'agneau sans tache; que l'homme n'est pas homme, s'il ne possède cette union avec le ciel;

que le privilége constitutif de son espèce, c'est d'être capable d'un tel rapport; par là l'*Église* entre dans les secrets de cette mystérieuse alliance qui nous unissait, dès l'origine, à l'Être souverain duquel nous procédons, et verse la lumière sur la palingénésie sociale. En annonçant, avec Massillon, que travailler pour tout ce qui passe, se précipite, sans laisser de traces, dans l'abîme de l'oubli, c'est amasser à grands frais des monceaux de sable qui s'écroulent sur nos têtes à mesure que nous les élevons; que le plus haut point d'élévation où nous puissions atteindre ici-bas est toujours la vielle de notre mort et la porte de l'éternité; que rien n'est digne de l'homme que ce qui doit durer autant que l'homme, la *vraie religion* ne défend pas de changer la boue en or, de faire fleurir l'industrie qui tient le globe terrestre sous ses lois, de cultiver les sciences et les arts qui embellissent la vie; elle unit l'histoire de la philosophie de chaque époque à l'histoire générale de tous les âges.

Si le Christianisme n'avait pas de rapports avec l'Etat et la société, il n'aurait produit ni Suger, ni Ximenès; il ne s'inclinerait pas devant le tombeau de Thémistocle et devant ses cendres frappées d'exil. Les jugemens que la vraie religion a portés sur les siècles sont ratifiés par l'*histoire;* la critique, éclairée par les travaux de quatre mille ans, n'a pas trouvé des lacunes dans Hégésippe, Eusèbe, Socrate, Sozomène, Théodoret et Évagre. Bossuet lui-même, à qui l'on a re-

proché des idées exclusives, de n'avoir fécondé que quelques branches spéciales de l'*histoire*, atteignit un grand but, en laissant, à côté des caractères communs, poindre çà et là quelques caractères particuliers. Sans dériver toujours jusqu'à l'individu, ce puissant génie accorde à la forte *individualité* le tribut d'éloges, embrasse, d'un coup d'œil vigoureux, un horizon immense, établit sur la destinée des empires ces fermes et solides déductions qui illuminent la nature même de l'homme. Mais s'il préféra ceux qui servirent l'*humanité* à ceux qui l'éblouirent, c'est qu'il eût de l'*humanité* l'intelligence de ses grandeurs. Et si, dans l'ère moderne, on a élargi la philosophie de l'histoire, et la découverte des lois qui régissent l'espèce humaine, je ne sache pas que le *Christianisme* ait amoindri Winkelmann, Quatremère de Quincy, Schlegel et Hærder. Toujours il s'associera aux grands et solides travaux qui furent accomplis sur chaque époque des siècles; toujours il applaudira à la réunion de toutes les pièces particulières propres à former un grand tout, à consolider les vues générales, si importantes au profit de la science, à agrandir le sillon des lumières.

Pourquoi donc l'*humanité* n'intéresserait-elle pas la *religion véritable?* Qui, plus qu'elle, a des motifs graves de connaître toutes les *histoires*, pour imprimer un plus magnifique développement à la manifestation sublime de l'Être infini, de sa vérité et de son amour! Si le monde antique, à l'exception de la Grèce, n'a pas

produit de grand mouvement philosophique, tous les siècles, même ceux qui n'usèrent pas de leur libre pensée, poussèrent néanmoins, quoique faiblement, au développement que le monde dût recevoir un jour. Quoique donc le *Christianisme* soit la *religion véritable,* il ne s'ensuit pas que tous les peuples aient puisé leur goutte d'eau à son fleuve; ils sont donc toute autre chose que l'*histoire du Christianisme*, que la liberté nouvelle, morale et chrétienne. Quand Polyeucte, le martyr de Mélitène, fut dans ce printemps sacré de la croyance qui verse à l'âme une sève féconde, et demande à s'épancher par le sacrifice, des milliers d'idolâtres allaient brûler de l'encens sur l'autel de leurs dieux. Ces idolâtres, il est vrai, furent des hommes; mais l'homme, qui est grand par lui-même, par sa nature, par sa destinée, est rétabli par la *vraie religion* dans l'exercice de ses rapports avec Dieu. Aussi les *individus* dans le Christianisme sont-ils nobles, parce qu'ils participent à l'être de Dieu, et deviennent héritiers du ciel. Ce faible enfant, sortant d'une chaumière, porté par des parens pauvres à l'Église, reçoit dans le baptême des titres d'illustration que ne reçurent ni Épaminondas, ni Lycurgue : il participe à cette succession de vérités, de lumières qui se transmirent de Dieu aux patriarches et aux prophètes, des prophètes et des patriarches aux apôtres et à leurs successeurs, pour couler à pleins bords jusqu'à nous. Cette perpétuité de gloire *compréhensive* égale bien le double travail de la

langue et de la pensée, de la réflexion et de la méthode.

Dans l'*enseignement* des hommes la veine s'épuise, soit parce que la nature n'y a pas mis davantage, soit parce que le travail ne creuse pas cette veine assez à fond; mais dans l'*enseignement de l'Église*, qui compte tant de siècles éclatans de génie, tant de majestueux édifices de la pensée et de merveilleux monumens, toutes les phases et tous les détails du passé ont une marche prompte, un épanchement facile. Si l'on étudie l'*histoire* avec une pénétration ingénieuse; qu'on cherche à connaître tous les élémens de la civilisation des peuples que le Christianisme ne remplit et n'avoisine point, où trouve-t-on quelque chose de plus *compréhensif* que cette *religion*, qui joue dans notre vie un rôle immense, et tient dans la société une si grande place? En tenant compte de l'Inde, des contrées derrière le golfe arabique, et dix fois plus vastes que la Judée, de l'Asie centrale et de ses populations, on sera toujours forcé d'éclairer ces peuples du jour de la *Genèse*, base de toute intelligence de l'*histoire*. Sans doute que le *Christianisme* est étroitement lié avec l'*histoire* civile de toutes les nations de l'Europe et de l'Asie, mais sans les monumens ecclésiastiques à peine aurions-nous quelque notions des origines, des exploits, des usages de la législation de la plupart des peuples. Supposé donc que l'*Église n'eût point d'enseignement positif*, où seraient alors les causes des révolutions qui ont agité le

globe? L'*histoire de l'Église*, dites-vous, *est inflexible;* mais les faits sont absolus; ils ne se fondent pas dans le creuset de l'intelligence, comme les sentimens dans le foyer de l'âme. « Les racines de la Grèce et de Rome « sont absolument orientales : langue, écriture, alpha- « bet, procédés industriels et agricoles, arts mécani- « ques, formes primitives de gouvernement, procédés « et caractères primitifs de l'art, culte primitif, tout cela « est oriental; c'est sur cette base étrangère que s'est « développé l'esprit grec; c'est de là qu'il est parti pour « arriver à cette forme originale et admirable qu'on ap- « pelle la forme grecque par excellence [1]. » Or, la lumière qui éclaira l'Orient, ne tomba-t-elle pas des dogmes? Mais si le monde ne se développe qu'à la lumière divine, l'exposition des événemens n'exclut pas celle de leurs résultats moraux et intellectuels, ni la richesse des causes qui ont produit les circonstances de la vie des peuples.

Elle enseigne encore, l'histoire de l'Église, et elle ne peut ne pas enseigner que les empires n'ont d'importance comme les individus que par leur rapport avec le service de Dieu, avec le Christianisme; c'est-à-dire que le *Christianisme,* qui fut toujours ferme et inébranlable, marche à son but par une ligne que rien ne peut rompre. Ce n'est pas l'*histoire* d'un seul intérêt qu'il décrit, c'est l'*histoire* de l'intérêt général. Il embrasse et la nature

[1] Voy. *de l'Action divine sur les événemens humains,* par M. le marquis de Puységur, lieutenant-colonel de cavalerie.

humaine qui, dans les sociétés antiques, agissait avec une liberté presque irréfléchie, et l'homme qui développait ses facultés et ses passions avec une impétuosité, une énergie qui lui permettaient de se replier sur lui-même. Si donc l'*Église a son histoire de l'humanité*, cette *histoire* n'est pas semblable au Brahm du panthéisme indien, qui existe sans agir; elle relève tous les débris de la poussière, soit qu'ils appartiennent à la société antique ou à la société moderne, met au grand jour les secrets de la raison des individus et des empires. Cette *inflexibilité*, cette sévérité, cette impartialité n'exclut ni les analyses ardentes, ni les synthèses absolues. Si l'*histoire de l'Église* n'avait pas d'*enseignement positif*, il n'y aurait pas d'enseignement philosophique des causes et des conséquences, pas de succession progressive, de coups véhémens et sûrs, pas de permanente révélation des lois immuables qui réglassent la croissance de l'esprit de l'homme. La science des rapports avec Dieu ou la vérité religieuse; la science des rapports avec soi-même ou la vérité philosophique; la science des rapports avec la société ou la vérité politique n'ayant plus de fondement, s'enfonceraient dans le vide.

Le dogme impose à l'Église l'histoire de l'humanité; mais l'*histoire de l'humanité* peut-elle présenter autre chose que l'état d'innocence ou de justice originelle dans laquelle elle avait été créée; l'état de dégradation où le péché l'a fait tomber; l'état de régénération au-

quel l'élève la grâce divine, et un état de gloire que lui destine le ciel ? Or, où trouve-t-on une étude plus approfondie de l'homme, dans ses rapports d'union avec Dieu, dans ses rapports avec lui-même, dans ses rapports avec la société, que dans les récits *génésiaques* de Moïse ? Que saurions-nous de l'union de l'homme innocent avec Dieu, des effets de cette union, et des suites de la violation du rapport d'union de l'homme avec Dieu sans la *Genèse*, de ses sublimes et inaltérables lumières ?

C'est toujours au vieux législateur des Hébreux qu'il faut remonter quand il s'agit de débrouiller le cahos des temps primitifs; c'est que la clarté se révèle. L'*histoire* est la représentation en grand de la nature humaine ; et qui ôte l'incertitude et le doute à l'humanité si ce n'est le *Christianisme ?* Rappelez-vous les monumens gigantesques du haut-Orient, les lois civiles et politiques de Babylone et de Persépolis, de Thèbes et de la haute Égypte. Or, quel élément philosophique produisent-ils à la clarté du soleil ? Si donc, dans l'antiquité la plus reculée, l'élément religieux domine tous les autres, ce n'est que dans un *enseignement positif* qu'est toute vraie intelligence de l'*histoire*, comme il y a une action divine qui converge vers un seul point : l'établissement du *Christianisme*. Quoique l'*histoire* soit une par essence, elle caractérise néanmoins la civilisation par tous les points de vue, toutes les nations, suivant leur génie, le lieu, le climat qu'elles habitèrent. Cependant

elle ne doit pas confondre les peuples qui se servirent du lait qui nourrit, et ceux qui, se plongeant dans un néant ténébreux, ne saisirent et ne pressèrent que la sèche mamelle de la mort.

Le *dogme* de la Providence ne dirige-t-il pas d'ailleurs tous les événemens du monde? Et loin de contrarier les questions d'organisation, de développement, de progrès dans toutes les branches de la puissance nationale, qui, dans l'*Église*, se refuserait de seconder l'impulsion qui nous pousse vers un avenir de plus en plus brillant et prospère, de maintenir la France au premier rang en Europe par son influence et sa force, de profiter de l'inépuisable richesse de son sol, d'animer son industrie, de perfectionner toutes ses institutions, tous ses moyens de développement matériel et moral, de la doter de ceux qui lui manquent encore? Si le *Christianisme est inflexible*, c'est qu'il est par son essence invariable et universel; que l'action divine sur les événemens se manifeste de deux manières: l'une par les conséquences attachées nécessairement et dès l'origine du monde aux principes ou aux causes; l'autre, que nous ne pouvons prévoir, mais qui devient visible pour nous lorsque les événemens sont accomplis, et qui consiste dans l'usage spontané que Dieu fait de sa toute-puissance, mais toujours logiquement et selon l'ordre éternel, pour suspendre ou précipiter les affaires humaines.

Si l'*histoire* se pliait comme le roseau des ondes, elle

serait bientôt abattue par le vent de la tempête : elle ne descendrait plus dès lors au fond des choses; elle serait étouffée à leur surface. Les racines mêmes cèdent au vide, s'amoindrissent, comme ces vêtemens à demi-consumés qu'on trouve dans quelques tombes. Comment accomplir, sans *enseignement positif*, la grande œuvre de la liberté réelle, inséparable de l'esprit de l'Évangile? Comment régulariser le mouvement social, l'aider à développer, sous toutes ses faces et toutes ses conséquences, le principe de la fraternité des hommes? C'est parce que la *Genèse* est pour tous comme un monument de famille, où chacun peut lire son origine et ses destinées, que les royaumes et les empires occupent une grande place dans la mémoire, creusent leur tombe ou les fondemens de leur gloire.

Longtemps avant que la lumière se fît dans le chaos où était plongé l'Occident, la Phénicie développe les germes d'une puissante civilisation; c'est elle qui traça une large voie au commerce des peuples. Babylone grava les souvenirs de sa puissance dans les annales de Juda, de Tyr et de Damas. Sans parler des souvenirs divins qui consacrent la Syrie, cette terre est mêlée aux plus lointaines traditions des âges comme à l'histoire des nations modernes. Et, de nos jours, ces inventions si soudaines, si multipliées, si fécondes, si admirables, à qui succèdent-elles? Au monde grec et romain. Et l'époque grecque et romaine, leur retentissement intérieur et extérieur, d'où sortent ces nations

célèbres? De l'époque orientale. Cet *enseignement n'est pas seulement la vertu cachée du Christianisme*, c'est l'enseignement du développement de l'espèce humaine. Or, si dans la société moderne les élémens de l'humanité sont étendus sur une plus large échelle que dans l'enfance des sociétés, c'est que tout avance en vertu de la *véritable religion*, qui trouve toutes les merveilles comme sous sa main, à mesure que l'esprit, dégagé de la matière qui l'absorbait, renaît à cette vie première que le nouvel Adam lui a rendue. Je remercie donc, avec M. Royer-Collard, la Providence de m'avoir fait naître à une époque où il lui a plu d'appeler un plus grand nombre de ses créatures au degré le plus haut de la pensée, de la raison, de l'intelligence.

Or, ce progrès considérable de l'esprit philosophique n'existerait pas si la *Genèse* n'avait réfléchi la lumière sur l'Orient, sur la Grèce, sur Rome, sur le moyen âge et le mouvement moderne. A peine des sociétés antiques s'éloignent-elles des clartés primitives, que les lueurs de vérité qui brillaient sur leur berceau s'évanouissent, se débattent mourantes au milieu d'un déluge d'erreurs et de crimes. La marche rétrograde de l'humanité en matière de religion et de morale ne s'arrête qu'au *Christianisme*, cette étoile médiatrice entre le jour et la nuit, les ténèbres et la lumière. Avec son règne surgit le progrès en rapport avec la source de toute perfection, avec Dieu; avec sa doctrine le bonheur se répand à flots sur les hommes. Ou bien,

est-il autre le progrès social que le mouvement par lequel la société s'efforce de s'élever à la hauteur de la perfection, de réaliser dans ses lois, dans toutes les formes de son existence, le type d'ordre, de beauté, de justice, qui sont l'élégante et facile structure de la religion chrétienne? Ceux qui l'ont *contrariée*, ont élargi sa lumière, en provoquant des explications qui ont fécondé la critique. Supposé que les *dogmes* se fussent répandus sans combat, que les faits, à l'origine, n'eussent pas été vérifiés par le paganisme et la philosophie, eussent-ils guère laissé de plus qu'une admiration froide? Mais à mesure que des écueils se dévoilèrent devant les pas du *Christianisme*, apparurent de nouvelles lumières qui guidèrent sa marche et l'éclairèrent sous toutes ses faces. Le sublime des idées, le génie de la forme fortement unis à l'esprit des pères de l'Église, brilleraient-ils par une sagacité et une pénétration particulière, par la manière nette et précise avec laquelle ils exprimèrent la doctrine révélée, s'ils n'eussent senti le besoin de réfuter des objections dressées contre la vérité *chrétienne?* Aurions-nous cette exposition claire, solide, régulière des mystères les plus profonds, laquelle exposition a tant honoré la raison humaine, si des attaques continuelles n'eussent fécondé le talent des héros de l'Évangile? La *théorie* du Christianisme, sa physionomie véritable, est un *combat* continuel : ce *combat* lui est annoncé, mais la victoire lui est promise. Aussi laisse-t-il d'autres traces que celles d'un météore qui

sillonne le sein de l'espace. Dans le *Christianisme*, comme partout ailleurs, la logique, souverain arbitre des événemens, est la religion de la Providence. Or, dans toutes les phases que les siècles ont traversés, l'*histoire* n'est pas un champ inculte où tout vient à l'aventure; elle n'est pas non plus un chaos sans règle et sans loi, où se jouent la naissance des empires et leurs chutes; il y a partout un enchaînement d'idées dérivant des lois divines. Qui donc pourrait altérer la raison des choses dans leur essence, dans leur principe, les rendre stériles et leur faire produire d'autres conséquences que celles qu'elles contiennent? Dans l'*histoire* du monde il n'y a qu'un ordre, une logique des événemens, analogue, coordonnée, motivée par ce qui précède et servant à modifier ce qui suit[1]. Voilà ce qu'impose le *dogme*, qu'on peut changer aussi peu que la raison qui apparaît en nous, et qui est la loi des *individus*, de l'humanité tout entière.

[1] Voy. le 2e vol. de la *Philosophie de l'histoire*, par M. le baron A. Guiraud, de l'Académie française.

CHAPITRE VII.

CONTINUATION DES PREUVES DE LA VÉRITÉ CHRÉTIENNE. EXAMEN DE LA CONVERSION DE S. PAUL. RÉPONSES AUX ARGUMENS CONTRE CE MIRACLE, CONTRE LA POSITIVITÉ DE LA RELIGION RÉVÉLÉE ET SON CARACTÈRE GÉNÉRAL.

Après les mouvemens qui labourèrent la pensée humaine dans toutes ses profondeurs, et agitèrent les grands problèmes de la philosophie par cette fermentation féconde que des systèmes devaient exciter dans l'intelligence, le Christianisme, fondement de toute liberté politique et privée, base essentielle de toute justice sociale, composa l'arbre de toutes les connaissances humaines, se passionna pour les principes, plongea ses racines dans l'évidence, ouvrit les abîmes des lumières. Outre les riches argumens de sa divinité que nous fournissent l'accomplissement des prophéties et les miracles qui alimentèrent la fécondité de l'Église, la conversion de S. Paul, qu'il raconta lui-même au roi Agrippa et au proconsul Festus, et que tous les siècles célébrèrent comme un effet solennel de la puissance céleste, suffirait, à elle seule, pour offrir un large développement à la vérité chrétienne.

Or, ce changement extraordinaire qui s'opéra dans les facultés métaphysiques de l'apôtre, cette puissance

incisive de sa résolution extrême, on l'attribue à un « *caprice de la force et du génie, à une admirable inconstance, à une imagination ardente, à une pensée ordinaire, à un sublime monologue où le viel homme changea pour faire place à l'homme nouveau*[1]. » Mais le *caprice* a-t-il prise sur la *force* et le *génie?* La conversion du *génie* ne se livre et ne cède qu'aux fortes idées de croyance, aux fortes occupations de l'entendement, « aux grandes doctrines qui instruisent l'humanité, la passionnent et la mènent[2]. » Une *admirable inconstance* reste à la surface de l'âme, flottante et indécise. Si donc la foi gagne le centre et les profondeurs des facultés psychologiques, les pénètre intimement, et là, comme du sanctuaire où siége sa puissance, présente à tout, partout active, rayonne et se montre dans tous les actes de la vie, c'est qu'elle est subjuguée par la raison divine, cette lumière *ardente* qui fait baisser les yeux devant la majesté des dogmes. Consultez l'histoire : quand les imaginations changèrent, c'est que de mûres réflexions avaient regardé plus avant et de plus près; elles ne négligèrent pas de raisonner leur transformation, attribuée non pas à un *caprice du génie*, mais à une conviction inébranlable[3].

L'*imagination* a son plaisir distinct de celui de la

[1] *Revue des deux Mondes*, 1er septembre 1834, p. 561.
[2] Voy. *Dix ans d'enseignement*, par M. Lerminier.
[3] Voy. *la Religion chrétienne démontrée par la conversion et l'apostolat de S. Paul*, par milord Littleton.

raison ; la raison a aussi le sien à part : il y aurait donc souffrance si ces deux facultés ne jouissaient point d'un égal développement ; il y aurait déception et abattement ; et en quoi S. Paul se trompa-t-il, quand se laissa-t-il abattre ? Les *imaginations ardentes* n'ont pas de physionomie bien arrêtée ; mais apercevez-vous dans l'apôtre un caractère tourmenté, insaisissable à lui-même ? Si donc il a partout la conscience de sa grandeur et de sa force, c'est que le miracle de sa conversion ne put s'effectuer sans un autre miracle, qui forma en lui un nouveau caractère, un cœur nouveau. En vain se fatiguerait-on à nier cette vérité, on ne comblerait jamais l'abîme de la puissance divine.

Fût-il même possible de faire rentrer la conversion de S. Paul dans une *pensée ordinaire*, comment expliquer le fondement de cette pensée, comment parvenir à la concevoir ? Une *pensée ordinaire* est une réalité comme toute autre, et par conséquent une règle légitime. Pourquoi dès lors l'embellir par la *force* et le *génie ?* Pourquoi recourir à une *inconstance* en dehors de la *réalité ?* Si donc la *force* et le *génie* frappent dans la conversion de S. Paul, c'est qu'ils brillent dans une éclatante figure. Or, ces traits sublimes, transpicant à travers l'extérieur de l'apôtre, et s'illuminant à travers l'enveloppe d'un imposant tableau, que furent-ils autres que la manifestation de la *force* et du *génie* de Dieu ? Car, pourquoi auparavant la face de Saül fut-elle commune, triviale ? ici, éclairé de tout le feu du

génie, déchirant les voiles qui couvrent les plus impénétrables mystères? Et si la lumière du ciel ne manifeste pas, dans le *changement* de Paul, l'intelligence d'un miracle, que manifeste-t-elle? A quelle fin *sublime* est-elle appropriée? Le grand spectacle du chemin de Damas n'apparut-il aux soldats qui accompagnaient Paul que pour apparaître? Le *génie* de Dieu serait-il donc moins expressif que celui de la nature et de l'homme?

Plus encore : si le *changement de Paul* eût été produit par son génie propre, l'apôtre eût mille fois brisé et reconstruit son enseignement aux peuples; car la destruction et la reconstruction sont le caractère du *génie*. Si donc le *génie de Paul* s'attache à des dogmes immuables; s'il prêche partout la même doctrine; si dans l'épître à Tite il exprime en termes énergiques les caractères des divers états de l'homme dégradé, régénéré, glorifié; la perte de la vérité, de la raison éternelle, et la miséricorde de Dieu sauveur comme la cause efficiente de la rédemption; Jésus-Christ, en tant qu'il s'est incarné et qu'il est mort, comme la cause méritoire et le principe de la justification qu'il communique aux hommes par le Saint-Esprit, qui en est la cause efficiente, et par les sacremens qu'il institue pour en être la cause instrumentale, rénovation puissante, dans laquelle il se fait un passage de la mort à la vie, par cette effusion de l'esprit de Dieu qui est vie, lumière, et qui donne le salut, c'est-à-dire dans

ce monde la justice parfaite, et dans l'autre vie la glorification permanente, qui découlent de la rédemption et qui en sont les effets, qui est-ce qui lui avait inspiré le plan de cette doctrine céleste? Quel philosophe de Rome ou de la Grèce eût soupçonné ces paroles solennelles qui embrassent le principe et les conséquences de toute l'économie du Christianisme : « Nous étions « aussi nous-mêmes autrefois insensés, incrédules, égarés, asservis à une infinité de passions et de voluptés, « menant une vie pleine de malignité et d'envie, dignes « d'être haïs, nous haïssant les uns les autres. Mais depuis que la bonté de Dieu notre Sauveur et son amour « pour les hommes a paru, il nous a sauvés, non à « cause des œuvres de justice que nous eussions faites, « mais à cause de sa miséricorde, par l'eau de la renaissance et par le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il « a répandu sur nous avec une riche effusion par Jésus-« Christ notre sauveur, afin qu'étant justifiés par sa « grâce, nous devinssions héritiers de la vie éternelle « selon l'espérance que nous en avions? »

Est-ce au moment que l'ouragan gronde, que les bûchers de la persécution sont allumés, qu'une *imagination ardente changera* le plus vigoureux soutien du culte de Moïse en un prédicateur *ardent*, infatigable de l'Évangile? Si l'*imagination*, cette faculté impérieuse et libre, eût seule dominé Paul, elle eût grossi, dans la tempête, la force de la haine et de la vengeance. Il n'est pas naturel qu'un homme qui fait irruption jus-

que dans l'asile domestique, qui s'y précipite entouré de la consternation et de la mort, triomphe soudain de lui-même, quand les passions sont déchaînées comme un torrent qui renverse les digues et va se rouler dans les campagnes. Un simple *caprice* n'aurait pu dissiper les noirs nuages qui aveuglaient Paul, lui révéler la langue de l'infini, terrasser, enchaîner par mille liens invisibles son *génie* saluant, dans ses courses immenses, toutes les splendeurs de l'infini, réduire au silence, par une batterie plus puissante, celle de son aveugle fureur qui allait ouvrir des tombeaux et faire couler des larmes. Fut-ce aussi *une admirable inconstance*, qui laissa dans l'âme de l'apôtre une impression si profonde, si durable, si vivace, qu'après une foule de travaux et d'actions héroïques, il ne put calmer les foudroyans reproches d'avoir persécuté l'Église de Dieu et les fidèles? Quel est l'ennemi, le chef d'une armée victorieuse qu'un caprice porterait, non à faire reculer ses troupes lorsqu'elles auraient escaladé les remparts d'une ville, mais à descendre de son char de triomphe pour aller servir l'ennemi vaincu, qui n'aurait à lui offrir que la mort en récompense de son dévouement sublime? Quelle *force* humaine eût donc pu attirer Saül à un culte qu'il eût souhaité voir, comme Caligula les Romains, n'avoir qu'une seule tête, pour lui trancher d'un coup le fil de ses jours?

Fut-ce aussi par *caprice* qu'une lumière vaste et sûre s'ouvrit à ses yeux sur les vérités les plus sublimes;

que l'harmonie universelle de la science divine entra dans sa pensée pour l'étendre, la pacifier, la remplir? Nations de la terre que Paul éclaira dans vos ombres, remarquâtes-vous jamais une *inconstance* dans la conviction de l'apôtre? S'il enseigne que la nature de l'homme est foncièrement mauvaise; que nous ne pouvons nous relever de notre corruption par nos propres mérites; que nous ne saurions être sauvés que par les mérites de Jésus-Christ, qui, si ce n'est Dieu, lui avait révélé cette théologie profonde? Fut-ce par *caprice* qu'il renouvela mille fois ses souffrances; qu'il se réduisit en esclavage pour l'Église; qu'il se laissa battre de verges à Philippes, accabler sous une grêle de pierres; qu'il brava tous les instrumens de supplices? Fut-ce une *admirable inconstance* qui fit ajouter à ses prédications des miracles qu'il priait les Corynthiens de se souvenir, comme ayant été faits au milieu d'eux, en présence de mille témoins réunis? Fut-ce un *sublime monologue* qui l'enleva à la terre [1], le transporta dans le troisième ciel, où lui furent communiqués des secrets ineffables, la connaissance des mystères que n'avaient pas soupçonnées les *imaginations ardentes* de l'Académie, du Lycée et du Portique?

Comment l'apôtre, pénétré des rayons du ciel, n'eût-il pas *préféré Moïse à Platon*, un océan qui devait s'élargir jusqu'à remplir le monde, à un faible ruisseau, la clarté des écritures à un éclair blafard, des sillons

[1] Voy. *le Sermon du ministre Saurin sur les ravissemens de S. Paul.*

fertiles à une terre aride, la sublimité des notions de l'Être suprême à ces recherches vaines, qui répandirent sur les cultes populaires, dont les pontifes du paganisme repaissaient la multitude, un vernis tour à tour révoltant et ridicule, quand la loi du législateur d'Israël fut l'aurore de cette grande lumière qui fit pousser à une sève divine de magnifiques rameaux; que « sans « Moïse, comme s'écrie Benjamin Constant, il est pro« bable que tous les efforts de la philosophie n'eussent « abouti qu'à plonger le genre humain dans le pan« théisme ou l'athéisme voilé, dans lequel sont allées « se perdre de concert la religion et la philosophie des « Indiens [1]? » Comment donc Paul n'eût-il pas *préféré* l'immuable vérité aux fluctuations des systèmes de la philosophie, qui voyagaient de l'un à l'autre, ballotés entre d'étroites limites, quand, « dans le récit de la « création par Moïse, il n'est parlé ni d'une matière « inerte et rebelle qui gêne le Créateur, ni d'un œuf « mystérieux, ni d'un géant mis en pièces, ni d'une « alliance entre des forces aveugles et des atômes sans « intelligence, ni de la nécessité qui enchaîne la raison, « ni du hasard qui la trouble [2]? » Comment n'eût-il pas *préféré Moïse à Platon*, quand l'Écriture fit pâlir tous les astres de la Grèce; quand le *platonisme*, le plus glorieux effort tenté par l'esprit humain pour remonter

[1] *De la Religion considérée dans sa source, etc.*, par Benjamin Constant, t. II, p. 250.

[2] *Idem*, t. II, p. 217.

à des notions pures, aux divers rapports de la vérité, ne fut qu'une science moitié opaque, moitié lumineuse, un assemblage de brillantes étoiles, qui jetèrent bien des gerbes de clarté, mais dont certaines parties restèrent enveloppées d'impénétrables nuages; quand la sagesse de la philosophie antique fut redevable de ses belles inspirations, des monumens de sa pensée à la sublimité des écritures[1]; quand tous les systèmes de Pythagore, de Platon, de Thalès, qui ne furent pas éclairés du reflet de leur lumière, ne sillonnèrent les brouillards du monde intellectuel, que pour se replonger, nouveaux Empédocles, dans les profondeurs d'un Etna rempli de ténèbres?

« Un exemple mémorable s'offre dans les écritures: « toute croyance était effacée, lorsque les nouveaux Pla- « toniciens voulurent rendre à l'homme la foi religieuse « dont il ne peut se passer. Ils étaient sincères, studieux, « éloquens, intrépides; ils ne repoussaient aucun des « moyens qui frappent les sens et captivent les âmes: « ils appelaient le merveilleux à leur secours. Quel fruit « retirèrent-ils de tous ces efforts? De la superstition « et du scepticisme[2]. » « Cette supériorité de la religion

[1] « Que n'allez-vous à la source pure et claire, où Platon a puisé ses « sentimens plus raisonnables, qu'il a corrompus par la terre et la « fange qu'il y a mêlée? Ne savez-vous pas que Moïse, ce grand légis- « lateur des Hébreux, est beaucoup plus ancien que tous vos histo- « riens, vos poëtes et vos philosophes? » Théodoret, *Serm. II ad græcos.*

[2] Benjamin Constant, *de la Religion, considérée dans sa source, etc.*. t. II, p. 236.

« de Moïse ne se borne pas à la doctrine; elle s'étend « jusque sur les rites.... Quand nous retracerons les cé« rémonies, les coutumes, les modes d'adoration de ces « peuples, nous verrons toujours en première ligne les « sacrifices humains et les fêtes obscènes; les Hébreux « durent être préservés de ces fléaux [1]. » Dans quelle philosophie S. Paul eût-il trouvé l'état de l'homme innocent, la naissance de l'iniquité, ses suites funestes, l'imposant spectacle de la révélation des choses futures, et toutes ces pensées fécondes que l'on ne rencontre que dans les écritures? Or, faudrait-il s'arrêter au ruisseau lorsqu'on peut puiser à la source, préférer les chaînes de l'ignorance aux préceptes qui élèvent le caractère [2]?

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*, t. II, p. 218.

[2] « J'ai fait voir, par le témoignage même des Païens, que les Grecs, « à l'exception de leur beau langage et de leur éloquence, n'ont rien « trouvé ni inventé dans la philosophie, ni dans les sciences, mais « qu'ils ont tout pris et pillé de ceux qu'ils appellent barbares, et par« ticulièrement des Hébreux, des livres desquels ils ont eu connais« sance. Et ce que je dis de leurs vols est d'autant plus croyable qu'ils « n'ont pu même s'empêcher de se piller les uns les autres, comme je « l'ai prouvé par le témoignage de leurs propres auteurs. J'ai fait voir « de plus, par des preuves certaines de chronologie, combien ils sont « jeunes et récens, comparés à la vénérable antiquité des Hébreux » Eusèbe, lib. XI, *Præp. evang. in Præmio.*

S. Augustin, qui avait élevé la doctrine de Platon sur les autres philosophes du paganisme, désaprouve les louanges qu'il avait donnés à Platon et à ses sectateurs en disant : qu'il ne devait pas les donner à des hommes contre les égaremens desquels il est nécessaire de défendre la religion. S. Augustin, lib. 1, *retract.*, c. 1.

Après avoir énuméré les principales erreurs de Platon et leur avoir opposé les vérités de l'Écriture, Eusèbe dit : C'est donc une nécessité pour nous d'abandonner la phliosophie de cet homme, que la crainte

Est-ce l'écriture ou la philosophie qui a appelé toutes les nations à ne former qu'un seul corps, lié par une seule âme, les a inondés de l'effusion de l'esprit de Dieu, comme un fleuve pénètre les plages arides qu'il parcourt en les fertilisant de ses flots ?

Aujourd'hui qu'un enseignement divin, dans un mouvement de clémence populaire, selon la belle image de S. Augustin, a déposé tendrement les idées les plus hautes, les plus nobles, les plus ravissantes dans le cœur de l'homme; qu'elles sont entrées assez avant, assez sérieusement dans la conscience, pour y être le principe, la règle de la vie, et en particulier des facultés de l'âme; qu'elles élèvent nos motifs de crédibilité à l'évidence, ce beau soleil qui se manifeste par lui-même, on s'imagine quelquefois entrevoir dans *Platon* une préface au Christianisme, mais les *Platoniciens* ne résolvaient pas les hautes questions de la théologie chrétienne : ils restèrent broyés sous le poids des ténèbres. Eussent-ils même entrevu la lueur naissante de l'Évangile, annoncé le miracle de la beauté spirituelle, tendu les bras à l'avenir, ils ne l'eussent fait qu'au soleil de la révélation divine.

Si Virgile donne la main à Dante, si Sophocle mène à Racine, si Phidias et Platon se retrouvent sous d'autres noms dans l'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange;

de la mort a fait donner dans une si lâche complaisance pour le peuple d'Athènes; et d'embrasser au contraire les oracles des Hébreux, qui sont partout excellemment purs, exempts d'erreur, et qui contiennent la seule véritable piété.

si, malgré la différence des temps et des lieux, malgré la contrariété des religions, ces hommes, loin de s'exclure, de se repousser, de se renier, s'attirent, s'appellent, s'embrassent à travers l'étendue des siècles, c'est qu'ils puisèrent leur éclat dans une même source, dans une même vérité suprême. La raison d'Anaxagore et de Socrate démontrèrent, il est vrai, une existence indépendante de tout ce qui entre dans la composition du monde; S. Clément d'Alexandrie trouve dans *Platon* quelques traces et quelques vestiges qui peuvent faire croire que ce philosophe eut quelque connaissance imparfaite, quelque idée grossière et mêlée de plusieurs erreurs, de ce que l'Écriture nous apprend du mystère de la Sainte-Trinité; mais le paganisme n'attachait pas au mot *πνευμα* et *νους*, esprit et verbe, le sens que nous leur accordons. Le verbe de *Platon* n'avait pas différentes faces, comme le visage de Janus, ni deux revers comme les médailles. Son λογος n'était pas le Dieu absolu dans sa majestueuse indivisibilité; ce n'était pas l'être des êtres, mais une raison qui servait d'interprète à Dieu, de précepteur à l'homme. Aussi Amélius, disciple de Plotin, en appelle-t-il, dans son exposition de la doctrine du λογος, à l'Évangile de S. Jean, tout resplendissant par les rayons divins qui le pénètrent. Les anciens philosophes, et surtout *Platon*, ont, comme s'exprime S. Augustin, philosophé sans avoir jamais rien dit du Saint-Esprit[1], troisième per-

[1] « *Summi philosophi gentium, quantum in eorum litteris indagatur,*

sonne de l'adorable Trinité, consubstantiel au père et au fils, procédant éternellement de l'un et de l'autre. Quelquefois, dit Tertullien, ils ont frappé à la porte: ils ne sont pas entrés dans le sanctuaire; ils n'ont ni vu ni adoré la vérité dans le temple; ils se sont seulement présentés à ses portiques, et lui ont rendu de loin quelques hommages. Soit que dans ce grand débris des connaissances humaines Dieu ait voulu conserver quelque petit reste, comme des vestiges de notre première institution, soit que cette longue et pénible tempête d'opinions et d'erreurs ait quelquefois jeté les anciens sages au port par aventure et par un égarement qui ne fut pas sans bonheur.

Toute lumière vient de Dieu : c'est en lui qu'est la vie, et la vie est la lumière des hommes; l'âme participe à cette vie par l'effusion du verbe qui est la vraie lumière. Si le Christianisme ne découlait pas de l'absolu et de la vérité, l'univers eût-il, à la prédication des apôtres, dépouillé le vieil homme, surmonté les intérêts, les passions, les habitudes, renoncé à toutes les séductions des arts et des plaisirs que l'antiquité regardait aussi nécessaires que le pain, *panem et circenses* (*ludos*), selon l'expression de Juvénal? « *L'humanité*, dit-on, *est* « *ainsi faite qu'elle se précipitera avec un enthousiasme* « *douloureux sur les pas de celui qui la condamne : elle* « *aime au fond ce qui la heurte, ce qui la déroute et ce qui*

«*sine spiritu sancto philosophati sunt*» *Quæst. in Exodum*, lib. 11, *quæst.* XXV.

« *a contredit. La doctrine de Paul multiplie d'autant plus* « *les nouveaux chrétiens qu'elle est plus absolue et plus* « *sombre : ses duretés ont pour l'âme humaine un charme* « *secret, une attraction irrésistible*[1]. » C'est-à-dire que l'humanité s'élança avec fureur contre *Paul*, qui se présentait pour disputer aux passions leur empire; qu'elle se précipita contre les formidables propositions de l'apôtre, « dont l'impitoyable originalité remplissait l'âme humaine d'étonnement et de douleur[1]. »

D'épouvantables holocaustes, partout offerts aux dieux qui s'en allaient, ne furent pas non plus une preuve éclatante de l'amour d'une religion qui *heurtait, déroutait, contredisait* le paganisme. Si *la doctrine de Paul multiplie les chrétiens*, au milieu du fleuve de sang qui roulait leurs restes, comment un enseignement qui augmenta la terreur et l'effroi des Romains, put-il avoir un charme secret, une attraction irrésistible? Comment expliquer les proscriptions du nom *chrétien*, des massacres et le martyr de *S. Paul* en présence de l'*enthousiasme* du peuple?

On reconnaît que les lois du beau, comme les lois du juste, sont fixes, immuables, éternelles; qu'elles ne varient point essentiellement; qu'une fois découvertes, elles sont comme la lumière de l'intelligence; que l'imagination ne crée rien de beau qu'à leur clarté divine; qu'il n'y a pas plus de goût contre le goût

[1] *Revue des deux Mondes*, 1er juin 1840, p. 809.
[2] *Idem*, p. 808.

qu'il y a de droit contre le droit; or, les seules lois de la religion devraient-elles briser le fil des traditions qui font la puissance et la force de l'esprit humain, scinder la marche et les efforts des générations, rompre sans cesse la trame du génie, et se pencher vers des abîmes? « *Les prêtres*, reconnaissez-vous, *n'ont point inventé les dogmes; mais leur transformation en croyance positive et stationnaire, et les conséquences de cette transformation, voilà l'ouvrage sacerdotal*[1]. » Mais ce que S. Paul et S. Augustin prêchèrent aux hommes dans toute sa pureté, dans toute sa force, ces principes clairs et simples, qui ont la vigueur de l'évidence, que nous portons en nous-mêmes, que nous lisons dans une religion existante, depuis l'origine du monde jusqu'à nous, conduite, soutenue dans un dessein uniforme, à travers les âges, les royaumes et le feu de mille batailles; l'accomplissement des prophéties, les miracles du Christ et des apôtres, le courage des martyrs, le succès de l'Évangile à travers le fer et le sang, la pureté de la morale, des prodiges de charité, de désintéressement et d'héroïsme qui remplissent les annales de l'Église, tout cela n'est-ce rien de réel, de certain, de *positif?* Y a-t-il quelque chose à changer dans les *dogmes* de la permanence des âmes, de la résurrection des morts, du dernier jugement, de la récompense des justes, des châtimens réservés aux coupables?

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source*, etc. t. II, p. 281.

La liberté conciliée avec la prescience divine, la justice de Dieu avec sa miséricorde, le néant de l'homme avec sa grandeur, les opérations de la grâce et l'harmonie des perfections divines, l'excellence de la charité, la nécessité et le prix de l'abnégation de soi-même, le secret de nos tentations et le moyen d'y résister, de les changer dans une source de mérite, l'obligation d'une expiation pour le péché, les mérites infinis de la victime auguste qui nous a rachetés, la Trinité clairement révélée dans la nouvelle alliance, Jésus-Christ renouvelant sur nos autels, au milieu de son peuple, le sacrifice adorable qu'il consomma sur la croix, l'autorité de l'Église que ni les piéges de l'erreur, ni les artifices du monde, ni les portes de l'enfer ne peuvent altérer, ne caractérisent-ils pas des faits qui versent la lumière, comme le *moi* est l'élément nécessaire de toute pensée humaine?

De quoi pourrait-on se passer dans la foi, aussi impérissable par son auguste caractère que par l'intérêt qu'elle inspire? Quelles sont nos croyances qui courbent la tête sous l'audace de l'invention, sous le découragement de la science divine? Disloquez les *dogmes*, et ils seront obligés de se palper tous les instans, de se demander combien d'heures ils auront encore à vivre. Avec quelle rapidité n'échappent-ils pas aux *transformateurs* du Christianisme! Et comment ne tomberaient-ils pas de leurs mains, quand on ne peut escamoter leur gloire? La religion est aussi vraie, aussi

absolue que la morale, que l'existence des objets externes, que celle de notre propre existence. Si donc la religion est vraie, elle l'est dans tous les cas; si on l'accepte pour une chose, il faut l'accepter pour toutes. Nous ne tournerons donc aucune difficulté; nous signalerons toutes les objections qu'il soit possible d'élever contre la doctrine chrétienne.

« Nos pères à nous substituaient le Christianisme, « philosophie de leur époque, à la religion établie, « c'est-à-dire sur le point de céder à une autre, celle « des païens. Nous substituons la philosophie du dix- « neuvième siècle au Christianisme, qui porte en son « sein le même germe de destruction, ou plutôt de « transformation, que ce qui la précède et ce qui le « suivra; car notre philosophie et notre religion seront « également remplacées par celles des siècles postérieurs, « et ainsi indéfiniment. Qu'on ne craigne donc rien: « toujours il y aura des autels plus ou moins ornés, « ornés d'une façon plutôt que d'une autre, peu im- « porte, mais enfin des autels quelconques, une reli- « gion progressivement moins matérielle, un culte pro- « gressivement moins pratique, un Dieu progressivement « moins individualisé, parce qu'il y a dans le système « humain un sentiment religieux et des lois divines « dont ce sentiment ressortit[1]. » D'abord : la religion n'est pas la science; la religion est pour les savans comme

[1] De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, introduction, p. XXXIX.

pour les illettrés, la science pour des esprits d'élite. Si la vérité chrétienne arbora le drapeau de la victoire sur le paganisme, c'est que l'Évangile, qui déchira le voile de la nuit des peuples, fut un développement harmonique d'une idée éternelle, invariable, fondamentale, si tant est que la grandeur divine ne se comprenne pas mieux par l'âme que par l'intelligence. Le passage de la loi ancienne à la religion du Christ, je le conçois; il est logique, il agit par une énergie qui lui est propre, il s'explique au grand jour, en face de lui-même. Mais si la *philosophie du dix-neuvième siècle* devait détrôner le Christianisme, dès lors il ne serait plus qu'une induction de la pensée humaine, un ouvrage de la fantaisie, un enfant de l'imagination; il périrait dans la défaillance de ses modes temporaires. Or, le Christianisme est-il, oui ou non, une production du génie de l'homme? Existe-t-il par lui-même, ou dépend-il de magnifiques discours, des chefs-d'œuvre de raisonnement, d'action et d'éloquence? Si la révélation était purement subjective, rien ne serait plus variable, rien ne renfermerait un plus puissant élément de naufrage : elle tomberait au-dessous des tempêtes. Quels seraient dès lors les résultats logiques de ses *transformations*, de la noble prérogative de détruire ce qui constitue l'existence des choses? L'*ornement d'un autel* n'est pas un argument; il ne couvrirait pas ce qu'il y aurait de formidable dans la disparution des *dogmes*. En vain déploierait-on toutes les ressources

des arts et du génie pour *orner* le *sentiment religieux;* que serait-ce qu'un *sentiment* qui ne remonterait pas dans la sphère supérieure d'où il descend? Si l'on pouvait *progressivement* changer ce qui est *immuable*, qui arrêterait l'avidité de mille autres poussés à troubler le cours du fleuve de la révélation chrétienne? Où en étaient les Ariens et les sectateurs de Macédonius? Où en sont-ils aujourd'hui? Étonnez-vous donc que cette génération produise des intelligences qui avortent faute d'un enseignement fait pour elles, et des cerveaux qui se brisent dans la recherche d'une vérité que vous flétrissez de ridicule, que vous traitez de folie coupable, d'inaptitude à la vie sociale! Des lois divines resteraient-elles dans la mémoire comme une éclatante manifestation du ciel, seraient-elles encore dans le *système humain*, si ce *système* ne s'attachait à rien d'absolu, que des écoles en fussent les arbitres et nous les victimes? Or, s'il n'y avait plus de vérités universelles, indépendantes des temps, des lieux et de l'intelligence qui les conçoive, y aurait-il encore un fondement à cette science morale, qui oblige la raison de chacun et n'est pas constituée par elle?

Partout des principes invariables légitiment les choses, les ceignent d'une ceinture de bronze : tout se lie et s'enchaîne dans la théorie du vrai, par la suite rigoureuse et facile des conséquences. Le droit criminel, s'il ne reposait sur des idées rationnelles, absolues, ne serait plus qu'une vengeance brutale, qui s'ensevelirait

sous des ruines. « Le sentiment religieux, direz-vous, « n'abandonne jamais l'espèce humaine; il est impos« sible de le dépouiller de son universalité et de sa né« cessité; il est inhérent à notre nature. » Mais ce *sentiment* peut-il marcher sans la conscience, sans la raison; et y a-t-il une raison sans la science de l'absolu, de l'immuable? Les passions les plus désastreuses ne s'allument-elles pas souvent dans les cœurs, n'épouvantent-elles jamais par des drames terribles? Les sorcières de Shakespeare, qui jettent des lambeaux humains dans une chaudière bouillante, les combinaisons des auteurs de romans et de mélodrames, ne sont-elles pas loin de la réalité, lorsque les tombeaux rendent leurs morts pour accuser les vivans, que la Providence fait sortir des crimes cachés de leurs hideuses ténèbres? Est-il sans exemple que le *sentiment religieux* n'ait imposé l'obligation de boire à longs traits la fureur de la vengeance, de se repaître de meurtres, de s'enivrer de joies sanguinaires? Je sais bien qu'il ne faut pas chercher les vrais sentimens de la nature raisonnable dans ses égaremens, dans les actions qui la déshonorent, comme on ne juge pas de l'air que nous respirons par l'insalubrité de quelques climats où règne la peste; mais si le *sentiment* était la législation secrète du monde moral, Rome avec ses jeux du cirque, c'est-à-dire avec des hommes se battant, se blessant, se tuant, une arène rouge de sang, un sol ébranlé sous les convulsions des mourans, de vraies agonies, de vraies morts,

de vrais cadavres; Rome, dis-je, qui avait des émotions plus fortes que les plaintes harmonieuses d'un Philoctète ou d'un Œdipe, aurait donc eu raison d'avoir voulu des cris arrachés par le glaive.

Voyez encore les *sentimens* de la société chinoise: « Des abstractions irreligieuses pour la classe éclairée, « des superstitions stupides pour la populace; du reste, « l'oppression la plus pesante, l'arbitraire le plus ab- « solu, des supplices barbares, une corruption sans « bornes, la ruse au service de la peur, une absence « complète de tous les sentimens généreux, une apa- « thie qui ne le cède qu'à l'amour du gain, et jusque « sur les traits de la figure humaine, morne et dégra- « dée, une immobilité effrayante[1]. » D'ailleurs, avec les preuves de *sentiment*, à quoi se réduirait la vérité en général? A un *sentiment* essentiellement individuel, par conséquent nécessairement variable, vague, flottant, et ne devenant jamais une source de rapports entre les hommes, ni de société religieuse. Que deviendrait alors la vérité, qui n'est vérité qu'autant qu'elle est absolue? Elle serait réduite à s'adresser tantôt à la poésie, tantôt aux parties les plus intimes de l'âme, à se promener partout, et à ne se fixer nulle part. Or, l'opinion, fille du sentiment, si elle se laisse aller, tombe dans le scepticisme, et descend plus bas encore: se croit-elle générale, universelle? Elle se jette dans le

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*, t. II, p. 269, etc.

mysticisme. Prétend-elle faire fléchir tous les autres devant son idole? Et l'on voit surgir le sanglant fantôme du fanatisme.

Si l'on rappelle au souvenir que certains peuples offraient à d'horribles divinités le sang de leur jeunesse, ou leur sacrifiaient des ennemis vaincus, « ce n'était « point le sentiment, dit-on, qu'il faut accuser; chez « presque tous les peuples de l'antiquité, il y a eu de cer- « taines corporations qui se sont emparées, à leur profit, « du sentiment religieux; qui ont usurpé le droit de « parler au nom des puissances invisibles, et qui, inter- « prêtes mensongers de ces puissances, ont ordonné aux « hommes, ivres de terreur, des actes barbares que le « sentiment repoussait. Non : ce n'était point le senti- « ment religieux qui engageait les Gaulois à sacrifier à « Teutatès des victimes humaines, c'étaient les prêtres « de Teutatès. Ce n'était point le sentiment religieux « qui enfonçait le couteau des Mexicains dans le sein « de leurs enfans en bas âge devant la statue de Vitzli- « Putzli; c'étaient les prêtres de cet idole. Ce n'était « point le sentiment religieux qui forçait les Babylo- « niens à se prostituer, ou les filles de l'Inde à former « des danses lascives devant le Lingam; c'étaient les « prêtres de cette obscène divinité[1]. » Sans parler de ces nations qui n'avaient point de *corporations* sacerdotales, point d'*interprètes mensongers des puissances in-*

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*, t. II, p. 267.

visibles, et qui se souillèrent néanmoins par d'atroces préjugés, par des erreurs monstrueuses, d'indécentes cérémonies et d'horribles pratiques qu'ils croyaient être agréables aux *puissances invisibles*, à quoi attribuerez-vous ces formes abominables, ces actes oppressifs, sanguinaires? A l'abus du *sentiment* comme de toute chose. Sans doute que le vol, l'exposition des enfans, le massacre des parens dans leur vieillesse, bien des cruautés et des infamies affaiblissent aussi peu l'autotorité du *sentiment*, que les plaies du corps humain et les vices des organes font apprécier les forces. Ces exceptions à la règle, ces ombres du tableau, ne changent pas le fait général. Mais si le *sentiment* était un guide sûr de l'humanité, pourquoi s'égara-t-il si souvent de la nature humaine? Le *sentiment* religieux laisserait-il même échapper des rayons de lumière, il ne serait cependant pas le seul foyer de lumière.

« Jusqu'à l'établissement du Christianisme en Scan« dinavie, tout homme vieux et faible était méprisé, « vivait sans plaisir, sans droit, sans honneur; lui don« ner la mort était un devoir de piété filiale. Cette loi « affreuse ne fut jamais gravée sur aucune table d'ai« rain, ne fut jamais tracée sur aucun papyrus, et pour« tant elle se trouvait inscrite en caractères *sacrés* dans « le cœur de populations entières. Elle se trouve encore « ailleurs : il n'est personne qui n'ait lu dans la *Clio* « d'Hérodote que c'était la loi des Messagètes[1]. » Or,

[1] *De l'influence des mœurs sur les lois, et de l'influence des lois sur les mœurs*, par M. Matter, p. 75.

cette loi cruelle, hideuse, opposée aux lois les plus saintes de la morale, de la nature, de la raison, fut pourtant l'effet tout simple des mœurs; elle passa pour aussi sacrée que si elle eût été votée par la plus solennelle des assemblées de législation, que si elle eût jailli des plus longes et des plus profondes discussions d'un aréopage de philosophes sur les droits et les devoirs de la nature humaine.

« Si vous rejetez le sentiment, que substituerez-vous « à ce moniteur divin placé dans notre cœur?... L'au- « torité? Mais vous sanctionnez ainsi d'un mot tous ces « commandemens corrupteurs ou barbares que dans « chaque pays, dans les Gaules comme aux Indes, dans « la sanguinaire Carthage comme dans la licencieuse « Babylone, on disait émanés des dieux[1]. » Nous sommes loin de *rejeter le sentiment*, de distiller le venin sur sa face; mais qu'est-il, s'il n'est accompagné d'un développement parallèle de l'intelligence et d'un jugement de la raison? Si l'on a dit *émané des dieux les corruptions et les barbaries des Gaules*, de l'Égypte et de la Grèce, je ne sache pas que l'*autorité* du Christianisme soit un calcul de la tyrannie et de la cupidité. Cette *autorité* ne dit pas non plus : « Ce que je crois est vrai, parce « je le crois: donc tous doivent le croire; donc ceux « qui le nient sont des criminels[2]. » Elle dit : je crois,

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*, t. Ier, p. 269.

[2] *Idem*, t. Ier, p. 271.

parce que ma foi est invinciblement prouvée, que Jésus-Christ a fondé une société religieuse qui dût se perpétuer jusqu'à la fin des siècles; qu'il a établi dans cette société une *autorité* qui fût la gardienne et l'interprète de sa doctrine; que cette autorité réside dans un corps de pasteurs qui doivent se succéder les uns aux autres, depuis les apôtres jusqu'à la fin des temps; que cette *autorité*, infaillible dans sa doctrine, jouit d'une intelligence égale de toutes les époques.

« *Au nom de la raison infaillible, on a livré les chré-* « *tiens aux bêtes et envoyé les juifs aux bûchers*[1]. » Mais fut-ce la *raison* qui cria par mille bouches : les *chrétiens* aux lions? Un *sentiment* de haine ne surexcitait-il pas toutes les classes du paganisme, quel que fût la différence de l'éducation, du rang, des emplois et du genre de vie, à se baigner dans le sang des fidèles? De tous les ennemis du *Christianisme* je ne sache que l'école platonicienne, qui le combattît avec les armes de la *raison*, et du dédain si vous le voulez, mais sans pouvoir faire tache sur sa gloire. Aussi entreprirent-ils la restauration du paganisme à la clarté de la lumière qui rayonnait dans l'Évangile, popularisait les idées sociales, et contenait dans ses flancs l'avenir du monde.

Si des *juifs furent envoyés aux bûchers*, les abus de la doctrine de l'Église, si multipliés qu'on les suppose, ne prescrivent ni contre les principes, ni contre les lu-

[1] *De la Religion considérée dans sa source, etc.*, par Benjamin Constant, t. Ier, p. 272.

mineux développemens qu'ils renferment. Contemplez le *Christianisme* dans ses rapports avec la société humaine, son caractère, l'ordre de pensées et de sentimens qu'il a élargis, les idées fondamentales de droit et de justice sur lesquelles il a établi les rapports des hommes entre eux : en lui est le principe du futur développement de l'humanité, comme il l'a été des temps qui ne sont plus. A l'ombre de son admirable unité, où tous les sentimens généreux, toutes les forces, tous les vœux se prêtent un mutuel appui, et conspirent à une puissance commune, croît et se déroule cette sublime harmonie, qui nourrit l'ardeur studieuse dans les âmes, l'austère égalité qu'elle y maintient, la forte empreinte qu'elle met par là dans les intelligences, et emprunte au génie du vrai son caractère pour en pénétrer les générations naissantes. Avec plus d'indignation que le viel Horace dans son apostrophe au peuple :

> Romains, souffrirez-vous que l'on immole un homme,
> Sans qui Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome?

Il demande au monde s'il *souffrira* que l'on perce du glaive des vérités qui rendent aux idées le mouvement et vivifient les intelligences.

———

CHAPITRE VIII.

Caractère psychique de la vérité chrétienne; objections qui s'élèvent contre ses principes immuables.

Si le Christianisme était une combinaison arbitraire et factice d'idées obtenues par l'expérience interne ou externe, une théorie sans lois auxquelles ne se rapportassent aucuns faits particuliers, une dérivation de ces problèmes qui fanatisent la pensée humaine, il flotterait dans une oscillation perpétuelle, se précipiterait dans des hypothèses et irait s'ensevelir dans de languissantes tentatives, dans des rêveries fécondes. Des idées nouvelles auraient beau à se montrer sans voiles, à se produire au grand jour, leur modification serait leur sépulcre. Mais l'ensemble de la vérité chrétienne se lie à la chaîne des principes fixes et immuables, qui se reflètent dans l'un et l'autre monde, mais qui existent par eux-mêmes. Cette simple remarque renverse le laborieux échafaudage des objections, détruit leur rempart : la vérité est d'ailleurs assez grande pour les regarder en face.

« *Exclusives et stationnaires de leur nature, les opi-* « *nions théologiques rejettent avec colère toute nouvelle* « *pensée ! Mais la vérité, comme le fatum ancien, sert de* « *guide à ceux qui l'écoutent, et entraîne ceux qui résis-*

« *tent ; elle parvient toujours à faire graduellement plier* « *cette rude et revêche obstination. Les théologiens vaincus* « *tentent de concilier, par des démonstrations subtiles,* « *l'autorité du dogme avec les résultats de la raison ; puis,* « *comme l'empire et les exigences de cette raison croissent* « *encore, il faut reconnaître que plusieurs croyances sont* « *des superstitions, et accepter certaines révélations comme* « *de simples allégories. Alors ce déplorable schisme entre* « *la religion et la philosophie s'éteint ; la théologie natu-* « *relle pénètre et s'infuse dans la théologie dogmatique*[1]. » Comment la *théologie naturelle*, ou l'ontologie, qui est donnée elle-même dans la psychologie, dans la conscience, ne s'*infuserait*-elle pas dans la *théologie dogmatique*, quand elle dérive aussi de Dieu, comme de sa source la plus élevée et la plus certaine ; que l'homme ne peut pas éviter de l'apercevoir ; qu'elle apparaît à la *raison* ainsi que les vérités révélées que l'homme n'est pas moins obligé de croire ? Les dogmes ne sont-ils pas un résultat de la vérité absolue ? Y a-t-il dans les mystères du Christianisme un principe au-dessus duquel il y ait un principe possible ? Renferment-ils des conséquences qui ne soient pas les dernières applications du principe ? Est-ce vous qui les avez fait, ou un autre ? De même que la morale proprement dite est antérieure à tout contrat, la *religion naturelle* est aussi antérieure à la révélation ; ou plutôt ce sont deux termes corrélatifs, dont l'un ne peut subsister sans l'autre.

[1] *Revue britannique*, décembre 1837, p. 227.

Le *déplorable schisme entre la religion et la philosophie* s'éteindra lorsque celle-ci reconnaîtra le rapport de la raison avec la révélation, le respectera en autrui comme en elle-même. Et pourquoi *la philosophie* resterait-elle incomplète, exclusive, insuffisante? « Son « indépendance est assez assurée pour qu'il soit temps « de cesser d'inutiles et d'imprudentes hostilités, et la « philosophie doit enfin donner la main à la religion, « avec respect comme avec indépendance [1]. Germanicus trouva confondus, dans des plaines stériles, les ossemens des Germains et des soldats de Varus, mais le bon sens suffit pour distinguer entre *opinions théologiques* qui marchent avec l'esprit général des époques, en subissent le perfectionnement, et ce qui tient au dogme, au principe réel de toute vérité, et rentre dans les matières de la foi, dans la *théologie* proprement dite. En confondant les *opinions* avec les principes, on fait tout sortir de ses limites *naturelles* et renaître le cahos. Il importe beaucoup de se faire des idées exactes, d'apprécier la valeur des mots, de séparer une vérité absolue, indépendante, de la nature physique et de la nature humaine.

Il est libre à l'homme de soutenir des *opinions* ou des jugemens particuliers qui peuvent être vrais comme ils peuvent être faux; la pluralité des mondes de Fontenelle, si l'on écoute la raison dans le moi, peut pa-

[1] *Cours de la philosophie*, professé par M. V. Cousin, 1829, t. Ier, p. 130.

raître comme une réalité, mais peut bien n'être qu'un ingénieux roman si l'on suit la lumière de la raison en elle-même. C'est aux développemens scientifiques, industriels, philosophiques et religieux que doit concourir le génie; mais à travers les systèmes des philosophes, des recherches des savans, des révolutions dans les lois, de mille formes sous lesquelles le genre humain travaille sans relâche à son éducation, et de ces religions nouvelles que l'on brode sous le voile de l'avenir, brillent les vérités qui passent dans les actions humaines et enfantent la science morale.

Invariables dans leurs bases, mais progressifs dans leur développement, les principes *théologiques*, tout de foi et d'amour, de vérité et de lumière, sont indestructibles comme la nature, comme le génie de l'homme: ils ne balancent pas l'esprit entre des raisons contraires. Leur certitude est enracinée dans l'essence divine. Il n'y a pas même d'idée d'une science qui ne découle d'un principe fixe, immuable. Les principes abstraient et mettent en lumière le divin fond des choses; ils le saisissent à sa base, le suivent dans ses détails, l'analysent dans ses rapports, le vérifient de toute façon, et le convertissent de réalité concrète et obscure en réalité distincte, précise, évidente. Ainsi constituée, la foi est d'autant plus robuste qu'elle est une science; que la vérité à laquelle elle adhère est plus intelligible à ses yeux; qu'elle l'aime en raison de ses lumières. La religion suit dès lors la pensée éclairée; elle en a la

force, la pureté, les profondeurs; elle s'élève au-dessus des partis, plane dans les champs éthérés de la pensée, et, comme un grain d'encens, monte vers le ciel.

Que deviendrait le vaste spectacle de la réalité, dont l'ensemble est si grand, les détails inépuisables, à « *une* « *époque dépouillée de tout prestige, où l'appui de tradi-* « *tions historiques et de précédens respectés nous manque* « *tout à fait*[1], » s'il n'y avait point de constitutions de l'esprit, si l'acte de connaître ne faisait pas partie de notre organisation, si nous n'avions point l'idée de la vérité, si elle était sans relation avec ces hommes forts et vivaces, nourris dans les hautes idées et dans l'amour du peuple[2]? Les peuples latins allaient sacrifier en commun dans le temple de Jupiter Férétrien, et y resserrer les liens d'une association religieuse; mais il y aurait une éternelle confusion, des mots sonores gronderaient dans des phrases vides, si la religion chrétienne n'avait point de base scientifique, que ses résultats n'établissent la nécessité d'y croire, de la mettre en pratique. Comment, et à quelle époque, s'opérèrent la révolte et la punition des anges tombés; de quelle

[1] *Dix ans d'enseignement*, par M. Lerminier.

[2] «Immuable dans ses doctrines et dans ses dogmes, l'Église de Jé-«sus-Christ, dit Bossuet, soigneusement gardienne des dogmes qui «lui ont été donnés en dépôt, n'y change jamais rien; elle ne diminue «point, elle n'ajoute point; tout son instinct est de polir les choses «qui lui ont été antérieurement données, de confirmer celles qui ont «été suffisamment expliquées, de garder celles qui ont été confirmées «et définies, de consigner à la postérité par l'écriture ce qu'elle avait «reçu de ses ancêtres par la tradition.»

manière le principe du mal s'introduisit-il dans l'univers; comment se nourrit le premier homme avant sa chute; quelle détérioration subit, par le péché, sa constitution physique et morale; comment, et sous quelles formes, apparut pour la première fois à notre esprit la vérité intellectuelle et morale; comment passa-t-elle de l'état primitif à l'état actuel? Le mode de ces questions roule dans une sphère d'idées, qui sont abandonnées à la liberté de la discussion; *in dubiis libertas.* Mais que, par le péché originel, l'âme et le corps aient été dégradés de leur dignité première; que la chute des anges soit certaine; que la nature, l'origine et la Genèse de la vérité soient évidentes; qu'elles existent en dehors de l'intelligence humaine, ce sont des vérités *stationnaires* comme les astres à la voûte céleste. *In necessariis unitas.*

La philosophie, besoin spécial, certain, permanent, indestructible de l'esprit humain, serait indigne de son nom, si, insensible comme le néant, elle n'élevait à la lumière les vérités qui se meuvent dans l'immortalité, leur élément normal. Un ouvrage didactique perdra de son prix si la lumière ne va pas toujours croissant; ce n'est qu'à la suite de travaux opiniâtres, de la patience et du génie, que le vrai système du monde a été constaté, ainsi que l'immobilité du soleil, mais quand on est arrivé à un mot primitif, à une idée première, on est au terme. « Le dernier effort de la « raison est de s'arrêter et de voir qu'il faut s'attacher

« fortement à certaines vérités premières, qui sont pour « elles autant de points d'arrêt qu'on ne prouve pas par « le raisonnement, mais qu'on saisit par une espèce de « vue intérieure, et qui constitue en quelque sorte l'in-« telligence [1]. » Les dogmes révélés, stables au milieu de l'éternelle mobilité des opinions et des systèmes fractionnés jusqu'à l'individualisme, donnent donc à la vérité chrétienne toute fixité, toute élévation, tout ascendant, un ensemble, un corps solide. Que de grandes douleurs creusent le lac de son âme, ses caractères s'y peignent avec une fraîcheur nouvelle. Les années, en se déployant, font des gerbes glorieuses qu'elles ajoutent à sa moisson, à sa gloire.

Mais si le fondement de la vérité est invariable, les formes sont susceptibles d'élans vigoureux. Dans ce sens « on ne peut dire que l'Église chrétienne soit restée im-« mobile et *stationnaire*; pendant de longs siècles, elle « a été en mouvement, en progrès, tantôt provoquée « par les attaques d'une opposition extérieure, tantôt « déterminée, dans son propre sein, par des besoins « de réforme, de développement intérieur. A tout pren-« dre, c'est une société qui a une histoire variée et pro-« gressive [2]. » Quelle est donc la théorie de la foi catholique? Sur quoi repose-t-elle? Est-ce sur le principe d'autorité ou sur la raison humaine? Elle repose et sur Dieu qui parle, et sur la raison de l'homme sus-

[1] Ancillon, *Mélanges de philosophie et de littérature.*

[2] *Cours d'histoire moderne*, professé par M. Guizot, 5e leçon, p. 18.

ceptible de recevoir la vérité. Il est clair que la foi s'appuie sur le témoignage ; qu'elle ne bâtit point au-dessus des nuées, dans une éternelle féerie, un rêve de fécondations chimériques qui flottent, qui ondoient sur un Océan sans rives. La révélation de Dieu à l'homme fut d'abord spontanée, et voilà sa vertu ; elle devint réfléchie, et voilà sa gloire. Si donc, par *exclusif*, on entend que la *théologie* envisage la vérité et l'erreur séparées par l'épaisseur d'un mur de feu ; oui, elle est *exclusive* pour tout ce qui ne subsiste pas devant la lumière, ou qui éteint le jour qui luit ; et, si elle ne l'était pas, où serait la couronne de sa vieille gloire, sa raison suprême et ce zèle qui écartent les ombres qui ternissent la réalité ? Abdiquant son empire, elle ne porterait plus qu'avec effort le poids de son antique grandeur, n'aspirerait qu'à un ignoble repos, se pencherait sur un abîme.

Partout les contraires se repoussent, ajoutent un accord à la grande harmonie : l'immortalité *exclut* le néant, le silence muet les explosions énergiques, les feux du ciel les ténèbres de la nuit. On descendrait à la niaiserie en mettant sur la même ligne la grave et mystérieuse simplicité des dogmes, et les mutilations qui les outragent. Toutes les limites se confondraient, toutes les définitions seraient anéanties, toutes les sciences bouleversées, comme dans ces violentes secousses qui abaissent des montagnes et engloutissent des vallées.

Servie par l'intelligence, la haute industrie perce les rochers et enfante des prodiges; armé d'ailes magiques, le commerce roule sur des chemins merveilleux, et change la face du globe; mais le Christianisme, qu'échauffe une conviction ardente, absolue, entière, n'est pas moins riche, moins étendu que ce monde et les phénomènes qu'il renferme; son esprit s'y répand avec la rapidité de la lumière. Il a trop l'intelligence de l'époque pour qu'il rejette le perfectionnement des institutions humaines, le progrès des arts qui enchantent la vie, les idées fécondes qui travaillent sur la nature morale et forcent l'univers matériel à reculer devant elles, ou plutôt à solliciter l'intelligence du génie.

Jamais la religion ne tendra un piége à la libre pensée pour la faire trébucher dans sa route; jamais elle ne dira à la puissance des facultés de l'âme, comme certains personnages de Corneille : oh ! que vous me gênez ! Elle a dans le cœur autre chose qu'un nom propre : le mot d'*épopée humanitaire* est sa devise : il sert d'anneau à une immense chaîne de perfections et de vertus.

La vérité comme le fatum ancien sert de guide à ceux qui l'écoutent, et entraîne ceux qui résistent ; c'est-à-dire que son ascendant, qui s'ouvre comme une fleur céleste, pénètre dans l'esprit et dissipe les nuages. Mais quel rapport existerait-il entre la raison des choses et la *fatalité* destructive de toute liberté, de toute morale, emportant tout dans la sphère d'une existence

aveugle, comme les corps célestes sont poussés dans leurs orbites rigoureusement déterminées? Sous l'empire même de l'évidence, lorsque la lumière verse tous ses feux, l'homme a la faculté, non pas de se méprendre, mais de se révolter; non pas de ne point voir, mais de nier ce qu'il voit.

Qu'y a-t-il donc de commun entre l'émanation de la lumière divine, qui marche la tête dans le ciel, et le destin antique, cette triste *fatalité*, régnant au-dessus des dieux inférieurs et des dieux de l'Olympe; ce visage hideux qui poussa la main de Clitemnestre et s'appesantit sur toute la maison d'Atrée? Quel rapprochement y aurait-il entre l'aveugle balance de Jupiter et ce sentiment de haute et pure personnalité, un des points fondamentaux de la destinée humaine? Si l'on dit que le *fatum* pour les écoles philosophiques de l'antiquité et pour quelques poëtes supérieurs n'était pas un hasard aveugle, mais la volonté de Dieu, mais le degré de son intelligence, je ne sache pas de réunion possible d'une nécessité inévitable et d'une souveraine sagesse. L'âme n'est pas esclave; elle doit marcher à la lueur de la morale qui éclaire toujours chacun de ses pas, en lui montrant un but que l'instabilité des événemens et le vent orageux de la fortune ne peuvent ébranler ni obscurcir. Centre lumineux autour duquel gravitent les sciences, dont nous portons en nous les conditions subjectives, la *vérité* ne *guide* donc que ceux qui l'*écoutent* librement, et qui des cieux gravissent les

éclatans degrés. Avouée par la raison, proclamée par les faits, la religion est prouvée comme les faits réels, incontestables.

Sa certitude ne s'établissant pas, ne se démontrant pas, il n'y aurait plus pour nous de dogmes révélés, plus de principe qui comblât l'abîme de nos pensées, plus de hauteur d'où l'intelligence plongeât dans un horizon vaste. Otez à l'esprit son invincible penchant à l'examen et à l'analyse, et il roulera des larmes amères, il éclatera en somptueux débris. Pourquoi, dès lors, le ciel l'aurait-il doué d'une puissance qui, ne s'engloutirait-elle pas, fléchirait sous des fers? Serait-ce donc pour suer des angoisses dans une maison de boue que l'intelligence eût été donné à l'homme? Elle l'accablerait dès lors et ressemblerait plus à l'Améda de ces idolâtres qui se font écraser sous les roues du char où est placée leur idole, qu'à la divinité pure et bienveillante offerte à nos adorations et à notre amour.

Les théologiens vaincus tentent de concilier, par des démonstrations subtiles, l'autorité du dogme avec les résultats de la raison; mais le moyen de *vaincre* une science qui a l'intelligence, la compréhension proprement dite, l'intuition des choses en elles-mêmes, vues dans leurs substances, dans le Verbe, l'universelle raison qui rayonne l'idée divine et son éternelle aurore? Ce n'est point parce qu'il désespéra de la science humaine que S. Augustin passa du côté du Christ[1], c'est

[1] *Revue des deux Mondes*, 1er juin 1840, p. 809.

parce qu'elle ne fut pour lui qu'une poussière inféconde, que le vent de la vie emporte si vite, ou qu'un phare errant qui fascine les yeux, qu'il embrassa la science divine, et, sur ses ailes, s'éleva à la source où coule la vie.

Si « *la foi est un don de Dieu, aussi bien dans ses com-* « *mencemens que dans ses progrès et dans sa perfection*[1], » elle ne nie pas la liberté de l'homme ni l'antique tradition : elle ne peut ni égarer, ni faillir, ni descendre aucun degré d'abaissement dans l'échelle de la gloire. La lumière éclaire en plein son visage, cette noble tête que l'ombre de la tristesse ne fait qu'embellir. Ce n'est pas sur une scène isolée que se passent les événemens de la vie intellectuelle : nous avons deux moyens de connaître la grandeur et l'unité des dogmes : l'autorité et la *raison*, qui se marient admirablement, soit qu'on monte de la nature et de l'homme aux dogmes, et des dogmes à Dieu, soit qu'on redescende de Dieu aux dogmes, des dogmes à l'homme et à la nature. Les *théologiens* raisonnent la croyance, circulent à flot dans un océan de lumières, dont chaque intelligence scrute le secret.

Ou bien, est-ce être *vaincu* que de faire la part exacte à la *raison* et à la foi, d'indiquer leur usage relatif, leurs bornes distinctes ? Le même sentiment bat dans leurs deux cœurs; l'union de leurs âmes est si

[1] *Revue des deux Mondes*, 1er juin 1840, p. 809.

profonde et si forte, que leur double vie défie toutes les vagues et toutes les tempêtes.

La *raison* se refuse-t-elle d'affronter le tranchant du glaive des sophismes, ou de déchirer le bandeau qui couvre l'erreur, et elle resplendit de faiblesse, s'éclaire de honte. Aussi avec quelle véhémence S. Paul ne lança-t-il pas la foudre de l'indignation sur ces sages de la Grèce, qui s'étaient endormis dans le sein des vices et n'avaient pas rallumé le feu mourant de la connaissance de Dieu, que proclament d'une voix solennelle toutes les créatures! Pour *vaincre la théologie*, la voir chanceler sur ses bases, et l'abîme l'engloutir, il faudrait délier, rompre pièce à pièce, le faisceau de preuves formé par elle, anéantir même leurs débris. Mais la foi, dit Locke, est si peu contraire à la *raison*, qu'elle n'est autre chose que l'assentiment de la *raison* à la vérité chrétienne. L'alliance entre la religion et la philosophie est si naturelle, que c'est une soumission raisonnable que l'apôtre demande, par conséquent la nécessité de l'emploi de la *raison* humaine. Et le moyen de ne pas revenir, en dernière analyse, à la *raison*, quand, même dans l'illumination immédiate, ce n'est pas la sensibilité, ce n'est pas l'imagination ni le raisonnement, mais bien la *raison* qui doive recevoir ces subites lumières? De même que nous avons la certitude de la science par les premiers principes, placés hors de la controverse et de la démonstration, de même, dans l'intelligence de la foi, l'exercice de la *rai-*

son résout avec une précision métaphysique les preuves qui l'établissent. Car Dieu étendrait-il à ses pieds un océan de ténèbres; repousserait-il du rivage l'infortuné qui s'efforce de l'atteindre?

Qu'y a-t-il de plus rationnel que de dire : par l'*autorité du dogme* les vérités se présentent à moi dans leur manifestation divine; par les effets, ou plutôt par les facultés de l'âme, j'en conquiers une conscience qui, si elle n'agrandit pas la vérité, la rend sensible au plus grand nombre. Or, cette conscience se traduit en une forme nette et précise, par la réunion de deux sources de lumière[1]. Si donc Rousseau ne put accorder la *raison* avec la foi, comme Locke et comme Kant, c'est, dit M. Lerminier, qu'il n'avait pas le bon sens paisible du premier, ni la profondeur du second[2].

Il n'est pas difficile de célébrer un hyménée entre la *raison* humaine, qui arrête la fougue de l'imagination, en tempère le feu, l'éclat, et l'intelligence divine qui se répand dans la *raison* de l'homme, lui montre le chemin, l'aplanit, en ôte les pierres et les décombres, le rend praticable, ce qui n'est pas le construire. Dans les siècles même du règne absolu de l'autorité ecclésiastique, où la philosophie était au service de la reli-

[1] « Il y a deux ordres de vérités; les unes de foi, reçues et admises « d'autorité; les autres de raison, vues et aperçues par elle, au sein « de la méditation et de la réflexion : *Distribuitur inter auctoritatem et « rationem* » S. Augustinus.

[2] *J. J. Rousseau*, par M. Lerminier.

gion, sous la surveillance du Christianisme, « Alcuin, « Scot Érigène, S. Anselme, de Cantorbéry, Bérenger de « Tours, Lanfranc de Pavie, Hildebert de Tours, Abai- « lard et son école, Pierre de Novarre, dit le Lombard, « et Alain des Isles ne firent que commenter cette belle « phrase de Scot Érigène : il n'y a pas deux études, l'une « de la philosophie, l'autre de la religion; la vraie phi- « losophie est la vraie religion, et la vraie religion est « la vraie philosophie [1]. » Il y a donc entre l'*autorité du dogme* et les *résultats de la raison* une analogie aussi sublime, une relation aussi nécessaire, qu'il y en a entre la cause et les effets, les conséquences et les principes.

On *démontre* les fondemens de la *théologie*, l'idée dont elle dérive, les vérités dont elle se compose, avec la même évidence que nous connaissons un système mécanique matériel, ou que nous définissons les opérations des nombres. « L'histoire, c'est-à-dire la tradi- « tion écrite, nous révèle, dit S. Augustin, les choses pas- « sées; la prophétie les choses futures; l'un et l'autre « sont l'objet de la foi ou de la créance à l'autorité. Mais « vient ensuite la fonction de la *raison*; celle qui dis- « cerne, qui juge quels hommes sont les envoyés de Dieu, « quels livres sont dépositaires de la vérité [2]. » S. Anselme, ce vigoureux génie, S. Thomas d'Aquin, profon-

[1] *Cours de philosophie*, professé par M. V. Cousin, 1829, t. Ier, p. 343.

[2] *De vera religione*, p. 763, n. 46.

dément versé dans la philosophie d'Aristote, et dans tous les secrets de sa dialectique, appuyèrent sur d'invincibles raisonnemens les dogmes, labourèrent dans les deux sillons de la réflexion et de la croyance. Tous les catholiques, sans exception, dit un savant évêque, croyaient que, puisqu'il existe deux classes de vérités bien distinctes, dont l'une est l'objet de la science, l'autre celui de la foi, c'était une conséquence nécessaire qu'il doit y avoir aussi deux principes de certitude, l'un pour les vérités de la foi, l'autre pour les vérités de science[1].

En effet, pour subjuguer l'esprit par une révélation divine, il faut qu'elle soit connue, qu'on en sente la *raison*, l'autorité irréfragable. Le *résultat de la raison*, faculté de délibération et de jugement, est d'agir, de rapprocher des propositions qui semblaient séparées par un abîme, de soumettre l'histoire elle-même à la sévérité des méthodes scientifiques. Ces trois flambeaux, le raisonnement, les sens, le témoignage, qui confondent leur lumière dans la même clarté, se rendent compte de tous les âges, de tous les élémens de l'humanité, de toutes les époques de l'histoire. « Comme « la réflexion a pour base l'intuition spontanée, de « même la philosophie a pour base la religion; mais

[1] Voy. *de Conformitate fidei cum ratione*, par Leibnitz. « La religion « et la philosophie doivent mutuellement se déclarer inviolables » *Histoire parlementaire de la révolution française, de MM. Buchez et Roux*, par M. Lerminier.

« sur cette base elle se développe d'une manière ori-
« ginale[1]. »

Les orages dont les scènes de la nature nous donnent l'effrayant spectacle ne troublent que les régions moyennes de l'air; plus haut règne le calme : les espaces sublimes échappent aux éclats de la foudre. Il en est ainsi dans le monde des idées : la guerre et la discorde ne siègent pas sur la cîme; pour les rencontrer, il faut des-
« cendre. Le vrai philosophe et le grand métaphysicien
« ne disputent pas, ils voient, et là où ne pénètre pas
« la science, ils s'élèvent à la vérité par cette foi de l'in-
« telligence qui est le signe d'une sympathie naturelle
« entre l'homme et Dieu. Mais au-dessous de ces rares
« et tranquilles génies, les discussions commencent, le
« raisonnement s'aiguise et s'exerce, la sophistique se
« déroule; elle est inépuisable, elle a des subtilités et
« des argumens pour toutes les opinions et toutes les
« erreurs. Pendant que la logique raffine à l'excès, de
« son côté l'imagination s'échauffe; elle se monte, elle
« s'exalte; elle a ses caprices, ses aberrations; elle en-
« fante mille fantaisies qui étendent sur le sanctuaire
« un voile épais et brillant[2]. »

C'est parce que la religion et la philosophie s'alimentent mutuellement, se versent l'une dans l'autre, que leur importance relative est extrême. On ne peut

[1] *Cours de philosophie*, professé par M. V. Cousin, 1829, t. Ier, p. 47.

[2] *Revue des deux Mondes*, 1er juin 1840, p. 823.

pas plus les séparer, qu'on ne le peut, dans un autre ordre d'idées, la navigation de l'astronomie, les arts chimiques de la chimie, la physiologie de la médecine, les rayons de l'aurore. Si l'homme n'avait que le raisonnement, les preuves et les argumens de la dialectique, en pénétrant dans la profondeur des mystères, il serait ébloui par l'immensité de leur lumière. Sur les ailes de la foi seule on serait emporté aux plus extrêmes limites de l'infini, au delà de toutes les lois certaines. De la réunion de ces deux puissances se compose la philosophie du Christianisme, comme de deux forces qui se disputent chaque étoile se compose l'orbite qu'elle parcourt dans ses révolutions annuelles. « La « science et la religion, dit M. Cousin, sont identiques « l'une à l'autre[1]; » « croyance et philosophie ne se re- « poussent pas[2]. »

«Facies non omnibus una,
«Nec diversa tamen, qualem decet esse sororem.»

« Dans l'âme du vrai philosophe, la religion et la « philosophie se lient entièrement, co-existent sans se « confondre, et se distinguent sans s'exclure, comme « les deux moyens d'une même pensée[3]. »

M. Ballanche a déduit de leurs réponses concordantes, de leur réalité, de leur proportion, de leur

[1] *Cours de philosophie*, professé par M. V. Cousin.
[2] *Revue des deux Mondes*, t. III, p. 326.
[3] *Cours de philosophie*, professé par M. V. Cousin, t. Ier, p. 48.

combinaison sincère, une analogie entre le principe raisonné et le principe rationnel; le génie de M. de Chateaubriand a également vu que « la vraie philosophie et la vraie religion sont une même chose[1]. » Comment le *dogme* ne *se concilierait-il* pas avec la *raison*, quand ils furent mêlés ensemble dans le sein de l'homme, qu'ils établissent une équation sublime dans l'intelligence divine; que, si l'intuition immédiate est au-dessus du raisonnement, elle n'appartient pas moins à la raison; qu'on a beau la répudier, qu'on s'en sert toujours? Ne peut-on pas dire que les mystères de la religion naturelle nous sont révélés, puisque c'est Dieu qui nous a donné la raison qui nous élève jusqu'à lui; que les mystères de la religion révélée sont appuyés sur la *raison*, puisqu'en dernière analyse c'est la *raison* qui doit connaître le jour divin qui émane du ciel? Nous nous écrions donc, au sein d'une génération attristée par la fuite des croyances, comme Richard de S. Victor, dans un siècle de foi : si, par impossible, nous étions dans l'erreur, ce serait vous, ô mon Dieu, qui m'auriez trompé, en permettant que le Christianisme fût marqué à des caractères où je reconnais l'empreinte de votre main toute puissante.

Quand le jour brille sur une pierre précieuse, il sépare le diamant de son entourage; mais tout brille sur les vertes collines de la vérité; chaque maille au jour étincelle. Où serait donc ce glorieux autel, où l'idée

[1] *OEuvres complètes*, t. X, p. VII.

divine serait plus exaltée et mieux adorée que dans cette religion, qui vit éclater à son berceau une vigueur athlétique, et dont la sève intarrissable est le suc du ciel? Où y aurait-il une science plus complète que celle dont S. Paul proclamait la profondeur, l'étendue, la grandeur, la sublimité; qu'il appelait la splendeur de la doctrine de Jésus-Christ, et dont il comprenait pleinement la base, la mission et la route? Quel enfantement religieux se ferait sanctionner par la raison de tous, se légitimerait un seul instant pour tous?

La *raison* èt la *foi*, qu'un souffle divin élève et anime, combattent au grand jour: détruisez leurs liens, et l'explication du Christianisme ressemble au voile d'Isis qu'aucune main mortelle ne souleva jamais. Qui ôterait, dès lors, aux époques leur obscurité, leur incertitude? Qui les dégagerait de leur enveloppe, de leurs ténèbres? Si le créateur a établi un ordre plein de sagesse et de majesté dans la collection des êtres matériels, selon l'expression d'un savant moderne; s'il les a soumis à des lois appropriées à leur nature, et d'où dépend leur conservation, il est absurde de penser qu'il existe aucun ordre voulu de Dieu dans la société des intelligences.

A mesure donc que la *raison* se perfectionne, entre en plein exercice, attirée par l'éclat des choses accomplies, que l'intelligence de la religion redouble en clartés, éclaircit des points obscurs, répand des couleurs nouvelles. Aussi « la méthode catholique se garde-

« t-elle bien d'anéantir la *raison*, elle lui fait une abon-
« dante part; toutes les vérités de l'ordre naturel com-
« posent son ressort; l'ordre surnaturel étant réservé
« pour la foi, elle nous commande de croire à d'in-
« compréhensibles mystères; mais elle prouve par d'in-
« vincibles raisons, qu'ils sont évidemment croyables
« et qu'il faut y croire[1]. » Et le moyen de ne pas être subjugué par la vigueur des preuves du Christianisme, par la domination de son génie, quand, dans ses *dogmes*, il est l'expression de la raison éternelle, dans ses préceptes la loi une et universelle de toutes les intelligences?

Il est des époques de honte où la religion semble être ensevelie dons un vaste sépulcre; on dirait voir derrière son char funèbre le sophiste et le bourreau donner un éclatant démenti à la sublime parole du Christ : *les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Qui concourra dès lors à relever la croyance, la soutenir et la défendre? La *raison* unie à la *foi* feront luire ses rayons un moment obscurcis, déchireront l'ombre de ces corps qui cachaient la lumière. Et plus la *raison* augmente, plus elle se presse dans les rangs de la *foi*, garde un cœur qui sait le dévouement et qui est prêt au sacrifice.

La *croissance de la raison* fait découvrir les caractères que Jean-Jacques juge inséparables d'une doctrine cé-

[1] *Examen de la doctrine de M. de La Mennais*, par M. Boyer.

leste; elle arrache des lambeaux aux fausses idées, et en pousse les sanglans débris contre elles. A *raison* du bien-être qui l'unit à l'être des êtres, à la cause éternelle, comme s'exprime un savant de nos jours, l'homme a une tendance invincible à tout comprendre, à tout expliquer, parce que toute explication, toute compréhension est renfermée dans cette cause suprême dont la lumière indéfectible l'éclaire intérieurement, et lui révèle, dans les limites que sa nature comporte, l'immuable région des idées qui reflètent Dieu dans le temps et l'espace.

Nul doute que ce que l'on sait est bien peu de chose comparé à ce que l'on ignore; qu'il est difficile d'embrasser, d'un seul acte de la pensée, les soleils qui, sur le firmament, savent leur port, leur écueil, et les phénomènes qui, cachés au sein de la nature, sont couverts d'un nuage impénétrable; mais la perfection de la *raison*, allumée au cœur de l'homme, grandit au puissant souffle de la *foi* : elle emprunte à l'expérience son flambeau, à la métaphysique ses ailes, et ne se courbe que devant la force divine. Avec quelque habileté que l'homme s'étourdisse ou qu'il se dégrade, lors même qu'il fuit la vérité et ses réalités foudroyantes, il ne vit que par elles. Ce sentiment est indéfinissable, comme les plaisirs de la pensée, ces forêts, berceau de la religion, ces forêts dont l'ombre, selon l'expression de M. Chateaubriand, les bruits et le silence sont remplis de prodiges, ces solitudes où les corbeaux et les

abeilles nourrissaient les premiers pères de l'Église, et où ces saints hommes goûtaient tant de délices.

Quand les *dogmes* sont liés à la *raison*, comme le bien infini l'est avec nos désirs, avec les besoins du cœur, ils s'appliquent à la législation civile, aux mœurs, à l'organisation politique des sociétés, et le monde possède un trésor de vérité et de science. Plus donc la *raison croît*, plus elle se rapproche de l'idéal, et rase d'un vol rapide les nappes de fleurs variées que les éternels principes font onduler sur sa tête. Où sont donc, dans l'évidence intuitive des vérités révélées, *les croyances qu'il faille reconnaître comme des superstitions*, *les révélations comme des simples allégories ?* Où est, dans l'exposition des *dogmes*, ce double enseignement de l'Église romaine, l'un superstitieux, l'autre philosophique, dont parlait un journal? Il ne suffit pas de formuler des accusations vagues, flottantes, qui se replient sans cesse sur elles-mêmes, il faut préciser les objets, spécifier les erreurs, articuler des faits.

Si vous trouvez, dans l'*enseignement de l'Église romaine*, des propriétés élémentaires détournées de leur cours, des idées étrangères, des intérêts humains auxquels on aurait donné un asile dans le sanctuaire, des crédulités banales, confondues avec les hautes croyances de pur dogme chrétien, écartez ces ténèbres qui en ternissent la sainteté, chassez toutes ces idoles : les ombres n'ajoutent rien à l'évidence. Mais où trouverez-vous les *superstitions*, les *révélations allégoriques* devant

lesquelles s'inclinerait une Église, sans cesse jeune, sans cesse agissante, qui prolonge dans l'avenir toutes les conditions de la durée ? Serait-ce dans les croix plantées sur les chemins et dans les madones incrustées dans les troncs des vieux chênes ? Mais ce fut une croix qui a sauvé le monde, et le nom de Marie a suivi partout celui du Christ.

Où sont les impostures que Dupuis crut apercevoir dans une religion aussi éclatante de lumières que de bienfaits ? Une répugnance ne pèse rien dans les balances de la vérité. Où sont les additions, les changemens notables qu'elle aurait subis dans les siècles postérieurs à celui des apôtres ? Où les placerez-vous ? Quelle sera leur date et le lieu de leur naissance[1] ? Froide et juste, l'histoire, qui mesure une carrière à ses deux extrémités, est là pour vous répondre. Les *dogmes* auraient-ils un sens *allégorique* comme la représentation d'Oreste tourmenté par les furies, comme l'ombre d'Hamlet au temps de Shakespeare, ou la ridicule statue du commandeur de Molière ?

Semblables aux ombres de Virgile, les *superstitions* se pressent incessamment aux portes de l'anéantissement des souvenirs pour disparaître sans retour. Mais, comme chaque grain de poussière d'or qui se balance dans le

1 « *Nobis vero nihil ex nostro arbitrio induere licet, sed nec eligere « quod aliquis de arbitrio suo induxerit. Apostolos Domini habemus auc- « tores, qui nec ipsi quicquam ex suo arbitrio, quod inducerent, elege- « runt; sed acceptam à Christo disciplinam fideliter nationibus assigna- « verunt* » Tertul. *de præscript.*, c. IV.

rayon solaire; comme chaque goutte de rosée qui brille sur chaque brin d'herbe, toutes les parties du Christianisme, toutes ses propriétés et ses faits reconnus laissent apercevoir leurs rapports de génération éternelle. Libre dans ses prédilections et dans ses dédains, tenue seulement à la vraisemblance, la poésie a le choix de ses couleurs; mais comment choisir dans des faits rayonnant d'évidence et de célébrité? Quelles fleurs arracher à cette fraîche guirlande de la foi chrétienne?

Tout ce qui vient des hommes, les sentimens les plus énergiques, les plus profonds, les axiomes, qui contiennent dans leur vaste sein les questions les plus flagrantes, vont tomber dans un écrasant oubli : mais les dogmes, flambeaux de la société, éclatants soleils qui appellent les regards par leur brillante lumière, ne disparaissent pas dans les replis des cieux. En quel avenir d'heureuse sécurité le Christianisme ne changea-t-il pas un présent si rempli d'orages? Combien les deux grandes sources du développement de l'humanité coulèrent sous son influence? Si, dans son *enseignement* et sa discipline, vous rencontrez « *des mystères* « *dont on aurait enveloppé sa doctrine* [1], » traînez-les au grand jour, inondez-les de lumière. Mais le moyen de jouir de votre triomphe et d'organiser la victoire, quand la révélation est essentiellement invariable; que les

[1] M. de Lamartine, *Voyage en Orient*, t. II, p. 254.

superstitions se découpent de son vaste ensemble et creusent de leurs propres mains le tombeau qui doit les engloutir?

Solon, Thalès, Cliobule, Chilon le Lacédémonien, Bias et Pittacus n'aspiraient point à déplacer les bornes mises par Dieu devant notre entendement, ni à expliquer l'action de l'âme sur le corps : la rouille humaine se dégage d'elle-même de la nature de la religion et de son génie. Ce n'est pas qu'il faille brusquer l'intelligence du Christianisme, soulever sans cesse à la surface des raisonnemens qui reposent dans ses profondeurs, mais le premier acte de la *foi* est de se rendre compte de son origine, de sa signification et de son but. Une conviction n'entre pas dans l'intelligence, si l'intelligence ne lui ouvre la porte.

Tacite, en louant Agricola, dit qu'il sut ennoblir sa soumission, quand l'émotion de la victoire bouillonnait encore : l'examen de l'autorité de la foi; qui concilie les honneurs de l'indépendance avec la sûreté des principes, sanctionne non moins une croyance magnanime. L'hèbre roula la tête et la lyre d'Orphée; les ménades dispersèrent ses membres sur les montagnes de la Thrace; la vérité chrétienne, qui a de sûrs, d'invincibles remparts, au moment même du tremblement général des choses, du vertige, de l'éblouissement universel de l'esprit humain, quand il a l'instinct d'un but nouveau, inconnu; qu'il est mené par la voie rude et rapide des catastrophes, ne traîne pas des débris,

ne subit de mutilation quelconque. Elle courrait s'ensevelir dans le silence des ombres, si la *raison* des dogmes n'était énergiquement trempée à la lumière.

Mais « *la conservation forcée d'une doctrine religieuse,* « *fixe et immuable, entraîne des conséquences identiques,* « *quelle que soit la doctrine elle-même. Sous une forme* « *bien plus épurée que le polythéisme, les catholiques se* « *sont montrés implacables contre les réformateurs, les ré-* « *formateurs contre les sociniens, et les sociniens n'au-* « *raient sans doute pas été plus indulgents pour ceux qui* « *auraient nié la mission humaine du prophète dont ils* « *niaient la divinité. Le cardinal de Lorraine a fait tuer* « *Coligny; Calvin, qu'aurait fait brûler le cardinal de* « *Lorraine, a fait brûler Servet. Considérer une religion* « *comme ne pouvant jamais être améliorée, c'est la dé-* « *clarer la seule bonne, la seule salutaire. Dès lors la faire* « *adopter à tous, devient un impérieux devoir. Non-seu-* « *lement il est permis, mais il est ordonné d'employer à* « *cette œuvre pieuse les moyens de force, si les moyens de* « *persuasion ne suffisent pas. Toute religion positive, toute* « *forme immuable conduit, par une route directe, à l'in-* « *tolérance, si l'on raisonne conséquemment* [1]. » L'indépendance de la pensée, la liberté de discussion, tout ce qui peut répandre de l'éclat, des noms retentissans, ne combattirent-ils jamais des idées qui n'étaient pas conformes à leurs convictions, souvent même sans ce

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*, t. III, p. 191.

calme et cette bonne foi dont on devrait se faire une habitude? Si la source d'une *doctrine fixe et immuable* est plus pure que les ruisseaux bourbeux des croyances sombres et sans chaleur, s'ensuit-il qu'une *religion positive* doive ignorer qu'elle a des frères sur la terre; que tout peuple ne soit le peuple de Dieu, qui est notre père? Que serait-ce qu'une *doctrine* fragile comme le cristal, à la mort si rapidement condamnée? Si même elle n'éclatait pas en débris, on userait ses forces jusqu'à la désintéresser sur sa propre gloire.

Non pas que devant la raison ne doivent s'ouvrir sans cesse des horizons plus éclairés, ou qu'il faille aspirer le soufle de la contrainte sur les consciences, et moissonner sur de sanglans sillons; mais plus on croit à la bonté et à la justice d'une Providence qui a tendu le ciel et semé les étoiles, plus il est naturel d'admettre qu'elle s'est communiquée aux hommes; qu'elle leur a révélé des vérités *fixes, immuables,* établi un pouvoir qui les conservât, les interprétât sur la terre.

Pour qu'il n'y eût pas de *conservation forcée d'une doctrine religieuse,* une règle forte, puissante, invariable, il faudrait que le Christianisme, science de Dieu, en qui vivent toutes les vérités et révèlent leur nature, ne fût qu'une partie de la vérité générale; qu'il n'y eût pas autre chose que du variable et du contingent dans nos connaissances. Or, faites évanouir le *fixe, l'immuable* dans le monde matériel et moral, et il n'y aura plus de sciences physiques, ni possibilité d'en acquérir,

et pour les études transcendantes qu'une signature foudroyante de mort. Des hypothèses et des conséquences *identiques* remplaceront le réel, le solide : une vague généralité planera sur la confusion d'un doute terrible. L'esprit n'ayant plus de fil conducteur dans les détours sans fin, dans les mille sentiers tortueux de la vie, la philosophie des vaudevilles et des apologues sera mieux comprise que les élucubrations sérieuses ; la forme avec ses contours moelleux, ses couleurs vives, ses surfaces veloutées, offrira plus d'attraits que les études savantes ; la théorie palingénésique se réfugiera dans les romans, la frivolité, tombera sous le tranchant de la critique.

Si des *catholiques* souillèrent la charité chrétienne, que la haine, comme un ouragan furieux, emporta si facilement aux époques d'exaltation et de fanatisme ; si le duc Henri de Guise essaya de faire tuer *Coligny*, accusé d'avoir fait lâchement assassiner des catholiques, une fausse déduction de l'Évangile, qui a vu l'amour du prochain marcher sur ses pas, et toute inimitié se dissiper devant son flambeau, n'écrase point des principes qui subsistent en dehors de la perversité humaine. Les moyens de force, des persécutions ensanglantées, ne sont pas le terme auquel aboutisse le gouvernement de Dieu sur les consciences. Tout l'échafaudage de la contrainte, des forfaits, se disjoint, et honteusement s'écroule. Si donc l'attribut de la *nécessité* convient à la révélation divine, à son énergique noblesse, je ne sache

pas que la loi du progrès, qui est l'idée active et puissante de la raison humaine, ne soit pas la loi de l'Évangile; que la religion nous défende de raisonner, de connaître, de comprendre et les idées générales et les circonstances, de porter de tous côtés les regards, de savoir tenir compte des principes et des faits, de faire rentrer dans nos combinaisons tout ce qui existe [1].

Dans l'épigraphe de son ouvrage, M. de Potter, qui « *ne cesse de chercher la vérité avec ardeur et persévé*-« *rance*, » tout en s'affublant de quelques lambeaux, des quenilles qui pendent depuis des siècles dans des écoles stériles, s'il fait dire à S. Augustin qu'il n'y aura d'espoir de voir la vérité un jour sur la terre que lorsque tous les hommes étant unis par un même amour pour elle, aucun d'eux ne prétendra plus en avoir le monopole, cet historien ne voit-il pas que les paroles de l'immortel évêque d'Hypone minent les fondemens de son ouvrage? Ne sait-il pas qu'il y a deux sortes de vérités, les vérités premières, qui font que tous les hommes, de tous les temps et de tous les pays, s'entendent sur certains points, sans jamais s'être connus, sans être liés par aucun commerce d'amitié ou d'éducation, et se trouvent si bien d'accord, qu'ils traiteraient d'insensés quiconque ne penserait pas comme le genre humain? Or, qui s'*attribuerait la découverte* des premiers principes qui nous dominent et nous subjuguent? Il est encore des *vérités* surnaturellement émanées de

[1] Voy. Lacretelle, *Histoire de France*, XVIII[e] siècle, t. III, p. 361.

Dieu, qui sont un développement plus *fixe*, plus lumineux de la religion naturelle. Or, qui prétend que la *découverte de ces vérités* soit un *privilège individuel*, les droits d'une famille sur un peuple, ou d'un peuple sur une famille; qu'on doive les charger du poids d'un *monopole?* Ne sont-elles pas une source publique, intarissable, où tous *ceux qui sont unis par un même amour pour elles*, y puisent ces eaux qui les désaltèrent et les fécondent?

Sans doute que le caractère vif, impétueux du professeur de Carthage ne dut avoir de repos que quand il se fut allongé jusqu'à l'ombre de la croix, et qu'il fut d'aplomb sur la vérité tout entière; mais son esprit, une fois élevé de ce point de poussière jusqu'aux dogmes du ciel, quelle intelligence brilla par une plus grande vigueur, par une plus grande richesse, par une aussi prodigieuse fécondité des points généraux ou des détails? Quel Athlète lutta avec autant d'énergie contre le génie du mensonge, ébranla plus violemment la fausse doctrine, honteux pêle-mêle, où tout se confond, s'embrouille sans ordre, sans idée-mère? Quelle main entoura la construction de l'Église d'une plus forte ceinture de murailles? Quelle plume retraça avec plus de sublimité la foi catholique, la déploya avec plus de dignité sous toutes les formes d'histoire, de critique, de philosophie, d'éloquence?

C'est parce qu'aucun homme ne peut *prétendre avoir le monopole de la vérité*, œuvre collective, éternelle,

qui appartient à tous les temps, à tous les lieux, qui a toujours existé en dehors et indépendamment de nous, que la religion, véritablement immortelle, reste comme le type de la perfection dans chaque genre. Aussi S. Augustin voulut-il la faire luire à tous les regards, la porter sur de larges ailes à toutes les nations du monde, lorsqu'il reconnaissait avec l'accent d'une conviction profonde, que la plus haute autorité est celle de *la vérité* déjà connue; que les apôtres prêchèrent non-seulement la véritable religion et la véritable piété, mais qu'ils les confirmèrent par les miracles les plus capables d'en établir la vérité [1]; que « la divine Providence ne veille pas seulement sur chaque homme « *individuellement*, mais pourvoit au salut du genre « humain par des moyens extérieurs et publics, par « l'histoire, les prophéties et les miracles [2]. » Autre chose est de découvrir la vérité, de suivre avec amour le sentier qu'elle trace, et d'interposer entre son astre et nos frères l'ombre d'un froid égoïsme.

Quels petits bras pourraient donc rejeter en arrière le concours des témoignages qui établissent la nécessité de la foi, les moyens de la connaître? La tendance du Christianisme n'est pas de plonger la révélation dans l'horreur des cachots, où toutes les pensées s'enveni-

[1] Épître à Volusien.

[2] *De la vraie religion*, t. I[er], ch. XXIV et XXV, col. 763. « *Et certe* « *summa auctoritas est ipsius jam cognitæ at que perspicue cognitæ veri-* « *tatis.* »

ment, moisissent, mais de la faire mûrir au soleil, en présence des mouvemens de la critique, qui exerce sur toutes les figures du temps une sagacité si scrupuleuse. Les débris des superbes palais et des temples magnifiques de Balbeck et de Palmyre, touchent aux sables du désert; mais l'Évangile a eu assez de triomphes et de conquêtes pour aborder en face des discussions larges qui ne bornent pas à notre *individualité* leur céleste empire.

Toute religion positive conduit à l'intolérance si l'on raisonne conséquemment; à l'intolérance de l'erreur, qui a les mains pleines de tempêtes, oui; à celle des personnes en qui Dieu n'éteindra point sa divine étincelle, non. La *religion* n'a de force et de vertu que dans la conscience; elle n'est belle, elle n'est pure que quand elle brille de tous les éclats de la charité. Mais, si toute doctrine est de fait *intolérante* contre ce qui lui est contraire, la *religion* véritable n'est pas *intolérante* par droit d'usurpation, comme ces nuées orageuses qui obscurcissent la pureté des cieux et voilent leur douce lumière : elle est *intolérante* par droit d'existence et de domination légitimes, de même que le soleil l'est à la voûte du firmament, par droit de principauté, envers les ténèbres qu'il perce et dissipe.

Mais si l'on n'implante pas l'arbre qui doit ombrager les siècles sans fondre le sol avec le fer; si l'on ne greffe pas le rameau sans déchirer l'écorce, qu'on cite une profession de foi, un symbole, un décret, une insti-

tution, ouvrage de l'Église, qui eût une vengeance à goûter dans l'erreur; qui « regarde la pitié pour les « ennemis du ciel comme une faiblesse; qui défende « de porter du secours à celui qui s'est rendu l'objet de « l'indignation divine; qui envisage la cruauté contre « les impies et les infidèles comme un devoir sacré; la « perfidie à leur égard comme une vertu[1]? » L'alliage que les passions humaines peuvent mêler à une religion, dont le cœur est riche, débordant de miséricorde, de compassion, de charité et de pardons, ne doit pas faire oublier des principes dont Fénelon faisait ses amours. Sans croyance *fixe*, *immuable*, l'homme n'a point d'appui : il se débat au hasard, et les superstitions se répandent par torrens dans son âme. Tant il est vrai que « la religion est stable; qu'on doive pou- « voir y compter; la retrouver aujourd'hui ce qu'elle « était hier, et qu'elle ne semble pas à chaque instant « prête à s'évanouir et à échapper comme un nuage[2]. »

Remarquable triomphe d'une fondation sincère et large d'un ordre libre et équitable, qui s'est introduit dans le monde de la pensée comme le germe précieux d'une organisation nouvelle! A l'exception de quelques enthousiastes que le spiritualisme social n'a pas encore arrachés à « cette négation envahissante qui voudrait « couvrir de son mépris la dernière des croyances[3], »

[1] Benjamin Constant, *du Polythéisme romain*, t. Ier, p. 72.
[2] *Idem*, t. II, p. 129.
[3] *Idem*, introduction de M. Matter, p. VI.

les questions les plus délicates, les plus brûlantes viennent prendre place dans une équitable enquête; aucune guêpe ne montre plus son aiguillon, ne bourdonne plus dans cette ruche de travailleurs dont l'intelligence, la force, l'énergie ont à cœur une dignité plus haute, un triomphe plus éclatant, que de recueillir misérablement quelque miettes de popularité, ou quelques applaudissemens de tribunes. Et l'on craindrait une religion trop élevée pour semer des embûches dans la route déjà trop embarrassée de l'erreur, et qui est, pour le sexe le plus faible, un perpétuel triomphe!

Merveilleuse transition à une atmosphère d'idées qui, aujourd'hui, nous enveloppe! Les femmes qui, dans le polythéisme, voyaient sous leurs pas tremblans le sol creuser des abîmes; qui ne servaient que d'ornement aux fêtes; que Platon tenait en tutelle pour les mêmes motifs que Cicéron exprime avant tant de rudesse; ennoblies par l'Évangile, se signalent, à la voix du Christ, par un dévouement, une abnégation qui réchauffent et raniment le monde. On les trouve mêlées aux débats les plus solennels; elles constituent des ordres, règnent dans les abbayes, tiennent rang parmi les docteurs, lèguent des trésors de vérité et de science aux générations futures[1]. Aussi élairées pour suivre la grande lumière du Christianisme que déterminées à mourir pour lui, on les voit affronter le sou-

[1] Voy. *de l'Excellence et de la supériorité du sexe féminin*, par Agrippa de Nettesheim.

rire de la pitié, le glaive des bourreaux, la rage des tigres de l'amphithéâtre.

Si les rayons de la *religion positive* étendaient donc partout leur lumière, on verrait se réaliser ce développement du monde, ce perfectionnement social que désira un noble cœur, où l'homme civilisé et le sauvage, réunis dans une même fraternité de foi et de charité, seraient pénétrés l'un pour l'autre d'un profond sentiment de bienveillance et de respect. Des secousses politiques, les mugissemens de la tempête, qui semble quelquefois s'éloigner, s'ils se rapprochent tout à coup, nous enveloppent dans une obscurité menaçante, et ne nous laissent plus distinguer les hommes qui sortent des élémens confondus, un avenir sera où l'arbre immortel de la croix portera et multipliera ses derniers fruits, la charité politique et civile, mille fois plus vraie que le patriotisme étroit, exclusif, égoïste des temps antiques. Aussi un écrivain moderne, dont le front était ceint du riche diadème du génie, de la dialectique, de l'imagination et de l'éloquence, mais qui s'est enveloppé d'un linceul de nuages, pour aller s'asseoir comme il l'a dit lui-même : « Simulacre vide entre les ruines du passé et les ténèbres « de l'avenir, afin d'indiquer aux intelligences dégoû« tées de la vie la route du néant, » a-t-il été pressé de l'impérieux besoin de reconnaître que « le Christia« nisme n'a point cessé de dominer les peuples; qu'ils « ne peuvent pas plus se séparer de lui que se séparer

« d'eux-mêmes ; qu'il renferme et renferme seule ce qui « satisfera les désirs dont il sont travaillés[1] ; » que « toutes « les sociétés restées en dehors de sa lumière étant à « tous égards évidemment fixées dans un état inférieur, « il contient un germe de progrès qu'on ne rencontre « nulle part ailleurs, et offre dans sa sphère d'idées le « plus haut point de développement où soit parvenue « la raison humaine[2]. »

[1] *Affaires de Rome*, p. 301.
[2] *Esquisse d'une philosophie*, t. Ier, p. 90.

CHAPITRE IX.

RAISONS DE L'EXISTENCE DES DOGMES DU CHRISTIANISME SE MANIFESTANT PAR LA VÉRITÉ. RÉSUMÉ DES OBJECTIONS CONTRE CES DOGMES. FIN DE L'HUMANITÉ. CARACTÈRE DE LA POLÉMIQUE CHRÉTIENNE.

Que l'homme, supposé qu'il eût toujours été plus soucieux de comprendre qu'avide de sentir, n'eût pu atteindre à ces lumières qui firent jaillir, par la révélation du Verbe, les vives flammes d'impénétrables mystères; qu'un médiateur fût nécessaire pour élever la raison à la source de la vérité, à son principe vivant, éternel; que l'infini fût obligé de se communiquer au fini, pour lui donner sur l'essence divine, sur ses rapports avec le monde créé, et sur la nature de tous les êtres, des notions qui nous manqueraient, si Dieu ne se fût offert à l'esprit humain que comme une idée abstraite, sans aucune distinction de principes qui s'y trouvent compris, cette vérité se fait comprendre même aux pensées qui se meuvent dans un cercle étroit que rarement elles essayent de franchir..

« Ils sont quatre, dit un homme célèbre, en parlant « des systèmes du dix-huitième siècle; donc ils sont plus « ou moins faux. Ceci est pour moi d'une rigueur mathé-

« matique[1]. Or, comme la vérité est une, elle ne voit pas fuir dans le lointain son harmonique ensemble, car elle est une philosophie immortelle; les besoins, les destinées de l'humanité ont d'imprescriptibles relations avec son essence. Et comment l'Église chrétienne passerait-elle, épuiserait-elle son génie, quand, dès son berceau, elle défia le monde, par la bouche du grand apôtre, de lui montrer une seule infortune dont elle n'eût pas partagé et charmé les douleurs; qu'elle fait hautement preuve d'une durée éternelle?

Loi objective imposée à toute intelligence, elle possède la plus haute puissance métaphysique : c'est au pied de la croix qu'elle l'a prise. Elle a donc des racines qui l'attachent à l'esprit et au cœur, et communique à ses rameaux la sève qui puise sa vigueur dans les larmes et le sang d'un Dieu. L'unité, la proportion, la simplicité, la grandeur, la généralité dégagent notre âme des voiles qui l'offusquent, en attendant que l'on verra la lumière dans la lumière même. « Non-seulement nous sommes nés dans la science, s'écrie un « orateur moderne, mais quand par malheur elle menaça de nous manquer, quand les barbares inondèrent cet occident et l'orient aussi, qui sauva la science « du naufrage? Qui s'empara d'elle au milieu de la « tempête des nations, pour la faire surnager et vous « la rendre un jour? Ce ne furent pas nos pères qui « avaient bien assez de tenir l'épée à la main pour re-

[1] M. Cousin, cours de 1829, t. II, p. 26.

« pousser les barbares de nos contrées délicieuses dont « ils voulaient s'emparer. L'épée, voilà quel était leur « partage; le fer croisait le fer, ils tuaient et tuaient « encore! Après tout vous remplissiez encore une belle « mission; vous étiez à votre manière les barrières qui « permettaient à la science de se développer; et, pen- « dant que vous formiez comme un carré autour de « nous, nous, tranquilles dans nos monastères, nous « reposant sur vos bras vaillans, nous sauvions les dé- « bris de toute science, afin qu'un jour, devenus ce « que vous êtes, pacifiques à votre tour, vous reçussiez « de nos mains cet héritage que nous vous conservions « en même temps que la vérité évangélique : parce que « l'Évangile, comme la science, doit parler à des hommes « qui puissent le concevoir, et non à des esclaves[1]. »

La religion chrétienne possède la plus haute puissance historique : elle est l'élément le plus considérable des siècles. C'est là le point ferme et fixe dont il faut partir; c'est sur cette base et avec l'instrument de déduction qu'on opère sur l'histoire. La poésie peut se fabriquer un monde à elle, s'évertuer à rencontrer des combinaisons inouïes, se créer une réalité impossible,

[1] « L'ordre de S. Bernard, fondé par S. Maur, son disciple, et qui « se répandit rapidement sur toute la surface de la Gaule, ouvrit de « nombreux asiles aux proscrits, prodigua de puissans secours à la « misère, sauva du naufrage général quelques restes de la science des « anciens, et répara par le travail et par la culture les désastres que « des guerres continuelles versaient depuis un siècle sur des champs « devenues stériles » *Histoire de France*, par M. le comte de Ségur, t. II, p. 250.

où les salles de festin vomissent des bières, où les portes s'ouvrent avec des diamans, où l'imagination se promène sans se souvenir d'avoir jamais rien rencontré de semblable; mais, en fait de vérité, le nouveau n'a point de racines : il tombe, et le néant qui le poursuit le dévore. Le Christianisme, basé sur un divin architecte, n'appellera jamais la pitié autour de son tombeau. Si la terre tremble, si des secousses inattendues, subites, irrésistibles, déplacent tous les intérêts, toutes les passions, toutes les affections, tous les systèmes, il ne périt point dans la tempête. C'est parce qu'il constitue des lois nécessaires, que « l'on ne peut « ni vivre ni mourir sans lui; qu'on le retrouve par- « tout; que la terre est couverte de ses monumens; « qu'il est impossible de se soustraire à ses spectacles « et à son influence[1]. »

Il possède la plus haute puissance morale : son royaume s'est établi dans le sein de l'indépendance : une opulente draperie en orne tous les points. Aussi ne voit-on, dans le pouvoir si bien coordonné de la hiérarchie ecclésiastique, ni conflit aigu des idées, ni cliquetis de croyances, ni confusion stridente des systèmes. Si le cours des siècles et les passions de l'homme mêlent quelque chose d'étranger à sa doctrine, elle se dépouille de ce qui n'est pas elle, et se revêt de son manteau divin. En voyant chaque flot reculer après

[1] *Cours de philosophie*, professé par M. V. Cousin, 1828; 11e leçon, p. 11.

avoir épuisé son effort, l'Océan ne retourne point sur ses pas : il roule ses ondes, mais ne surmonte pas ses rives.

L'Église possède encore la plus haute puissance sociale : développé dans sa vie, le pouvoir s'organise, vit, marche, dure. Voyez ce qu'était le monde d'autrefois, sous le paganisme, à Rome même que l'on a dépeint comme « l'âge mûr des dieux, la maturité de l'espèce « humaine[1] ! » Par la polygamie, la moitié du genre humain était abreuvé de douleurs et d'amertures : la volonté du père de famille justifiait les plus monstreux caprices. Aux meurtres de nos semblables se joignait l'antropophagie et d'autres scènes atroces. Sous les lois de Lycurgue on poussait la barbarie jusqu'à prononcer un arrêt de mort contre les complexions faibles ou délicates. En Phénicie, dans l'île de Rhodes, à Chio, à Salamine, dans la ville d'Héliopolis, les massacres d'enfans n'étaient pas rares. Les Africains sacrifiaient annuellement à Saturne deux cents jeunes gens ; à Laodicée, en Syrie, une jeune fille était immolée à Minerve ; les Dumatiens égorgeaient de sang-froid une partie de leur jeunesse. Les Grecs, les Thraces, les Scythes suivaient cette épouvantable coutume.

Devant la lumière de l'Évangile la cruauté s'évanouit, les chaînes tombent : les Iphigénie n'ont plus à craindre le couteau de Chactas, les pères ne sont plus des Brutus, la mère n'a plus la dure fierté de celles de

[1] *Du Polythéisme romain*, par Benjamin Constant, t. Ier, p. 12.

Lacédémone, l'enfance est placée à l'ombre de la justice et de la miséricorde, la femme a reconquis le respect dans le cœur de son époux. Quelles prospérités, quelles grandeurs, quelles réformes praticables, quelles idées politiques découleraient d'une source plus pure que celle de cette religion qui a rendu à l'humanité ses priviléges, sa dignité, sa grandeur? « Si donc son « temps était fini ou devait finir, qui est-ce qui viendrait en prendre la place? De ce déchirement d'opi« nions, de cette divergence ou de cette absence de « doctrines, que peut-il sortir pour notre siècle [1]? »

Peut-être découvrira-t-on un jour un autre principe social, mais toujours sur le terrain solide du Christianisme, *principe* du progrès, sphère dans laquelle il se réalise. Jamais une philosophie ne put se substituer à une religion. La loi de Dieu est immuable : elle domine toutes les sciences, toutes les positions intellectuelles, éclaire la morale politique des mêmes clartés que la morale privée. Parée d'or et d'un style étincelant, l'erreur affecte vainement les splendeurs du vrai : sous son vêtement de soie elle cache un squelette. Les plus belles périodes ne sauraient couvrir ses os disjoints, ni ses fibres endurcis par la mort. A mesure que le panthéisme, qui confond le tout avec ses parties, réduit les êtres aux modifications apparentes d'une seule substance; à mesure qu'il ouvre ses bras pour

[1] *Introduction au Polythéisme romain de Benjamin Constant*, par M. Matter, p. XLII.

tout saisir et tout absorber, surgissent des héros armés de flèches dont Apollon perçait le serpent de la fable, et de cette massue qui écrasait la tête de l'hydre.

« *Aujourd'hui, la philosophie doit s'établir avec au-* « *torité à côté de la religion; plus tard elle exercera sur* « *elle une inévitable influence*[1]; » c'est-à-dire que la *religion* tire un parti immense de la dialectique; que la *philosophie* explique une partie de ce que la religion croit et aime; que si la lumière réfléchie n'est pas plus abondante que la lumière primitive, elle est plus nette, plus distincte; que des torrens de feu ont remplacé les ombres de la loi ancienne; qu'ils ont passé dans la circulation des peuples au bénéfice du genre humain. La voix de la *philosophie doit* donc retentir, marcher dans la route de sa destinée, mais elle ne peut se séparer de la *religion* sans s'affaiblir et perdre un à un ses plus éclatans rayons.

« Je ne m'étonne pas, s'écrie un savant théologien, « que Bossuet ait censuré sévèrement le docteur Dupin « pour avoir imputé comme un tort à S. Cyrille ce ta- « lent bien plus digne de louange que de blâme, de « savoir tour à tour varier le ton de la controverse, ac- « cabler son adversaire d'autorités, le presser par des « argumens de la logique, le prendre dans les piéges « qu'il tend aux simples par les procédés d'une dialec- « tique déliée et subtile, démêler les questions abs-

[1] *Revue des deux Mondes*, 1er juin 1839, p. 656.

« traites et métaphysiques dont il embarrasse la matière « de l'incarnation; marchant en cela sur les traces de « S. Basile, disputant contre les Eunoméens. La dialec- « tique a été jugée dans tous les temps si nécessaire à « la théologie, c'est-à-dire à la science divine, que So- « zomène remarque que les pères du grand concile de « Nicée avaient introduit dans leurs rangs plusieurs « laïcs exercés à la dialectique, pour venir au secours « des catholiques, la plupart plus versés dans les saintes « lettres que dans les sciences humaines [1]. »

Cependant la *philosophie* n'est une science qu'à condition de s'appuyer sur l'absolu antérieur à toute réflexion, et par conséquent sur la révélation, expression de l'absolu, et éclairée par la réflexion. A mesure que la science avance, elle démontre une vérité de plus, c'est-à-dire qu'elle fait d'une vérité religieuse une vérité philosophique; « mais si elle abandonne la révélation, « flottant à tout vent de doctrine, emportée elle-même « par toutes les mauvaises passions du cœur de l'homme, « elle se perd en rêves dont le siècle suivant se moque; « elle devient folle, elle n'est plus une science, elle n'est « plus qu'un caprice de malade [2]. » Dès lors elle mesure froidement la hauteur et la largeur des statues qui embellissent nos Églises, évalue l'or qui brille sur les vêtemens des pontifes, mais tout ce qu'il y a de grand, tout ce qu'il y a de sublime, la majesté du culte, l'em-

[1] *Défense de l'enseignement des écoles catholiques*, par M. Boyer, p. 5.
[2] Jouffroy, *Mélanges philosophiques*.

preinte céleste d'une religion au-dessus des bornes mortelles lui échappe. Le sceptique Pausanias ne savait pas admirer les chefs-d'œuvre de Phidias.

Aux rayons de la raison et de la foi les facultés de l'âme s'épanouissent avec une vigoureuse efflorescence. On peut, sans nul doute, détourner les yeux de l'astre de la lumière, aller loin de ses paisibles influences, errer dans la profondeur des rêveries vagues; mais, en présence de l'auguste simplicité des faits, de la chaîne des monumens et d'une triomphante dialectique, l'erreur masque sa défaite à mesure qu'elle perd du terrain et va mourir dans sa faiblesse. Bien qu'ensevelis dans les abîmes de l'Etna, les titans de la fable se retournent sous la masse qui les écrase; mais le moyen d'ébranler une religion qui a Dieu pour base et dont les dogmes nourrissent les flots de l'éloquence? Si la raison n'est pas tout entière dans le raisonnement; si toute évidence n'est pas réductible à l'évidence de démonstration, les élémens de nos connaissances ne croissent, ne mûrissent qu'au soleil de l'Évangile. Le système de perfection ne peut s'appliquer qu'à l'intelligence; il est faux pour ce qui regarde les dogmes et les mœurs qui en ressortent. Si la vérité était le fruit de l'organisation progressive de l'humanité, elle ne serait point, elle se ferait; il n'y aurait plus dès lors de vérité éternelle, pas même d'antérieure à nous; et au delà de quelle limite retrouverait-on toutes ses forces et tout son héroïsme? Personne ne pouvant poser une borne

au développement futur de l'intelligence que des milliers d'années n'épuiseraient pas, la raison ne poursuivrait-elle pas éternellement un fantôme ?

Mais une religion qui vit du feu de son génie, et qui puise son origine à d'autres sources qu'à celles de l'esprit humain, a le sublime privilége d'entretenir les ardeurs de la charité et la quiétude de l'âme : elle *s'épuise* aussi peu que ces globes qui promènent leur magnificence dans les vastes plaines de l'espace. Des vertus qui sortent journellement de ses entrailles, coulent comme un ruisseau qui répète dans son onde les fleurs et la verdure de ses rivages. « Que le monde dise et « écrive, s'écrie M. de Bonald dans cette lettre pastorale « où respire la compassion la plus vive pour les maux « de l'inondation dont il a eu le spectacle sous les yeux, « et dont les éloquentes paroles vont à l'âme, que le « monde dise et écrive que notre mission est terminée, « que l'esprit du sacerdoce est éteint, et que le catho- « licisme n'est plus qu'un temple que la divinité a cessé « d'habiter, et d'où les anges sont sortis. Prouvons au « monde, par les élans de notre charité, qu'il y a en « nous plus de vie qu'il ne pense, et que, députés par « la Providence auprès des malheureux pour les nourrir « et les consoler, notre ministère est encore assez beau « et assez utile. Disons-lui aussi, avec le sentiment d'une « humble et juste confiance, que le jour où notre mis- « sion sur la terre serait terminée, la mission de la mo- « deste fille de la charité auprès du malade le serait

« aussi; que la mission de toutes vos associations de « miséricorde cesserait également; et qu'au moment où « le sacerdoce catholique quitterait le lit du mourant « ou le réduit du pauvre, l'espérance et la résignation « remonteraient au ciel sans que la voix du plus éloquent « agent de la philanthropie pût jamais les faire redes- « cendre. »

Plus il est abattu par l'orage, plus le tronc du Christianisme pousse des rameaux, se dresse avec plus de fierté à proportion des efforts pour courber sa tête. Il croît comme l'herbe des champs dans une terre nouvellement arrosée. « Ses amis, comme ses ennemis, se sont « trop hâtés de sonner ses funérailles et d'entonner le « chant de la mort. Ce prétendu cadavre est un corps « dans lequel la vie est loin d'être éteinte; et il n'est « pas besoin, pour s'en assurer, de poser la main sur « son sein et de compter les battemens de son cœur [1]. » Se poursuivant dans toute la largeur du souffle, il est de l'esprit humain la phase plastique. Il ressemble à une plante qui s'enracine de plus en plus dans le sol, et qui projette d'heure en heure autour d'elle un plus vaste et plus riche ombrage. Son évidence entraîne comme Scipion les Romains au Capitole. « Dans le Chris- « tianisme, maintenu invariablement par une tradition « uniforme, perpétuelle, parce qu'il renferme les rai- « sons qu'on peut appeler en faveur de la vérité, gît

[1] *Essai sur les bases et les développemens de la moralité*, par M. A. Charma, professeur de philosophie à la faculté de Caen, p. 401.

« l'avenir des nations, que le rationalisme vouerait à la « barbarie s'il lui était donné d'étouffer le germe fécon- « dant sous l'égoïsme de sa pompeuse parole et la vani- « teuse inutilité de sa pensée [1]. » Et comment la science divine ne renfermerait-elle pas une théorie sociale simple et infaillible, quand les sciences ne sont pas à refaire, mais à accepter; que les professeurs de philosophie s'écrient publiquement qu'ils n'ont pas le dessein de donner rien de neuf; qu'ils rougiraient de honte d'avoir une telle prétention; que leur logique, si jamais ils se servaient de ce mot, serait celle des deux grands maîtres auxquels ils l'auraient empruntée, et qu'ils se seraient docilement et aussi fidèlement appropriée et assimilée [2]? Les élémens de la vie politique, dont les déductions et le jeu ont depuis longtemps occupé l'histoire, se renouvellent et se transforment; les élémens plus jeunes, qui sont impatiens d'action et de puissance, se constituent et se fortifient pour établir leur autorité positive : pénétré, arrosé par le versement d'un fleuve céleste, le Christianisme finira par entraîner ce qu'il y a de plus rebelle à son action dans le cœur des hommes et dans les institutions des peuples.

Il n'est point enseveli dans les profondeurs d'une philosophie future, comme l'espérance au fond de la boîte de Pandore; il est devant nous avec sa grandeur

[1] De Carné, *des Partis des écoles depuis* 1830.

[2] Voy. Damiron, *Cours de philosophie*, 3e partie, logique, préface, p. XXXV.

majestueuse et son harmonie sublime[1]. S'il paraît à demi-mort et glacé pendant la saison des frimas, comme le buisson, il se couronne de roses au printemps. Plus infatigable que les orateurs de l'antiquité profane, il parle, il écrit à toute heure, et accomplit l'union toujours plus intime avec le principe infini de l'être. Luttez de génie avec lui, mais ne descendez pas à l'ignoble besogne d'une insulte. Au lieu donc de nourrir « *une haine secrète pour tout le côté mesquin,* « *injuste et cruel du vieux catholicisme*[2], » et envers ce « *renoncement monastique qui nous défend de trop adoucir la vie humaine à autrui*[3], exposez au grand jour, effacez ce qui est *mesquin,* comme un blason ridicule, mais n'élevez pas une main homicide contre des vérités qui soulagent l'espèce humaine; n'écrasez pas sous le poids du mépris des dogmes qui renferment l'énoncé le plus exact, la formule la plus rigoureuse et la plus philosophique des lois de l'univers; vous porteriez vos attentats sur Dieu lui-même.

Un art illusoire arrache souvent des larmes pour des victimes fabuleuses ou coupables, mais ce qui est *mesquin, cruel, injuste,* disparaît de la scène, comme un spectre qui ne règne que pendant la nuit et s'évanouit au retour de l'aurore. Où sont, dans le *catholi-*

[1] Voy. *Résurrection, application du Christianisme à la science et à la société,* par Charles Stoffels.

[2] *Revue des deux Mondes,* 1835, t. III, p. 17.

[3] *Pauline,* par George Sand.

cisme, des vérités stériles, insignifiantes, tirant au hasard de leurs rêveries des choses de rien, sans rapport avec l'esprit des temps, ni avec l'œuvre de l'époque, la liberté réelle et durable? Quel mal vous fait donc sa vie? Est-ce une science véritable, ce système élastique qui n'est plus aujourd'hui ce qu'il était hier, qui adopte, rejette, corrige, allonge, raccourcit ce que Dieu a invariablement fixé? Si l'on appelait cette meurtrière mobilité *progrès*, je l'appellerais destruction, et de quel côté serait la logique? Babylone, cette antique reine des cités de l'Orient, sortirait plutôt de sa poussière avec ses innombrables habitans; ses monumens superbes, ses hautes murailles, ses gigantesques palais se redresseraient plutôt sur leurs bases écroulées, qu'un nouveau phare éclipsât le flambeau de la révélation chrétienne. Car, où est le symbole plus capable de captiver les esprits que celui qui nous fait croire en un Dieu créateur et à la vie future? Où sont les préceptes philosophiques qui eussent plus d'empire sur les cœurs que les commandemens qui nous ordonnent d'aimer nos semblables, de respecter leurs vies, leurs droits, leur réputation, et embrassent tous nos devoirs religieux, sociaux et civils? Quel nouveau système serait plus réprimant, plus pathétique, rempli de plus de consolations et d'encouragement que le Christianisme avec la sublimité de ses mystères, la sainteté de sa morale, la beauté de son culte? Pour quelle gloire d'un autre Dieu de nouveaux Lusignans com-

battraient-ils soixante ans et se verraient-ils chargés de fers? Quel autre Christ, si ce n'est celui mort pour Zaïre, pour l'univers, imploreraient-ils après avoir vu tomber son temple et périr sa mémoire? Quel culte, plus que celui qui inspira Voltaire, aurait-il une plus tendre sympathie avec le génie des mères, mêlerait plus l'homme à Dieu et dissiperait plus vigoureusement les ombres qui nous couvrent? Qui pourrait donc faire de la destruction de la foi la conséquence nécessaire du progrès social? En se tournant vers le peuple, comme les orateurs d'Athènes vers la mer, l'Évangile, en dévoilant le Dieu véritable, manifeste aussi le véritable homme.

Quand, par des élans d'abstractions, on déborde les vrais principes, on a l'expression déchirante d'un naufragé qui fait le signal de détresse : en vain s'armerait-on de ce courage invincible qu'inspire parfois le désespoir, on ne pourrait plus même s'asseoir sur des ruines. Dès lors les groupes se dispersent, l'harmonieux ensemble de l'unité se brise, les plus hautes questions se morcellent; un souffle de mort flétrit les plus riantes peintures, les figures les plus fraîches pâlissent. En rêvant une religion meilleure que le Christianisme, on imiterait ces tyrans qui, pour embellir leur patrie, y faisaient transporter les cadavres et les tombeaux de la Grèce.

La jeunesse est bonne à former de vastes entreprises, à concevoir de hautes espérances, mais la vérité est

un étendard qui mène avec elle toutes ses armes. Si l'on s'évertue de l'étouffer, de la faire taire, sa soif de vivre et de s'épanouir comme une fleur privée d'air et de soleil devient de plus en plus ardente. Par sentiment et par voie logique, elle s'établit l'adversaire des doctrines démoralisatrices, met à nu les erremens marqués au coin d'une passion profonde, comme ces injustes plaintes qui résument d'une façon large un horrible cri d'angoisse et de désespoir.

« *Si l'Église catholique avait pu conformer tous les* « *points de sa doctrine à la sublime définition des trois ver-* « *tus théologales, la foi, l'espérance et la charité, elle serait* « *la vérité sur la terre, elle serait la justice et la perfec-* « *tion. Mais l'Église romaine s'est portée le dernier coup;* « *elle a consommé son suicide le jour où elle a fait Dieu* « *implacable et la damnation éternelle. Ce jour-là tous* « *les grands cœurs se sont détachés d'elle; et l'élément* « *d'amour et de miséricorde manquant à sa philosophie,* « *la théologie chrétienne n'a plus été qu'un jeu d'esprit,* « *un sophisme où de grandes intelligences se sont débat-* « *tues en vain contre leur témoignage intérieur, un voile* « *pour couvrir de vastes ambitions, un masque pour ca-* « *cher d'énormes iniquités*[1]. » Les paroles se pressent pour répondre à ces incriminations systématiques qui exploitent si largement le champ de la calomnie, et popularisent des déceptions immenses. Ce n'est pas en

[1] *Revue des deux Mondes*, 15 janvier 1839, p. 221.

déroutant les esprits sur l'interprétation de la vérité qu'on pourra les disposer à comprendre ce qui éclaire. Les discussions vraiment fécondes ne s'établissent que sur des faits certains reconnus par le bon sens et la bonne foi de tous.

L'Église catholique n'a pu conformer tous les points de sa doctrine à la sublime définition des trois vertus théologales ; mais si *définir* une idée, c'est montrer l'idée ou le fait dont ils dérivent, et la modification qu'ils ont dû éprouver pour devenir l'idée qu'on se propose de *définir*, qu'y a-t-il au fond des *vertus théologales* qui détruisent la *perfection et la justice ?* Toutes les vérités qu'embrasse la foi sont ramenées à une évidence aussi immédiate, aussi pleinement satisfaisante que celle de l'existence des corps et de l'existence de la conscience. Si elles ne l'étaient pas, interviendraient-elles dans la transmission, et par cela même dans la formation de l'opinion et de la science? Le Christianisme, dit M. de Chateaubriand, n'a pas eu besoin d'inventer une échelle, pour y placer ingénieusement une vertu entre deux vices; la *définition* de la foi est liée aussi intimement avec la *justice* divine que la métaphysique avec la science.

C'est aux idées qu'il faut demander la connaissance des choses, c'est à elles à les abîmer dans un rayon de lumière: or, l'*Église catholique*, dans son acception véritable et générique, ou l'ensemble des fidèles qui professent la doctrine de Jésus-Christ, n'a-t-elle pas

une idée complète de la *foi*, de l'*espérance* et de la *charité*, elle qui a le secret des dogmes, et qui fait des *vertus théologales* des vertus-mères, des vertus divines, qui conviennent au génie comme à l'ignorance, descendent des hauteurs dans les vallées, des sommités dans les masses? Ne dit-elle pas que la foi, fondement de la *théologie*, racine des belles actions, est un acquiescement de la raison humaine à la raison divine, l'œil intellectuel par qui l'on découvre l'empire des existences réelles; une puissance qui transporte les montagnes, et soulève les poids accablans qui pèsent sur l'âme? Y a-t-il possibilité de douter raisonnablement quand la *foi* repose sur l'enseignement constant et universel de l'Église[1]; que l'expérience, le raisonnement, la constitution et l'histoire du Christianisme développent et enchaînent graduellement toute la doctrine révélée; que l'élévation, dont la péché originel nous a fait déchoir, est le principe décisif par lequel s'expliquent tous les mystères de l'incarnation et la sanglante rédemption consentie par le Christ?

Tout nous ramène aux principes fixes, lumineux, et notre conscience et des faits palpitans d'actualité. La *foi* est soumise à des mouvemens harmonieux et réguliers, comme ces flambeaux magnifiques qu'une

[1] «Ce que toute l'Église observe et qui n'a point été institué par les «conciles, mais a toujours été pratiqué, est regardé avec raison «comme nous ayant été laissé par la tradition des apôtres» S. August., *de Baptismo*, lib. IV, c. 22, n. 31.

main puissante a suspendus dans l'immensité des airs. Régnerait-elle encore comme poésie sur les esprits, si elle n'était plus de la divinité l'éclatant symbole? Le plus simple catéchisme enseigne qu'elle est une lumière surnaturelle que Dieu répand dans l'esprit pour lui faire connaître les vérités qu'il nous a révélées; que l'homme, borné dans ses facultés, insatiable dans ses désirs, tourmenté également par sa curiosité et par son impuissance, a besoin tout ensemble, et d'une lumière qui l'éclaire, et d'une autorité qui réprime son excessive avidité de connaître; qu'il trouve l'une et l'autre dans la religion chrétienne, qui, nourrissant ses pensées des vérités les plus hautes, sans les livrer à la discrétion de sa raison souvent infirme, concilie avec une profonde sagesse deux choses en apparence inconciliables; que cette religion divine dissipe les ténèbres de l'esprit en abaissant l'orgueil du cœur; ôte l'incertitude et le doute, sans anéantir l'ignorance; révèle ses mystères à l'amour en les voilant à l'intelligence; et même, après avoir tout donné, laisse encore un désir immense qu'elle satisfait et renouvelle sans cesse.

Aussi les hommes qui indiquent aux races futures les écueils et les tempêtes qui les attendent, comme ceux qui sont en travail de quelque enfantement religieux, *croient*-ils qu'il faille conserver à l'avenir toutes les conquêtes du passé; que l'on ne puisse donner de meilleurs fondemens à une organisation populaire que les idées exprimées et mises en circulation par des pa-

roles augustes et de sublimes symboles. De ce travail des intelligences et des innombrables contradictions qu'il a soulevées, est né, à la surface de la société, un sentiment de doute, le scepticisme, qui, s'il descendait dans les âmes, répandrait sur elles une profonde impression de tristesse, et je ne sais quelle atmosphère sombre et sévère à couleur de cadavre.

Si la *foi*, éclairée de tant de lumières, corps plein de vie, de puissance, de divinité, n'était l'assentiment, dans une seule pensée, du sentiment, du raisonnement, joint à la conviction de sa force; si elle ne puisait en elle-même une vertu qui l'élevât à son expression la plus haute, à son point de vue le plus vaste, son ascendant sur le génie serait-il explicable? Eût-elle soulevé tant de puissans motifs d'intérêt, des passions littéraires et philosophiques? Son intensité de force dans une uniformité d'action s'exécuterait-elle avec célérité, régularité et uniformité dans toutes les sphères de l'administration de son vaste domaine? Eût-elle pu, ardente et inébranlable, enfanter des traits héroïques, marcher dans une ligne de fermeté et de courage, surveiller et arrêter ces déviations qui éloignent la révélation de son origine, et par conséquent de son principe d'énergie, de ses garanties de durée? Les faits qui annoncèrent le Christianisme, c'est-à-dire les prophéties et les faits racontés dans l'Évangile, c'est-à-dire les miracles: l'admirable propagation de la foi, les monumens religieux et la tradition qui lègue aux générations qui pas-

sent l'immuable dépôt de la vérité qui ne passe point, de magnifiques expositions des dogmes présentés avec un entraînement irrésistible, ne feraient-ils plus entendre que le son du vent qui bruit dans un squelette? Y aurait-il encore un principe, assez d'horizon dans l'esprit, une conviction ferme, une base inébranlable pour la révélation, si « elle n'avait sa source que dans « le cœur humain [1]; si les dogmes n'étaient que la ré« daction des notions conçues par l'homme sur la di« vinité [2]? »

Certes, il serait étrange que la religion chrétienne, palladium de notre grandeur et de notre indépendance, qui a mis en lumière toutes les faces de l'histoire et de philosophie; qui est venue civiliser le monde, et qui partout où elle pénètre verse la lumière; que tous les peuples ont regardée comme la base de l'ordre social, le principe et la sanction des lois, la règle des mœurs; dont aucune philosophie, aucune politique ne peut repousser les formes parce qu'elle ne repousse les formes d'aucune politique, d'aucune philosophie, ne fût qu'une vague et nuageuse donnée d'un système, et l'une de ces chimères dont un être ignorant et faible aime à nourrir ses facultés stupides!

« *Le jour*, dit-on, *où l'esprit d'examen, c'est-à-dire* « *l'esprit philosophique, a pris possession et s'est fait re-*

[1] Benjamin Constant, *de la Religion considérée dans sa source, etc.*, t. Ier, p. 13.
[2] *Idem*, t. V, p. 200.

« *connaître comme une puissance indépendante au sein* « *même du Christianisme, ce jour-là le catholicisme a* « *péri*[1]. » Mais de quel *examen* parlez-vous? De la religion, des idées philosophiques. On en avait abordé depuis longtemps les questions les plus profondes. De solennelles discussions s'étaient librement déployées, riches, expansives, étendues, complètes, chez les Grecs, chez les Romains, depuis le berceau de l'Évangile jusqu'à nos jours. Quels traits de génie semés à profusion dans les dialogues de Platon, dans lesquels le siècle de Périclès vit tout entier! La philosophie ou la réflexion, s'écrie M. Cousin, a commencé le jour où, au lieu de laisser la raison humaine se développer avec la vertu qui est en elle, selon les lois qui sont en elles et la libre portée de ces lois, on lui a demandé compte d'elle-même, de sa nature, de ses lois, on a discuté ses droits, on lui a demandé ses titres.

Socrate remua le monde de la pensée, Platon traduit tout entier et de main de maître, engendra la dialectique, l'induction péripatéticienne, la logique proprement dite. Naissant avec le Christianisme, se développant à côté de lui, l'école d'Alexandrie entre en lutte avec ce redoutable adversaire, s'entoure de toutes les traditions, de toutes les gloires du passé, rappelle dans le sein de son vaste éclectisme Pythagore et Thalès, l'Académie et le portique, les dieux de la Grèce et ceux

[1] *Essai sur les bases et les développemens de la moralité*, par M. A. Charma, p. 443.

de l'Orient, soutient le combat durant quatre siècles, et ne tombe qu'avec ses autels.

Prenant les majestueuses proportions de l'épopée, l'esprit humain est, avec toute son énergie, toute sa flamme, dans la philosophie de Tertullien, d'Origène, de Lactance, de S. Augustin; et qui ne sait avec quelle hardiesse on raisonna dans le moyen âge? Elle ne resta jamais dans l'ombre, l'utile et brillante culture de la pensée. Arcésilas louait Hésiode d'avoir dit que les dieux tenaient la raison enveloppée d'un voile qu'aucun effort ne pouvait percer; mais tout est éclairé par la révélation chrétienne; on voit marcher sous ses bannières les convictions profondes, ardentes, inébranlables. N'a-t-elle pas ses monumens, son histoire, ses témoins, ses démonstrations irrésistibles? Peut-on douter de la grandeur de sa philosophie quand on lit ses éloquens interprètes? L'Aigle de Meaux n'examina-t-il pas les titres de la vérité aussi bien que Jurieu et Leibnitz? Pascal se trouva-t-il plus enchaîné que Mélanchton et Calvin? Si quelqu'un rencontre une explication meilleure que la nôtre, disait Platon, nous lui proposons notre amitié pour prix de sa découverte. Et nous, si l'on parvenait à nous convaincre que l'Église traçât autour des intelligences un cercle qui finirait par les étouffer; ou que, renversant l'ère rationnelle, le gouvernement de la raison publique, elle méditât le meurtre des idées, nous crierions comme par mille bouches : emportons avec l'*esprit philosophique* quelques lambeaux de la pensée

proscrite! ne fermons, n'altérons pas une des sources où vont s'abreuver les générations et les siècles!

Un peintre de l'antiquité couvrit la figure d'Agamemnon en face d'Iphigénie immolée au salut de la Grèce; mais à quel jour le Christianisme ne soutint-il pas les regards du génie et de la pensée libre? Quand ensevelit-il l'influence, l'ascendant qu'il a conquis, et qui a sa force, son point d'appui en lui-même et sur lui-même? S'il n'eût été qu'un développement instinctif, un fruit de la spontanéité, une idée véhémente, fougueuse, qui exploitât l'entraînement national, et l'espérance indéfinie du perfectionnement des sociétés civiles, dès lors il eût été inconstant, arbitraire, vague, indéterminé. Avec des poétiques élémens il n'élèverait que de magnifiques hypothèses, comme ce philosophe grec qui, des plis de son manteau, laissait tomber d'inépuisables enchantemens pour la crédulité humaine.

Mais son ensemble compacte, rigoureux, solide, forme les magnifiques détails du plan de la Providence. Quand l'esprit de faction, de haine, de dénigrement déchiraient les entrailles de l'Église, tout en vengeant la vérité pervertie, on ménageait au sectaire une discussion calme, solennelle. La générosité du Christianisme serait donc méconnue, indignement outragée, si on le représentait imposant une captivité aux intelligences et les chargeant de chaînes [1].

[1] «Toujours est-il qu'il faut en revenir à cet axiome de S. Au-« gustin, que le droit et même le devoir de la raison est d'examiner

Une éducation spartiate ne détruit ni la beauté ni la faiblesse : la sévérité des dogmes, leur précision et leur justesse n'annihilissent pas cette démonstration scientifique, cette rigueur de déduction que Bossuet apportait dans la discussion de la doctrine. Indépendante comme les vagues de l'Océan, lorsque la société flotte entre un passé à jamais éteint et un avenir qui n'est pas encore, l'âme de la vérité, qui est la philosophie la plus haute, la plus sublime, enfante un ensemble de mesures progressives dont le bienfait doit s'étendre à tous les membres de la commune famille. Que de fermeté, de splendeur et de profondeurs inconnues à la foule dans ces larges méditations, dans ces lumineux écrits qu'aucun nuage ne vint à couvrir! Quelle netteté de vues, quelle autorité de raison dans ces magnifiques plaidoyers qui épuisèrent les litiges, et qui contrastent avec les symptômes de décomposition si visibles dans toutes les sectes!

«si elle doit croire avant que de croire, examiner si c'est Dieu qui a «fait entendre sa voix, ou si les hommes se sont ingérés à parler en «son nom. Traitons les lois de Dieu avec le même respect que nous «portons aux édits des princes. Or, une partie de ce respect consiste «à ne pas recevoir au hasard, à examiner s'ils émanent du trône. «Cette pensée de Leibnitz est noble et élevée autant que juste et rai-«sonnable; la révélation ressemble aux ambassadeurs d'un grand roi, «lesquels commencent par produire leurs lettres de créance, et ce «n'est qu'après qu'elles ont été vérifiées, reconnues pour authentiques, «qu'ils déploient leur caractère et parlent avec toute l'autorité du «maître qu'ils représentent. Point de doute que le droit de la raison «humaine ne soit d'examiner avant que de croire, s'il est raisonnable «de croire» *Examen du système philosophique de M. de La Mennais*, par M. Boyer, directeur de Saint-Sulpice, p. 120.

« *L'esprit philosophique n'a pas toujours été indépen-« dant au sein du Christianisme ;* » mais à quelle époque exerça-t-il une vaste proscription contre le génie de l'homme? Quand l'enferma-t-il dans le cercle de Popilius, et lui défendit-il de fouiller l'histoire? Se fût-il levé avec énergie, avec dignité, pour tout ce qui est juste, pour tout ce qui est vrai, honnête et glorieux, s'il n'eût pas été attaché à des convictions qui réunissent les intelligences? Quand « imposa-t-il l'ignorance, « nourrit-il la superstition, sema-t-il la terreur, orga-« nisa-t-il l'intolérance, proscrivit-il la discussion et le « doute, et lança-t-il ses foudres redoutables sur toute « âme généreuse qui osait invoquer la raison, la liberté « et la justice[1] ? » Quand frappa-t-il de mutisme des discussions qui font jaillir des étincelles du choc des talens divers, et sont à la vérité un triomphe durable? Quand jeta-t-il la liberté de la pensée dans les fers de l'esclavage, comme Circé les compagnons d'Ulysse? Quand la laissa-t-il s'éteindre dans une triste célébrité profitable à sa gloire? Cache-t-il ses dogmes dans une nuit profonde de peur qu'on en découvre leurs parties faibles? Ne rencontrons-nous pas, dans la profondeur des âges, cette rude discipline, ces habitudes sévères de raison, ce tact admirable pour l'ordonnance et l'économie des idées, cette supériorité de méthode dont les grandes productions de l'esprit portent une si vigoureuse em-

[1] De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, t. VI, p. 373.

preinte, bien avant que la science des anciens, remise au jour d'abord par les Arabes, puis par les Grecs du Bas-Empire, fit renaître l'esprit de discussion et la dignité humaine? Ou bien, à quel *jour* le *Christianisme* se précipita-t-il sous le fouet d'un instinct aveugle? Quand cria-t-il à l'homme, le poignard à la main, crois ou meurs, lui qui, marchant à la lumière de la réflexion, ne cessa d'attribuer à l'attention les idées sensibles, à la comparaison les idées intellectuelles, au raisonnement les idées morales? Quand craignit-il qu'une vaste diffusion de connaissances, un immense travail de l'esprit humain, altérassent la grandeur de la science, de l'art, de l'érudition; que l'étendue fît obstacle à la profondeur, et que les flots toujours grossissant de la foule instruite diminuassent l'élite des grands hommes, lui qui proclame hautement qu'il n'y a que la médiocrité qui craigne la lumière, que les tempéramens faibles qui aiment l'ombre? Quand est-ce que le droit de raisonner, revendiqué par la raison, parce qu'il est un besoin de la nature humaine, n'eut-il pas le droit de prouver ce qui était établi par une autorité divine?

Si Celse, ce rusé sophiste, disait: cette soumission aveugle qui enchaîne à la parole du maître, n'est qu'une petitesse, un travers d'esprit, un outrage à la raison, les Origène foudroyaient ces *petites* objections, les réduisaient en poussière[1]. Une religion, dit Tertul-

[1] Voy. *Bibliothèque choisie des pères, etc.*, par Mgr. de Maroc, t. II,

lien, qui n'aimerait pas d'être approfondie, et qui craindrait l'*examen*, serait suspecte [1] : plus vous creusez le culte des chrétiens, plus vous y trouvez de beautés et de merveilles. Dans sa profession de foi, monument impérissable, S. Justin ne demande aux empereurs, au sénat et à tout le peuple romain, que la liberté de justifier la conduite des chrétiens, leurs principes, leur législation sublime. Si tout cet ensemble du dogme, dit-il, en terminant son apologie, vous paraît raisonnable et porter le caractère de la vérité, respectez-le; si vous n'y trouvez rien de grave, rejetez-le comme inutile. Tous les apologistes, agrandissant l'énergie individuelle qui ose regarder en face les principes et leurs conséquences, amenèrent devant les magistrats de Rome la vérité avec sa simplicité et son énergie vigoureuses. Et comment ne l'eussent-ils pas fait quand il n'y a pas de science intellectuelle sans vérité absolue; que, sans la recherche de l'existence d'une vérité intellectuelle absolue, le principe de nos connaissances ne pourrait plus être fourni que par la sensibilité, qui ne renferme pas toutes les réalités de l'intelligence?

En envoyant leurs épîtres aux peuples, les apôtres voulaient que leur croyance fût raisonnable, c'est-à-dire accompagnée de l'exercice de la raison; que les

p. 19 et 32. « Une grande preuve de la céleste origine du Christianisme, « c'est qu'il souffre l'examen le plus sévère et le plus minutieux de la « raison » *Génie du Christianisme*, t. Ier, p. 9.

[1] Brucker, *Inst. philos.*, pars 1, lib. II, cap. 1 et 2.

motifs de crédibilité fussent teints des couleurs d'une illumination céleste. Aussi les esprits les moins exercés au raisonnement, les plus attachés aux idées sensibles, en apercevant la vérité, remarquèrent-ils facilement qu'ils ne pouvaient ne pas l'apercevoir : ils éprouvaient, en y touchant, un plaisir plus vif que celui qu'on ressentait jadis en arrivant près du temple de Delphes, sur ce terrain sacré où cessaient les massacres. Le fait logique est postérieur au fait psychologique : au-dessus de tous les systèmes, le Christianisme élève sa tête ceinte des lauriers du triomphe. Si plusieurs des premiers fidèles témoignaient d'invincibles répugnances pour les réflexions personnelles qu'il serait inique et absurde d'imposer aux autres; s'ils n'embrassaient que l'Évangile, *apostoli viri à philosophiâ omni abhorrentes*, selon l'expression de l'historien de la philosophie; s'ils préféraient sacrifier leurs lumières aux raisons toujours justes de la sagesse divine, que d'opposer de faibles raisonnemens aux abîmes profonds de la sagesse et de la raison éternelle, en se resserrant dans les choses certaines, toujours en petit nombre[1], ils ne descendirent pas moins dans le champ de la polémique la plus ardue, la plus sévère, se revêtirent de la plus brillante éloquence des auteurs profanes, tout en se souvenant que ce fut là le lingot d'or de Jéricho, comme s'exprime Origène, éclairèrent la vérité par l'histoire, ce flambeau

[1] «*Christiano paucis ad scientiam veritatis o pas est; nam et certa* «*semper in paucis.*» Tertull., *De animâ*, n. 2.

des sciences morales, poursuivirent l'idolâtrie jusque dans ses murailles, et, sur ses ruines fumantes, arborèrent l'étendard de la victoire.

Si, malgré la rapidité des coups qui lui avaient été portés, le paganisme s'agite de nouveau sous ses ruines, les S. Cyprien, les Arnobe, les Quadret et Aristide, philosophes d'Athènes, les Eusèbe, les S. Augustin, et toutes ces puissantes têtes qui planèrent si haut dans les régions de l'intelligence, lièrent ensemble tous les faits de la révélation, et laissèrent une ardente trace de leur génie dans ces combats où avaient brillé les discussions libres. Vous riez de la simplicité de notre foi, dit Arnobe aux païens, en procédant par une voie de comparaison; ce qui nous a déterminés à croire, c'est la puissance des œuvres du Christ, c'est la divinité de ses miracles. Vous, quels motifs plus pressans avez-vous d'ajouter foi à vos sages, que nous de croire au Christ? Nommez-m'en un seul qui ait jamais pu, d'un seul mot, apaiser les tempêtes, commander aux flots d'une mer irritée, rendre la vue aux aveugles, la vie aux morts. Et les philosophes du paganisme avaient beau jeter le manteau de la réflexion sur des hypothèses, comparer la perception de l'idée du beau à l'initiation des mystères; ils ne contrebalançaient pas la vérité chrétienne. Arnobe crut à la vérité extérieure de la révélation, sur la foi de quelque chose d'intérieur, c'est-à-dire sur l'impossibilité où il fut de ne pas croire. Donc la vérité fut connue par cet homme célèbre par l'inter-

médiaire d'une forme logique, par le fruit de l'*examen*, de la réflexion, par son *moi* revenu sur lui-même.

L'*examen*, tige hardie, vigoureuse et féconde, qui s'éleva à la hauteur d'un arbre, couvrit donc de ses rameaux, à l'aurore du Christianisme, toutes les avenues de sa grandeur et de sa gloire. « Paul de Samozates, qui « niait la divisibilité des personnes de la Sainte-Tri- « nité et la substance du fils par lui-même, fut appelé « dans l'arène, et enfin vaincu aux yeux de l'assemblée « par le prêtre Melchior, il fut retranché par les pères « d'Antioche de la communion de l'Église catholique[1]. » Ce fut après une libre discussion soutenue par Alcuin que Constantin fit condamner Felix d'Urgel dans un concile. Les combats entre Abailard, et l'illustre abbé de Clairvaux, tinrent en éveil toute l'Église. Et lorsque les forêts et les déserts du nord versèrent des milliers de barbares, ce fut la puissance de l'ordre moral qui retrempa la force brutale par la civilisation, au milieu des ténèbres qui roulaient comme un linceul sur l'univers, et éleva une voix forte au-dessus de l'écume des torrens qui grossissaient autour de l'Église. Et quand de toutes parts on avait recherché les moindres étincelles de l'ancienne culture pour rallumer le flambeau de la science, Scot Érigène, S. Anselme de Cantorbéry, Bérenger de Tours, Lanfranc de Pavie, Hildebert de Tours, Pierre de Novarre, Alain

[1] De Potter, *Histoire philosophique, politique et critique du Christianisme*, t. II, p. 68.

des Isles, Gerbert d'Aurillac, Bérenger de Tours, Pierre le Lombard, Albert-le-Grand, S. Thomas d'Aquin et Duns Scott, Albert de Bollstædt, S. Bonaventure, qui portèrent dans la philosophie une sagacité et une précision jusque-là inconnues; Raymond de Lulle, Royer Bacon, Occam et son école, Henri Gœthals, Walter Burleygh, Thomas de Bradvardine, Thomas de Strasbourg, Hugues de S. Victor, Pierre d'Ailly, Gerson, etc., élargirent la route de la pensée dans toute sa fière allure.

Au milieu d'espaces sablonneux, vastes déserts de la pensée qui se travaille et se fatigue, il y a toujours eu des oasis magnifiques, des penseurs éminens, Thébaïdes vivantes, réunion d'esprits solitaires, qui fleurirent avec une action fécondante sur la vie de leurs semblables. « Croit-on que ce soit sans débats, s'écrie M. Jouffroy, que « nous nous sommes soumis à l'autorité catholique, qui « seule a pu répondre aux besoins de notre esprit et de « notre cœur? Croit-on que notre vie se soit paisible- « ment écoulée à l'abri de cette douce soumission? Croit- « on que l'orgueil n'ait jamais jeté dans notre sein son « puissant cri de révolte[1]? De bonne foi : une religion forte de son antiquité, de sa perpétuité et de mille preuves au grand jour ouvertes; que Bossuet et Descartes, Mallebranche et Bacon ont vigoureusement défendue, aurait-elle peu de vivre en face de l'attention, de la comparaison et du raisonnement, ces trois facultés

[1] *Mélanges philosophiques.*

de l'intelligence? Si la fable du chêne et du roseau est un magnifique produit de ces facultés, le *Christianisme* appellerait-il crime l'*examen* du vrai savoir, lui qui, par un enchaînement admirable, partant de l'être manifesté par son verbe et par la vie, embrasse l'histoire de la terre vaste et du ciel immense, du temps et des années au delà de la tombe? Ce ne fut pas par une imbécile faiblesse qu'Athanase trouva le faible de la cuirasse d'Arius, que S. Bernard cloua avec une main de fer à la vérité le dialecticien le plus brillant, le disputeur le plus subtil, qualifié du pompeux surnom d'Aristote des Gaules.

Interrogez l'histoire, cet inflexible tribunal qui juge au poids du sanctuaire, et tient la balance d'une main aussi ferme qu'indépendante; secouez la léthargie de vos propres souvenirs, et dites-nous si l'Église n'était qu'un bagne quand des nuages pesaient lourdement sur les dogmes, ou une vaste arène ouverte à l'intelligence de ses apologistes! Signalez, si vous le pouvez, l'époque où le droit d'*examiner* les motifs de la foi ait été rayé du tableau de l'Église sans que personne l'ait aperçu; qu'il ait disparu soudain, comme nos magnanimes soldats dans la solitude des déserts de l'Afrique, après que le yatagan des assassins les avait frappés dans les ténèbres? Rappelez-vous les discussions animées et savantes des premiers siècles, et l'éclatant sillon de lumière que laissèrent les Origène, les Tertullien et mille autres? Ne fallait-il pas avoir *examiné* tous les

étages de l'édifice du *Christianisme* pour adresser à Celse ces foudroyans reproches : « Si le Christ n'a pas « été le fils de Dieu, comment a-t-il pu se faire que, de- « puis ce petit nombre d'années que Jésus a commencé « de prêcher sa doctrine, elle se soit répandue par tout « l'univers au point qu'une foule de Grecs et de bar- « bares, de savans et d'ignorans l'aient embrassée jusqu'à « consentir à perdre la vie plutôt que d'y renoncer [1]? » Tertullien aurait-il pu adresser aux magistrats de la ville de Rome cette mémorable apologie, qui fit vibrer toutes les cordes de son ardente pensée dans une tempête de passions soulevées et de terribles ligues portées sur les ailes des orages? Une marche vive et pressante, une série de raisonnemens irrésistibles, d'inexpugnables faits qui se fortifient les uns par les autres, et ne laissent ni le temps de respirer, ni l'idée de contredire, un éternel triomphe remporté par un enchaînement de conséquences liées aux principes les plus solides, prouvent l'*examen* que ce vigoureux athlète, moitié tribun, moitié philosophe, avait fait du Christianisme, lui que son génie appelait à toute heure dans le champ clos d'une polémique brûlante. Je ne parle ni de S. Clément d'Alexandrie ni de S. Augustin, ces centres où les intelligences vinrent former des phalanges glorieuses, et où s'établirent, comme dans leurs lits naturels, les grands courans d'idées, la science avec son

[1] *Bibliothèque choisie des pères, etc.*, par Mgr de Maroc, t. II, p. 31.

allure méthodique, son analyse, sa synthèse régulières, et le rigide appareil de ses formes.

Les idées ne furent pas originairement gravées en nous par la main de la nature; l'entendement, comme l'a dit profondément Leibnitz, est inné à lui-même. Créé sensible et active, l'âme prend la dernière vérité, la fait sortir d'une précédente, qui, à son tour, découle d'une vérité antérieure, et chacune d'elles vous paraissant tour à tour principe et conséquence, elles remontent de théorème en théorème jusqu'à des vérités premières qui aient leur raison en elles-mêmes, qui soient principes sans être conséquences. Ce qui est inné, c'est la faculté d'agir ou de penser, la capacité de sentir. Les idées sont toutes acquises. Or, les pères de l'Église, dont un grand nombre brilla au sein des académies et dans les chaires des écoles, eussent-ils pu appliquer les facultés de leur esprit à s'emparer du vrai, si l'élément de la connaissance n'eût pas été rationnel par essence; si la conscience n'eût pas emprunté son fondement le plus immédiat de la raison, sans laquelle il n'y aurait aucune science possible, et par conséquent aucune conscience? Ce droit d'*examen*, qui échappe aux élans de la précipitation intellectuelle, à ce que l'homme a d'arbitraire, d'inconstant et de vaporeux, n'implique pas, il est vrai, cette manie de rejeter par la réflexion ce que d'autres admettent par la réflexion, cette fureur d'approfondir des dogmes incompréhensibles, cet « esprit qui, de 1660 à 1688,

« mina le trône des Stuarts et finit par le renverser [1], » ces systèmes vulnérables de toutes parts, qui achèvent une course rapide parmi des ruines. Le droit d'*examen* s'honore, non pas quand il creuse dans des régions souterraines des précipices enflammés, des abîmes incandescens dont les éruptions dévoilent au regard une profondeur immense; ou bien quand il travestit des faits authentiques, en les entraînant au rivage de la mort et d'un éternel sommeil, mais quand il sépare la vérité de l'erreur, comme on distingue une statue de Phidias des images obscures des athlètes d'Olympie et de Carthage.

Lorsqu'Éole frappa du revers de son sceptre le rocher, soudain, par son flanc entr'ouvert, des vents furieux s'élancèrent, sifflèrent en tourbillons sur la terre, et bouleversèrent l'océan dans ses profonds abîmes; mais qui détaillerait les mille sectes qui sortirent des entrailles de l'erreur, et tombèrent sur la terre en larges bandes noires, lorsqu'un fer meurtrier plongea dans le cœur des dogmes? Une souveraineté idéale éblouit, il est vrai; mais bientôt les haillons de l'indigence enveloppent une majesté poétique. L'intelligence, si haute qu'elle soit, rencontre des précipices. Et pourquoi marcherions-nous isolés quand la foi n'est pas ondoyante et indéfinie; que, prise dans son vrai sens, elle se rapporte toujours à quelque chose de surhu-

[1] *De l'état actuel de l'Angleterre et du ministère whig*, par Duvergier de Hauranne.

main, à l'évidence des choses qui ne se découvrent pas à nos yeux, mais qui font palpiter les cœurs, remuent la sensibilité et enfantent des merveilles? Pour que la *foi* vive, il n'est pas nécessaire que les artistes la mettent en lumière comme une précieuse médaille; que le travail de la pensée se plaise à faire serpenter autour de la croix, le labyrinthe habile des argumens, ou que l'éloquence y communique le feu, comme la lampe sacrée de Vesta qu'on ne pouvait rallumer qu'à la flamme du soleil lorsqu'elle venait à s'éteindre.

« Si j'entreprenais de vous exposer les preuves du « Christianisme, dit un savant évêque, je commence- « rais par vous développer l'excellence de sa doctrine « spéculative et morale, soit dans ce qu'elle a de com- « mun avec ce que nous enseigne la raison, soit dans « ce qu'elle ajoute à nos connaissances naturelles, et ce « tableau vous forcerait de convenir que l'esprit hu- « main, livré à ses propres forces, n'a jamais connu un « système de religion si pur, si sublime, et si bien « adapté au besoin de l'homme et aux attributs de l'Être « suprême. De ces méditations sur la nature de l'Église, « passant à son histoire, vous le verriez commençant « avec le monde, s'avançant à travers les siècles, et « donnant à Jésus-Christ pour adorateurs et pour pré- « curseurs les prophètes, Moïse, les patriarches et le « père commun du genre humain. Je mettrais sous vos « yeux les monumens authentiques de la religion juive, « qui, après avoir justifié son origine céleste, vous con-

« duirait elle-même au Christianisme, comme au terme « de toutes les institutions, de toutes ses figures, de « toutes ses prophéties. Je vous montrerais Jésus-Christ « réunissant dans sa personne tous les caractères du « libérateur promis dès la naissance du monde, et con- « stamment attendu par une nation à qui le ciel avait « confié le dépôt de cette promesse, et qui, par son in- « crédulité et les désastres épouvantables qui en sont « le châtiment immédiat, rend au Messie, qu'elle mé- « connaît après son avènement, un témoignage non « moins éclatant que celui qu'elle lui rendait par sa « foi, avant qu'il eût paru sur la terre[1]. »

Ce à quoi l'*Église catholique n'a pu se conformer,* c'est à ces doctrines physiologiques qui ne reconnaissent dans les actes les plus sublimes que des produits physiques du cerveau; qui mettent la liberté des déterminations humaines au rang des chimères, et s'arrêtent au brin d'herbe du pied de la montagne, en fermant les yeux aux rayons du soleil. Or, que sert-il de soupirer après des palais, des contrées mystérieuses, quand les théories les plus fécondes, l'émotion des plus belles idées, si elles remuent les bases éternelles, ne brillent que pour s'éteindre comme une étincelle rapide? Du nouveau! Voilà, s'écrie M. de Chateau-

[1] Duvoisin, *Démonstrations évangéliques*, introduct., p. 6. Voy. encore : *Examen de l'évidence intrinsèque du Christianisme*, par M. Soame Jenyns; *Réflexions sur l'évidence intrinsèque de la vérité du Christianisme*, par Thomas Erskine.

briand, le désir d'un jeune troupeau qui dédaigne l'expérience des vieux pâtres endurcis au soleil[1]. Non qu'en accordant à l'homme d'immenses facultés, Dieu ait voulu que son bonheur fût en raison inverse de sa puissance; que ce ne fût pas une belle idée que de montrer les générations toujours en marche vers une perfection illimitée, aspirant à un optimisme religieux; mais peut-on s'appuyer sur d'autres faits que sur la tradition et la science des déductions rigoureuses? Le principe de la *foi* n'est-il pas un, perpétuel, universel? A-t-on déjà entendu tomber une pierre de son édifice, un rameau de son arbre? « Je vois, dit « l'illustre auteur des *Martyrs*, une population qui s'a« gite, qui proclame sa puissance, qui s'écrie : je veux! « je serai à moi l'avenir! je découvre l'univers! on n'a« vait rien vu avant moi; le monde m'attendait; je suis « incomparable. Mes pères étaient des enfans et des « idiots. Les faits ont-ils répondu à ces magnifiques pa« roles? Que d'espérances n'ont point été déçues en ta« lens et en caractères? » Il est si pur le soleil de la *foi*, la vie circule si jeune et si vigoureuse dans sa nature, que les plus gigantesques aspirations vers une religion nouvelle s'effacent devant son flambeau. Aussi Pascal relevait-il le courage de ceux qui n'osaient rien inventer

[1] « Je voudrais que nous restassions dociles au pouvoir de l'habitude, « pour la religion, pour la morale, pour nos devoirs, pour nos senti« mens, et que nous ne cédassions à l'attrait de la nouveauté que pour « nos goûts, pour nos plaisirs, pour nos modes, pour nos spectacles, « etc. » *OEuvres complètes de M. de Ségur*, t. XXVI, p. 414.

en physique, et confondait-il les téméraires qui produisaient des nouveautés en fait de dogmes[1].

Dans les livres de métaphysique, le génie, accueillant les vérités les plus élémentaires comme des pensées sublimes, peut s'écrier avec l'accent d'une conviction saisissante : « Nous avons demandé aux philosophes un « compte rigoureux de leurs opinions sur les premiers « principes de l'intelligence. Nous avons passé en revue « tout ce qu'ils ont pensé, tout ce qu'ils ont imaginé « pour découvrir ces principes. Rien de ce qui les a satisfaits n'a pu nous satisfaire. Les uns ont mal vu, les « autres mal raisonné. Souvent, tout a été fautif, les expériences et les théories. Il a donc fallu ne plus suivre « des guides qui nous auraient égarés. Nous nous sommes « frayé une route infiniment plus étendue que celle « qui avait été tracée par les sensations. Nous avons « laissé loin de nous celle qui était indiquée par des « notions originairement gravées dans nos âmes. Nous « avons évité toutes celles qui avaient été tentés jusqu'à « ce jour[2]. » Mais « nous l'affirmons avec confiance, « tout homme qui veut une philosophie sérieuse, et « surtout qui est décidé à ne pas reculer devant les conséquences quand il aura acquis l'évidence des promesses, tout homme qui ne cherche pas dans la philosophic autre chose que la philosophie elle-même, « c'est-à-dire la science et la sagesse, pour celui-là il

[1] *Pensées*, p. 184.
[2] *Leçons de philosophie*, par Laromiguière, t. II, p. 400.

« n'y a plus d'autre ressource aujourd'hui que d'entrer « franchement dans le système chrétien [1]. »

Qui fixerait un terrain sur lequel le drapeau de la foi cessât de reculer, s'il n'était, comme les jours de notre enfance et de notre jeunesse, qu'une lumineuse fleur de lointains souvenirs? Y aurait-il encore une permanence et une réalité dans le monde, si, tombant du ciel où il a brillé avec tant d'éclat, il était condamné à végéter comme la mousse verdâtre qui se traîne sur les murs humides et la pierre des fleuves? Tout, dans l'univers, ne se compterait plus que par des débris, si sa vétusté robuste ne se mariait avec les plus belles années de son printemps; si sa suave figure ne ressortait dans le vaste tableau des ruines. En tous sens tiraillée par des doctrines contradictoires, la foule tâtonnerait dans les ténèbres, prendrait les rêveries du jour pour un travail de Dieu. Les théories qui remuent la profondeur du ridicule, et celles plus terribles que la porte devant laquelle Dante nous avertit de laisser toute espérance, seraient des pays étincelant de beautés l'entrée brillante. La sublime effronterie du génie, qui mène le chœur des intelligences qui les suivent ardemment, y poursuivrait une marche odieusement triomphale.

C'est au sein des ruines, s'écrie M. de Carné, que le Christianisme, ce sens nouveau de l'humanité, deve-

[1] *Psychologie expérimentale*, par M. Bautain, discours préliminaire, p. LXXVII.

loppe sa force transformatrice; et c'est d'un verbe plus puissant que la parole politique que vous attendez ce mot de l'univers qui relèvera l'intelligence dans ses chutes, le monde moral dans ses abaissemens, en ranimant au cœur des nations la vie défaillante et comme éteinte [1]. Aussi les sectes s'ensevelissent-elles dans leurs décombres et leur poussière! Tant qu'elles marchent, elles conservent une apparence de vie; mais un ver dévore leurs entrailles. Et combien leur destruction serait plus rapide encore, si elles ne s'enlaçaient au tronc dont elles aspirent la sève? De là ce simulacre de cette autorité morale que l'*Église catholique* possède et oppose à la faux du temps, aux ravages des siècles.

Pour avoir une foi raisonnée, trois conditions sont nécessaires : idées exactes et précises de toutes ses parties, de tous ses points de vue; perception distincte de leurs rapports qui les font dépendre les unes des autres; connaissance de leur principe auquel elles s'attachent. Or, si ces trois idées sont contenues dans la composition de la *foi catholique;* si elles y tiennent les unes aux autres, et par elles à un éternel principe; si elles renferment l'origine de ce qui est vrai et sa déduction logique, elles embrassent donc la métaphysique, qui est la science des principes, la logique, qui est la science des conséquences, et enchaînent les faits fournis par l'histoire.

[1] *Lettres sur la nature et les conditions du gouvernement représentatif.*

Deux espèces de vérités, les vérités internes ou de raison, les vérités externes ou de fait, augmentent le jour de la *foi*, instruisent et éclairent [1]. Les vérités internes ou de raison, telles que les vérités générales et les premiers principes, brillent de leurs propres lumières. Les vérités externes ou de fait viennent des sens, ou portent sur le témoignage des hommes, et démontrent les objets par des principes d'une évidence égale. Or, comme toutes les vérités tiennent entre elles de manière que toutes, excepté celles d'où l'on part et celles auxquelles on s'arrête, se trouvent placées entre une idée génératrice et une idée divine; qu'elles sortent toutes les unes des autres jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à la source de l'éternelle vérité; elles forment un corps qui produit l'unité des desseins et de la pensée, ramènent toutes les parties de la foi à une science divine [2]. Une noble perpétuité de traditions s'attachent à nous, fait ressortir dans nos esprits le sourd prolongement des émotions de faits que nous n'avons pas vus, mais qui auront toujours dans l'histoire une continuité énergique. Que de témoignages d'écrivains illustres! Quel pompeux amas de preuves! Devant leur génie les murs et les colonnes de la religion semblent s'étendre, grandir, s'allonger jusqu'au ciel,

[1] Voy. le *Traité des premières vérités*, par le P. Buffier, 1re partie, ch. XI. « *Prima principia statim cognoscuntur cognita terminorum quo-* « *titate* » S. Thomas.

[2] Voy. Eusèbe, *Prépar. évangél.*; l'abbé Houteville, *la Religion prouvée par les faits*; Clarcke, Grotius, etc.

comme un autel aérien pour les sacrifices des géants.

Tandis que les systèmes présentent des frontons démantelés, où le vent de la mort s'engouffre en bondissant, la *foi catholique*, écho profond des conceptions les plus hautes, a encore de grandes, d'immenses destinées à remplir. Si elle n'avait pas cette conviction rationnelle et cette force mâle que lui prête un heureux mélange de foi, d'âme et de raison, Bayle, le père de la physique expérimentale, ne se fût pas montré panégyriste éclairé de la révélation; Locke n'eût point composé son Christianisme raisonnable; Newton n'eût pas fait un traité sur la concorde des Évangiles; Grotius n'eût point composé un savant traité de la religion; Charles Bonnet n'eût pas donné ses recherches philosophiques; les caractères généraux du Christianisme ne se fussent pas pressés sous sa plume.

L'*espérance*, cette affection à l'égard de Dieu, qui, selon l'expression de Leibnitz, naît non de la considération de son excellence et de sa perfection, mais de sa bienfaisance envers nous, et de la couronne qui attend la vertu, n'est-elle pas conforme au dogme de la divine justice? Si elle n'était pas éclairée par les mystères, elle tomberait dans une lassitude douloureuse à la recherche d'une certitude d'immortalité, comme Manfred dans lord Byron; elle tirerait de la cendre amoncelée des morts, des conclusions criminelles. C'est parce que l'*espérance* est une vertu impérieusement exigée que l'*Église* est pressée de confesser sa *foi*, de la publier, de

la répandre, de la comprendre en philosophe et la sentir en poëte. Rappelez-vous l'auguste simplicité de la lettre de S. Ignace aux fidèles de Rome, s'avisant aux moyens de l'arracher aux lions qui l'attendaient à l'amphithéâtre : or, quel progrès nouveau dans le désir de souffrir pour le Christ pourrait-il s'allumer dans les âmes les plus ardentes? Et les épîtres de S. Cyprien qui enrichissent la fécondité traditionnelle, traînent-elles après elles la chaîne des *espérances* brisées?

Ils ne suivent pas, dans la carrière philosophique et littéraire, les routes battues, ces esprits créateurs qui s'en frayent de nouvelles et marchent d'un pas hardi et indépendant vers une destinée qui leur est apparue dans le lointain comme une couronne de la gloire. Dans le marbre informe, les Phidias voient la statue qui ne vit pas encore; les Homère taillent l'*Iliade* dans le bloc des traditions confuses de la lutte de la Grèce et de l'Asie; les Bossuet découvrent l'oraison funèbre dans le contraste du cercueil qui renferme le néant des capitaines illustres; mais quelle autre *espérance* y aurait-il en dehors de la raison et du bon sens? Attaché un moment à la fortune du corps, notre destinée finirait-elle avec la sienne? Ne portons-nous pas au dedans de nous une âme qui doit vivre encore quand le cadavre qui l'enveloppait n'est déjà plus? L'homme physique serait-il l'homme tout entier? Serait-ce par ses nerfs qu'il sentirait, dans des viscères

que se formeraient ses instincts et ses passions, dans son cerveau que s'élaborerait sa pensée, dans son organisme que résiderait sa personne? Associées à la matière, les facultés de l'âme seraient-elles identiques avec elle? L'homme, cette créature si richement douée, sentirait, penserait, se souviendrait, imaginerait, voudrait, aimerait, se dévouerait-il par suite de modifications plus ou moins fortes de sa pulpe cérébrale?

Le même siècle n'a pas vu reparaître à la fois toutes les splendeurs de l'antiquité; mais le flambeau de la foi s'alluma toujours à la lumière des dogmes, comme la *charité* verse d'intarissables flots sur les misères du peuple, coule en rayons de bienfaits. Elle n'a point de maître; elle s'attache à qui l'honore, et néglige qui la méprise. Cette *charité* qui embellit tout des lumières d'un brûlant amour, et qui fait briller la religion du côté du cœur comme une *foi* raisonnée l'illumine du côté de l'intelligence, ne reposât-elle sur les éternelles lois de la justice et de la vérité, ne pourrait pas esquisser des scènes d'analyse de mœurs, tout aussi poétiques à narrer que le serait une création de l'art.

Or, déplacez sa base, ou secouez-la avec violence et rudesse, et son élan vers le ciel sera stérile : les natures contemplatives, qui semblent n'avoir que des ailes, planeront bien dans des régions éthérées; mais portées sur leurs rêves immortels, elles ne seront que les solitaires ascétiques de la pensée. L'égoïsme se mettant dès lors à l'écart, frappera à son propre coin ce pré-

cieux métal qu'il importe de faire circuler; elle proclamera le *moi* individuel comme le centre et le but de toutes les idées et de toutes les actions humaines. Se cantonnant dans des préoccupations mesquines, son œil oubliera l'infortune de ses semblables: il se réfugiera dans les négations d'un froid égoïsme, dans la sublimité d'une avarice sordide. Ces admirables institutions que l'*Église catholique* a élevées dans les villes, dans les campagnes, sur les routes publiques, comme les arcs de triomphe de la *charité;* ces sentimens tout chauds d'un dévouement sublime, parce qu'ils sont échauffés dans la fournaise d'une croyance énergique, inonderaient-ils encore l'univers de bienfaits, comme un fleuve qui sable d'or ses rivages?

Les Romains, il est vrai, avaient un Jupiter Pœnnin sur le Saint-Gothard, mais ils n'y avaient pas un hospice. Pythagore laissa ses ouvrages à Damo, sa fille, mais avec l'interdiction formelle de les faire connaître au vulgaire. Le Christianisme, sur lequel un ciel entier respire, ouvre ses trésors de lumière et de *charité* à toutes les intelligences. On ne le verra pas, comme les Athéniens, repousser des Œdipe aveugles, infirmes, fugitifs; ou, comme Neptune, punir d'autres Phéaciens parce qu'ils auront rempli les devoirs de l'hospitalité envers des Ulysse, et favorisé leur retour dans leur patrie. C'est parce qu'il a foi aux paroles de son divin auteur, qu'il se dilate en buvant l'amour de ses semblables, comme les constellations scintillent dans

l'immensité de l'espace. Otez la foi aux vérités de l'Évangile; répétez « *le nous ne savons encore qui liera les « générations futures en faisceau social et religieux*[1], » et vous anéantissez la possibilité même de cette belle lettre du curé de Constantine, sur les sœurs de la charité, leur dévouement, leur sacrifice porté au degré le plus sublime; vous ne vous frayerez plus une route aux lueurs hautes et nobles de la raison, non de cette raison qu'on appelle froide, et dont l'esprit seul traduit le langage, mais de la raison qui échauffe le cœur, et pour qui le mot d'*amour*, tout en changeant de nature, d'objet et même de sens, est toujours la plus complète expression de la pensée.

Conformez donc les points de la doctrine à la sublime définition des trois vertus théologales, à la justice et à la perfection, et dites si ce n'est pas un fait incontestable qu'une action bien ou mal faite, l'accomplissement ou la violation de la loi nous fasse juger dignes d'une récompense ou d'une punition; si ce n'est pas vrai que nous la recueillions : 1° dans le plaisir de la conscience ou dans l'amertume du remords; 2° dans l'estime ou le mépris de nos semblables, qui, étant aussi des êtres moraux, jugent comme nous du bien et du mal, jugent comme nous que le bien et le mal méritent punition et récompense, et nous punissent et nous récompensent, selon la nature de nos actes, tantôt par la

[1] De Potter, *Histoire philosophique, politique et critique du Christianisme*, t. VIII, p. 375.

peine ou la récompense morale de leur mépris ou de leur estime, tantôt par des récompenses ou des peines physiques que les lois positives, interprètes légitimes de la loi naturelle, tiennent prêtes pour les actions généreuses ou pour les défits et les crimes; enfin, si en élevant nos regards au delà de ce monde, vers Dieu, l'auteur du monde physique, le père du monde moral, la substance même du bien et de la loi morale, nous pouvons ne pas concevoir que Dieu ne tienne prêtes des couronnes ou des chaînes pour ceux qui ont accompli ou enfreint ses préceptes?

Elle a consommé son suicide le jour où elle fait Dieu implacable, et la condamnation éternelle; mais à quel *jour* créa-t-elle l'éternité des peines? Les vérités redoutables, les rigueurs inflexibles, ne furent-elles pas révélées par Dieu, n'ont-elles pas leur raison comme ses infinies miséricordes? Aurait-elle encore un sens, l'Église, si, au delà de la tombe tout se perdait et se confondait dans un abîme, la vertu avec le vice, Néron avec S. Louis, sans qu'aucun ordre nouveau se levât et se déployât pour les bons et les méchans, dans le but de décerner aux uns le prix de leurs travaux, et infliger aux autres le châtiment réservé au crime? Un avenir de justice explique lui seul et éclaircit notre existence : « Dès que nous commençons à débrouiller le chaos de « l'histoire ancienne, dit Bolingbrocke, nous trouvons « un état futur de récompenses et de châtimens établis « de la manière la plus solide dans l'esprit des pre-

« mières nations que nous connaissons [1]. » Toutes, elles ont cru qu'après la mort l'âme subissait un jugement irrévocable, suivi d'un bonheur ou d'un malheur pour toute la durée des siècles [2].

Platon, dans son *Gorgias*, où est exposée la théorie de l'expiation, trouve que la *damnation éternelle* est conforme à la raison et à la justice [3]; Plutarque est persuadé que des tourmens perpétuels, irréparables sont le supplice des habitans du Tartare; Zénon et les stoïciens enseignent que les vicieux expiaient leurs crimes dans un séjour ténébreux et dans d'horribles souffrances; l'épicurien Celse lui-même s'écrie que « les « chrétiens ont raison de penser que ceux qui vivent « saintement seront récompensés après la mort, et que « les méchans subiront des supplices éternels. » Tous les monumens de l'antiquité et des temps modernes consacrent cette universelle croyance. Le paganisme dépeint la justice de Dieu tourmentant les coupables. Dans le sein d'irrémédiables douleurs, Tysiphone, couverte d'une robe ensanglantée, veille à la porte, défendue par une énorme tour, ceinte d'un triple mur, que le Pyriphlégéton environne de ses ondes brûlantes;

[1] T. V, p. 237, in-4°.

[2] Voy. Boulanger, *Recherches sur l'origine du despotisme oriental;* Leland, *Nouvelle démonstration évangélique*, part. III, chap. IV, § 6, t. IV, p. 129 et 130.

[3] « Il est un autre séjour où l'expiation commencée ici-bas se pour-« suit et s'achève : c'est l'enfer » *Essai sur les bases et les développemens de la moralité*, par M. A. Charma, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Caen, p. 370.

des coups de fouet déchirent les corps des criminels; leurs gémissemens plaintifs se mêlent au bruit des chaînes; une hydre effrayante par ses cent têtes est toujours prête à dévorer de nouvelles victimes; un cruel vautour se repaît d'entrailles toujours renaissantes; des malheureux sont forcés de rouler un énorme rocher sur une haute montagne; de recommencer éternellement un inutile et affreux travail; des grands coupables sont attachés à des roues qui tournent sans cesse; des criminels sont condamnés à une faim et à une soif qui toujours les dévorent, quoique placés au milieu des ondes et sous des arbres chargés de fruits; tous les maux sont réunis dans le Phlégéton; Pyrithoüs, Thésée expient, enchaînés sur des trônes d'or, leur impiété et leurs flammes adultères, et Virgile s'écrie avec toute l'antiquité profane :

> .... Sedet, æternum que sedebit
> Infelix Thæseus.

Or, d'où vient-il que tous les siècles, même ceux qui pensaient que l'amour de Dieu n'a pas de frontières, se figurèrent une région d'*éternelle* félicité et d'irrémédiable douleur ? C'est qu'il faut nécessairement qu'une intelligence libre ait fait le bien ou le mal, dans un monde où les penchans et les volontés inconstantes s'écoulent et renaissent avec les instans et les heures; que « nous ne pouvons concevoir Dieu, comme s'ex- « prime M. Cousin, sans le concevoir comme la cause

« et la substance du bien ; comme le représentant en « quelque sorte de la loi morale, c'est-à-dire sans lui « rapporter la loi qui nous est imposée. Or, en même « temps que nous concevons Dieu comme imposant une « loi juste, nous ne pouvons ne pas concevoir qu'il « n'attache une récompense ou une peine à l'accom- « plissement de cette loi ou à son infraction. »

« Lui-même (l'homme) est l'instrument de sa propre grandeur,
« Libre quand il descend et libre quand il monte,
« Sa noble fierté fait sa gloire ou sa honte.
« Quand il a dépouillé ce corps matériel,
« Descendre ou remonter, c'est l'enfer ou le ciel !
« La liberté nous porte entre ce double abîme,
« De bien pour la vertu, et de mal pour le crime [1]. »

Et si, au lieu de faire craindre les dieux comme Sophocle, Eschyle les fait aimer, il n'établit pas avec moins de force les châtimens *éternels*. Fille de la charité, la justice n'apparaît jamais sans sa mère. Or, *consomme-t-elle son suicide*, l'Église catholique, quand elle trouve une sanction pénale contre chaque action mauvaise, chaque idée funeste, chaque principe subversif; quand elle fait gravir au criminel les marches qui conduisent à l'infamie, et livre sa mémoire à l'opprobre? La notion de causalité n'est-elle pas applicable aux êtres intelligens et libres, qui veulent et savent ce qu'ils font? Tous les actes qu'ils posent, s'écrie un philosophe moderne, refluent sur eux comme vers leur source, et ils

[1] M. de Lamartine, *OEuvres complètes*, t. II, p. 74.

doivent porter, absorber les conséquences, parce qu'ils ont posé les principes.

En ne croyant pas, avec M. P. Leroux, au paradis et à l'enfer du Christianisme, qui lui semble n'avoir été créés que par la folie des hommes; en ébréchant le glaive de la justice divine, on donne au criminel la sécurité dans ce monde, et la couronne dans l'autre. Les plaies les plus hideuses ne défigureraient plus l'image divine : il n'y aurait plus de souvenir qui soutînt et fortifiât le fidèle; depuis dix-huit siècles le genre humain serait le jouet d'une déception immense. Que présenteriez-vous dès lors au siècle au lieu et place de ses croyances? Seraient-ce de pures abstractions qu'il faudrait nous croire sur le sens et la portée des paroles du Christ? La justice, si elle n'est point dureté dans le magistrat, changerait-elle de nom dans le souverain juge? En faisant rouler des tonnerres d'anathème contre les prévaricateurs de la loi, l'*Église catholique* ne consomme donc que les lois de la logique, de l'équité et d'une déduction rigoureuse.

« Je ne pense pas, dit Locke, qu'il y ait d'homme « assez grossier pour nier que Dieu ait donné une telle « règle par laquelle les hommes devraient se conduire. « D'ailleurs, sa bonté et sa sagesse le portent à diriger « nos actions vers ce qu'il y a de meilleur, et il a le « pouvoir de nous y obliger par des récompenses et des « punitions d'un poids et d'une durée infinie dans une « autre vie, car personne ne peut nous enlever de sa

« main[1]. » Se reposerait-on, en niant les peines éternelles, sur la bonté infinie de Dieu ? Mais « quand vous « dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez- « vous dire ? Qu'il ne punit jamais le crime ? vous n'o- « seriez. Qu'il n'abandonne jamais le pécheur ? Les Saül, « les Antiochus, les Pharaon vous ont appris le con- « traire. Qu'il sauvera les impudiques, les mondains, « les vindicatifs, les ambitieux comme les justes ? Vous « savez que rien de souillé n'entrera dans le ciel. Qu'il n'a « pas créé l'homme pour le rendre éternellement mal- « heureux ? Mais pourquoi a-t-il creusé l'enfer sous nos « pas[2] ? » L'humanité se développe-t-elle aux lointaines mélodies d'un avenir entrevu dans un songe ? Est-il bien difficile de connaître sa destinée dans son ensemble et dans ses détails ? Oui, dit-on : « *avant de résoudre de « tels problèmes, il faudrait d'abord savoir pour quelle fin « générale Dieu a créé l'humanité, puis pour quelles fins « particulières il a créé successivement chaque partie de « l'humanité. Or, c'est déjà à grand'peine si l'on s'en- « tend sur le premier point. Que sera-ce donc du second, « qu'enveloppent et que voilent encore de bien plus grandes « obscurités ? Que doit faire l'homme ici-bas ? Qu'y doit « faire en particulier telle ou telle société ? Voilà certes « des questions qui ne se résolvent pas aisément*[3]. » « *Quant « à l'art de développer nos diverses facultés, une fois que*

1 *Essai sur l'entendement humain*, liv. II, ch. XXVIII, § 8.
2 Massillon, *Sermon sur la fausse conscience*.
3 *Cours de philosophie*, par M. Damiron, t. Ier, p. 304.

« *nous sommes libres, quant à la manière de prendre l'é-*
« *preuve et d'en tirer tel parti qu'il plaît à notre volonté,*
« *quant aux dispositions morales dans lesquelles nous re-*
« *cevons la peine ou la récompense, rien sur ces points ne*
« *saurait être réglé et disposé par Dieu; sinon peut-être*
« *qu'avec le temps, et avec un temps indéfini, à force*
« *d'épreuves et d'expiations, et aussi d'inspiration et de*
« *grâces particulières, dans cette vie ou dans l'autre, nous*
« *devons finir par nous amender, nous améliorer, et ac-*
« *complir toute la pensée du Créateur*[1]. » Ce serait à *grand'-peine* que l'on parviendrait à connaître la nature et la *fin* de l'homme, les secrets de son être, ses droits, ses devoirs, ses espérances, les magnificences de sa destinée, quels seront les rivages où il lui sera donné d'arriver un jour? L'homme, esprit enfermé dans un corps, ou intelligence servie par des organes dominant et régissant l'action cérébrale, ne trouve-t-il pas, dans le sacrifice de ses passions fougueuses, une source inépuisable de patience, de fermeté, d'allégresse? Une empreinte céleste ne rayonne-t-elle pas sur son front qu'anime le double flambeau de l'intelligence et de la vie? La pensée ne s'élance-t-elle pas au delà et derrière ce monde qu'elle embellit et qu'elle ordonne? N'avait-il pas raison, S. Paul, de dire aux habitans d'Athènes, que nous sommes enfans de Dieu; qu'en lui nous avons la vie, le mouvement et l'existence? A-t-il tort de croire, le juste, qu'après la dissolution du corps on

[1] *Cours de philosophie*, par M. Damiron, t. Ier, p. 298.

le lui rendra céleste, spirituel; que, lorsque sa maison de boue sera détruite, il entrera dans la maison divine; qu'en quittant un monde de ténèbres, d'infortunés, de mourans comme lui, il s'élancera au milieu des soleils, dans un séjour où l'on ne meurt plus; que là, revêtu de sa peau, il verra Dieu dans sa chair : *Et in carne meâ videbo Deum meum?*

Sans pousser jusqu'à ses profondeurs cette vérité; sans l'établir d'une manière invincible par le témoignage du sens intime et l'autorité du sens commun; par tous les phénomènes de liberté et d'activité qui se manifestent en nous; par l'excellence des œuvres de l'intelligence et leur différence absolue de tous les produits matériels; enfin, par l'empire que l'homme exerce sur la nature malgré sa faiblesse apparente; sans remonter jusqu'au principe et à l'origine des choses, par son âme, l'homme communique avec Dieu; par son intelligence, il est en rapport avec la sphère des esprits purs; par son corps, il est en relation avec le monde matériel et tous ses règnes. Or, la ressemblance avec Dieu consiste dans la participation aux perfections de Dieu, par conséquent dans un principe de conformité et d'union avec l'Être. Aussi le Créateur posa-t-il son œil éternel, c'est-à-dire jeta-t-il des rayons de lumière sur les cœurs des hommes, leur montrant la grandeur de ses œuvres, c'est-à-dire qu'il leur communiqua toute science à leur berceau, en les regardant de son regard, selon l'expression de l'Écriture. Si, déchu de ses préro-

gatives, l'homme marche courbé sous le joug d'une sentence de fer; s'il ne traîne plus que les débris d'un vaisseau foudroyé, au milieu des tristes restes de notre nature, que de témoignages multipliés de sa *fin* sublime?

Il est difficile de s'entendre pourquoi Dieu a créé l'humanité; mais s'il est *difficile* d'arriver à cette évidence sur cette Théodicée qui, au pied des rochers de l'Idumée, divisait Job et ses amis, et sur laquelle les Leibnitz, les Clarcke et les Newton ne sont point tombés d'accord, la religion fait connaître dans une pleine certitude la dignité, l'immortalité et la félicité éternelle de l'âme; cette cité permanente où nous devons être recueillis après cette vie. Des devoirs imposés, parce que l'homme, dont l'organisme est régi par une puissance intelligente et libre, ayant pour destinée de rendre hommage à l'infinie sagesse, est né pour agir, pour atteindre un but; des lois prescrites et la possibilité de les accomplir; Jésus-Christ qui se montre tantôt sous la figure d'un bon pasteur cherchant à travers les montagnes une brebis égarée; tantôt sous le symbole d'une poule qui couvre ses poussins de ses ailes; partout comme épuisant les trésors de sa tendresse et de sa miséricorde; une Église fondée, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus auguste et de plus solennel; l'enseignement des apôtres et de leurs disciples, ne font-ils pas entrevoir, dans l'ombre mystérieuse de l'avenir, la *destination de l'homme?* Quelle promesse plus explicite et plus solennelle que

celle faite par le Christ à ceux qui auront foi en lui, d'une autre destinée dans le royaume des cieux? Or, cette magnifique promesse, ces divines espérances qui gagnèrent tant d'âmes à la doctrine évangélique, ne se laissent-elles pas saisir avec sincérité, avec force? En nous donnant l'être, Dieu nous aurait-il dit : Je te crée pour végéter dans l'ignorance de ta vie future, pour m'adorer ou me maudire, selon tes fantaisies; pour m'aimer ou me haïr, selon tes caprices? Est-il égal, même à nos yeux, de déployer l'énergie et la puissance du talent pour célébrer la vertu ou le vice, de se dévouer à Dieu et à sa patrie, ou bien de les renier, de les trahir et de se plonger dans l'ignominie la plus profonde?

Ne connaissent-ils pas la *fin de l'humanité*, ces âmes dont la vie s'écoule dans des privations et des travaux les plus fatigans pour soigner et nourrir successivement un père aveugle, une mère paralytique, et s'élèvent ainsi jusqu'à l'héroïsme? Ces martyrs de la foi, qui ne se troublaient pas devant les instrumens de la mort. Agnès, Ignace d'Antioche, le vieux Polycarpe, la mère et les sept enfans Macchabées, leur fut-il bien *difficile de s'entendre pourquoi Dieu les avait mis au monde?* Ne savaient-ils pas non plus, ces hommes persécutés, outragés, proscrits, foulés aux pieds, regardés comme l'opprobre des juifs et la risée des gentils, que la mort allait essuyer leurs larmes; qu'alors il n'y aurait plus pour eux ni deuil, ni douleur, ni souffrance? Or, si

l'*humanité* tout entière est créée pour Dieu, source de tout bien, centre de toute perfection, chaque partie de l'*humanité* l'est aussi. *Que doit donc faire l'homme ici-bas?* Répondre à sa *fin* sublime, à ses immortelles destinées. *Que doit faire telle ou telle société?* Lutter contre les obstacles qui l'empêcheraient d'atteindre sa destinée. Si, en face de l'immensité de l'univers, de ses perpétuelles et infinies modifications, une certaine philosophie se sent emprisonnée dans les liens de l'ignorance; si le développement des deux dogmes générateurs, la déchéance et la réhabilitation, dogmes qui se trouvent dans toutes les traditions générales de l'*humanité*, et qui sont le Christianisme même, sont *voilés* pour elle, il est évident que l'homme, durant sa laborieuse carrière, cherche sans repos sa route de la déchéance à la réhabilitation, pour arriver au but qu'il désire. Or, n'est-il pas rationnel, philosophique, d'appliquer aux phénomènes de la vie des nations le dogme chrétien, de retrouver dans chaque peuple l'*homme* dont parle l'Écriture?

Pourrait-on concevoir une plus haute idée de l'espèce humaine, exprimer un sentiment plus noble, plus sublime que de répéter ce que Job disait de la *fin de l'homme*, il y a des siècles? Que peut-il entrer de plus honorable dans le cœur que d'espérer que non-seulement l'âme, cette substance spirituelle et incorruptible, ne saurait être un reflet de cet argile sur lequel elle agit avec tant de puissance et dont elle ne reproduit aucun

caractère, mais que le corps lui-même, après avoir subi, par sa dissolution, l'arrêt contre toute chair, entendra un jour dans la tombe la voix du fils de Dieu; que sa cendre éteinte et sa poussière insensible se ranimeront au souffle de celui qui les avait tirées du néant; et qu'alors, renouvelant sa jeunesse comme celle de l'aigle, revêtu d'une force, d'une grâce, d'une beauté impérissables, il nagera dans d'éternelles délices? Que sont devant cette science de la vie, sous tous ses aspects, les doctrines éclectiques, avec leurs formules creuses, stériles, privées de traditions et de logique, et qui s'agitent dans leur tombeau comme un mourant qui a encore quelque rêve de vie? C'est dans les écritures divines et non dans de vains *problèmes* que le besoin des *grands cœurs* peut se satisfaire, en attendant que l'esprit, avide de connaître, se rassasie de la plénitude de la science, contemplant la vérité dans son principe, embrassant d'un coup d'œil toutes choses; que le cœur étanche sa soif ardente du bonheur, remplisse ses immenses désirs et son insatiable amour; que, plongé dans cet océan de gloire qui environne le trône de Dieu, tout pénétré de cette splendeur, le juste devienne semblable à lui-même, comme le miroir qui réfléchit les rayons du soleil, brille de l'éclat de cet astre et renvoie tous ses feux.

Quant à l'art de développer nos diverses facultés, si rien n'est *réglé et disposé* par quelques écoles; si les unes absorbent la création dans l'activité de l'âme hu-

maine, les autres l'activité de l'âme humaine dans la création, tout est *réglé et disposé par Dieu*. L'homme ne peut se trouver un seul instant en face du monde et de ses manifestations, sans être immédiatement rappelé aux obligations morales, sans lesquelles et lui-même, et ce monde et toutes ses variétés ne seraient qu'un misérable jeu, une ombre vaine. Que chacun de nous, disait S. Paul, se sanctifie dans l'état où il a été appelé; qu'il s'avance dans la perfection pour être placé dans cette société immortelle de bienheureux, qui seront tous rois, et dont le règne n'aura point de bornes. Or, ne *développèrent-ils pas leurs facultés* les grands hommes vraiment dignes de ce nom, qui se signalèrent par une élévation extraordinaire de vues et de pensées; par la sublimité d'un courage que rien ne put étonner ni abattre, et par des actions et des œuvres admirables, merveilleuses? Ou bien, n'était-ce pas *développer ses facultés* que de planer au-dessus des choses humaines; de regarder la gloire de ce monde comme une fumée qui se dissipe dans les airs; de savoir non-seulement pardonner une injure, mais en aimer l'auteur, et ne se venger que par des bienfaits; de réduire l'opinion bruyante de la multitude à sa juste valeur, de la compter pour rien et prendre pour règle, non les discours d'autrui, mais sa conscience; de marcher à travers les clameurs, les insultes, les calomnies, sans se détourner un seul instant de la voie de ses devoirs; de s'élever au rang des enfans de Dieu, et de remonter ainsi aux pre-

miers efforts de ces penseurs qui relevèrent hardiment les élémens de la vie réelle, en travaillant à la structure de ce temple qui doit toujours croître et ne se terminer jamais : *In quo omnis ædificatio constructa crescrit in templum sanctum in Domino,* selon la lumineuse expression de l'apôtre ?

Quant aux récompenses et aux punitions futures, les *grands cœurs* ne peuvent pas s'attacher à des *peut-être,* à des idées flottantes, à des indications imparfaites, qui se trompent sur les perfections de Dieu, en lui attribuant une fausse sagesse, et sur l'homme, en lui prêtant une fausse nature, abaissant par conséquent le Créateur et sa créature, et se fondant en inanités stériles. Les *grands cœurs* raisonnent et concluent. Celui, disent-ils, qui a rompu avec Dieu, par l'acte réfléchi d'actions coupables, comment rentrera-t-il en société avec Dieu ? De lui-même il ne le peut pas, puisqu'il ne peut contraindre Dieu de s'unir à lui ; et la justice divine ne peut pas non plus s'unir à la destruction de l'ordre, ni aimer le mal. Donc, aussi longtemps que Dieu sera Dieu, aussi longtemps qu'il s'aimera comme le principe de toute perfection et de tout ordre, il ne peut aimer un être mauvais, ni s'unir à lui ; donc leur séparation, une fois commencée, est éternelle. « De même que la conception de la justice rétablit à « nos yeux l'ordre et la lumière dans le monde externe, « de même la conception de l'autre vie, et de la réalisa- « tion future de l'harmonie légitime de la vertu et du

« bonheur, me fait consentir sans murmure aux mi-
« sères de cette vie. Je conçois que cet ordre de choses
« est un état passager, et que l'ordre éternel que me
« révèlent les principes absolus de la justice et du mé-
« rite sera rétabli dans un autre monde[1]. »

Rien n'est établi, dites-vous, *quant aux dispositions morales dans lesquelles nous recevons la peine ou la récompense;* c'est-à-dire que la Providence a dispensé avec tant de sagesse les biens et les maux de cette vie, que chacun dans son état, quelque brillante qu'en paraisse la surface, est abreuvé de peines, afin qu'il y ait pour lui des occasions de résignation et de courage. C'est surtout dans les afflictions et les souffrances que *nous accomplissons toute la pensée du Créateur*[2]: une âme chrétienne les regarde comme les marques de la surveillance de Dieu sur elle, comme le gage précieux des promesses futures, comme les traits heureux de sa ressemblance avec le Christ. Comment donc les *grands cœurs*, qui répandent la lumière dont ils sont enflammés, qui se consument pour éclairer leurs semblables, et leur rappellent ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, ce qu'ils doivent aux générations qu'ils enfantent, pourraient-ils se *détacher* de la pensée des châtimens, qui sont la suite de la violation volontaire des lois de l'intelligence, quand, après la mort, tout changement est impossible, parce que l'homme, séparé de

[1] *Fragmens philosophiques*, par V. Cousin, 2e édition, p. 280.
[2] Voy. le *Sermon de Massillon sur les afflictions*.

Dieu, ne peut plus ni l'aimer, ni s'aimer lui-même, ni par conséquent se repentir?

Pour se dégager « *de l'affreuse croyance à la damnation éternelle*[1], » il faudrait établir l'impossibilité d'une punition *éternelle*, nier le calvaire et la justice divine. On ne fait pas taire la vérité en la couvrant d'un voile, comme on faisait battre les tambours et sonner les trompettes lorsqu'on jetait les enfans dans les bûchers à Carthage. « *L'humanité proteste aujourd'hui victorieusement contre une implacable théologie d'anathème et de désespoir*[2]. » Mais quelle *théologie* s'efforce-t-elle de faire plier l'*humanité* sous le poids des *anathèmes?* Si les actions de la justice divine ne reposent point sur les *protestations de l'humanité*, est-ce à la théologie qu'il faut s'en prendre? L'avenir serait-il moins rempli de dangers, et ces dangers se dissiperaient-ils quand on fermerait les yeux pour ne pas les apercevoir? Lorsqu'une main invisible eut tracé à Balthasar l'arrêt de sa mort; que Daniel lui eut expliqué, avec une liberté de prophète, trois effrayantes vérités, qu'eussent servi au roi des *protestations* contre la hardiesse du discours du jeune Hébreu? Eussent-ils désarmé la force du ciel, brisé le glaive du Seigneur? Lequel a plus de charité, celui qui vous dit de travailler sans relâche sur votre propre cœur, pour en arracher tout ce qui le sépare de l'Être parfait qu'il adore, ou celui qui vous encou-

[1] *Revue des deux Mondes*, 1er décembre 1839, p. 621.

[2] *Idem*, 1er avril 1839, p. 621.

rage à ne pas vous inquiéter d'une punition qui attend le coupable? Avant d'être une fiction en poésie, Némésis a été une réalité dans la vie du criminel.

Je sais bien que ce qui préserve du mal la majorité des hommes, c'est le sentiment de n'avoir jamais franchi la ligne de l'innocence; que plus on resserre arbitrairement cette ligne, plus on expose l'homme à la dépasser; que quelque légère que soit l'infraction, par cela seul qu'il a vaincu le premier scrupule, il a perdu la sauve-garde la plus assurée; que les lois qui lui font regarder comme nécessaire ce qui est indifférent, font bientôt regarder comme indifférent ce qui est nécessaire; mais transportez la justice divine au fond de la conscience, et dites si le jugement du démérite ne prononce pas que le mal est digne du châtiment; s'il n'est pas équitable que le coupable reste là où il s'est librement placé, et où il demeure de sa volonté propre? Ce jugement absolu n'a-t-il pas une valeur absolue, transcendante? Dieu conçu par nous comme la justice souveraine, nous ne pouvons ne pas concevoir que le principe absolu du démérite ne soumette Dieu lui-même à son empire. Or, cette nécessité absolue de la justice distributive, l'appellerait-on *théologie d'anathème?*

Le développement des mœurs, et par conséquent des lois d'accord avec la marche des sciences, parviendra peut-être à proscrire la guerre, qui « moissonne « plus d'hommes que tous les supplices ensemble, en- « lève aux familles les soutiens les plus nécessaires, à

« l'État les citoyens les plus utiles, les plus braves, et « répand sur les peuples des maux et des souffrances « que l'on ne doit jamais craindre d'exagérer, puisqu'on « ne saurait jamais en peindre toute l'étendue [1]; » mais la marche la plus rapide dans les sciences philosophiques, les *protestations* les plus énergiques, les plus *désespérées*, ne dégageront jamais ces deux principes absolus qui s'imposent à la raison : le principe moral obligatoire, et le principe nécessaire du mérite et du démérite. Or, ces deux principes révèlent les conséquences qui en découlent, la loi du devoir et la justice de la volonté divine. Et comme la raison n'atteint pas les dogmes directement, mais par l'entremise du verbe, méditez l'enseignement du Christ, et détruisez, si vous le pouvez, ce qui ne tremble pas sous vos mains, et qui est assez grand pour braver les orages que le sentiment de notre perfectibilité soulève sur nos têtes.

Il fallut à l'un de nos grands poëtes un grand effort de la raison pour ne pas voir derrière les cinq aigles gigantesques du Liban la grande et terrible figure du poëte des vengeances, d'Ézéchiel, s'élevant au-dessus d'eux, et leur montrant de l'œil et du doigt la ville que Dieu leur donnait à dévorer, pendant que le vent de la colère divine agitait les flots de sa barbe blanche, que le feu du courroux céleste brillait dans ses yeux. Et qui plus que M. de Lamartine sema des fleurs sur la route « par laquelle nous devons tendre au but pro-

[1] *De l'influence des lois sur les mœurs, etc.*, par M. Matter, p. 113.

« chain ou éloigné que la Providence, manifestée par « les faits, pose sans cesse devant nous [1] ? »

« *L'élément de miséricorde manquant à sa philosophie, « la théologie n'a plus été qu'un jeu d'esprit, un sophisme « où de grandes intelligences se sont débattues contre leur « témoignage intérieur.* » Je ne sache pas que la philosophie s'appuie sur un *élément* de miséricorde; elle se base sur des élémens qui président nécessairement à l'exercice de son activité libre. Parla-t-on jamais d'une géométrie ou d'une physique de miséricorde? Par la nature de ses objets, la *philosophie* poursuit ce caractère d'universalité dans lequel sont fondus tous les *élémens* réels. Or, ces diverses idées ne demandent pas *miséricorde,* n'existent pas par grâce : elles se rapportent au principe de la raison humaine. Ces *élémens de la philosophie,* ces faits attestés par l'autorité de la conscience [2], la *philosophie du Christianisme* garantit leur réalité, les réunit, les éclaire l'un par l'autre.

Quelle autre *philosophie,* d'ailleurs, fut-ce celle de la Grèce dans ses plus beaux jours de vigueur, de maturité et de sagesse, qui apporta sur la terre ce mot divin : vous *aimerez,* que le Christ enseigna par le précepte, expliqua par l'exemple? Devant la charité de

[1] *Sur la politique rationnelle,* par Alphonse de Lamartine, p. 37.

[2] « Il n'y a pas d'autres élémens de la philosophie, il n'y en a pas plus « que ceux que nous avons signalés, savoir : l'idée de l'utile, du juste, « l'idée du beau, l'idée du saint et du divin, l'idée du vrai et du vrai « en soi, et ceux-là épuisent la capacité de la nature humaine » *Cours de philosophie,* professé par M. V. Cousin, 1828, 2e leçon, p. 4.

l'Évangile combien s'efface l'amour platonique que la réminiscence fait naître, et qui provoque à son tour la réminiscence! Oreste, par obéissance pour les immortels, plonge le fer dans le sein de sa mère; Pilate applaudit à ce meurtre; mais de la *théologie* découlent, comme d'un fleuve, ces augustes mystères qui échauffent l'âme et la pressent de s'envoler loin des sensations et de leur tumulte, dans le monde de l'esprit, de la vérité, de la beauté ineffable. Que celui qui a reçu le glaive fasse respecter les lois par le glaive; mais la religion n'a point de bourreaux, ni l'instinct de la mort et du champ de bataille. Elle enfante une justice bienfaisante, paisible, sereine, se proposant l'éducation des hommes sous la forme d'un châtiment qu'elle tempérera toujours; elle a des peines qui ne flétrissent pas, des entrailles, de la miséricorde, de l'intelligence; et quand le crime, poursuivi au dehors par la justice humaine, au dedans par les remords, ne trouve plus d'asile, elle lui ouvre son sein, et là encore il rencontre la paix et l'espérance.

Dans la spéculation libre, le champ de la discussion est ouvert à toutes les opinions, à toutes les conditions de la critique, à toutes les enivrantes perspectives ouvertes par le génie de l'homme. Les divers points philosophiques, en liaison avec la théologie, sont attirés vers les parties extrêmes de la religion, comme l'aiguille fascinée par les pôles : ils atteignent la hauteur transcendante des matières, en éclairent les ombres

et, en s'unissant à la vérité absolue, ils s'unissent à l'Être suprême. Choisissons un exemple, le dogme de la Trinité qui nous découvre en Dieu une vie absolument séparée de tout contact avec le créé, le contingent, le fini. « C'est par l'expression de ce dogme sacré « que l'Église commence ses instructions dogmatiques. « Nous adorons, vous dit-elle, la trinité dans l'unité, et « l'unité dans la trinité. C'est par cette formule de l'idée « universelle que l'enfant chrétien balbutie au berceau, « et qui le prépare à comprendre plus tard la doctrine « et la science métaphysiques. La vertu de cette for« mule, expression de la vérité pure, pénètre dans l'en« fant l'idée de l'être jusque dans sa profondeur. Elle « féconde le sens commun, elle éclaire l'intelligence. « L'idée de la trinité-Dieu est l'idée-mère de la science « métaphysique, comme la notion pure de l'identité « du sujet du verbe et de l'attribut est notion-mère, « du moins la condition nécessaire de nos connais« sances. C'est en vertu de sa foi, et en raison de sa foi « au mystère de la trinité, que le chrétien conçoit la « distinction entre l'être, l'existence et la vie, qu'il ne « confond point les termes dans l'unité et ne sépare « point la substance. C'est par la foi qu'il comprend le « sens de la hiérarchie et de l'ordre, le sens de la loi « universelle[1]. »

Or, qu'il y a loin de la doctrine chrétienne de la trinité à ces théorèmes purement philosophiques, qui veu-

[1] *Philosophie du Christianisme*, par M. Bautain, t. Ier, p. 248.

lent faire plier un mystère aux exigences de la raison pure; à cette idéologie qui ne croit expliquer la raison humaine qu'en expliquant la raison absolue; qu'en rapportant à la raison divine, comme élémens de sa vie, tous les élémens de notre propre raison, comme si le fini était aussi nécessaire que l'infini, qu'il n'y eût point de distinction radicale entre l'un et l'autre[1] ! La *philosophie chrétienne* conserve religieusement l'essence de l'auguste vérité, selon l'enseignement des Écritures et les définitions de l'Église; elle fait marcher de front la théorie et la pratique; elle n'agite point stérilement un flambeau qui éblouit, mais répand une lumière qui vivifie et qui féconde. Aussi est-elle la campagne fidèle, l'ingénieuse et infatigable amie de l'homme au berceau, dans la vie et au delà de ce monde. Or, poursuivre les idées qu'elle inspire, en chercher les moyens d'application, vaut mieux que d'errer sur la lisière de l'impossible, de flotter dans les nuages, et de jeter les esprits sur la margelle des fontaines magiques, d'où coulaient des ondes pleines d'infinies murmures.

La théologie chrétienne n'a plus été qu'un jeu d'esprit, un sophisme où de grandes intelligences se sont débattues contre leur témoignage intérieur; mais comment la science divine, exposée selon les principes de la logique, de cette méthode qui, assujettissant la pensée à des formes fixes, porte dans les opérations les plus subtiles de l'esprit la régularité des mathémati-

[1] Voy. l'*Essai sur le panthéisme moderne*, par M. H. Maret.

ques, et de cette dialectique qui est l'âme de toutes les discussions modernes, serait-elle un *jeu d'esprit*, quand, réunie dans un seul corps de doctrine, elle donne au raisonnement la solide base des écritures et de la tradition; qu'elle prête à ces deux sources de vérités la fécondité du raisonnement qu'elle appuie sur des fondemens, qu'elle pose l'induction et la déduction, l'observation des phénomènes et l'étude du passé qui complète, confirme toutes les questions étudiées à la lumière des documens d'où découlent les brillantes pages de l'histoire?

Dans toutes les sciences on n'établit pas de monument avec des débris; on travaille sur certaines données, sur certains faits primitifs que suppose toute pensée, toute recherche, toute action à l'aide de certains principes, suivant certaines méthodes, avec telle ou telle de ses facultés et de leurs lois. « En partant des « vérités qu'il connaît déjà, l'homme peut en déduire « d'autres, liées aux premières par des rapports de dé« pendance nécessaire, en vertu desquels celles-ci étant « une fois posées, les secondes le sont aussi [1]. » Examiner les données que peut supposer une science, les principes sur lesquels elle repose, les méthodes qu'elle suit, les facultés et les lois de l'esprit qui peuvent concourir à sa formation, c'est faire sa métaphysique. Or, si « la « morale, qui se compose de la vérité et de la justice,

[1] *Essai sur la philosophie des sciences*, par A. M. Ampère, préface, p. xxiii.

« a besoin d'une métaphysique éclairée, qui la con« duise, autant qu'il est possible, à la vérité, ou, pour « parler plus exactement, qui, autant qu'il est possible, « la préserve de l'erreur [1], » la *théologie chrétienne* n'aurait-elle pas, comme toutes les sciences, sa métaphysique qui l'agrandit jusqu'aux proportions des vérités générales qui dominent l'espèce humaine?

Qu'est-ce que la *théologie chrétienne?* D'où tire-t-elle son origine et ses lois? « La *théologie* véritable, ou la « science des choses divines ou humaines, qui a Dieu « pour objet, s'écrie Diderot, a trois parties qui s'en« chaînent l'une à l'autre. L'histoire des faits sur les« quels porte la révélation ou théologie positive, sans « laquelle il n'y eut jamais que de vains et dangereux « raisonnemens : la connaissance des dogmes qui résul« tent de ces faits, ou la théologie dogmatique, qui ne « peut être qu'une logique saine appliquée aux faits de « la religion : la connaissance des devoirs qui se réduit « à une seule et grande règle, la conformité de nos vo« lontés à celle de Dieu, et qui n'est qu'un développe« ment méthodique de l'Évangile et des ordonnances « de l'Église universelle [2]. » Puisant en Dieu son origine et ses lois, on ne saurait la connaître qu'autant que l'on connaît, et au degré où l'on connaît les lois et la nature de l'Être infini. Donc toute théologie a pour

[1] *Du polythéisme romain*, par Benjamin Constant, t. Ier, p. 208.

[2] *Cours de littérature de La Harpe*, t. XI, p. 550, chap. de l'éducation publique.

point de départ l'Être absolu, c'est-à-dire Dieu. Et comme l'Être en général peut être conçu sous la notion de l'infini et du fini, idées qui ne sont point engendrées l'une de l'autre, mais qui sont primitives dans notre esprit, quoique le fini ne soit pas aussi nécessaire que l'infini, car il y a une distinction radicale entre l'un et l'autre, la *théologie* renferme virtuellement la double foi à l'existence de l'Être infini et de l'être fini; donc ce qu'il y a de plus clair en réalité, de plus fécond en lumière. Or, ôtez la conception du caractère général de la *théologie chrétienne;* négligez de faire sortir du fond de la révélation ce qui y est contenu, et que l'Église accepte de la main des siècles, et vous aurez de l'imagination, mais pas de dialectique, ni de réflexion dans l'intelligence. Les conceptions de la philosophie du Christianisme, que la philosophie de l'histoire retrouve à la suite de ses recherches comme la dernière conclusion des faits, sont donc des données métaphysiques, données sans lesquelles la métaphysique ne saurait subsister, et l'examen de ces données font partie de la *théologie chrétienne.*

Après l'examen ce ces données vient naturellement celui des principes sur lesquels elle repose. Ces principes de la foi considérée dans son origine; ces règles qui constituent, organisent la société, sa conservation et son développement, est l'enseignement divin révélé par le verbe; doctrine vraie et perfectionnante, car elle a pour auteur celui qui a créé l'homme, et qui

est la connaissance que Dieu a de soi-même. Considérés dans leur moyen d'acquisition, les principes de la foi sont fécondés par la pensée, c'est-à-dire que le point de départ de toute *théologie* est Dieu se révélant par la nature et parlant par la conscience, puis cette même révélation agrandie par la loi de Moïse, mise dans sa plus grande lumière par le Christ. Ces faits sont clairs et simples : le seul ornement qu'on puisse leur donner, c'est l'ordre et la précision; la vraie science est la connaissance des faits. S'ils sont passés, l'histoire les rapproche de nous; mais leur horizon s'étend à mesure que les siècles se déroulent. Toutes les vérités, comme autant de rejetons, découlent de l'écriture et de la tradition. Cette double source élargit la face des idées; mais la doctrine erronée s'écoule comme des eaux qui ne se perdent sans retour.

Des principes il est naturel de passer aux méthodes qui reserrent, dans les termes les plus élevées et les plus concis, des idées vastes et profondes. Si donc le syllogisme n'est pour la raison qu'un murmure, comme celui d'une harpe éolienne que l'haleine du zéphir effleure pendant une nuit de printemps; s'il ne sert à rien pour l'évidence d'induction qui procède du particulier au général; s'il promène des pas vagabonds dans l'intuition, qui est la connaissance directe sans aucun intermédiaire, il ajoute beaucoup à nos connaissances, établit l'évidence de démonstration, qui nourrit une soif insatiable de la goûter encore. Il faut y observer, avec

M. Cousin, la forme et le fond. « Le fond est ce pro-
« cédé réel et spécial pour lequel l'esprit humain va
« du général au particulier, et certes c'est là un procédé
« dont il faut tenir compte dans une description fidèle
« et complète de l'esprit humain. Quant à la forme si
« bien décrite et si bien développée par Aristote, on
« en peut abuser sans doute; mais elle a son très-utile
« emploi. En général, tout raisonnement qui ne peut
« être mis sous cette forme est un raisonnement vague,
« sans rigueur et sans précision; tandis que toute dé-
« monstration certaine s'y prête naturellement. Le pro-
« cédé syllogistique, commun à l'ignorant comme au
« savant, et inhérent à l'esprit humain lui-même, est
« un principe original et fécond de connaissances et de
« vérités, puisque c'est lui qui donne toutes les consé-
« quences; la forme syllogistique, il est vrai, n'est sou-
« vent qu'une contre-épreuve par laquelle on se rend
« compte d'une déduction déjà obtenue, mais c'est une
« autre épreuve précieuse, une sorte de garantie de
« rigueur et d'exactitude dont il serait peu sage de se
« priver. Et il n'est pas vrai de dire que le syllogisme
« se prête à la démonstration du faux comme celle du
« vrai; car, qu'on prenne dans l'ordre de déduction
« une erreur quelconque, et je défie qu'on la mette
« dans un syllogisme régulier[1]. »

Or, appellerait-on *jeu d'esprit* cette méthode logique qui étend, élève le point de vue sous lequel on

[1] *Cours de philosophie*, professé par M. V. Cousin, 1829, t. II, p. 469.

fait paraître le soleil du Christianisme, et réfléchit, au milieu des grands éclats, des torrens de la pensée, des convictions inébranlables? En démêlant les artifices de l'erreur, en lui creusant un abîme où on l'écrase sous une masse de faits; en donnant avec S. Athanase des idées claires, nettes, précises du sujet que l'on traite; en le faisant briller d'une lumière pure, on offre une instruction riche, solide, on pose les principes, on les enchaîne par la justesse des définitions, par la méthode graduelle des développemens, à d'irrécusables conséquences, espèces d'îles verdoyantes et fraîches qui ornent le courant du récit et s'y prolongent encore par leurs ombres. Origène, ce grand docteur, creusait, pénétrait les sentimens de ses élèves, il les interrogeait et écoutait leurs réponses; il les terrassait quelquefois par des questions socratiques qui les surprenaient. Enfin, ayant découvert en eux un bon naturel, dit Fleury, il n'omettait rien pour cultiver, pour dompter ces esprits encore fiers. Les ayant ainsi préparés et excités à s'instruire par un enchaînement de discours, il en venait aux instructions solides de la vraie philosophie; et, après ces études préliminaires, il les menait à la théologie, dont la base inébranlable résistait au souffle de tous les orages.

Si donc l'analyse et la dialectique n'ont pas précédé les mystères; si toute vérité, c'est-à-dire tous les rapports de l'homme à Dieu, sont déposés dans les symboles de la foi qui a dévancé la science, si profond, si

impénétrable que soit un mystère, il a toujours une partie d'accessible à l'intelligence humaine; on peut y chercher d'admirables analogies, et, pour ainsi dire, des harmonies rationnelles : c'est la partie philosophique. Une argumentation chaude de réalités, qui expose les théories avec lumière et ensemble, et qui fait disparaître la froideur des principes sous le charme des développemens; qui presse vigoureusement vers le but par une marche rapide, serrée, plonge dans l'idée des choses, donne aux études *théologiques* une étendue, une force, une gravité qui accompagnent une grande, une vaste doctrine. « Demandez à un Bâcon, à un Leib- « nitz, à un président de Thou, à Bossuet, ce qu'ils « en pensent; et ils ne craindront pas de vous garantir « l'excellence de cette méthode comme étant vive, con- « cluante, qui presse sa marche pour la rendre plus « souple, plus rapide, comme l'onde enfermée dans « un canal étroit s'en échappe avec plus de force et « d'impétuosité[1]. » Il y a donc utilité toute particulière, nécessité incontestable à se servir, je ne dis pas du latin hérissé de mots barbares et surannés, de se perdre dans les subtilités et les mystères d'un problème spécial, de pousser à l'excès le fanatisme des formules, de produire des minuties qui remplissent l'esprit sans l'éclairer (la religion, comme Dieu, n'est pas seulement

[1] *Comparaison de la méthode des pères avec celle des prédicateurs du dix-septième siècle*, par Mgr de Maroc, discours prononcé à l'ouverture de son cours d'éloquence sacrée, 1837, p. 15.

raison, elle est amour), mais à se servir d'une classification rigoureuse qui fortifie par des démonstrations les vérités du Christianisme.

Le génie moderne s'est préparé lentement dans le gymnase du moyen âge : cette première éducation lui a communiqué une disposition à une sorte de rigorisme logique, qui, si elle gêne la puissance et la liberté de ses mouvemens, a contracté aussi sous cette rude discipline des habitudes sévères de raison, un tact admirable pour l'ordonnance et l'économie des idées, une supériorité de méthode dont les grandes productions des trois derniers siècles portent l'empreinte, et qui a porté à un haut degré la logique de l'Europe [1].

Pourquoi repousserait-on une *théologie* appuyée sur des lois de l'esprit humain, dont les chefs-d'œuvre des Arnaud, des Nicole et de Port-Royal offrent de si beaux, de si admirables modèles? Il ne faut pas dédaigner des armes propres à la victoire. Serait-elle louable la conduite d'un général qui, à la veille d'un combat, d'un assaut, dégarnirait une forteresse de son artillerie formidable? Si l'édifice religieux n'était jamais ravagé par la flamme ou ébranlé par la tempête; si des vapeurs

[1] «Je suis loin de mépriser la scolastique; j'en fais même un grand «cas, à l'exemple de Leibnitz, qui disait y avoir trouvé de l'or. Il est «impossible d'avoir plus d'esprit que les scolastiques, de déployer «plus de finesse, plus d'harmonie, plus de ressources dans l'argumen«tation, plus de cette analyse ingénieuse qui divise et subdivise, plus «de cette synthèse puissante qui classe et ordonne» *Cours de philosophie*, professé par M. V. Cousin, 1829, t. Ier, p. 60.

ne montaient point peu à peu du sein de l'abîme pour obscurcir sa lumière; si tous les individus qui composent la grande famille humaine avaient la même générosité d'instincts, la même noblesse de sentimens, dès lors on se bornerait à exposer le plan du Christianisme, la certitude de ses preuves, le gracieux charme de ses épisodes, quoique l'enthousiasme ne soit pas l'élément interne, l'élement abstrait, idéal et réfléchi de l'intelligence, qu'une théosophie poétique s'évapore en mystiques nuées. Mais les racines de l'incrédulité, à mesure qu'on les arrache, semblent se renouveler par une végétation souterraine; des questions de la plus haute importance descendent mutilées dans les ombres du tombeau; ce n'est plus un dogme ou tout autre qui est mis en question, mais la religion de Jésus-Christ tout entière, sa parole, son Église, son royaume. « Jamais, s'écrie un philosophe moderne, l'ennemi de « l'éternelle vérité ne la combattit avec plus d'adresse, « avec plus de science, avec plus d'éclat; jamais il ne « déploya plus de ressources, profitant de toutes les « lumières du siècle, s'aidant de tous les prestiges de « l'art, de tous les produits d'une civilisation raffinée, « mettant en œuvre et tournant à son avantage tout ce « qui peut fasciner les sens, exalter l'imagination, en- « lacer la raison, éblouir l'intelligence et séduire la vo- « lonté; jamais la lutte avec le Christianisme n'a été « plus vivement engagée; l'attaque est commencée sur « tous les points; c'est du côté de l'ennemi comme un

« feu roulant de pensées, de vues, de spéculations jetées « chaque jour dans le monde par la presse. »

Or, à la vue de ce déploiement de forces ramassées, d'attaques sans relâche, s'agitant, poussant des débris de ténèbres contre la lumière, que deviendrait la *théologie chrétienne* si elle n'était qu'un sentiment ardent, une éternelle révolution dans la conception des idées, un renouvellement sans fin des croyances et des doctrines, une marche haletante sur la pénible route de la vie? Comment répondrait-elle dès lors aux accusations d'*abattre la raison, le raisonnement, d'affecter l'âme, d'émouvoir et de chatouiller la sensibilité, de profiter de son trouble pour la précipiter dans la foi; puis, la foi ayant changé l'état de l'âme et de l'esprit, de donner à l'esprit devenu docile une satisfaction théorique par une explication rationnelle du système chrétien*[1]? Aurait-elle une idée de sa grandeur, de sa personnalité sous toutes les formes, résultat d'une raison éclairée, puissante, en exilant la raison de l'intelligence du ciel, pour la récompenser de ses fatigues sur la terre? Et si la raison, dans ses profondeurs et ses magnificences, traite les choses dans leur complexité, leur largeur, je ne dis pas qu'elle doive se faire des dogmes à elle, se tailler son idole; que des générations de croyans et d'incrédules soient là toutes prêtes à attendre la fin d'une lutte atroce et stérile pour passer immédiatement dans le parti d'un meilleur logicien, de l'anti-

[1] *Revue des deux Mondes*, t. III, p. 235.

quaire le plus érudit, le plus ingénieux; mais « *à travers ce siècle superstitieux d'une part et incrédule de* « *l'autre*[1], » la victoire appartiendra à la paisible conquête d'une religion éclairée, qui est vérité pour ceux dont l'intelligence ne peut recevoir une parole scientifique et réfléchie; pour ceux qui s'adjugent la grandeur et la nouveauté de l'avenir, et pour ceux qui foulent sous leurs pieds une semence divine qui résiste au vent de tous les orages.

Comment la *théologie chrétienne*, science positive qu'on n'invente pas, qu'on ne crée pas, mais qu'il faut prendre toute faite, parce qu'elle tient et se nourrit par les racines qu'elle a poussées dans le monde, ne décolorerait, ne ternirait-elle pas l'éclat des sophismes, quand ils se jettent dans des voies ténébreuses et se poignardent dans l'ombre? Une des conditions de la vérité, c'est de s'appuyer largement, solidement sur sa base, de présenter un front et une profondeur de doctrines graves, décisives, durables, de dégager l'or de l'alliage qui en altère la pureté, de séparer les idées justes, exactes, progressives, des théories vides, chimériques, aventureuses, vagabondes, d'ouvrir la main pleine d'idées vivaces, de faire germer la semence souvent répandue et multipliée par les tempêtes. C'est ainsi qu'Origène à Alexandrie, S. Augustin à Hypone, S. Basile à Césarée, revêtaient la forme scientifique quand il fallait faire subir à l'erreur une éclatante défaite. En

[1] *Revue des deux Mondes* 1er décembre 1839, p. 616.

alliant la profondeur de l'érudition à une méthode régulière, l'importance du sujet et l'enchaînement toujours progressif des idées à une inépuisable variété des détails, le pathétique des mouvemens d'éloquence à l'énergie de la dialectique, la vérité aviva toutes les profondeurs de l'âme, généralisa les détails, opéra l'harmonie des esprits vers lesquels gravitent les institutions, et dilata, dans un cercle plus étendu, les trois énergies premières, l'union, l'amour et l'intelligence [1].

La théologie chrétienne n'a plus été qu'un voile pour couvrir de vastes ambitions, un masque pour cacher d'énormes iniquités; mais vous qui lui adressez ce reproche, vous êtes-vous assimilé ce qu'il y a de pur, de généreux, de patriotique, de fier, pour oser tenir un langage qui blesse l'humanité par des imputations iniques, parce qu'elles identifient l'individu avec le corps, le prêtre de M. Victor Hugo [2] avec le prêtre de Dieu? Les fleurs de vertus que vous produisez n'ont-elles pas leur racine dans le sol aride de l'humanité déchue? Si leurs parfums, répandus par la souffrance et la résignation dans l'air pur de la religion, n'en sont que plus doux, la sublime loi de la *théologie chrétienne* attache par des nœuds d'airain et de diamant la peine à ce qui est

[1] « Appliquez-vous de toutes vos forces à l'étude de la théologie: « c'est dans l'exercice de l'argumentation que vous acquerrez cette « méthode serrée, cette logique vigoureuse qui fait le nerf de l'élo« quence » Maury, *Allocution aux élèves de S. Magloire.*

[2] *Notre-Dame de Paris*, p. 370 et suiv.

mal, la récompense à ce qui est bien, les troubles du cœur à la passion et au désordre, la paix intérieure à la vertu, le succès au travail, l'empire à l'activité et au courage dirigés vers une noble fin. Des passions hideuses fussent-elles innombrables comme les nuées du ciel, larges comme l'espace, et rougies au feu de l'enfer, qu'en conclurait-on contre une *théologie* qui les flétrit au nom de la dignité humaine! Qui a, d'ailleurs, mesuré les bornes de la perversité, compté les affreuses pensées qui heurtent avec désespoir dans une tête pleine d'orages? Les prêtres ne sont-ils pas de leur siècle; respirent-ils dans une autre atmosphère, vivent-ils sur un autre sol que le reste du peuple[1]? Mais les vices de plusieurs n'amaigrissent pas le caractère de tous. Le plus bel objet du monde a ses défauts; la plus charmante figure a des taches; l'héroïsme lui-même, la plus grande et la plus pure de toutes les beautés, vu de près, a ses misères. Il faut se plonger et se replonger au feu céleste pour se dégager des alliages de la terre. Si donc tous les soldats n'ont pas la même valeur guerrière, laissez-là les soldats et regardez le drapeau. Y apercevez-vous une tache?

C'est au légitime ascendant de l'esprit et du caractère; c'est aux générations qui remplacent celles qui ont été nourries par tant de victoires, par tant de triomphes, et qui ont versé ensemble leur sang dans

[1] Voyez *la Défense de l'enseignement des écoles catholiques*, par M. Boyer, avertissement, p. IV.

le même sillon, à se signaler par l'application du principe de la fraternité dont dix-huit siècles n'ont pas suffi pour épuiser la profondeur féconde. C'est à cette nation surtout qui fait des expériences si graves, si hardies, à se respecter dans ses idées, dans ses paroles, à se serrer les mains au pied de la croix, comme devant les colonnes triomphales, elle que le péril commun, suivi de tant de succès, a si longtemps réunie. On verra dès lors les sources brûlantes de la haine se refroidir, les inimitiés séculaires disparaître comme les vapeurs de la terre au lever du soleil, comme de légers nuages au souffle du vent. Parmi tous ces liens brisés qui gisent épars sur la surface du sol, le sentiment religieux et national se réveilleront tout entiers; des élans de génie féconderont une énergique persévérance, et cette forte discipline qui font les grands hommes et perpétuent les nations célèbres. La route immense, ouverte au perfectionnement de la raison humaine par le Verbe divin, sera dignement parcourue en présence des fausses doctrines qui se débattent ensevelies sous les débris de la philosophie sceptique qui s'écroule. Du tronc de l'arbre du Christianisme sortiront des branches chargées de sève et d'ombrages; la charité, sentiment divin émané de Dieu, mille fois supérieure à la liberté, sentiment humain émané de l'homme, brillera, comme aux premiers siècles, de tous ses feux. C'est parce que l'Évangile s'est réalisé dans l'ordre social que les peuples se sont dépouillés de leur

enveloppe primitive pour revêtir la robe virile, et qu'ils ont conquis l'égalité sur l'esprit de caste; c'est parce qu'il tend à se réaliser dans le droit des gens, que la paix se maintient au milieu des plus rudes, des plus difficiles épreuves; c'est parce qu'il prend Dieu pour point de départ et pour but, le bonheur de l'humanité pour objet, la morale pour flambeau, la liberté de la conscience pour route, qu'il a son existence dans le passé, son écho dans le présent, son applaudissement dans l'avenir. Il est de son essence de refleurir sur la terre après des temps de stérilité, de courir d'un pôle à l'autre, subit, instantané, brûlant encore de la chaleur qui l'a fait éclore, d'arrêter sinon le torrent des passions mauvaises qui précipitent les nations dans un de ces gouffres qui séparent souvent des époques, comme l'abîme deux continens, d'aller du moins à leur source détourner les eaux et leur donner un cours favorable. Au delà de ses principes la législation est rétrograde, la liberté est celle des satrapes, les idées sont étouffées dans le sang, comme au delà de son étoile on ne voit que des nuages qui recouvrent les flots émus, et qui sont gros de vents, de foudres et d'orages.

CHAPITRE X.

DISTINCTION ENTRE L'ÉTERNELLE INTELLIGENCE ET SON ŒUVRE. FONDEMENT DE CETTE DISTINCTION. IDENTITÉ DU CHRISTIANISME ET DU CATHOLICISME. CONCLUSION DE LA PHILOSOPHIE DU CHRISTIANISME.

Quand on veut suivre l'erreur, ce tombeau des Danaïdes, dans ses replis voluptueusement splendides, et délier méthodiquement, par l'analyse et la dialectique, le nœud de ses théories sophistiques, au lieu de le trancher d'abord par le simple bon sens, on est condamné à s'abreuver aux flots de sa propre ivresse; c'est à ce prix qu'on peut jeter la lumière sur le gouffre des préjugés et des partis. Il nous reste donc encore à gravir des hauteurs intellectuelles, à arborer des signaux, à allumer des phares, à faire évanouir des brouillards qui s'allongent dans l'azur du ciel chrétien.

« *Ses beautés et ses mérites saisissent l'âme ; son passé* « *est glorieux, son avenir brillant ; mais est-il éternel* « *comme la vérité absolue ? Voilà la question*[1]. » Au delà de la *vérité absolue*, ou, pour mieux dire, de la substance infinie qui est le soutien des *vérités absolues*, il n'y a donc rien ; les bases de la pensée et de la parole, de la raison et de la lumière portent donc en elles le

[1] *Revue des deux Mondes*. 1835, t. III, p. 233.

cachet de généralité et d'évidence ; la substance est donc le terme après lequel on ne peut rien concevoir relativement à l'existence. On fait également profession de reconnaissance, de vénération, d'amour pour une religion qui a apporté ou résumé tout le mystère de l'humanité ; qui a fait un dogme de la morale, une législation de la vertu ; qui a donné pendant deux mille ans une âme, un corps, une voix à l'instinct religieux, une espérance à toutes les douleurs.

Le Christianisme est aussi envisagé comme une croyance forte, à l'ombre de laquelle ont grandi, en s'éclairant, les générations écoulées, ne ramassant point les débris d'un temps qui n'est plus pour les opposer à la marche ascendante, aux ouvriers de la pensée et de la science, mais favorisant de toutes ses forces un mouvement heureux et universel qui porte à l'instruction les classes laborieuses, et traçant sur le flot populaire de profonds sillons. Au-dessus de sa haute intelligence et de son impérissable vie, il n'y a donc rien que la substance primitive, radicale, *absolue.*

Or, une séparation de cette substance, qui a sa raison dernière en elle-même et de son expression ; la nature de la religion, qui laisse toujours supposer quelque chose de plus élevé qu'elle, et qu'il ne faut pas confondre avec son origine, parce qu'il faut aller de sa nature à son origine, facilitent la solution des difficultés qui voilent la science divine.

Il ne peut y avoir, dans les ouvrages d'une puissance

infinie, qu'une perfection finie : si les choses créées tenaient par leur fond à la substance divine, ils auraient une même nature avec elle, porteraient dans leur sein une même essence et logiquement une même nature avec Dieu. Mais si des bornes circonscrivent les productions de l'Être suprême, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait quelque chose de positif qui les constitue intimement ce qu'elles sont; qu'elles ne soient la forme visible du type idéal, éternel, qui est le fond de la vérité, le plus haut point de la vie réfléchie. La foi catholique n'a jamais enseigné que, par l'incarnation du Verbe, la nature humaine, qui lui était personnellement unie, perdit son essence, sa substance, radicalement et éternellement distincte de l'essence et de la nature de Dieu.

Si donc on appelle *vérité absolue* une vérité indépendante du temps, des lieux, et dont le caractère fondamental est l'universalité, l'unité et la perpétuité, le Christianisme, complet développement de la religion primitive, est une vérité *absolue*. Il dérive de Dieu, l'homme ne crée pas les dogmes; ils ont donc une existence réelle en dehors de lui, c'est-à-dire *absolue*. C'est ainsi qu'un orage qui pourrait grossir, en attirant à lui d'épais nuages, s'apaise, se dissipe; le soleil reparaît, la nature se remontre brillante de fraîcheur et de verdure, comme revêtue d'une jeunesse nouvelle.

C'est parce que la loi de Dieu découle d'une autre

source que celle de l'esprit humain, qu'elle rendit aux intelligences leur activité, la dignité aux consciences, subit dans sa fraîcheur matinale, au temps où la glace de l'ignorance vint couronner de longues nuits, et aux plus formidables momens qui pesèrent sur ses destinées, l'épreuve du *criterium absolu*, qui jamais n'hésite, se trouble et languit.

Aussi ses principes ne fléchissent pas, ne passent, ne se décomposent, ne sont pas dominés par le progrès du monde intellectuel et moral : ils sont la base de toute conviction, ils résument la moralité de l'homme tout entière. Si, cessant d'être révélé, surhumain, le Christianisme n'interrogeait plus sur l'unité synthétique de sa philosophie que la seule raison, dès lors dans les idées qui forment son domaine, dans les doctrines qu'il développe, les systèmes qu'il élabore, les cultes qu'il revêt de ses formes, il serait soulevé par l'instabilité du flot de la fausse doctrine, bête féroce qui ne vous caresse que tant que vous avez des hommes ou des principes à lui jeter; il subirait une multiplication de dogmes et de pratiques, qui se multiplieraient mille fois plus encore. Comment marcherait-il dès lors en avant des générations, comme la colonne de feu en avant de l'armée de Moïse, et laisserait-il une trace lumineuse quand tout ce désert aura été franchi, quand toute cette poussière sera retombée?

C'est parce qu'il est immuable dans ses dogmes que, dans le mouvement qu'il s'impose, il ne manque ni

d'air, ni d'espace, ni de soleil; que même, le dépouillât-on de sa grandeur poétique et de l'éclat de ses pompes, on ne paralyserait en rien son énergie, qui descendrait dans l'arène de l'humanité, combattrait et souffrirait, s'il le fallait, avec elle et pour elle. Pour saisir la vérité, il n'est donc pas besoin de descendre dans les abîmes, de suivre Dante et Virgile dans les sept cercles du rêve magique, ni Curtius dans le gouffre qui s'est refermé sur lui, elle est sous nos yeux, se colle à notre âme d'un élan plus prompt que celui de l'abeille à la fleur qu'elle vide, et ouvre passage à un océan de lumière.

Il fut un temps, dit-on, où *les croyances et le culte,* « *au lieu de systèmes qu'ils avaient été jusqu'alors, ne* « *furent plus que les étais du système catholique de domi-* « *nation politique et religieuse, de théocratie absolue, ga-* « *rantie par l'asservissement brutal des consciences*[1]; » « *la distinction entre le Christianisme et le catholicisme* « *est dans la nature des choses; le Christianisme est une* « *idée pure, et le catholicisme un établissement politi-* « *que*[2]. »

D'abord : *croyance* et *système* ne se marient point; et, si « le catholicisme c'est l'obéissance[3], » je ne sache pas qu'elle repousse l'amère goutte de la critique et de

[1] De Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, t. VI, p. 372.

[2] *Revue des deux Mondes*, 1835, t. II, p. 241.

[3] *Revue Britannique*, décembre 1840, p. 202.

l'analyse; que l'autorité et l'examen ne s'enchaînent dans le tissu et le mystère de la vie. Si donc on ne peut assimiler le génie démocratique des divers peuples civilisés, le considérer comme un mouvement homogène destiné à usurper et à envahir le monde, l'institution *catholique*, qui a nourri de son lait l'Europe moderne, baigne des rives très-diverses et produit des effets qu'il ne faut pas confondre.

Que voit-on dans les *systèmes* toujours sans *garanties* pour les *consciences ?* Le dévouement mis hors de cause, qui recule dans les profondeurs de la tradition et de l'histoire; l'amour de la justice et de la vérité à peine respectées par calcul; des écoles dangereuses, toujours disposées à colorer, à justifier les moyens, même immoraux, employés pour l'obtenir. Une masse de faits que nous avons recueillis ont énergiquement flétri le reproche d'*asservissement brutal des consciences*. « Le « palais, le temple et le trône de la puissance chré« tienne ont surgi sous la main des papes[1]. » « Et nous, « s'écrie un journal anglican, et nous, indépendans « par les lois et les mœurs, libres de chaînes féodales, « nous portons de lourdes chaînes sur nos esprits, de « redoutables entraves sur nos cœurs. Nous sentons la « double tyrannie d'une opinion publique souvent er« ronée et d'une philosophie mécanique qui abrutit « les hommes; nous la sentons, malgré nous, dans la

[1] *Revue des deux Mondes*, 1er février 1841, p. 460.

« retraite studieuse et sous les voûtes de la bourse com-
« merciale [1]. »

Aussi un récent ouvrage de M. Gladstome, membre du parlement, soutient-il la nécessité d'armer la religion nationale d'un pouvoir à peu près semblable à celui de la papauté, vivante héritière de Jésus-Christ lui-même. Récemment encore, la *Revue d'Édimbourg* a franchement avoué que le protestantisme s'affaiblit, que le catholicisme acquiert de l'empire, que cette marche, ascendante d'une part, descendante de l'autre, n'a pas cessé depuis un siècle.

Comment l'affaiblissement des préjugés ne se ferait-il pas sentir quand l'infini de la subdivision apparaît comme un léger fantôme sur les dernières limites de l'analyse? Il est facile de puiser dans un lac la vie et la fortune; mais, distribués dans des rigoles étroites et nombreuses, les eaux iront se perdre dans les terres en minces et inutiles filets.

On parle de *théocratie brutale*; mais que fût advenu le monde, aux siècles de chaos, de meurtre et d'esclavage, lorsqu'il était écrasé du mépris et de la foudre d'atroces tyrans, si l'empire palpable et universel du principe *catholique* n'eût enveloppé de ses rayons les pouvoirs politiques, ne se fût réalisé dans les formes sociales, n'eût asservi les despotisme à la vie religieuse? Et aujourd'hui que les croyances générales semblent se perdre dans un océan de doutes, s'ensevelir dans

[1] *Revue Britannique*, décembre 1840, p. 209.

un déluge de boue, où en serions-nous si le *catholicisme* n'avait des chants d'espérances sur ses lyres?

Plongez dans le vaste bassin des premiers siècles du Christianisme; contemplez les tendres élans de son ineffable amour flottant dans son âme, et dites-nous si le besoin d'une large existence, qui fermentait dans ses entrailles et les débordait de toutes parts, n'établissait pas sa *catholicité?* Il le comprenait ainsi, l'un des plus grands hommes que l'Espagne ait donnés à l'Église, lorsqu'embrassant l'Évangile dans toute sa hauteur, il disait avec une conviction profonde : mon nom à moi c'est chrétien, mon surnom *catholique :* l'un me distingue, l'autre me désigne. Il ne rêvait pas non plus un *asservissement brutal des consciences*, S. Optat de Milève, qui reconnaissait solennellement que le caractère propre de l'Église, c'est d'être *catholique*, nom qui lui vient du privilége d'être partout.

Bien avant la *domination politique* du Christianisme, S. Cyprien, épris du fond majestueux de la vérité qui se dessine au ciel comme un corps solide, s'écriait : « pour être *catholique*, il faut avoir pour soi l'antiquité, « l'universalité et le consentement unanime, c'est-à- « dire embrasser tous les siècles. » Et S. Augustin : l'Église est appelée *catholique*, parce qu'elle est universelle et parfaite, que la splendeur de Dieu l'environne. La *catholicité* fut donc toujours un accomplissement logique du *Christianisme*, la plénitude de l'unité de doctrine, de culte et de morale, marchant comme une

eau profonde entraînant des ruisseaux dans son cours. Et si le *Christianisme*, universel, spontané et énergique par ses mystérieuses expressions des vérités surnaturelles, ne se fût pas absorbé dans une indivisible unité, ne se fût pas fondu avec le *catholicisme*, la plus pure et la plus haute émanation de la lumière; s'il n'eût pas suivi le même chemin, coulé dans le même lit, l'affinité et l'harmonie des choses eût été détruite.

Le mot *catholique*, qui est subordonné au mot chrétien, et qui s'attache à lui comme la verdure à la vie, l'incendie à la braise, ne désigne pas seulement une Église qui a éclairé la terre et qui aide la société à s'organiser pour vivre, mais qui croit et enseigne la même doctrine, qu'à son aurore elle déploya et qu'elle roule en globes de lumière. En cherchant donc la raison des choses dans leur source, les faits ne sont pas une iris sans soleil ni rosée; ils se révèlent dans toute l'énergie de leur regard fixe et droit. Tout se glace, se pétrifie devant cette autre tête de Méduse, comme de livides sillons tachent de l'erreur les traits flétris.

Qu'on soulève donc les débris de toutes les difficultés, comme le vent souffle la vieille poudre du désert quand une pierre tombe de la pyramide des siècles, la religion *catholique* darde ses rayons d'or, emporte à la pointe d'invincibles preuves les négations de la vie, parcourt les phases de son magnifique développement, met dans toutes les bouches le même hymne de louanges, dans les esprits le même symbole de foi, dans les

cœurs le même sentiment de charité. L'intelligence humaine peut donc reconnaître sa base sans s'abaisser, contempler son ciel paisible et étoilé qui nous attire, et descendre de là aux intérêts du jour, aux événemens contemporains, à la situation actuelle, servir la patrie, la nation, l'humanité dans toutes les conditions de son existence. Que servirait-il, d'ailleurs, de placer devant l'océan un grain de poussière?

« O mon cher Socrate, s'écrie l'étrangère de Mantinée, « ce qui peut donner de prix à cette vie, c'est la con« templation de l'éternelle beauté[1]. » Or, elle s'est manifestée à la raison de l'homme, brille comme un astre dans un beau ciel, roule des pensées toujours admirables de sérénité, de grandeur, de conviction, d'indépendance. Poussez donc toutes les déductions de la philosophie de l'histoire, ne vous refusez pas l'application, l'arrangement des découvertes; et, après avoir vu s'effeuiller, tomber dans l'oubli la poussière des générations éteintes, et vu s'engloutir dans une mer de ruines tant de sectes, d'opinions, de théories qui, comme un autre Alexandre sévère, réunissent autour d'elles des Apollonius de Thyane à côté de Jésus-Christ, ne dédaignez pas ces patientes investigations qui attendent du temps la fécondité, et rappelez à l'humanité ce qu'elle doit à elle-même et aux générations qu'elle enfante. La marche de la religion dans la route de sa destinée est d'autant plus sublime, harmonieuse, qu'elle

[1] *Banquet de Platon*, traduit de M. V. Cousin, p. 316.

est habituée à balancer des preuves, aujourd'hui surtout que « la vérité ne s'impose pas d'autorité; qu'elle « n'est admise que par la lumière de l'intelligence ou « la persuasion du cœur[1]; » c'est-à-dire non-seulement par la recherche et par l'examen des causes, mais par la nature du mouvement de la révélation, de sa règle, de sa loi, et par la fécondité qu'elle renferme.

C'est parce que le Christianisme a sa raison qu'il s'est élevé sur le tombeau de son divin maître et les bûchers des martyrs, qu'il est arrivé par un rapide essor au libre, au splendide développement de son génie. Si sa sève ne s'élance pas toujours impétueusement avec sa jeune et ardente véhémence, des racines de son grand arbre dans les rameaux les plus hardis, il continue doucement, paisiblement sa circulation sensible, s'efforce d'étouffer les passagères dissentions des esprits et des cœurs dans le sentiment de leur commun devoir, et garde ces principes de foi et de vertu que rien ne saurait lui ravir.

Au moment où des dénombremens de partis vont se fractionnant de plus en plus dans le gouffre d'opinions contraires, flottent sans repos au sein des choses, comme un vaisseau délabré que les vagues poussent et repoussent en tout sens sur l'océan désert; tandis qu'ils semblent ne pas comprendre que leurs éternelles divisions c'est la ruine commune, comme le filet d'eau qui

[1] *Psychologie expérimentale*, par M. Bautain, discours préliminaire, p. LXXXI.

séparé du fleuve, tarit et rentre dans la terre à deux pas de sa source, « à l'heure qu'il est, il reste l'idée la plus « générale qui se soit encore produite : loin d'être sans « avenir, il contient encore des trésors à répandre sur « les peuples; roi de la terre pour longtemps encore, « ce qu'on lui oppose est tout à fait insuffisant, et « on s'est beaucoup trop tôt hâté de sonner ses funé- « railles[1]. » En lui est le génie et l'œil de la science, cette intelligence vaste, puissante, qui décrit les dogmes dans leur majesté, et découvre à chaque époque la route qu'elle doit atteindre.

Antiquité vénérable, mais pas comme l'aréopage d'Athènes vis-à-vis la fougue populaire, qui souvent se mit à rugir, il demande à ne pas être gêné dans ses mouvemens, pour se renouveler dans ses relations avec la terre, attaché qu'il est à la dignité, à la grandeur communes. Dans les plus beaux jours de son soleil comme dans les nuits étoilés, au printemps de l'année comme aux saisons mélancoliques, où la feuille tombe et le jour s'abrège, son astre ne baisse point, ni sa chaleur se perd. Assis sur les promesses de son divin auteur, sur l'ensemble des lois, des mœurs, des idées qu'il a fait naître; revêtu de la cuirasse de la vérité comme d'un manteau, il a vu tomber Apollon avec Delphes, Jupiter avec le Capitole, Arius avec sa doctrine, S. Simon avec son analyse de surfaces, sa route

[1] *Philosophie du droit*, par M. Lerminier, t. Ier, p. 683, et t. II, p. 91.

sur des nuages, les hypothèses ridicules, les conceptions empreintes de matérialisme de M. P. Leroux, et se dresse avec fierté sur la pierre où l'on voulait l'ensevelir.

Poursuivant les sophismes partout où ils s'enfoncent, il les saisit, fait paraître leurs traits hideux, traîne par les pieds, hors de leurs cavernes, ces autres cacus vomissant de vains incendies, une inutile fumée. Aujourd'hui que les ébranlemens ont agité toute puissance humaine sur sa base; que tout le passé s'écroule dans un silencieux tombeau, « que reste-t-il de tant de travaux, de mouvemens, de combats? Le prêtre dans « son indépendance, l'orthodoxie catholique avec sa « rigide immobilité, une grande majesté de traditions, « un culte pompeux et poétique, un centre commun « pour toutes les Églises qui n'ont pas brisé au seizième « siècle les liens de l'antique hiérarchie [1]. » Et comment la vraie religion, c'est-à-dire la vraie foi et le véritable culte ne se manifesterait-elle pas dans le libre et courageux exercice de son autorité divine, dans son union intime avec l'empire stable du droit sur le respect de la liberté humaine, quand de l'Évangile part le mouvement qui rayonne sur le monde, et qui porte en soi la vie et l'immortalité.

Mais quoique la vérité soit immuable, qu'elle soit déterminée avec une précision et une rigueur scientifiques son explication est néanmoins fertile en aperçus bril-

[1] M. Lerminier, *Revue des deux Mondes*, 1er avril 1839, p. 139.

lans, en développemens vigoureux. De puissantes têtes y versent des clartés plus abondantes, plus riches, et, au milieu d'un magnifique panorama d'idées, ce charme exquis de détails, cette proportion délicate du cadre et de l'ensemble, cette finesse d'appréciation qui la rajeunissent et accroissent l'intelligence de son génie. Aussi, mariant la puissance des faits avec la magie de la forme, le Christianisme s'embellit-il avec l'éclat, le retentissement, la gravité des luttes de la tribune, avec la liberté réelle, qu'il ne suffit pas d'inscrire sur le frontispice des nations, mais qu'il faut sceller dans ses fondemens mêmes, et avec ce sentiment de charité que les âmes d'élite élèvent jusqu'à l'enthousiasme. D'avance il applaudit à tous les efforts qui viendront s'unir aux siens pour accroître et propager les lumières, ranimer la foi qui dirige, soutient et fortifie les âmes.

Si nous n'avons pas présenté toutes les richesses concentrées dans cette religion sainte; si nous n'avons pas parcouru toutes les profondeurs de sa vaste pensée, de sa vie puissante, nous avons du moins fait couler son fleuve à travers tous les élémens de connaissance qu'elle fertilise, et dont il reflète les merveilles. Une irrésistible puissance roule ses flots, les pousse sur des vagues sombres jusqu'à cette terre heureuse assignée au monde racheté par le Christ. « Les hommes meu-« rent, disait Sénèque, mais l'humanité elle-même, à « l'image de laquelle l'homme est formée, persiste; au

milieu des souffrances et de la ruine des individus elle n'est pas éteinte [1]. » Dans un livre qui ne passera point, la perpétuité du Christianisme est exprimée plus énergiquement encore. Aussi, le philosophe, chargé de sonner les heures dans les journées de l'histoire, et d'annoncer les changemens qui s'opèrent dans la vie des peuples, ne fera jamais retentir ce cri lugubre : Il est affaibli par l'ombre, son soleil est éteint.

[1] *L. Annæi senecæ*, epist. 65.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLES DES MATIÈRES.

TOME PREMIER.

TOME DEUXIÈME.

Je désavoue et repousse d'avance toute parole, toute expression, toute espèce de sens qui, contre mes intentions et ma volonté, ne fussent pas, dans l'*Essai sur la philosophie du Christianisme,* entièrement conformes à la doctrine catholique, apostolique et romaine, à laquelle nous tenons par le cœur et par le fond des entrailles.

L'ABBÉ CACHEUX,
Membre de l'Institut historique, prêtre du diocèse de Strasbourg.

SUPPLÉMENT AUX ERRATA

DU TOME PREMIER.

Page.	Ligne.	
III	20	Avant-propos, au lieu de si dans son voyage, *lisez* la dépouille-t-on, dans son voyage, déverse-t-on.
10	5	au lieu de ne puisse, *lisez* ne peut.
15	8	au lieu de si elle s'adressait, *lisez* s'adressât-elle à.
19	9	au lieu de faible, *lisez* faibles.
41	24	au lieu de Antolycas, *lisez* Autolycus.
64	16	au lieu de une sorte de réalité; par une chute première, *lisez* une sorte de réalité; c'est une illusion qui peut bercer l'âme dans ses mille pensées de fortune et de gloire; mais quand on se trouve face à face avec la société, il y a quelque chose qui saisit le cœur et le déchire. Par une chute première.
73	1	au lieu de les siècles les plus brillans, eut-il, *lisez* les siècles les plus brillans, et qui conservent la supériorité morale dans le nôtre, eut-il.
—	28	au lieu de si les hommes eussent, *lisez* s'ils eussent.
76	11	au lieu de puisque les patriarches, *lisez* que les patriarches.
—	13	au lieu de puisque le judaïsme, *lisez* que le judaïsme.
87	3	au lieu de prospices, *lisez* propices.
93	2	au lieu de le monde chrétien a subies, *lisez* le monde a subies.
117	27	au lieu de t. II, p. 76, *lisez* 4e leçon.
—	28	au lieu de 12e leçon, p. 365 et suiv., *lisez* 13e leçon, p. 402 et suiv.
127	14	au lieu de ce secret de la nature qui exige, *lisez* ce secret qui exige.
—	19	au lieu de La nature elle-même épuise-t-elle, *lisez* Épuise-t-elle toute notre capacité intellectuelle, toute la sphère de notre action locale?
199	18	au lieu de et qui ne, *lisez* et que ne.
—	23	au lieu de du peuple, *lisez* du peuple;
276	25	au lieu de palingésie, *lisez* palingénésie.

Page.	Ligne.	
288	8	au lieu de passait, *lisez* passaient.
—	9	au lieu de parvenait, *lisez* parvenaient.
289	22	au lieu de se replonger pour ainsi dire, *lisez* se replonger, pour.
292	26	au lieu de saturnales, et substitue, *lisez* saturnales, substitue.
298	13	au lieu de faits ; et la, *lisez* faits ; la.
299	4	au lieu de d'une main vigoureuse, l'un au premier, l'autre au second siècle, tous les voiles, *lisez* d'une main vigoureuse, l'un au second, l'autre au troisième siècle, tous.
301	19	au lieu de cette déesse à Babylone, *lisez* de Vénus à Babylone.
318	26	au lieu de nature, et leur, *lisez* nature, leur.
331	17	au lieu de se serait écrié, *lisez* se fût écrié.
—	22	au lieu de se serait réjoui, *lisez* se fût réjoui.
357	13	au lieu de combats des gladiateurs, *lisez* combats des amphithéâtres.
361	17	au lieu de se serait-il, *lisez* se fût-il.
368	17	au lieu de Rome, de la Grèce, *lisez* de Rome et de la Grèce.
378	13	au lieu de qui, s'enchaînant, *lisez* qui s'enchaînent.
380	10	au lieu de autels, *lisez* autels. Les.
386	2	au lieu de du monde, *lisez* du moine.
394	12	au lieu de sceptre, *lisez* spectre.
395	13	au lieu de le tiare, *lisez* la tiare.
401	23	au lieu de s'ils n'annonçait, *lisez* s'ils ne prêchaient.
414		en note, au lieu de 1838, *lisez* 1828.
416	8	au lieu de dans leurs écrits ? *lisez* dans leurs écrits, la haine dans les âmes.

ERRATA DU TOME SECOND.

Page.	Ligne.	
12	20	au lieu de avait donné, *lisez* avait donnés.
16	7	au lieu de à la restreindre, *lisez* à le restreindre.
33	24	au lieu de s'imaginaient, *lisez* qui croyaient être le flambeau de la jeunesse.
39	22	au lieu de déchargea, *lisez* déchargeât.
53	12	au lieu de Puscy, *lisez* Pusey.
98	9	au lieu de menaçaient, *lisez* menaçant.

Page.	Ligne.	
122	25	au lieu de dessèchent, « il, *lisez* dessèchent. « Il.
190		note, au lieu de Trecalet, *lisez* Tricalet.
195	5	au lieu de entr'ouverts, *lisez* entr'ouvertes.
—	18	au lieu de ce qu'ils ont vu, *lisez* ce qu'ils avaient vu.
249	21	au lieu de sauver, *lisez* racheter.
251		La citation doit figurer à la page suivante.
258	20	au lieu de entendu, *lisez* entendue.
269	14	au lieu de éleva, *lisez* éleva-t-elle.
322	16	au lieu de laisserait-il, *lisez* laissât-il.
324	14	au lieu de quel que fut, *lisez* quelle que fût.
326	14	au lieu de mais l'ensemble, *lisez* L'ensemble.
351	18	au lieu de la foi, qui *lisez* de la foi, qui
391		note, au lieu de *opas est*, lisez *opus est*.
394	26	au lieu de peu, *lisez* peur.
398	5	au lieu des abîmes, *lisez* gouffres.

NT.

